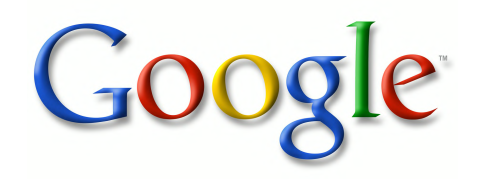


Col. Fitz-Herbert.

Par Montford

by F. Salvat, Sieur de Montfort

VASCONIANA,

OU

RECUEIL

DES BONS MOTS,

DES PENSÉES LES PLUS PLAISANTES,

ET

DES RENCONTRES LES PLUS VIVES

DES GASCONS.

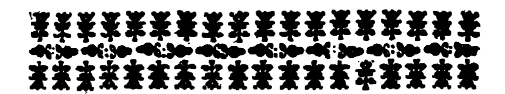


A PARIS,

Chez MICHEL BRUNET, grand' Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DCCVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AVERTISSEMENT.

IL y a quelque tems qu'il mourut un homme de Lettres, qui ſçavoit beaucoup, qui parloit bien, qui écrivoit de même, & qui avoit l'art de donner à tous ſes diſcours un tour & une varieté qui les rendoient à la fois amuſans & profitables. Il aimoit les ſaillies des Gaſcons, il les imitoit ſans peine, & il les rappelloit avec plaiſir. Il en avoit ramaſſé un fort grand nombre; & ſelon les rencontres il s'en ſouvenoit fort à propos. Il trouvoit quelque choſe de vif & de ſatisfaiſant dans tout ce qu'on appelle Gaſconades. Il en préferoit le récit à ces tours malins, qui amuſent tant de gens, & qui font ſouvent tout le feu & tout l'eſprit des converſations les plus brillantes. Ceux qui l'ont connu ſçavent bien, qu'il faiſoit remarquer, qu'avec des hommes delicats, les entretiens des Gaſcons inſtruits & un peu appliquez, n'étoient qu'une ſuite d'Epigrammes, & avec des femmes agréables, qu'un tiſſu de Madrigaux. Il étoit ennemi declaré de la médiſance, & il ne pouvoit

souffrir d'autre satyre, que celle qui pouvoit servir à réformer les mœurs. Il opposoit délicatement des saillies ou des reparties Gascones, où il faisoit sentir plus de sel, plus de vivacité, & plus d'esprit. Il y faisoit voir, sur tout, des railleries qui n'avoient rien d'envenimé, ni d'offensant, & des allusions ironiques qui n'empruntoient rien de l'envie, ni de la malignité. Voila, par préference, les Gasconades qu'il aimoit, & qu'il plaçoit luy-même plaisamment, & avec choix, dans des conversations qu'il avoit toûjours le secret de rendre enjoüées par sa présence, & gayes & vives par ce secours. Il ramassoit ces sortes d'expressions avec soin; il les écoutoit avec attention, il les retenoit avec exactitude, & il les écrivoit au hazard, & sans aucun ordre, à mesure qu'il luy en venoit. C'est ce Recueil qu'on donne icy au Public, tel qu'on l'a trouvé parmi les Ecrits de cet homme de lettres. Bien d'autres gens connus par leur esprit, & par leur capacité, y ont ajouté des Gasconades nouvelles, & des réflexions Gascones qui luy avoient échapé. Ainsi ce petit Livre, à proprement parler, n'appartient à personne. C'est l'ouvrage de bien des gens, & on ne sçauroit le donner à un Auteur particulier. D'où qu'il vienne, il est en droit de se montrer. Personne n'ignore qu'il a été souhaité,

& il porte, avec ses titres, une partie des bonnes qualitez qui font réüssir tout ce qui vient de son Païs. C'est dans cette confiance qu'il s'offre, & qu'il se livre au Public, sans autre protection. Ce n'est que de ce Public seul qu'il attend sa fortune. S'il la fait par là, ce ne sera pas le seul Gascon qui l'aura faite par luy-même, sans emprunter aucun autre secours. Ceux qui aiment les Ouvrages de cette nature, trouveront dans celuy-cy, & de bons mots, & des rencontres, & des reparties vives & ingénieuses, qui pourront & les amuser & les divertir, & peut-être même les instruire. Il y a de bons traits de morale répandus partout, & de beaux traits d'histoire ménagez en différens endroits. On y a distribué des peintures, & on y a rassemblé des caracteres du tems, qui ont échapé à ceux qui ont excellé de nos jours dans ce genre d'écrire. Les beaux sentimens y frapent partout dans la bouche des Acteurs, & les usages du monde y accompagnent la vrai-semblance & la vérité des incidens, & y servent de sujet & d'ornement à la plûpart des Dialogues. On peut dire même que les maximes qui y sont prodiguées dans tout le cours de l'Ouvrage, & celles qu'on y a rassemblées à la fin, peuvent servir de regle, & ne perdent rien de leur vérité & de leur force, par le tour Gascon & plaisant

qu'on leur a donné. On y trouvera sans doute beaucoup de Gasconades déja connuës, & sans en douter, de bons mots déja citez & publics. A l'égard du premier, pouvoit-on en faire un Recueil, si on n'y avoit rien mis que de nouveau? Et pour le second, pouvoit-on supprimer ces bons mots déja connus, sans en retrancher en même tems ce qui les précede, ou les accompagne? Ainsi, soit que l'Auteur de ce Recueil les eût pris de ceux qui les ont déja donnez, ou que ceux-cy les eussent pris de luy, on a cru, en faveur du tour différent, & de la narration peu semblable, les devoir laisser dans leur entier, & les conserver dans leur même suite. Au surplus, on verra bien aisément qu'on a laissé icy une honnête liberté à l'ironie; mais qu'on n'y a donné aucune place à la malignité. On y attaque les défauts, par le ridicule qu'on y démêle. On y fait imperceptiblement la satyre des abus du tems; & sous une plaisanterie ingénieuse, on y démasque l'affectation & la vanité; mais la satyre n'en retombe sur qui que ce soit. On n'y a eu aucun objet particulier. Et pour ne choquer personne dans les faits ou dans les circonstances qui auroient pû être susceptibles de quelque allusion, on en a détourné l'idée, & on en a également dépaïsé les Scenes & les Acteurs. C'est dans cet esprit qu'on met souvent icy, dans les

bouche des Gascons, des traits de vanité, & des effusions d'orgueil & d'amour propre, qui semblent venir de leur Païs, & qui tirent d'ailleurs leur origine. Il sera assez mal-aisé, au travers de ce vrai-semblable, de démêler le vray, & de pénétrer jusqu'aux originaux, à la faveur de ces copies, & au travers de ces masques radoucis. On sçait assez, en géneral, que les plus grands Gascons ne sont pas toûjours de Gascogne; que les Gasconades sont de tout Païs; qu'il y a peu d'hommes à qui il n'en échape; qu'il n'y a guere de femmes qui n'en fassent une espece de trafic; que les Gasconades les plus outrées ne viennent pas toûjours de Toulouse & de Bourdeaux, & que la Seine n'en produit pas moins que la Garonne. Au reste, quelque soin qu'on ait pris de joindre icy l'utile à l'agréable, & le solide au plaisant, on ne se flate pas d'y avoir réussi au gré de ceux, qui ne veulent que de l'excellent dans tout ce qu'on écrit, & du curieux ou du sçavant dans tout ce qu'on peut lire. Si ce Livre étoit à un seul Auteur, il leur diroit, comme l'a dit, à peu prés, en cas semblable le Virgile, & le Pindare des Espagnols : J'en demande

pardon aux Grands. Je ne cherche icy que l'approbation du Peuple.

Popular aplauso quiero.
Perdonen me los Tribunos. Gongora.



VASCONIANA,

OU

RECUEIL DES BONS MOTS,

Des Pensées les plus plaisantes, & des Rencontres les plus vives des Gascons.



LA Gaſcogne eſt un Païs de gloire & de mérite, où l'envie va moiſſonner de toutes parts; le mépris n'y trouve rien à glaner aprés elle.

¶ *Gaſcon* & *Coquette*, ſont deux termes équivoques, qui ſonnent bien ou mal, ſelon l'intention des Plaiſans ou des Railleurs. Le ton en eſt l'interprete.

¶ Un Parisien me dit *badinement* que je suis Gascon, une Parisienne me le dit presque de même; mais *joliment*. Elle a raison, & il a tort. J'en punis l'un, j'en recompense l'autre. J'y gagne, & le Païs n'y perd rien.

¶ Un Gascon, qui avoit mis à profit son sçavoir-faire, avoit dans sa chambre un assez grand nombre de Portraits des plus belles femmes de Paris. Il n'étoit pas fâché que l'on crût qu'elles avoient été, ou qu'elles étoient encore ses Maîtresses. Il voulut faire tirer une copie d'un de ces Portraits. Le Peintre en y travaillant, jettoit à toute heure les yeux sur tous les autres. *Monsieur du Peinceau*, luy dit le Gascon, *vous vous faites bien distrait*, aux dépens de la copie. Je vous permets les conjectures; mais je vous défens les réflexions.

¶ On parloit de la difficulté qu'il y avoit eu à faire entrer des vivres dans Roses en Catalogne. Je ne sçay pas comme on l'entendoit, dit un Gascon; mais si j'avois esté le Pourvoyeur *en chef*, la Méditerranée s'y seroit trouvée Boüillon, & du bon.

¶ Un Prédicateur Gascon demeura court en Chaire. Il eut beau frotter sa

teſte, il n'en ſortit rien. Il fallut deſcendre. Meſſieurs, dit-il, en prenant congé de l'Auditoire, je vous plains, vous perdez une belle piéce.

¶ Un Champenois, un Bourguignon, un Auvergnat, un Perigordin; un Picard, un Normand & un Gaſcon mangeoient à Paris dans la même Auberge. Leurs Païs étoient tous les jours, entre eux, un ample ſujet de raillerie & de diſpute. Terminons le different, dit un jour le Gaſcon. Faiſons enſemble un repas où chacun fourniſſe ce que ſon Païs peut produire de meilleur. Le Bourguignon & le Champenois s'offrirent d'abord à y faire briller leurs meilleurs vins. J'y fourniray, dit l'Auvergnat, de nos excellentes perdrix. Et moy de nos admirables Pâtez, dit le Perigordin. Et moy de nos gelinotes de bois, dit le Picard. Et moy, ajouta le Normand, de nos bonnes poulardes. Et moy, conclut le Gaſcon, *un Plát Vaſſin* de Maréchaux de France.

¶ Quand on me fait, par-cy par-là des affaires, par inadvertance, ou de gayeté de cœur, diſoit un Languedocien à des gens qui le railloient un peu trop, je m'apprête ſur l'heure à aller

dire galamment le lendemain, que j'ay eu tort d'en faire trop la veille. J'aime les réparations, quand je les fais.

¶ Je ne sçay pas, disoit un autre, de quel front on peut recevoir humainement la réparation d'un affront ou d'une injure. Si, par impossible, je m'en contentois, je croirois toûjours qu'on viendroit me dire de par Moliere: *Je vous demande pardon des coups de bâton que je vous ay donné.* J'en défierois bien le coupable un quart d'heure aprés. Je ne le laisserois pas si long-temps en vie.

¶ On demandoit au fils d'un Capitoul s'il ne songeoit pas à se marier. Vous ne le sçavez donc pas, répondit-il. J'ay été fiancé *bien joliment* deux fois, & promis *avantageusement* quatre. Toute la demi-douzaine me vouloit de tout son cœur; mais la *paternité* s'y est opposée de toute la bourse. Quel dommage que mon pere ne soit pas aussi riche que noble, je trouverois de belle humeur les peres de mes prétendantes.

¶ Les Romains, disoit un Toulousain, datoient leur Noblesse du Consulat de leurs peres, *à patre & avo Consulibus.* J'ay bien des ayeuls & des peres

de ce rang. Jugez si je suis Consulaire. Je me crois Romain, des Anciens, s'entend.

¶ Je regarde l'Histoire, comme un beau miroir, qui me represente, comme au naturel, la vie des grands hommes, & qui m'offre sans me flatter, à y faire un jour briller la mienne. J'en tire toûjours de l'esperance, & quelquefois de l'émulation.

¶ Les premiers Romains bâtirent un Temple à *Jupiter Stateur*, pour les avoir empêchés de fuïr plus loin, aprés avoir tourné le dos. Ce Temple-là pouvoit être fort bien à Rome. Il n'eût rien valu en Languedoc. Jupiter n'y auroit pas étrené, sous ce titre.

¶ Les premiers Romains étoient brigands, les seconds rustres, les troisiémes usurpateurs, les quatriémes Gascons, c'est-à-dire, honnêtes & braves. C'est de ceux-cy que nous descendons *heroiquement* en ligne droite.

¶ La Vestale Rhéa Sylvia se trouva en état d'estre mere dans trois ou quatre mois. Elle en convint. C'est être sincere. Elle ajouta que c'étoit du fait du Dieu Mars. Les Latins l'en crurent sur sa parole. C'étoit de bonnes gens.

je leur en ſçay bon gré. Les Pariſiens n'auroient pas été ſi crédules, & les Gaſcons ne ſeroient pas ſi ſots, à moins que la Belle ne citât quelque jeune Guerrier du Pays. En ce cas ce ſeroit une eſpece de Dieu Mars.

¶ J'aurois meilleure opinion de Lucrece & de ſa vertu, ſi elle avoit eu l'eſprit de ſe tuer un peu plûtôt: l'intervalle m'eſt ſuſpect.

¶ Je ne ſçay pas s'il y a à Paris des Veſtales & des Lucreces; mais il n'y a ni Porcies ni Pénelopes; j'en répons, car je l'ignore.

¶ Si je ne ſçavois qu'Alexandre étoit de Macedoine, & Céſar du Pays Latin, je croirois à leurs mœurs & à leur conduite, que l'un auroit été de Provence, & l'autre de Languedoc. Quand je me crois Céſar, je me conſole de n'être pas Alexandre. Je ſuis de Languedoc pour vous ſervir.

¶ Quand je dis qu'Alexandre tenoit un peu du Provençal, je corrige la phraſe, ou je l'abrége. Je n'ajoute pas, pour luy: *Pis je ne te puis dire.*

¶ Les meilleurs guerriers de Paris ſont dans nos Troupes des hirondelles, qui n'y paroiſſent que l'Eté, & qui *ga-*

gnent pays, dés que l'Hyver approche. Nous en ſommes nous autres les pilliers, à la joie des Garniſons.

¶ Un Gaſcon à la guerre eſt un vray poiſſon dans l'eau, nous y avons des nageoires.

¶ Je regarde un homme d'eſprit qui me raille, & un brave qui veut m'attaquer, comme deux témoins oculaires de ma gloire. C'eſt pour moy *Pierre à fuſil*, qui fait prendre feu à ma poudre. Gare le coup, je tire droit.

¶ Je ne tire en volant qu'à la Chaſſe, & aux *Emprunts* dans le beſoin; par tout ailleurs à bout portant. Jugez ſi l'on s'y frotte : je donne *opinion* de moy.

¶ Il étoit dû à un Gentilhomme de Guïenne un millier d'écus ſur un bien qui étoit en decret, & qu'on vendoit au profit des Creanciers : ſon hypotheque étoit poſterieure à celle d'un Bourgeois. Le jour qu'on diſtribua les deniers, le Bourgeois paſſa pour deux mille écus avant le Gentilhomme. Il eſt bien triſte, dit celuy-cy, qu'il faille qu'un homme comme moy cede le pas à la roture, & qu'avec cette préference, ce Bourgeois en ait deux fois autant. Peſte de l'antidate.

¶ Un jeune Gentil-homme de Languedoc vint à Paris pour entrer aux Mousquetaires. On le reçut dans la premiere Compagnie avec plaisir. Il étoit bien fait, & tout propre à servir le Roy. Il ne fut question que d'avoir un bon cheval gris à longue queuë : il eut de la peine à en trouver. Un Capitaine de Cavalerie de son païs & de sa connoissance, luy en vendit un, quarante Loüis. Dés que ses camarades virent ce cheval, ils luy dirent tous qu'il ne valoit pas trente pistoles. Le jeune Mousquetaire retourne chez le Capitaine : Monsieur, luy dit-il, d'aussi loin qu'il le vit, on dit que vôtre cheval ne vaut pas trente pistoles. On dit ! s'écria le Capitaine ; Eh qui sont à peu prés ceux qui le disent ? N'est-ce pas, par hazard, Messieurs vos comperes de l'Hôtel ? Je m'y connois mieux qu'eux ; je suis enfant de la Cavalerie : & je vous dis qu'à quarante Loüis d'or, ce cheval est donné. Allez, allez, continua-t-il, laissez dire ces gaillards ; si vous les écoutez, ils vous feront croire que le Cheval de bronze est devenu poussif.

¶ Ce même Capitaine étoit un jour

ſur le théâtre de la Comedie à une Piéce nouvelle. L'Aſſemblée étoit magnifique. Tous les premiers rangs des Loges étoient remplis des plus belles femmes de Paris. Il vit un jeune Officier de ſon païs aſſez prés de luy : il le joint ; & en l'embraſſant, Que vous ſemble, luy dit-il, de cette *Geographie* ? Que voulez-vous dire, luy répond le jeune Officier ? Comment, repartit le Capitaine, en luy montrant les Loges, vous ne voyez pas cette Carte de tendre ? Voila une belle deſcription des patrimoines des gens du Païs.

¶ Si quelque choſe pouvoit me dégoûter du glorieux métier de la guerre, diſoit un Officier Gaſcon, c'eſt que le plomb y eſt aveugle & inſolent, il n'y perce pas plus le Soldat que le Capitaine : la mort & la vie y logent enſemble à l'Enſeigne du hazard.

¶ Un Officier du Limouſin faiſoit une Recruë à ſon Païs : il vit que le Valet d'un Fermier de ſon pere étoit tout fait pour être un bon Soldat, il entreprit de l'engager. Hé bien Marcial, luy dit-il un jour, comment te portes-tu ? Pardi, Monſieur, luy répondit le gros garçon, bien de la ſanté, mal de la

bourſe. Je travaillons beaucoup, & je ne gaignons guere : il faut bien labourer en ce païs pour avoir dù pain. C'eſt que tu le veux bien, reprit l'Officier, ſi tu étois raiſonnable, tu t'en viendrois avec moy, tu aurois dequoy vivre, & tu aurois à coup ſûr ton pain de munition. Voyez, répondit Marcial, comme Monſieur l'Officier ſe gauſſe des pauvres gens. A quelque niais ; vous voulez que j'aille me faire tuer pour avoir dequoy vivre : j'aime encore mieux travailler que mourir.

¶ Dans le temps de la derniere paix, un Seigneur Anglois qui avoit l'ordre de la Jarretiere, vint à Montpellier pour guerir du mal qu'on appelle la *Conſomption*. Il étoit critique & médiſant, & on le traittoit volontiers comme il traittoit les autres. Il vit paſſer un jour une veuve riche qui avoit un fort beau collier, elle étoit des plus brunes : J'aimerois mieux, dit-il en parlant d'elle, le collier que le More : Et moy le licol que l'Aſne, luy repliqua-t-elle, en touchant ſon ruban bleu.

¶ Deux filles des plus brunes ſe promenoient un ſoir aux Thuilleries : elles virent fort prés d'elles une jolie Pro-

vençale qui étoit à Paris depuis peu, & qui y faisoit bruit par sa beauté. Voila une belle personne, s'écria l'une des deux brunes. C'est la petite Provençale, dit l'autre assez haut pour être entenduë : la belle Provençale l'entendit en effet ; & se trouvant vis-à-vis d'elles : Qu'est-ce, dit-elle sur le même ton, que ces deux bouteilles d'encre ?

¶ Un Conseiller au Parlement de Provence devint amoureux d'une fort jolie Comedienne, quoy qu'il eût épousé depuis peu une des plus belles personnes d'Aix. En allant un matin au Palais, il entra chez des Marchands, & il acheta la plus belle étoffe qu'il put trouver, pour en faire present le soir à la petite Actrice. Il envoya cette étoffe chez luy par un laquais affidé. La Dame en fut bien-tôt avertie. Elle se saisit de l'étoffe, & elle la fait mettre en œuvre dans le moment. On y travailloit quand le mary revint du Palais. Il fut bien étonné à cet aspect. Que vous en semble, luy dit-elle, c'est une étoffe de hazard dont j'ay trouvé le moyen d'avoir, à juste prix, la préference; je m'en fais une Andrien-

ne. Une Andrienne, s'écria-t-il, quel dommage! Quel dommage, reprit-elle? c'est ce qu'on auroit pû dire ce soir de moy & de l'étoffe.

¶ Un Espagnol, dans une occasion toute semblable, dit à sa femme, qui avoit déja sur elle une pareille étoffe: Elle est belle; mais elle est mal employée. La belle luy répondit: *assi dizen de mi*, c'est ce que tout le monde dit de moy.

¶ Le Marquis de F*** étoit un petit bossu des plus vifs & des plus déterminez. Le Marquis d'A*** étoit Gascon & brave comme luy. Ils se trouverent un soir à la Comedie avec deux autres de leurs amis: ils firent partie d'aller souper tous quatre ensemble chez un Traitteur: ils étoient tous de fort bonne compagnie; mais ils aimoient la societé des femmes, & ils s'ennuyoient bien-tôt par tout où il n'y en avoit pas. Il n'étoit pas onze heures, lorsqu'un d'entre eux assura qu'il étoit plus de minuit: ils prirent le parti de se retirer; mais à peine furent-ils dans la ruë, qu'ils virent les Bourgeois qui venoient de souper chez leurs amis. Cadedy, s'écria M. de *** il est ridicule

à des gens comme nous de se retirer aussi bourgeoisement que ces gens-là. Tu as raison, luy répondit M. d'A*** j'aimerois autant qu'on me prît pour un *soupe sept heures*, que pour un *se couche à onze*. Amusons-nous, dit le petit Bossu, à faire peur à tous ces gens-là & à faire semblant de les voler : chacun y tope. Ils étoient au milieu d'un Carrefour, ils se separent, & ils se mettent chacun à l'entrée d'une ruë. A peine le Marquis de F*** fut-il entré dans celle qu'il avoit choisi, qu'il vit venir un Bourgeois bien étoffé & de la taille la plus riche; il va à luy, & luy demande la bourse. Le Bourgeois n'en fait pas à deux, il le joint, le prend par les boutons de son juste-au-corps, & le charge sur ses épaules. Le Marquis de F*** en cette posture confus & embarassé de sa personne, crie à perte d'haleine : A moy d'A*** à moy. Il résiste.

¶ Un Languedocien venoit à Paris : en entrant dans le Limousin, il trouve en chemin un homme de Perigord à cheval, comme luy, qui suivoit la même route : ils font connoissance, ils lient une conversation assez gaye, & ils s'égarent. Ils s'apperçoivent qu'ils

ne ſont pas dans le grand chemin. Le Languedocien s'adreſſe civilement à des Laboureurs, qui ne daignent pas luy répondre. Croyez-vous être en Languedoc, luy dit le Perigordin ? les honnêtetez ne ſont pas faites pour ces gens-cy, c'eſt pour eux de l'Arabe : parlez-leur brutalement, ſi vous voulez qu'ils vous répondent. Leur parler brutalement, s'écria le Languedocien, brutalement, qui ? moy. J'aime mieux m'égarer.

¶ Le fils d'un Conſeiller au Parlement de Toulouſe étoit à Paris avec un Valet Gaſcon des plus affidez. Le Toulouſain habloit terriblement ſur ſes revenus, ſur ſes châteaux, & ſur la magnifique maiſon de ſon pere : Monſieur, luy dit un jour le Valet zelé, ſçavez-vous que tout le monde ſe mocque de vous, & qu'avec vos éxagérations, vous donnez par tout la comédie ? Hé bien, répondit le Toulouſain, c'eſt bon ſigne ; preuve que je divertis. Oüy, reprit le Valet ; mais à vos dépens. C'eſt ta faute, repliqua le Maître, ſi tu prenois la parole dés que j'ay parlé, & que tu euſſes l'eſprit d'en dire aprés moy une fois autant,

on croiroit que je ſuis trop modeſte. Hé bien, dit le Valet, à cela ne tienne, je vous donneray de la modeſtie à bon marché : éxagérez à vôtre gré, je doubleray. Deux Pariſiens arrivent, qui venoient voir le Toulouſain, pour ſe divertir à ſes dépens. Vous me trouvez, leur dit-il, dans un entretien fort agreable, je parlois avec Frontignan de la ſuperbe maiſon de M. le Grand Chambrier mon pere ; nous en étions à une galerie qui a mille pas de long. Une galerie de mille pas de long, s'écrierent les Pariſiens, avec un éclat de rire. Riez-en tant qu'il vous plaira, dit le Valet Gaſcon ; mais la galerie a mille pas de long ſur deux mille pas de large.

¶ Les Gaſcons ſont toûjours vifs ſur le point d'honneur ; mais ceux de Bourdeaux le ſont encore plus que les autres. Un Gentilhomme de cette Ville-là avoit inſulté avec la derniere hauteur un Capitaine de Cavalerie. L'Officier luy dit qu'il prétendoit en avoir ſatisfaction, qu'il n'avoit qu'à choiſir la maniere dont il voudroit ſe battre. Vous êtes donc las de ſervir le Roy, Monſieur le Capitaine, luy répondit le

Bourdelois, vous aurez ſatisfaction; je vous expedieray : pour la maniere, je vous laiſſe le choix des armes depuis l'épingle juſqu'au canon.

¶ Un Pariſien voulut faire tirer l'épée en pleine ruë à un Gaſcon qui l'inſultoit. Celuy-cy appelle un Décroteur, & luy dit : Tiens, Décroteur, voila une petite piece, va-t'en à la Paroiſſe dire qu'on ſonne à mort, & qu'on vienne querir ce corps. Hé Monſieur, répondit le Ramoneur, il me ſemble que Monſieur ſe porte bien. Oüi, reprit le Gaſcon; mais ne vois-tu pas qu'il veut ſe battre avec moy?

¶ Madame de V. demandoit à une Dame de Provence ſi elle trouvoit que Madame de G. eût tant d'eſprit. Oh! elle en a infiniment, répondit la Provençale, c'eſt-à-dire, plus que vous, pas tant que moy.

¶ Un Gaſcon étoit allé gliſſer ſur la glace avec des patins : un homme de ſa connoiſſance le pouſſe rudement, & le fait tomber. Il ſe releve en colere, il quitte ſes patins, il va à celuy qui l'avoit pouſſé de toute ſa force; & levant la main, il luy dit : Vous êtes bien-heureux que la chûte ne me déplaiſe pas.

¶ Un-

¶ Un autre étoit allé voir la Revûë de la Maiſon du Roy à la Plaine d'Oüille : des gens qui étoient ſortis de leur carroſſe, dirent à ce Cavalier qui étoit trop prés d'eux : Monſieur, de grace, faites reculer vôtre cheval; Meſſieurs, leur répondit-il, il eſt du pays, il ne recule pas.

¶ Une Dame de Languedoc étoit à Paris pour un procez : elle entretenoit ſon Rapporteur : mais elle n'avoit pas avec elle ſon Homme d'affaires ; elle ſentit qu'elle s'embroüilloit dans le détail de ſes raiſons. Monſieur, luy dit-elle, j'en ſçay l'air, mais non pas les paroles.

¶ Le Roy avoit accordé le Cordon bleu à un homme qui n'étoit pas d'auſſi bonne maiſon qu'on le croyoit. Il ne luy étoit pas aiſé de trouver les titres dont il avoit beſoin : la médiſance vouloit qu'il s'étoit adreſſé à des gens habiles qui avoient l'art de luy fournir ce qu'il luy en manquoit. Un Gaſcon dit ſur cela : Il fait ſes preuves.

¶ Un Languedocien s'étoit broüillé avec une fort jolie Pariſienne, elle en fut piquée, & voulut avoir avec luy un éclairciſſement. Elle luy fit d'abord

mille reproches, & elle luy laiſſa remarquer qu'elle avoit encore pour luy quelque tendreſſe. Elle vouloit le rappeller & le retenir; & elle luy propoſa enfin de faire une repriſe d'ombre : Madame, luy dit-il, croyez-moy, faiſons plûtôt une repriſe d'amitié.

¶ Un Gaſcon étoit malade à Paris, il ne gueriſſoit pas, & tous les remedes de la Faculté ne le tiroient pas d'affaires. Il prit le parti d'aller conſulter le Medecin de Chaudray; ſon Medecin ordinaire le ſçut, & s'en plaignit. Quoy, dit-il à ſon malade, un homme d'eſprit comme vous ſe livre à un ſot qui ne ſçait ni Grec ni Latin. Monſieur, répondit-il, il me guerit en François.

¶ Un Valet unique d'un Officier Gaſcon faiſoit aſſez ſouvent certaines fautes qui pouvoient meriter quelque punition; il avoit le ſecret d'en éluder le châtiment; il deſarmoit toûjours ſon maître par l'aveu ſincere d'avoir manqué, & par les proteſtations de le ſervir mieux dans la ſuite. Juſques là il étoit ſouvent menacé, & jamais battu. Un jour l'Officier avoit été en party : il y avoit eu un chocq aſſez rude, il étoit

las & épuisé : il demanda sa soupe pour se refaire. Monsieur, luy dit le Valet d'un ton larmoyant, cette fois-cy vous aurez raison d'être en colere; attendez, avant que de vous y mettre, que je sois un peu loin de vous. Qu'as-tu donc fait ? Monsieur, je n'ay rien fait ; mais sans y prendre garde, j'ay laissé faire. Quoy donc marault? Parle. Monsieur, on m'a volé, ou j'ay perdu vôtre marmite. Tu as perdu ma marmite, malheureux ? Oüi Monsieur, & la poule & le lard que j'avois pour y mettre. Ma marmite, la poule & le lard ; attens, que je te fasse expirer sous le bâton. Le Valet s'échape, le Maître le suit le bâton à une main & le pistolet à l'autre. Tu ne m'échaperas pas, luy dit-il, attens, si je t'attrape, tu expires sous le bâton ; si tu fuis, tu as du pistolet dans la tête. Hé Monsieur, s'écria le Valet, que voulez-vous donc que je devienne ? Invisible, coquin, dit l'Officier.

¶ Une femme de Paris avoit épousé un Gentilhomme de Perigord, elle eut envie de le quitter pour un Languedocien. Elle se pourvut en Justice, & elle entreprit de prouver que celuy qu'elle

avoit épousé ne pouvoit être mary de personne ; elle en vint à bout, & elle se maria bien-tôt avec le Languedocien. Quelque temps aprés les deux maris se trouvent ensemble : celuy qui l'avoit été en premiere date, fait un conte assez gai de la Dame, du temps qu'il en étoit encore le mary. Celuy qui l'étoit pour lors luy dit assez sechement : Pardi, Monsieur, vous pourriez bien vous passer de faire de pareils contes de ma femme. Oh parbleu, Monsieur, répondit l'autre, je parle de mes cornes, & non pas des vôtres.

¶ Certain grand Seigneur de Guienne étoit à Bourdeaux dans le temps du Carnaval chez M. le Maréchal d'Albret Gouverneur de cette Province. Il étoit son parent, & il luy étoit arrivé deux ou trois fois au Bal des avantures qui avoient fait éclat, & où il avoit couru quelque risque. M. le Gouverneur luy dit un soir : Mon cousin, les Bals de Bourdeaux pourroient vous coûter trop cher, je ne veux plus que vous y alliez. Un Gentilhomme du pays qui avoit beaucoup d'esprit & de gayeté, qui étoit fort du goût du Maréchal, & qui soupoit

avec eux, luy répondit : Monſeigneur, une autrefois vous en ſerez le maître ; mais pour ce ſoir, Monſieur vôtre couſin ira au Bal bien certainement. Nous avons luy & moy un rendez-vous qui en vaut la peine. Oh pour vous, dit le Maréchal, vous irez tant qu'il vous plaira ; mais mon couſin n'ira pas, c'eſt moy qui vous en aſſure. Si j'oſois, dit le Gentilhomme, j'aſſurerois bien le contraire. Vous êtes fertile en expediens, reprit le Maréchal ; mais je parie qu'ils ne vous réuſſiront pas. Si vous me le permettez, repartit le Gentilhomme, je parie qu'ils me réuſſiront, & que nous irons au bal tous les deux. Que voulez-vous parier, dit le Maréchal ? Je viens de gagner cent piſtoles à vôtre jeu, répondit le Gentilhomme, je les parie. Voila qui eſt fait, dit le Maréchal ; & en même temps il parle à l'oreille à ſon Capitaine des Gardes, & il luy donne ordre de faire doubler la Garde à ſa porte, & d'empêcher ſon parent de ſortir. Voila ce que tu gagnes avec ton pari, dit le Seigneur au Gentilhomme. Vous avez peur de vôtre ombre, luy répond celuy-cy, tout vous embaraſſe, & je ne m'em-

baraſſe de rien. On ſort de table, le Maréchal donne de nouveaux ordres, ſon parent paſſe dans l'Appartement qu'il occupoit. Le Gentilhomme y fait venir un de ſes laquais qui étoit à peu prés de la taille du Seigneur, qui s'offrit volontiers à prendre ſon juſte-au-corps de livrée. Le Gentilhomme luy fait prendre encore un gros flambeau, & il apprit au grand Seigneur à le porter en Valet qni ſçavoit bien éclairer ſon Maître. Il fait venir enſuite une vingtaine de ſes amis, & tous enſemble le manteau ſur le nez; ils deſcendent, s'avancent dans la cour, & vont à grands pas vers la porte. Les Officiers des Gardes vont examiner tous ces gens ſous leur manteau; le prétendu laquais étoit déja prés de la porte avec d'autres laquais : un des Officiers va à eux, le Gentilhomme s'en apperçoit, il court au Seigneur deguiſé, il luy donne deux coups de pied, & il le pouſſe rudement par le dos, en luy diſant, pour mieux le déguiſer : Eh marche donc maraut, il le jette dans la ruë; & cabriolant de joie : Et bien, Monſieur, luy dit-il, eſt-ce que je ne vous déguiſe pas bien ? Oüi, luy ré-

pondit le grand Seigneur; mais tu me déguises trop.

¶ Un Gascon se promenoit dans un Jardin avec une Dame qui ne luy étoit pas indifferente, il l'entretenoit de sa valeur & de sa tendresse : il voit un crapaut, il fait un cri & deux pas en arriere. Qu'avez-vous, luy dit la Dame? Vous ne voyez pas, luy répondit-il? Je vois un crapaut, luy repartit-elle. C'est cela même, luy repartit-il, c'est vôtre antipode; je vous vois simpathiquement, & je ne puis le voir qu'avec antipathie. Il n'est pas joli à voir, reprit-elle; mais en avez-vous peur avec tant de courage? Le craignez-vous si fort que vous n'osiez l'attaquer? Je ne le crains pas, repartit-il, je le hais; toute la nature est une harmonie, le crapaut seul y détonne : nous nous aimerons, si vous voulez de concert; mais ne détonnez pas, ou je vous croiray crapaut. Ne le devenez donc pas. J'en jugeray de même, luy dit-elle. Ah Madame, repartit-il, vous me reconciliez avec le crapaut, il sert de sujet à la declaration que vous me faites. Crapaut je ne te hais plus, & je te donne la vie.

¶ Le Baron de Criccrac avoit insulté à Agen un Toulousain, ils tirerent l'épée; mais ils furent separez: le Toulousain s'en retourna chez luy; & deux jours aprés il écrivit au Baron qu'il vouloit le voir le pistolet à la main dés qu'il viendroit à Toulouse. Le Baron luy répond: Amorcez, je pars.

¶ Lorsque Monsieur le Maréchal d'Albret étoit Gouverneur de Guienne, on ne l'appelloit dans toute la Province que Monsieur le Maréchal tout court. Il passa un jour dans un Village où l'on n'avoit jamais vû de Maréchal de France. Une jeune paisanne courut comme les autres pour voir le Maréchal si renommé; elle n'avoit jamais vû d'autres gens à qui on donnât ce nom, que ceux qui ferrent les chevaux. Elle étoit belle & gracieuse, & elle avoit dans toute la phisionomie une ingenuité qui se répandoit dans ses regards comme dans ses discours. Monsieur le Maréchal d'Albret la démêla dans la foule; il la fit approcher, il luy fit des honnêtetez, & il luy demanda qui elle étoit: Je suis, luy répondit-elle, la fille du Metayer de

de Monſieur le Procureur ; mon pere ne veut pas que je me marie avec nôtre Serrurier qui eſt amoureux de moy, & moy de luy. Puiſque vous êtes le maître de tout, Monſieur le Serrurier, ordonnez, je vous en prie, à mon pere de nous laiſſer marier : nous vous en ſerons bien obligez, ajouta-t-elle, Monſieur le Serrurier. Pourquoy appellez-vous, Monſeigneur, Monſieur le Serrurier, luy dit quelqu'un de la ſuite ? Eh c'eſt, répondit-elle, pour luy faire plus d'honneur ; le Serrurier eſt au deſſus du Maréchal dans nôtre Village ; & puiſque Monſieur le Maréchal a ſi bien fait fortune à manier le fer, il merite bien qu'on l'appelle Monſieur le Serrurier.

¶ Un Languedocien étant à Paris, avoit à Beziers une fort jolie Maîtreſſe. Elle luy écrivoit dès Lettres pleines d'eſprit & de tendreſſe ; il les montroit à des Pariſiennes qui le prierent de leur faire le portrait d'une perſonne qui écrivoit avec autant de paſſion & de delicateſſe : il en fit une peinture des plus gracieuſes & des plus touchantes. Eh ! comment pouvez-vous quitter, luy dirent-elles, une

personne de cette beauté & de ce mérite, qui vous aime si passionnément? Mesdames, leur répondit-il, une Maîtresse est un Benefice qui oblige à residence: j'aime Paris, j'en ay fait mon air natal. Vous y êtes, si quelqu'une de vous me veut *beneficier*, je prens volontiers, & tout à l'heure, le benefice avec les charges.

¶ L'Abbé, que vous devenez gras! disoit un Parisien à un Ecclésiastique de Gascogne. Cela se peut, répond l'Abbé, je suis en pension à de bonnes tables, & je n'y entens pas sonner le quart d'heure de Rabelais.

¶ Un jeune Officier revint de la guerre avec les deux bras en écharpe, il ne pouvoit pas s'en servir. Il avoit une Maîtresse qui prenoit plaisir à le servir & à le faire manger. C'est ce qu'elle faisoit avec tant d'adresse, qu'un jour elle luy dit: Est-ce que je ne vous mets pas bien le morceau à la bouche? Est-ce, luy répondit-il, que je ne l'avale pas bien?

¶ Le Financier R. avoit fait bâtir une magnifique maison de Campagne, il y attiroit la plus agréable compagnie qu'il pouvoit. Il avoit un jour avec

luy un Baron de Gaſcogne qui avoit beaucoup d'eſprit & d'enjoüement. Il luy montra en arrivant une Terraſſe qui luy coûtoit plus de cinquante mille écus. Voyez, dit-il, ce que c'eſt que d'être entendu; tout le monde croit que cette Terraſſe me revient à deux cens mille francs, & elle ne m'en coûte pas quarante mille. Comment quarante mille, repartit le Gaſcon, c'eſt trop cher, j'aurois juré qu'il ne vous en coûtoit rien. Comment rien, répond le Financier. J'entens rien par rapport à vos richeſſes, reprit le Baron, mais beaucoup par rapport à l'impatience de la voir finie en la commençant. Je juge par vous du pouvoir des Fées.

¶ Un Bourgeois de Paris trouva ſa femme en flagrant delit. Il la fit enfermer, & il reprit une femme qui n'avoit ni autant d'eſprit, ni autant de beauté que celle dont il ſe défaiſoit, & qui avoit encore moins de retenuë & de ſageſſe. Cet homme-là, dit un Gaſcon, n'eſt ni tendre ni judicieux; il perd beaucoup, & il ne gagne rien au change. A ſa place, Catin pour Catin, j'aurois gardé la mienne.

¶ Lorſque la belle Mademoiſelle C. vint à Paris, il ne fut bruit que de ſa beauté; tout le monde s'empreſſoit à la voir. Elle alla un ſoir aux Tuilleries. A ſon aſpect un Gaſcon s'écria: Qui ſera l'Eole de cette Anemone! Un autre Gaſcon répondit: J'ay pitié du temeraire qui oſera devenir l'objet de l'envie du genre humain.

¶ Un Gaſcon donnoit la main à une Dame, elle tomba, & elle entraîna le Gaſcon avec elle. Ils ne ſe firent aucun mal. La Dame ſe mit à rire, & elle dit au Gaſcon: On voit bien, Monſieur, qu'on n'eſt guere en ſûreté avec des gens comme vous. Pourquoy non, Madame, répondit-il? Vous ſçavez que Céſar tomba de cheval en Affrique. Se voyant à terre comme nous ſans aucune incommodité: C'eſt bon ſigne, dit-il, que ce païs ſoit ſous moy, c'eſt une priſe de poſſeſſion. Si vous voulez, Madame, vous faire Affrique, je me fais Céſar.

¶ Une Dame avoit donné à un Languedocien un reſte d'étoffe fort riche. Il n'y en avoit que pour les manches d'une veſte. Il fit mettre l'étoffe en œuvre, & le lendemain il va

chez la Dame, & il entre dans sa chambre avec une grande croix à la main. Madame, luy dit-il en entrant, n'ayez pas peur, voila les manches, je viens chercher le corps.

¶ Je suis obligé de faire icy l'amour à l'Espagnolle, disoit un autre; Je ne puis parler à ma Dulcinée que de la ruë à son balcon. Je suis diligent au rendez-vous, & elle y est paresseuse. Je m'y tiens les pieds en bas, & les yeux en haut. Je ne songe qu'à l'apparition; & je l'attens & je la cherche comme qui attend & cherche à éternuer.

¶ Une veuve fort riche, & qui donnoit bien à manger, avoit souvent à sa table un Gascon qui la divertissoit encore plus par son esprit & par sa belle humeur, que par son accent & par son jargon. Il étoit plus occupé à faire rire qu'à manger. Il laissoit refroidir sur son assiette tous les bons morceaux qu'on luy donnoit. Pour l'en corriger, la Dame donne ordre aux laquais de changer l'assiette du Gascon, dés qu'ils y verroient quelque chose de bon. Il s'en apperçut, & n'en dit rien. Il revint le lendemain avec un gros clou & un bon marteau

dans sa poche. Au premier bon morceau qu'on luy servit, un laquais prend l'assiette ; il eut un petit coup de marteau sur les doigts. La pointe du clou appuyoit déja sur le centre de l'assiette, & le marteau en l'air étoit déja prêt à frapper, quand la Dame s'écria, & dit au Gascon ; qu'allez-vous faire ? Madame, dit-il, vos assiettes sont trop volages devant moy. J'ay trouvé le moyen de les fixer.

¶ Un Valet Gascon portoit de nuit quelques bouteilles de bon vin à son Maître qui soupoit chez sa Maîtresse. Il rencontra le Guet. Il crut qu'il alloit être dévalisé ; il s'enfuit. Le Guet courut aprés, & le joignit. Que cachez-vous là, luy dit celuy qui commandoit l'Escoüade ? Monsieur, répondit le Valet, en montrant les bouteilles, ce sont des poignards dont je vous offre les fourreaux.

¶ Certain Mousquetaire natif d'Auch se trouvant dans une ruë assez étroite, n'avoit guere plus d'espace qu'il ne luy en falloit pour passer entre les maisons & une charrette. Le Charretier marchoit du même côté que luy, & il remplissoit une bonne partie de

l'espace. Ranges-toy donc, luy dit le Mousquetaire Gascon. Pardy rangez-vous vous-même, luy dit le Charretier. Comment maraut, repliqua le Gascon, tu te compares ?

¶ Un autre Mousquetaire voulut avoir à son service un Valet Gascon qu'il connoissoit, & qui avoit fait quelque Campagne. Il luy proposa de s'attacher à luy, & luy offrit de bons gages. Monsieur, luy dit le Valet Gascon, sur ce pied-là je le veux bien ; mais avant que de faire nôtre marché, je veux un Répondant : En avez-vous ?

¶ Un Parisien avoit un Valet Gascon. Il étoit allé passer quelques jours à la Campagne chez un de ses amis. Le jour qu'il en revint, sur le point de son départ, il luy demanda, s'il avoit tout mis dans son Porte-manteau. Le Valet luy répondit qu'oüy. Le Maître ajoute : As-tu pris tout ce qui est à nous ? Le Valet luy répond : Oüy Monsieur, tout au moins.

¶ Le Chevalier de Crovillac entra un jour dans la boutique d'un Perruquier. Il demanda à voir une grande perruque d'un beau blond. Monsieur, luy dit le Perruquier, nous ne faisons guere de

ces perruques-là, qu'on ne nous les commande. Hé bien, reprit le Gascon, je la commande, faites-la, & à bon compte, rasez-moy. On luy fait la barbe, on luy poudre sa perruque, & on n'oublie rien pour le contenter. Voila qui est bien, dit-il, en attendant ma belle perruque. Mais, Monsieur, dit le Perruquier, je n'ay point l'honneur de vous connoître. Si je fais cette perruque, puis-je être sûr que vous veniez la prendre ? Vous pouvez bien en être sûr, répond le Gascon. Vous voyez bien que je ne vous paye pas vôtre barbe. N'est-ce pas vous dire : Je reviendray.

¶ Dans une partie de jeu, un Gascon & un Officier prirent querelle. Ils tirerent l'épée ; mais ils furent separez. L'Officier luy envoya dire qu'il ne s'en tenoit pas là, qu'il prétendoit se battre avec luy, & qu'il n'avoit qu'à dire de quelle maniere, & avec quelles armes. Allez luy dire, répondit le Gascon, que je laisse le tout à sa fantaisie ; & pour les armes, que les miennes m'ont toûjours servi à vaincre ; que de ce côté-là, nous ne sçaurions nous battre à armes égales.

¶ Vous voila bien émû, dit un jour

une Dame à un Gaſcon qui entroit chez elle tout eſſoufflé. Emû ! Non, répondit-il, échauffé, oüy, & ſi il fait bien froid. J'ay trouvé trois gaillards, qui ont voulu me diſputer le haut du pavé, & qui m'ont diverti à grands coups d'épées. Les deux ont payé les violons, & le troiſiéme danſe la courante.

¶ J'ay une choſe entre autres, l'épée à la main, diſoit le Baron d'Hargnac, c'eſt que je la démene gracieuſement, & périlleuſement à proportion.

¶ A quoy ſert tant d'eſprit, diſoit une belle femme à un Gaſcon qui paſſoit pour en avoir beaucoup ? Ne voit-on pas des ſots qui font fortune ? A quoy ſert tant de beauté, repartit le Gaſcon ? Ne voit-on pas des laidrons qui s'établiſſent ? Il vaut encore mieux, ajouta-t-il, tenir par le bon bout. Tenez, Madame, il ne tient qu'à vous.

¶ Les Languedociennes ſont vives en ſentimens, & délicates en tendreſſe. Une jeune fille de Beziers étoit fort aimée d'un homme de meilleure maiſon qu'elle. Il avoit fait une aſſez longue abſence, il revint auſſi paſſionné qu'il étoit parti. Leur premiere entrevûë ſe

fit dans le milieu d'une ruë où il la trouva par hazard. Il survint une petite pluye. Il avoit une belle perruque, & elle n'avoit rien sur elle qu'elle eût interêt de ne pas gâter. Il tint un moment son chapeau en l'air sur sa perruque. Quoy, luy dit-elle vivement, vous avez été trois mois absent, vous m'aimez, vous me voyez, & vous songez qu'il pleut, & que vous avez une perruque?

¶ Deux sœurs nées à Montpellier étoient mariées à Paris. L'aînée se piquoit encore de jeunesse & de beauté, lorsque la cadette avoüoit de bonne foy qu'elle n'étoit plus d'âge à se croire ni jeune ni belle. Ma sœur, luy dit un jour l'aînée, tout le monde sçait que vous êtes ma cadette; vôtre sincerité sur vôtre âge me fait tort. Ma sœur, luy répondit la cadette, ma sincerité est incorrigible. Quand j'avois le défaut d'être trop jeune, ce défaut se corrigeoit en moy de luy-même tous les jours. Depuis que j'ay celuy de ne l'être pas assez, je ne sçai plus m'en corriger : apprenez-le moy. N'en parlez pas, dit l'aînée, ou donnez-vous quelques années de moins. Pour cette an-

née-cy, répondit la cadette; j'ay daté, je ne puis pas changer d'époque. Le premier jour de l'an elle alla voir son aînée; & dés qu'elle l'approcha : Hé bien, ma sœur, luy dit-elle, voicy une nouvelle date; combien faut-il que j'aye d'années moins que vous cette année-cy?

¶ Mademoiselle de G... n'étoit pas majeure quand sa mere mourut. L'empressement de se voir en majorité pour joüir de son bien par elle-même, luy fit avoüer avec plaisir qu'elle avoit vint-cinq ans du premier jour qu'elle les eut. Mais elle ne changea plus de date. Pendant dix bonnes années elle ne s'en donna que vint-cinq. Des femmes de sa connoissance dirent un jour à un Gascon qui la voyoit souvent : Vôtre amie se mocque-t-elle, de dire qu'elle a vingt-cinq ans. Il faut bien que cela soit, dit le Gascon, il y a dix ans que je luy entens dire la même chose.

¶ Un Nouvelliste de Gascogne se piquoit d'avoir les nouvelles les plus sûres, & tous ses avis étoient de fraiche date. Un Nouvelliste Parisien luy disputoit un jour un fait qu'il détailloit, & il luy dit qu'il avoit eu des nou-

velles posterieures qui détruisoient ce qu'on en avoit dit d'abord. De quelle date sont vos nouvelles, luy dit le Gascon ? Du 31. répondit le Parisien. Ho bien, repartit le Gascon, les miennes sont du 32.

¶ On parloit de la mort d'un fort honnête homme qui venoit de mourir subitement. Quoy ! dit un Gascon, cet homme-là est mort, & d'une maniere si subite ? Voila qui est terrible. Je n'en reviens pas, vous m'en voyez au desespoir. J'en suis outré, ajouta-t-il d'un air touché. C'étoit l'homme du monde qui avoit le meilleur tabac.

¶ Madame de... étoit de Montpellier. C'étoit la femme du monde de la plus belle humeur. La Reine l'aimoit, & toute la Cour en faisoit grand cas. Elle perdit un fils aîné qui avoit bien du merite. La Reine luy en fit compliment. Ah ! Madame, répondit-elle en sanglotant, V. M. me fait bien de l'honneur ; mais c'est une grande perte. Je ne m'en consolerai jamais. C'étoit un bon enfant. Il étoit parfait, à une chose prés ; il aimoit un peu trop les femmes. Est-ce un si grand malheur, continua-t-elle en sanglotant ? N'aimois-

je pas bien les hommes, moy?

¶ Un Gascon avoit emprunté à un Parisien vint pistoles sur son billet. Longtemps aprés le terme échu, le Parisien eut besoin de son argent. Il le demanda au Gascon qui remettoit d'un terme à l'autre. Aprés tant de remises on luy fit donner un Exploit. Un Exploit pour vint pistoles, s'écria le Gascon! A moy un Exploit! Voila un procedé des plus outrageans. Ne suis-je pas bien malheureux de devoir à un homme qui n'a pas dequoy attendre qu'il me prenne envie de le payer.

¶ Monsieur de Vigouroux étoit un digne Officier fort estimé par ses services. Il avoit été blessé en plus d'une occasion. Une de ses playes se r'ouvrit à Paris. Son Marchand de drap luy porta de longues parties; & le voyant en tres-grand danger, il le pria, du moins, de les arrêter. Donnez-moy une écritoire, luy répondit-il. Il prend la plume, & il écrit au bas des parties: Si je meurs, je les passe. Si je vis, à revoir. VIGOUROUX.

¶ Monsieur de Casteras écrivit un jour à Monsieur de Louvois. Vous avez oublié, Monseigneur, que vous m'avez

promis un Employ digne de moy & de luy à un jeune Officier qui le mérite. Pour vous le persuader, il a plus que des gouttes de mon sang dans ses veines; & pour vous en faire souvenir, il est mon neveu, c'est-à-dire brave, pour vous renfermer tout dans un mot. Il *m'est fils de frere*; & comme moy il s'appelle, Casteras.

¶ On est bien malin & injuste à Paris, disoit un Gascon à des gens qui se mocquoient d'une vieille qui se fardoit, & qui donnoit dans la nouveauté des modes. Cette pauvre femme, disoit-il, fait cas de nos suffrages, & elle met tous ses soins à les gagner, ou à les surprendre. On doit luy en sçavoir bon gré. Il faut toûjours avoüer, continua-t-il, qu'il n'y a fille ni femme qui sçache se coëffer & se chausser plus jeunement.

¶ Un Officier Gascon tomba dangereusement malade à Paris. Le Curé de sa Paroisse en fut averti; il l'alla voir, & le disposa à mourir en Chrétien. J'aime à faire mon devoir, Monsieur le Curé, luy dit il; je veux ce que Dieu veut, & vous serez content; mais avoüez-moy qu'il est bien triste pour

moy de faire une pareille fin. Tous mes camarades meurent en heros sur le champ de bataille, & je suis réduit à mourir dans mon lit, comme un Bourgeois.

¶ Un Gascon & un Normand mangeoient ensemble. Ils se mirent à plaisanter sur leurs Païs. La raillerie s'échauffa. Ils sortirent de table. Ils en vinrent aux prises. On les separa. Il vous doit un bon grand mercy, dit le Gascon. Si vous m'aviez laissé faire, je l'allois nicher dans la muraille, & je ne luy aurois laissé de libre que le bras, pour m'ôter son chapeau toutes les fois que j'aurois passé devant luy.

¶ Dans une petite Ville de Gascogne où il y a un assez grand nombre de chevaux, un Ecclesiastique riche & avare ne songeoit pas à en acheter, par la facilité qu'on avoit à luy en prêter, quand il en avoit à faire. Il se vit obligé un jour d'aller à deux ou trois lieües de la Ville. Il ne trouva point de cheval à emprunter. N'est il pas cruel, dit-il à un Marchand de ses amis, que dans une affaire qui m'importe à deux ou trois lieües d'icy, je ne puisse pas trouver une monture pour y aller ? Cela est fâ-

cheux. Sans doute, répondit le Marchand; mais que faire? Que faire? repartit l'Abbé, j'en sçai bien le remede. J'en acheterai. Vous, repliqua le Marchand? c'est ce que vous ne ferez pas. Pourquoy ne le feray-je pas, reprit l'Abbé? Pourquoy, dit le Marchand, c'est qu'ils mangent; *les chevaux*.

¶ L'avarice est une avidité insatiable qui ne se nourrit que de ce qu'elle vole aux besoins. Un avare prend où il peut, & se fait un plaisir de se voler luy même. Il ferre la mule sur sa dépense.

¶ Un Duc & Pair Gascon qui n'étoit point encore marié, étoit passionnément amoureux d'une jeune personne de la Cour, qui n'avoit que sa beauté pour toute prétention au Tabouret. Un jour que Madame la Dauphine donnoit audience à des Ambassadeurs, la Belle qui étoit de cette Cour, & qui ne pouvoit pas se dispenser d'assister à cette cérémonie, fut si long-tems sur ses pieds, qu'elle s'en trouvoit bien fatiguée. Elle s'adresse à une de ses amies qu'elle avoit à son côté. Ah! ma chere compagne, luy dit-elle, je me meurs, les jambes me tremblent. Quand pourray-je m'asseoir? Le Duc étoit derriere elle, & il luy répond:

pond : Quand il vous plaira, Mademoiſelle.

¶ Une jeune veuve de Paris, & un Gentilhomme de Languedoc s'étoient fait par pure eſtime, ou, tout au plus, par bonne amitié, une douce habitude de ſe voir preſque tous les jours. La veuve n'étoit pas coquette, & elle avoit aſſez de bien & de naiſſance pour prétendre à un rang. Le Languedocien l'honoroit ſi fort, qu'il ne luy conſeilloit pas de changer d'état à un moindre prix. Juſques là l'amour n'avoit pas été entre eux de la partie, l'eſtime & l'amitié avoient pris le deſſus. Un jour qu'ils étoient seuls, ils furent tout un tems ſans ſe rien dire. Aprés un intervalle aſſez long : Je vous y prens, Madame, s'écria le Languedocien, vous rêvez. La Dame avoit une belle voix ; elle luy chanta gayement : Vous y *venez rêver auſſi.* J'en conviens, répondit-il ; mais j'ai bien peur que cet *auſſi* ne ſoit pas tout-à-fait en ſa place. Hé bien, reprit-elle, dites-moy à quoy vous rêvez, & je vous dirai peut-être à quoy je rêve. Ne voila-t-il pas, repliqua-t-il ! ce *peut-être* ne m'embaraſſe pas moins que cet *auſſi.* En arrive ce qui pourra, je

vous avoüerai que je rêvois ; car nous autres Gascons nous rêvons tendrement. Je rêvois, que voulez vous que je vous dise ? je pensois que mon respect étoit devenu trop tendre, pour n'être pas accompagné d'un nom plus doux. Je vous avoüerai à mon tour, dit-elle, que je pensois qu'il n'y a peut-être pas dans tout Paris deux personnes comme nous, qui s'estiment autant sans aucune foiblesse. Oh, sans aucune foiblesse, reprit-il, vous en parlez à vôtre aise. Ah ne me dissuadez pas, dit-elle, ce ne seroit plus la même chose. Comment, repartit-il ? Vous le sçavez, reprit-elle. J'aime mon état, & je n'en veux pas changer ; je renoncerois au meilleur de mes amis, s'il me parloit d'amour ou de mariage. Quoy ! repliqua-t-il, Si l'homme du monde qui vous aime le plus, & qui vous honore davantage vous avoüoit ..... Je luy dirois, interrompit-elle, de me quitter sur l'heure, de s'en aller, & de ne revenir que quand je le rappellerois. Adieu donc, Madame, luy dit-il. Adieu Monsieur, luy dit-elle. Jusqu'au revoir. Et quand vous reverrai-je, Madame, repliqua-t-il ? Quand me rappellerez-vous ? Quand vous ne

rêverez plus, repârtit-elle, & que vous ne ſongerez plus ni à m'aimer, ni à me plaire. Ah Madame, s'écria-t-il, vous ne me rappellerez jamais. Le hazard fit qu'ils ſe trouverent enſemble dés le lendemain. Ils ſe parlerent à cœur ouvert. Ils convinrent de leurs faits. Ils ſe marierent enſemble dans la ſuite. Ils étoient faits l'un pour l'autre, & ils en ſont perſuadez depuis leur mariage beaucoup plus qu'auparavant.

¶ Une femme jalouſe, & qui cede à ſa fureur, fait de ſa bouche une fournaiſe, d'où ſortent feux & flammes, de ſes yeux une nuë étincelante d'éclairs, de ſon ame une furie entortillée de ſerpens, de ſon front une tête de Meduſe, & de ſa phiſionomie un viſage de ſuif. Qu'elle ſe fait laide! Je la renvoye à ſon miroir. Si elle y va, je la corrige.

¶ La prévoyance, diſoit un bel eſprit de Bordeaux, eſt un ſage eſpion de l'ame, qui prenant langue de toutes les mauvaiſes volontez de la fortune, nous arme de toutes pieces contre les inſultes des malfaiſans, & nous met l'eſprit hors de ſape & d'eſcalade contre les attaques des afflictions, & contre les caprices du deſtin.

¶ Dans tous les revers de la fortune, disoit un autre, avec un peu de patience, je vais attendre le repos aux pieds du destin.

¶ Madame, disoit un Gascon à une Dame qui avoit les dents d'une grande blancheur, vous ne sçauriez être aussi propre qu'une autre ? Vos dents salissent vôtre linge ; elles ne luy permettent pas auprès d'elles de paroître blanc.

¶ Un Officier Gascon étoit fort aimé d'un homme de la premiere qualité. Celuy-cy s'estoit marié depuis qu'ils ne s'étoient vûs : il avoit épousé une des plus belles personnes de la Cour ; & dans dix mois il se vit pere d'un très-joly enfant, qu'on appella Monsieur le Comte. L'Officier revint de l'armée : il alla voir son amy le grand Seigneur, qui le présenta à sa femme, & qui luy fit voir son fils. Voilà, luy dit-il, nôtre petit Comte ; qu'en dites-vous ? J'en dis, répondit le Gascon, ce que j'en pense ; c'est un Conte fait à plaisir.

¶ Un Gentilhomme de Languedoc s'étoit marié à Paris, & il avoit épousé une fort jolie brune. Tout le monde luy en faisoit compliment ; & il répondoit : Le mariage est une Loterie, j'y

aymis, & j'ay eu un billet noir.

¶ Une jolie femme entretenoit de choses indifferentes un Gascon qui luy tenoit de doux propos. Il l'interrompoit, & il revenoit toûjours à ses moutons. Ecoutez, écoutez donc, luy dit-elle. Oh écoutez, écoutez, luy répondit-il. Ecoutez vous-même ; j'ay écouté moy ; c'est vôtre tour.

¶ Cet homme-là se rehausse quand je me baisse devant luy ; il s'éleve quand on le saluë ; il fait la reverence par en-haut.

¶ Cette femme-là veut faire semblant d'être civile. Elle commence toûjours des reverences qu'elle ne finit jamais. Elle s'en repent à moitié chemin. Elle revient à son point sur l'heure. Voyez-vous la fierté ?

¶ On déchiroit à frais communs un homme de quelque consideration. Il parut dans le temps qu'on le mettoit par lambeaux. Un Gascon qui ne l'épargnoit pas plus que les autres, luy dit sans se déferrer, le voyant à portée d'entendre : Monsieur, nous disons du mal de vous. Je suis en bonnes mains, répondit l'homme de consideration. C'est bien dit en bonnes mains, repli-

qua le Gaſcon ; mais vous êtes preſent, nous changeons de ton ; & en mon particulier, je vous aſſure de mon reſpect & de mon eſtime.

¶ Deux perſonnes fort aſſorties s'aimoient beaucoup : on parloit de les marier enſemble ; & ils ne ſe contraignoient pas de ſe dire les choſes les plus tendres en preſence d'un Gaſcon qui le ſçavoit. Vous croyez être, leur dit-il, dans un jeu de paume. *Vous pelotez en attendant partie...* Vous me prenez, je croy, pour le marqueur. Je marque chaſſe, & je m'enfuis.

¶ Le mary d'une joüeuſe ſe plaignoit à un Gaſcon du peu de conduite de ſa femme. Vous voilà bien embaraſſé, luy répondit celuy-cy : vous êtes maître de la communauté, & elle a du bien : prenez l'argent comptant, dépenſez-le, & divertiſſez-vous-en avant qu'elle le joüe. Voilà le remede, guériſſez-vous.

¶ Un Languedocien s'étoit marié à Paris. Il avoit l'humeur douce, & ſa femme étoit une megere. Il en faiſoit ſes doleances à un autre Languedocien : Hé bien, lui dit celuy-cy, mon Compatriote, oubliez-vous ſi-tôt vôtre patrie ? Ne ſçavez-vous pas que quand

nous sommes hors des gonds, chose rare, nous courons à *ressort rompu* à la vie tranquille ? Y sommes-nous ? Tiens-toy là. Rappellez-vous, songez à l'origine.

¶ Nous ne sommes pas, disoit le même, comme ceux qui étant blessez à la tête, tombent en frénésie, égratignent leur playe, & déchirent l'appareil. Dans les maux desesperez, nous avons la ressource pour remede, & pour spécifique le sçavoir faire. Dieu benisse le païs.

¶ Un Borgne de Toulouse trouvant dans les ruës au point du jour un Bossu du même lieu, luy dit : Vous voilà chargé de bon matin. Il faut qu'il soit bien matin en effet, répondit le Bossu au Borgne ; car je ne voy d'ouvert chez vous qu'une fenêtre.

¶ Une Dame qui avoit de fort petits yeux, jugeoit mal d'un Gascon, & donnoit de mauvaises couleurs à tout ce qu'elle disoit de luy. Madame, luy dit-il, je ne m'étonne pas qu'on ne voye pas bien chez vous, le jour n'y entre que par deux lucarnes.

¶ Il fait un tonnerre affreux, disoit une Parisienne à un Gentilhomme de

Pau, & vous n'en êtes ni émû, ni ébranlé. Madame, luy répondit-il, un rocher s'ébranle-t-il, parce qu'il tonne? Je suis de Bearn, & dans nôtre païs les courages y sont plus hauts que les montagnes: nous faisons dans les périls un rocher de nôtre cœur.

¶ J'ay lû, disoit un Gascon, que les voleurs de l'ancienne Egypte portoient de temps en temps au Souverain Pontife leurs larcins. Si cet usage s'introduisoit à Paris, & que j'y fusse le Pontife des Intendans & des Financiers, je remettrois les grands Seigneurs en argent comptant, & j'enrichirois le Peuple.

¶ Un Provençal avoit perdu assez considerablement au picquet contre un Picard, qu'on pouvoit appeller un homme de son païs. Le Provençal sortit du jeu picqué à outrance: il ne pouvoit se consoler, sur tout d'avoir été fait capot à la derniere partie. Les lamentations qu'il en faisoit passoient celles du Joüeur de Moliere avec son six de cœur. Picquet, ajoûtoit-il, tu merites bien le nom que tu portes. Je sçay qu'on t'a bien nommé. Si j'avois joüé contre un Normand, je ne dirois rien; mais cela n'est pas juste. Pardy, Monsieur, dit le Picard,

je ne sçay ce que vous voulez dire ; mais j'ay joüé le jeu, & j'ay joüé en honnête-homme. En honnête-homme, d'accord, répondit le Provençal ; qui vous parle d'honnête-homme ? Tout compté, reprit le Picard, vous n'avez pas perdu un si gros argent. *Un si gros argent est bon*, repliqua le Provençal. Croyez-vous *qu'un si gros argent* me tienne ? Voilà une plaisante gueuserie que l'argent : ce n'est pas l'argent qui me tient, c'est la honte d'avoir perdu. Entendez-vous ?

¶ Certain Cadet d'une des meilleures Maisons de Languedoc, avoit trouvé à Paris un parti qui faisoit sa fortune. Il venoit d'épouser une Veuve, qui avec de la jeunesse, de la naissance & de la beauté, avoit un grand bien & un bon doüaire. Trois Compatriotes parens & amis du marié allerent luy en faire compliment. Ils le félicitoient sur son bonheur, & ils faisoient mille allusions délicates & obligeantes sur le merite & sur la beauté de la Dame, en sa presence même. Messieurs, leur dit-elle, je ne réponds pas à vos honnêtetés. Si vous le croyez heureux, je vous avouë que j'ay été ravie qu'il le fût ; & qu'il le fût

par moy ; & il ne tiendra pas à moy qu'il ne le ſoit tant que je vivray. Vous en meritez autant, & autant je vous en ſouhaite. Autant, Madame, s'écria un des trois ! Et vous aſſurez qu'il le ſera toûjours, & de par vous ; la choſe étoit mal-aiſée pour nous, vous la rendez impoſſible.

¶ Une Dame de Languedoc qui avoit été une beauté, qui paſſoit la ſoixantaine, & qui conſervoit beaucoup de brillant dans ſon eſprit, reprochoit un jour à un jeune-homme de ſon païs qu'il ne la venoit plus voir. Eſt ce, luy dit-elle, que vous me puniſſez de ce que j'ay cette année douze mois de plus que l'autre ? Vrayment, Madame, luy répondit-il, vous prenez bien vôtre temps pour me faire ce reproche. Vous ne me prenez pas ſans verd. Je diſois à Madame la Comteſſe de....... que je vous trouvois adorable, & que je ne croyois pas qu'il y eût au monde une plus aimable femme que vous. Comment dites-vous ? Recommencez-moy un peu cela, reprit-elle en luy prenant la main, & en l'attirant à elle devant toute une compagnie. Il luy répeta ce qu'il venoit de luy dire. Eh ! parlez donc, luy dit-

elle, où étiez-vous il y a quarante ans ?

¶ Une fille qui passoit trente-cinq ans, disoit toûjours qu'elle n'en avoit que vint-sept. Comment cela se peut-il, disoit-on un jour devant une Provençale qui la servoit ? Il y a vint ans que sa mere est morte, & elle étoit une grande & belle fille quand sa mere mourut. Voyez la médisance, dit la Provençale, Mademoiselle m'a toûjours dit qu'elle n'a que vint-sept ans ; & preuve qu'elle dit vray, c'est qu'elle datte toûjours de même.

¶ Te voilà bien coëffé de cette Veuve que tu aimes, disoit un Gascon à un homme de son païs ? J'en suis coëffé, émû & content, répondit le passionné. Ma Veuve est belle & jeune, riche & généreuse : on en seroit coëffé à moins. Elle me laisse entrevoir un vray bonheur, & elle ne me défend pas d'y prétendre : tout cela n'est pas *indigeste*.

¶ On assure, disoit un Gascon, que l'aimant perd sa vertu à la vûë du diamant. Faut-il s'étonner qu'une jeune Beauté perde la sienne à la vûë d'un homme du païs ?

¶ Un Gascon qui avoit la réputation d'être brave, étoit insulté par un

homme qui l'étoit aussi. Il mit l'épée à la main : on se jetta sur luy. N'ayez pas peur, dit-il, il est sauvé de par César, & de par Antiochus le Grand. On luy demanda ce qu'il vouloit dire. Je m'explique, répondit-il, remettant son épée dans le fourreau. Je lis l'histoire à mon profit, pour ne pas m'emporter dans les occasions, contre qui n'est pas digne de ma colere. Je me souviens que Metellus le Romain se déchaînoit contre César, & étoit toûjours dans le Sénat d'un avis contraire. Un jour qu'il s'élevoit contre luy plus que de coûtume, César luy dit : A qui en voulez-vous, Metellus ? Mettez-vous bien dans la tête que vous ne parviendrez jamais à meriter la colere de César. Voilà mon premier modéle de modération. Voicy le second : Antiochus insulté par un Officier de son Armée, allá à luy l'épée à la main ; & prêt à luy percer le flanc, il luy dit : Tu es bien heureux que je sois fâché, tu étois mort si je n'étois pas en colere. J'ay d'abord fait le César, je fais ensuite l'Antiochus ; le Grand s'entend. Voilà des modéles ; je copie.

¶ Cette Femme-là est un Anti-Neron,

disoit le même d'une Coquette qui se fardoit. Elle ne se pieque pas assurément d'être aussi cruelle que Neron, luy répondit un Parisien. Ce n'est pas cela, repliqua-t-il. Ne sçavez-vous pas que Neron qui pensoit toûjours à gauche, s'avisa de faire dorer ce fameux Alexandre, ouvrage de Lisippe? Les Romains dirent que l'or de Neron en avoit chassé l'ame d'Alexandre. Celle-cy tout au contraire rappelle à force de couleurs *toute l'ame* que le temps avoit effacé sur sa figure. Rappellez tout le reste, & vous la croirez comme moy Anti-Neron.

¶ J'ay été voir cette Femme chez elle ce matin, disoit un autre; elle étoit par malheur à sa toilette: & par hazard je luy ay vû là une tête pelée, lorsque par tout ailleurs elle en a une si garnie de beaux cheveux. Elle ne me le pardonnera jamais. Je suis bien heureux qu'étant de l'humeur de l'Empereur Tibere, elle n'en ait pas le pouvoir. Il m'en coûteroit la vie, comme à tant de Romains, que cet Empereur soupçonna de l'avoir vû chauve. Ce sont des cas irrémissibles.

¶ Une femme qui n'avoit rien de

beau parloit toûjours, & ne sçavoit guere ce qu'elle disoit. Avec ce don de parler toûjours, elle n'avoit guere celuy d'écouter, & encore moins celuy de répondre. C'est un *assommoir* de conversation, dit un Gascon. Elle me *Nabucodonorise* : pour dire, elle me rend bête.

¶ Un Petit-Maître s'étoit fait un jargon qui luy étoit particulier, & qui amusoit toutes les femmes. Il les divertissoit par un caquet qui ne vouloit rien dire, & elles rioient de ce qu'il ne disoit pas. Il alloit un jour à la Comédie de loge en loge. Voyez-vous un tel, dit un Gascon : Il croit être à la Foire : il va de boutique en boutique débiter ses petits riens.

¶ Je ne m'étonne plus qu'on nous accuse d'exagérer naturellement, disoit un Toulousain ; depuis ce que j'ai vû & entendu dans nôtre Ville l'année du pain cher. Feu mon pere riche & charitable, ancien Capitoul, & par consequent noble comme le Roy, faisoit manger à sa porte, à certaines heures, tous ceux qui s'y présentoient, & sur tout *bon bouillon*. Le concours y étoit grand. Secondant les bonnes intentions d'un si digne

pere, j'avois une baguette, & je faisois ranger les pauvres le long de nôtre ruë. Un gros coquin robuste & bien fait, & qui passoit vint-cinq ans, sortoit toûjours de son rang, & ne se pouvoit tenir en place. Range-toy donc, luy dis-je, en le touchant légerement de ma baguette. Quoy! me dit-il d'un patois hyperbolique, assommer à grands coups de barres un petit pauvret de Nôtre-Seigneur, pour luy lâcher une goutte d'eau de la Garonne. Notez, ajoûta-t-il, que je ne fis que le toucher, & rien moins qu'assommer; que les grands coups étoient à peine une friction; les barres étoient une baguette, le petit pauvret étoit un grand corps, on donnoit libéralement, & on ne lâchoit pas, de pleines écuelles, & non pas des gouttes, de bon boüillon, & non pas d'eau de la Garonne. L'éxagération peut-elle être à un plus haut superlatif?

¶ On parloit d'un parasite médisant de profession. Un Gascon dit: Cet homme-là a une bouche qui ne luy coûte rien. Il ne l'ouvre qu'aux dépens d'autruy.

¶ Un homme de qualité fort ennuyeux de son métier, s'étoit associé à

un grand parleur qu'il menoit par tout. Ce diseur de rien entra le premier un jour dans une chambre où il y avoit fort bonne compagnie, & où l'on se réjoüissoit de bon cœur. Un Gascon s'écria, dés qu'il le vit paroître : Oh ma foy, serviteur à la joye, voicy une procession d'ennuy, en voila la banniere.

¶ Un grand Seigneur avoit une belle maison de Campagne, dont il étoit charmé. Il disoit que ce qu'il y trouvoit de plus beau, c'étoit qu'elle étoit à luy. Il avoit une fort belle femme, & il ne la pouvoit souffrir. Il avoüoit que si elle n'étoit pas sa femme, il iroit aux Indes pour luy plaire. Pardy, Monsieur, luy dit, à ce propos, un Gascon : Vous êtes bien malheureux que cette maison de Campagne que vous aimez tant, ne soit pas à quelque autre. J'en serois fâché, répondit le grand Seigneur, je l'aime bien, parce qu'elle est à moy. C'est ce que diroit tout autre que vous, repartit le Gascon, de Madame vôtre femme.

¶ Certain Bourgeois de Paris riche & galant, disoit qu'il ne pouvoit souffrir la Ville, & qu'il ne se plaisoit qu'à la Campagne. Il aimoit passionnément une fille nommée *des Champs* qui n'é-

toit nullement belle. Si vous aimez tant la Campagne, luy dit un Gascon, je ne m'étonne plus que vous ayez tant de goût pour *des Champs*, quoy qu'il n'y ait rien de beau.

¶ Une vieille riche disoit à un Gascon qu'elle l'aimoit. Madame, luy répondit-il, vous ne persuadez pas. Vous en avez les preuves en poche. Persuadez, il ne tient qu'à vous.

¶ Une Gasconne délicate & de beaucoup d'esprit, étoit rivale d'une Parisienne qui étoit fort belle; mais qui n'avoit pas de beaux yeux. Elle étoit jalouse, & elle ne vouloit pas trop le laisser paroître. Vous n'êtes pas délicat, dit-elle un jour à son Amant. Vous êtes vivement touché d'une aussi belle personne, & vous ne songez pas à avoir son portrait? Croyez-moy, faites la peindre; mais si vous voulez que le portrait soit beau, & qu'il ressemble, avertissez bien le Peintre de ne la peindre qu'en dormant.

¶ Je trouve, disoit un Gascon, qu'à Paris on ne parle pas trop juste. On dit la prunelle des yeux. Quand celle que j'aime les a grands & beaux, je ne me sers pas du mot de prunelle, c'est un diminutif. Je dis qu'elle a des prunes.

Quand elle les a petits & noirs, je dis qu'elle a des pruneaux. C'est parler plus juste.

¶ Un homme de quelque âge avoit des cheveux blonds à demy blancs. Un Gascon disoit qu'en voyant sa tête, il croyoit voir une poire de bon chrêtien qu'on envoyoit de la Ville d'Auch envelopée de filasse.

¶ Le même disoit d'un homme qui portoit toûjours un chapeau plat, qu'il couvroit d'un toit orbiculaire le Prince de ses membres.

¶ Monsieur, dit-on un jour à un Toulousain qui faisoit le bel esprit, on se plaint dans une maison où il y a des personnes bien agréables, qu'on ne vous y voit pas. Je vous entens, répondit-il. L'amitié se plaît à rapprocher les distances. On assure, ajouta-t-on, qu'il y a six mois qu'on ne vous a vû. Voila, repliqua-t-il, ce qui s'appelle une date d'inclination.

¶ Le même appelloit les bottes les instrumens de la fatigue; & les billets, les interpretes favoris des absens.

¶ Un autre, pour témoigner à quelqu'un qu'il l'honoroit beaucoup, luy dit, qu'il y avoit long-tems que la place la plus honorable de son cœur étoit vuide,

quand il ne venoit pas l'occuper en personne.

¶ Un Gascon s'étoit allé baigner, dans le grand chaud. Il nageoit assez bien; mais il en voulut trop faire. Il plongea tant de fois, que revenant sur l'eau il se trouva entraîné par un courant qui ne luy laissoit plus la liberté de regagner le rivage. Il fut en danger de se noyer. Il n'étoit pas aisé de le sauver, & personne ne courut à son secours. Il eut l'adresse de ménager ce qui luy restoit de force, pour gagner un pilier d'un Pont de bois qui étoit assez loin de luy. Il alla s'y accrocher, & on alla l'en retirer avec un petit batteau. J'ai couru grand risque, dit-il, dés qu'il fut en sûreté. On m'a abandonné, on ne m'a prêté aucun secours. Sans moy je me serois noyé.

¶ Dans la derniere Guerre, le Roy à cheval marchoit le long d'une Mare impraticable. Il donne quelque ordre à un jeune Ayde de Camp qui étoit de Languedoc. Dans l'ardeur d'obéir au Roy, & de luy plaire, l'Aide de Camp veut traverser la Mare. Dés l'entrée son cheval se trouve embourbé jusqu'aux sangles. Le Roy vient luy même à son secours, & don-

ne les ordres les plus prompts. Le danger augmentoit, & la bourbe gagnoit déja la selle. Dans le tems qu'on travailloit avec succez : Est ce que vous ne voyiez pas qu'on ne pouvoit pas passer par là, luy dit le Roy avec bonté ? Je le voyois bien, Sire, luy répondit-il ; mais quand il est question d'obéir à V. M. ou de la servir, les gens du Pays ne connoissent point de péril qui les arrête. On dit pour lors au Roy que ce jeune Gentilhomme étoit intrépide, & qu'il avoit devers luy plus d'une action. Le Roy répondit qu'il s'en souviendroit en tems & lieu. Le tems est tout venu, Sire, luy dit-il, & le lieu m'est favorable. Il met la main dans sa poche, & il en tire un Placet. Il le présente au Roy, & il luy dit qu'il le tenoit tout prêt pour le donner dans l'occasion. Pour la rareté du fait, luy répondit le Roy, je vous accorde ce que vous me demandez. Et moy, repartit le Languedocien, je vous promets, Sire, de vous bien servir toûjours, & de n'éviter jamais aucun danger en vous servant.

¶ Un Officier general du plus grand mérite & de la plus grande réputation, commandoit dans une bonne place. Il

avoit coupé la riviere qui y passoit. Les Ennemis se disposoient à assiéger cette Place. Leur Armée étoit au dessous sur le bord de cette riviere. Il n'y avoit plus d'eau. Leur Cavalerie en souffroit, & leur Géneral fut réduit à envoyer un Trompette au Commandant de la Place pour le prier de luy donner de l'eau. Il répondit qu'on luy en demandoit de trop loin; mais que si ce General vouloit d'excellent vin de Champagne, il luy en offroit. Le General prit cette réponse pour une raillerie. Il renvoya le Trompette pour dire au Commandant que s'il ne luy donnoit de l'eau, il brûleroit toute la Ville avec ses bombes, & qu'aprés le Siege il acheveroit de brûler ce que les bombes auroient épargné; qu'il mettroit enfin le feu par tout. Dites-luy, repartit le Commandant, qu'il n'y pense pas, & que lorsqu'il me menace du feu, il m'avertit de garder l'eau pour l'éteindre.

¶ A la Guerre, disoit un Officier Gascon, je suis de l'Ordre de l'Echarpe blanche. Depuis que j'aime les Espagnols, je m'accoutume à y souffrir le rouge. Les couleurs opposées m'y blessent, & par représailles je blesse ou je

tuë qui ose se montrer devant moy avec quelque couleur differente. Je n'ai pas les yeux fort loin du cœur.

¶ Nous sommes tous de l'Ordre du Chevalier Bayard. Tous Chevaliers sans peur & sans reproche. Nous sommes ses compatriotes. Tout Ordre militaire se renferme dans ce nom.

¶ Le Chevalier Bayard, disoit un Gascon, mouroit de ses blessures assis & appuyé contre un arbre, aprés l'affaire de Pavie. Charles de Bourbon le voyant dans cet état, s'écria en luy offrant du secours : Hé, mon pauvre Chevalier Bayard, que je te plains. Vous me plaignez, luy répondit l'agonisant? Je meurs pour mon pays & pour mon Roy, & vous vivez faisant la guerre à tous les deux, & à vôtre sang sur le marché. Je ne changerois pas mon sort avec le vôtre. Notez, ajouta le Gascon, qu'il se mouroit; & treve de complimens à l'agonie. Il parloit en vieux Romain, ou en Gascon nouveau. En gloire & en valeur, l'un vaut l'autre.

¶ Un Gascon avoit accommodé un Parisien & un Normand qui plaidoient ensemble. Le Normand convint qu'il devoit certaine somme à sa partie, & il

donna sa parole d'honneur de le payer dans deux mois. Au bout du terme il eut recours à la Loy du dédit reçuë en Normandie. Le Parisien alla s'en plaindre à l'Entremetteur. Il étoit dangereusement malade, & il le trouva se disposant à la mort avec tout son bon sens. Donnez-moy une écritoire, dit le moribond, & il écrivit de sa main, comme il put, ce billet au Normand en Normandie. *J'interromps mon agonie pour vous reprocher vôtre peu de bonne foy. Tenez-moy vôtre parole, ou je ne vous répons pas que je ne revienne de l'autre monde, pour vous reprocher que vous êtes de vôtre pays.*

¶ Un Parisien disoit à un Gascon, qu'il avoit vû en pleine nuit l'ombre de feu son pere. Vous l'avez donc bien reconnu, luy dit le Gascon ? Comme je vous reconnois, répondit le Parisien. Et comment étoit-il habillé, luy demanda le Gascon ? Il faisoit si obscur, repartit le peureux, que je n'ai pas pû le démêler. Il avoit donc la face illuminée, reprit le Gascon, puisque vous l'avez reconnu au visage ?

¶ Un Valet Gascon rapportoit à Paris deux bouteilles de bon vin qui étoient restées d'un repas que son Maître

avoit donné à la Campagne. En approchant des portes, un des Gardes luy dit: Que portez-vous? Deux Pâtez, luy répondit-il, dont je vous offre la croute. Il appella des gens de sa connoissance, & il but avec eux le vin à la santé des Gardes qui étoient à la porte.

¶ Avoüez, disoit un Parisien à un Gascon, que vous avez tous, de vôtre Pays, un certain petit fonds de vanité. Hé bien, répondit-il, en valons-nous moins? Nous luy faisons tenir compagnie à nos vertus. Nous ne les porterions peut-être pas si loin sans elle.

¶ Il faut avoüer, disoit un Maître à un Valet Gascon, que les Maîtres sont bien malheureux de ne pouvoir pas se passer de Valets. Oh Monsieur, répondit celuy-cy, les Valets sont bien encore plus malheureux de ne pouvoir pas se passer de Maîtres.

¶ Un Officier Gascon, homme de bien, qui avoit mille bonnes qualitez, & qui n'aimoit pas à boire, avoit dîné avec des gens de belle humeur, qui luy en avoient fait prendre quelque doze de plus qu'il ne luy en falloit. Il s'en retournoit chez luy d'un pas qui n'étoit pas trop assuré. Il passe à la Croix du Tiroir,

Tiroir, où l'on venoit de roüer un scélerat. Il étoit sur la roüe, & il juroit aussi ferme que lorsqu'il commettoit les crimes qui luy avoient attiré si justement cette punition. L'Officier qui ne pouvoit souffrir aucune irreligion, fend la presse comme il peut, approche de l'échelle, monte, s'adresse au patient, & luy dit : Ecoute, mon ami, en bredoüillant, cela n'est pas bien ; si tu jures comme cela, tu ne prospereras pas. Il t'arrivera malencontre. Le patient redouble ses juremens, & l'envoye au diable. Oh pardy mon ami, luy dit l'Officier Gascon : vas-y toy-même, si tu en as tant d'envie, je ne te suivrai pas. Adieu, je n'aime pas la mauvaise compagnie. Tu ne feras jamais une bonne fin.

¶ Du tems d'un certain Ministre, cinq beaux esprits qui passoient pour être bons amis, avoient soupé ensemble. Dans la chaleur du repas, aprés avoir renvoyé les Valets, ils parlerent en liberté des affaires du tems ; & l'un des cinq fit sur le champ un couplet de chanson des plus sanglans sur le Ministre, Le lendemain à neuf heures du matin le Ministre envoye dire à l'Auteur du couplet qu'il vînt luy parler. Il fut

ſurpris de ce meſſage. Il n'avoit avec le Miniſtre aucune relation. Il étoit Gaſcon, & il n'avoit aucune affaire. Il ne ſongea à rien moins qu'à ſa chanſon. Il va chez le Miniſtre. Monſieur, luy dit-il, dés qu'il le tint dans ſon Cabinet, que vous ai-je fait? Vous, Monſeigneur, luy répondit le Gaſcon? Ni bien ni mal. Hé bien, reprit le Miniſtre : ſi je ne vous ai point fait de mal, pourquoy voulez-vous m'en faire? Moy, Monſeigneur, s'écria le Poëte? Tenez, dit le Miniſtre, en luy montrant par écrit le couplet de chanſon, connoiſſez-vous cela? Que vois-je? s'écria encore le Gaſcon bien étonné. Monſeigneur, luy dit-il, aprés avoir un peu repris ſes eſprits, vous jugez bien qu'un homme bien embaraſſé & moy ne ſont pas deux. Si vous êtes toûjours auſſi bien ſervi en eſpions, vous avez dequoy ſoûtenir aiſément la réputation de grand Miniſtre. Mais pourquoy me déchirer ainſi; parlez, pourquoy? luy diſoit le Miniſtre fort piqué. Pourquoy? Monſeigneur, pourquoy? reprit le Gaſcon, pourquoy? Que voulez-vous que je vous réponde? J'ay crû être avec quatre de mes amis, & je vois que tout au moins un des quatre eſt un traître.

Laiſſons-là le traître & la trahiſon, repartit encore le Miniſtre. Il n'eſt queſtion que de vous & de vôtre mauvais eſprit. Pourquoy me déchirez-vous ? Monſeigneur, repliqua le Gaſcon, que vous répondre ? C'eſt la mode de faire des chanſons contre vous. Les François aiment la mode, & je ſuis François. Allez, Monſieur, vôtre eſprit vous tire d'affaire, luy dit le Miniſtre. Allez en paix, & ne péchez plus. Monſeigneur, dit le Gaſcon bien joyeux, vôtre abſolution me corrige. Ou je n'irai plus au Parnaſſe, ou j'irai vous y chanter ſur un ton bien different. Je vous le conſeille, reprit le Miniſtre. Je vais profiter de l'avis, répliqua le Poëte Gaſcon. Il alla faire à la gloire du Miniſtre un fort joli ouvrage, qu'il vint luy préſenter dés le lendemain à la même heure. Il en eut une penſion, & il en fut toûjours fort bien traité.

¶ Monſieur de Vaugelas avoit une bonne penſion, il n'en étoit pas trop bien payé. Monſieur le Cardinal de Richelieu luy demanda un jour où l'on en étoit du Dictionaire de l'Académie. Il répondit que c'étoit une beſogne qui ne ſe faiſoit bien qu'avec du tems. Je le crois bien, luy dit le Cardinal ; mais

quand vous ſerez à la lettre P. continua-t il, n'oubliez pas le mot de penſion dont je me ſouviens. Monſeigneur, luy répondit Monſieur de Vaugelas: ſi à la lettre P. vous voulez que je me ſouvienne du mot *Penſion*, je vous promets que lorſqu'on en ſera à la lettre R. je n'oublierai pas le mot *Reconnoiſſance*.

¶ Monſieur de Beſmaux étoit fort bien dans l'eſprit de Monſieur le Cardinal Mazarin. Il étoit de l'ancienne Maiſon de Monlezun; & il avoit un parent de ce nom qui ſervoit bien le Roy, & qui n'avoit pas une fortune proportionnée à ſa naiſſance. Il pria un jour Monſieur de Beſmaux de le préſenter à Monſieur le Cardinal. Il l'annonça à S. E. & il l'aſſura que ſon parent n'avoit que deux mots à luy dire. Pour deux mots, dit Monſieur le Cardinal, je le veux bien; mais deux mots donc, & pas davantage. Monſieur de Beſmaux fit entrer ſon parent; mais il l'avertit bien de ne dire que deux mots. Je n'en ay pas davantage à dire, répondit cet Officier. Il entra en effet; & en approchant de Monſieur le Cardinal, il luy dit: *Monſeigneur*, c'étoit en hyver, *froid & faim.* Monſieur le Cardinal luy répondit: Argent & patience.

¶ Madame, disoit un Gascon à une jolie personne dont il étoit piqué, qui ne luy répondoit que d'un air fier, & qui luy inspiroit un air de retenuë : d'où vient qu'étant aussi belle que vous l'êtes, & moy aussi naturel que je le suis, nous nous fardons tous deux en nous parlant ? Je vous assûre, luy répondit-elle, que je n'ai jamais mis ni blanc ni rouge, & que je n'ai rien de fardé, ni pour d'autres, ni pour vous. Hé, convenez-en, repliqua-t-il. *J'avoüe, avoüez*. Mon respect est le fard de mon amour, & la fierté est le fard de tous vos charmes.

¶ La fortune, disoit un bel esprit de Languedoc, est une lumiere qui jette le jour le plus avantageux sur les qualitez & sur les actions d'un homme qui est en bonheur. Les disgraces sont des ténebres qui succedent à ce beau jour. Voulez-vous être estimé, soyez heureux. La pauvreté vous ôtera l'estime & la complaisance de ceux qui en avoient le plus pour vous. La beauté est en cela pour les femmes, ce qu'est pour les hommes la fortune. Pendant qu'une femme est belle, ses moindres qualitez sont dans leur plus beau jour. Cette beauté est-elle passée ou flaîtrie,

celle qui en joüissoit ne joüit plus que d'elle-même, & de son bien; encore luy en faut-il beaucoup, de ce bien, pour en joüir à sa fantaisie. C'est un grand bonheur que la fortune; mais c'est un grand bonheur aux femmes que la beauté. Celles qui ont de l'esprit avoüeront qu'elle sert à tout. Ce n'est pas une demande à faire aux sottes.

¶ Un autre bel esprit de ce païs-là disoit, qu'Aristote avoit decidé avec raison, que les hommes étoient tous les fous les uns des autres. Vous me blâmez, ajoutoit-il, de trop ménager mon bien. Je vous blâme encore plus de trop dissiper le vôtre. Céphise ne peut souffrir qu'à son âge Clorinde soit parée. Clorinde se mocque de Céphise, de ce qu'elle affecte un air négligé avec des habits magnifiques. Corrigez la vanité & l'amour propre, vous vous mocquerez moins des autres, & les autres se mocqueront moins de vous. Nous ne blâmons rien de ce que nous aimons; & c'est parce que nous aimons nos vrais défauts, que nous ne nous défaisons que de ceux que nous n'avons pas véritablement. L'amour propre en est le Juge. Fiez-vous-y.

¶ Une prétieuse de Provence étoit fort prévenuë en sa faveur. Elle parloit toûjours d'elle, & elle se citoit à tout propos. Moy, disoit-elle un jour, je n'étois pas née pour être belle, & je me suis renduë telle par mes manieres. Je dois être contente d'un genre de beauté qui est de mon goût & de mon choix. Elle étoit sortie un jour, aprés avoir passé bien des heures à sa toillette. Son choix & son attention avoient eu tout leur employ. Elle fit bien des visites. Elle trouva bien des gens d'esprit & de goût. Personne ne luy parla de ses charmes prétendus. Elle s'en revint chez elle aussi contente de sa personne, que mécontente de tout ce qu'elle avoit vû. Elle se plante devant un grand miroir. Elle appelle toutes ses femmes. Mes enfans, leur dit-elle, je vous aime, & vous m'aimez. Parlez-moy en vraies amies : Comment me trouvez-vous ? A charmer, Madame, luy répondirent elles toutes à la fois. Personne n'a cet air, ce port, ni cette grace. Hé c'est ce qui me semble, s'écria-t-elle ! Cependant le croiriez-vous, mes enfans, continua-t-elle toute émuë ? Je m'en reviens *Bredoüille*; & je n'ai pas trouvé une ame qui m'ait dit un mot gra-

cieux. Qu'eſt devenu ce tems heureux où l'on trouvoit à tous momens de ces honnêtes perſecuteurs qui nous faiſoient goûter à toute heure les délices du refus.

¶ Une jeune mariée de Languedoc étoit à Paris avec toute ſa famille. Elle avoit une conduite ſage, avec un air qui ne le perſuadoit pas. Elle étoit belle, & elle n'étoit nullement fâchée qu'on le remarquât, & qu'on le luy dît. Son mari en étoit jaloux, & il s'en étoit plaint avec éclat. Toutes les Matrones de ſa famille s'aſſemblerent, & la mirent ſur la ſellette, comme pour luy faire ſon procés. On luy en dit tant, que la pauvre petite perſonne en ſortit baignée de larmes. Dés qu'elle ſe trouva en liberté, elle éclata. Ne ſuis-je pas bien malheureuſe, dit-elle? Si j'avois eu l'eſprit de le mériter, je ne dirois rien. Mais on me traitte indignement quand je n'ai rien fait d'indigne? A qui en veulent toutes ces raiſonneuſes? J'excepte ma mere, qui eſt en droit de m'avertir & de me reprendre, & ma grand'mere qui eſt en âge de moraliſer. Pour ma belle-mere, il eſt naturel qu'elle parle pour ſon fils, & qu'elle le juſtifie; mais pour ma vieille folle de tante,

à

à qui en veut-elle, avec ſon viſage de cuir boüilli? Elle opine à la ſeverité, elle en parle à ſon aiſe; il n'y va rien du ſien. Qui veut d'elle autre choſe? On ne luy a jamais demandé pis que ſon nom. Si elle étoit comme d'autres qui paſſent tout le jour à dire non, elle verroit bien, qu'en ſe retirant, une pauvre perſonne en eſt quelquefois bien fatiguée.

¶ Une autre de la même Province, & en pareille occaſion, avec la difference que celle cy avoit mérité la mercuriale qu'on luy faiſoit; aprés que toutes les prudes de la parenté l'eurent catéchiſée à leur gré, pour fruit de leur morale, ſe mit à chanter: *Eſt-ce un grand mal de trop aimer ce que l'on trouve aimable.* Sa mere avoit de l'eſprit & de la gayeté; elle luy dit, viens mon enfant, c'eſt plus ma faute que la tienne. Je devois t'avoir donné un autre temperament, ſi je voulois que tu fuſſes indifferente. Je te plains, & tu ne me laiſſes pas la force de te blâmer. Je ſçay ce qu'il en coûte; mais avec un peu de courage on vient à bout d'une bonne réſolution. Ma mere, luy répondit la fille, prend-on bien aiſément certaines

résolutions, quand on est jeune ? On les prend, dit la mere; mais gare l'occasion.

¶ Dans le tems que Madame la Connétable de Lesdiguieres étoit en Dauphiné, trois hommes de qualité de ce Païs qui étoient souvent avec elle, joüerent un jour aux souhaits pour l'amuser. L'un étoit un ambitieux. Il souhaita d'avoir pendant tout un jour seulement le pouvoir d'un grand Roy, & de n'obtenir avec cela qu'une seule faveur du Ciel; qui étoit qu'il ne fût jamais nuit, & que le Soleil ne sortît plus de nôtre horison. Le second étoit un homme de guerre. Il souhaita que ses dix doigts fussent autant de canons toûjours chargez, & toûjours prêts à tirer sur tout ce qui se présenteroit d'ennemis. Le troisiéme étoit galant, & son souhait fut d'avoir un crible dont chacun des yeux luy valût autant qu'avoient valu ses deux beaux yeux à Madame la Connétable.

¶ Un Duc qui ne l'étoit qu'à brevet, joüoit un jour fort malheureusement. Il perdoit beaucoup. Un Gascon qui le voyoit joüer, dit : Il est Duc & perd.

¶ De nôtre Païs, disoit un Gascon, nous évitons en aimant la jalousie, nous

luy fermons la bouche, ou nôtre oreille, pour le moins. Nous luy substituons la délicatesse. Elle nous inspire, & nous conduit. C'est nôtre oracle, nos soupçons n'en sont que les interpretes. Dans nos doutes nous avons recours aux Astres. Nous les consultons, & nous trouvons qu'en fait de deviner nous pouvons nous passer d'eux. Nous voyons clair dans les ténebres.

¶ Un Officier Gascon étoit le favori d'un puissant Ministre. Il sçut si bien en profiter, qu'aprés avoir passé par tous les emplois de la guerre, il parvint à être Maréchal de France. Il avoit fort bien servi; mais il n'avoit par devers luy aucune action d'éclat. Un homme qui luy en vouloit fit publier par les rues un Imprimé qui avoit pour titre, *Faits éclatans & actions héroiques de Monseigneur le Maréchal de*... Son nom terminoit la premiere page, & puis c'est tout. Un homme du Païs du Maréchal, & qui luy étoit fort attaché, acheta de ces Imprimez autant qu'il en trouva. Il court chez le Maréchal; & en l'abordant tout essoufflé, Monseigneur, luy dit-il, à la fin on rend justice à vôtre mérite. Voicy ce qu'on publie de vous. Voyons, dit

le Maréchal. Il lit cette premiere page. Il tourne le feuillet, & il ne voit que du papier blanc. Ah Monseigneur, s'écria l'étourdi qui luy montroit cette Satyre en blanc : ce sont des coquins, ils n'y ont rien mis. Eh innocent, répondit le Maréchal : que voulois-tu qu'ils y missent ?

¶ Le Chevalier de Lamourignac faisoit à Paris une fort grande dépense, & n'avoit pas un sol de bien. Un de ses compatriotes qui étoit fort de ses amis, luy dit un jour : Chevalier, je ne te comprens pas ; tu vis avec opulence, & tu n'es rien moins qu'opulent & bien renté. Comment fais tu ? Parle-moy naturellement ? As-tu trouvé la pierre Philosophale ? Oüy & non, répondit le Chevalier ; autant vaut. Tiens, naturellement, on dit que j'ai quelque esprit. Je ne suis pas vieux, & tu vois que je suis passablement bien fait. J'en fais profession, & je vis de mon métier.

¶ Un des plus beaux esprits de Languedoc étoit l'Amant declaré d'une Dame de son Païs, qui n'avoit pas moins d'esprit que de beauté. Leur esprit aussi avoit plus de part que leur cœur à leur liaison. Il étoit allé dîner un jour avec

elle. Sur le soir elle voulut sortir ; & dès qu'elle fut dans son carrosse : Venez donc, luy dit-elle. Comment venez donc, repartit-il devant un grand nombre de témoins, moy je ferois seul avec vous dans vôtre carrosse. Pourquoy non, repartit-elle, je vais vous remener chez vous ? Ah ! Madame, repliqua-t-il, vous me maltraitez : tout le monde sçait à quel point je vous aime, & vous voulez me promener par les ruës, pour faire voir que je suis homme sans consequence. Ah ! point tant de raisonnement, reprit-elle, ou venez, ou je vais vous baiser devant tout le monde.

¶ Les gens vieux ne pensent plus : je me hâte de penser avant que de l'être, & d'agir à l'équivalent. La vieillesse est un hyver : celuy-cy tient la Terre dans une inaction entiere, & celle-là y tient l'homme ; elle le gele également. Je fuis le froid : je suis du païs des hirondelles.

¶ Qui connoît le prix des choses, s'épargne bien des desirs & des repentirs à proportion. J'apprens des autres à ne pas courir leurs risques ; leur expérience est mon conseil. Si je cours au *hazardeux*, ce n'est guere à mes périls

& fortunes. Je ne veux pas sur tout perdre seul ce que je hazarde pour d'autres, suffit de ma portion.

¶ Je ne tracasse pas mes esperances, mais je contrecarre mes desirs. Pour mes affections je les seconde, en vûë de l'utile & du loüable *avec* ; & en faveur du naturel, je leur fais grace. Je loge à l'enseigne de la tranquillité.

¶ Tout homme qui me fâche, doit m'avoir obligation ; & toute femme que je maltraite, doit tout au moins m'en dire grand mercy. C'est plus que de les estimer, que de les croire dignes de ma colere. Mes vengeances vont par enhaut, & mes ressentimens ne vont pas par enbas. Je m'éleve.

¶ Un Parisien & un Gascon avoient eu quelque démêlé. A la premiere rencontre, le Parisien mit l'épée à la main. Le Gascon vint à luy sans tirer la sienne : Est-ce tout de bon, luy dit-il, que vous en voulez découdre, la chose est en vos mains ? Point de raison, dit le Parisien. L'épée à la main. Cela vaut fait, dit le Gascon, vous n'avez qu'à dire : mais écoutez, voilà l'horloge qui sonne ; c'est vôtre derniere heure, si vous persistez. En disant ces mots, il

met l'épée à la main ; il fond comme un aigle ſur le Pariſien, & il le deſarme. Il luy jette avec mépris l'épée à ſes pieds, & il luy dit ; Adieu, Monſieur de Paris ; quand l'envie vous prendra de nous attaquer, apprenez à bon compte à vous défendre.

¶ Le même dit à des gens qui luy parloient du ſang froid qu'il avoit conſervé dans cette action, ne vous en étonnez pas, quand je puis réſiſter avec force, je ne ſçaurois m'oppoſer qu'avec tranquilité : je ne me fâche qu'au beſoin.

¶ Un autre ſe vantoit d'avoir réſiſté ſeul à trois voleurs qui l'avoient attaqué. Il ajoûta d'un ton ingénu : Le nombre pouvoit bien m'accabler : mais le péril ? ce n'eſt pas luy qui m'épouvente ; je luy fais peur.

¶ Ce qui embaraſſe le plus un timide dans le péril, c'eſt l'idée qu'il en a. J'y remedie, je le fais moindre.

¶ Je ne ſuis jamais bien actif, que lorſque je ſuis tranquille ; & je n'ay jamais le cœur ſi guay, que lorſque j'ay l'eſprit ſérieux. Voilà de la methode.

¶ Ne peut-on pas dire que la précipitation dans les affaires, eſt ce qu'eſt le

bredoüillement dans les diſcours. Je ne bredoüille pas plus en actions, qu'en paroles. Je ne prononce jamais mieux, que quand je fais ce que je dis. J'articule.

¶ Comment faites-vous, diſoit un Gaſcon à un homme de Robe de ſes amis, pour gronder ſans ceſſe ? Vous ne *décolériſez* pas, vous ne quittez jamais vôtre *ſourcil magiſtrat*, & vous ne parlez à vos domeſtiques que pour leur prononcer des arrêts de condamnation. Quoy qu'on vous diſe, vous êtes ſourd, & vos refus préviennent les demandes. Pour moy quand on ſe plaint, quoy qu'injuſtement, j'écoute. Si c'eſt avec juſtice, j'exauce ; & ſi c'eſt par fineſſe, j'imite. Serviteur à la duplicité, je la renvoye en Normandie : mais pour la juſtice & l'humanité, nous avons fait enſemble la triple alliance. Croyez-moy, ſoyez-en d'un quart.

¶ Vous croyez, dit le même à un autre Magiſtrat, que la Juſtice eſt une vertu d'audience ou de rapport, qui ne paroît à ſon avantage que ſur les Fleurs-de-lys. Apprenez qu'en tout temps & en tous lieux, les autres vertus ſans celle-là ne ſont qu'autant de colomnes

ſans pied-d'eſtail ; qui ne ſont guere ſûres ſous un grand poids. Les vertus changent de nom en tournant le dos à la Juſtice.

¶ La Juſtice & la Sageſſe ſont les tréſors des gens d'honneur ; les richeſſes & les commoditez ſont des biens populaires. Je ne haïs pas d'être peuple quelquefois.

¶ On t'accuſe, mon cher, diſoit un Gaſcon à un de ces jeunes gens qu'on appelle Enfans de Paris ; on t'accuſe de fréquenter mauvaiſe compagnie. Purge-toy de l'accuſation, ou ſouſcris au proverbe : Si tu luy dis qui tu hantes, il prononcera ton arrêt, il te dira qui tu es : c'eſt en dernier reſſort.

¶ Les compagnies qu'on fréquente ſont pour les mœurs, ce que ſont pour les étofes les boutiques des Teinturiers. On y prend les couleurs qu'on y donne ; & on fait voir aiſément quand on en ſort, qu'on vient de la teinture. La queſtion eſt, ſi elle convient. J'aime les couleurs belles.

¶ Nôtre eſprit eſt une eſpece de Teinturier, qui donne les couleurs qu'il luy plaît à nos penſées. Jugez de luy par elles : les expreſſions en ſont les images,

ne ſont pas douteux. Les Ennemis du Roy diſent l'un, & les jolies Femmes taiſent l'autre.

¶ D'où vient, diſoit un Pariſien à un Gaſcon, que vous mettez tous vos ſoins à vous faire des maîtreſſes, & que vous ne les employez guere à vous faire des amis? Cela ſe pourroit, répondit le Gaſcon; car ſouvent je ne ſçay que faire d'eux : je ne dis pas de même d'elles.

¶ Les amis, diſoit à Paris un Gentilhomme de Narbonne, ſont icy comme le Tourne-ſol & le Soleil. Ils n'agiſſent l'un pour l'autre qu'autant qu'ils ſe voyent. Tout tombe en ſe quittant. Je ne veux pas d'une amitié qui traîne.

¶ Les amis Pariſiens rendent ſi indulgente leur amitié, qu'elle permet à l'un, en l'abſence de l'autre, de parler en ennemy de celuy qu'il aime. Chaque païs a ſes privileges. La Normandie a bien les ſiens.

¶ En Languedoc, comme en Eſpagne, être amy de ſon amy, entre dans la définition de l'honnête homme. On ne définit pas ainſi à Paris; l'interêt s'y modifie plus que la lumiere. Pour moy en Eſpagnol : *Hombre de bien y amigo de mi amigo.*

¶ Un bel Eſprit de Toulouſe avoit à Paris un amy qui venoit de faire une perte conſiderable. Il luy écrivit en ces termes : *Si j'étois où vous êtes, je me flatterois de vous conſoler en m'affligeant avec vous. Vous auriez de moins de vôtre peine, la part que vous m'y verriez prendre. Si mes larmes ne peuvent pas tenir compagnie aux vôtres, je m'en dédommage. J'accompagne par tout vôtre douleur ; je la promene. C'eſt toûjours l'amuſer.*

¶. Un autre Toulouſain qui avoit la réputation d'être veritablement amy, quand il l'étoit, & qui ſe trouvoit uny d'une liaiſon des plus étroites avec le fils d'un Miniſtre, qui perdoit tout en perdant ſon pere, conſoloit ainſi ſon amy : Vôtre pere eſt mort, & vous pleurez. Ce n'eſt pas aſſez : vos larmes ne ſeront jamais du prix de ce que vous perdez : laiſſez-les couler en abondance, ne craignez point d'en tarir la ſource ; elle en deviendra inépuiſable, & de nouveau, & tous les jours. C'eſt un devoir dont vous n'êtes que trop ſûr de vous acquitter. Suſpendez après cela bien hardiment vôtre douleur ; n'apprehendez pas de luy être infidéle. Vous ne perdez pas ſeulement un ſi digne pere, vous

perdez avec luy une fortune, qui ſans luy ne ſçauroit plus être la même. En faveur d'elle négligez-vous un peu pour luy, il l'exigeroit de vous s'il revenoit. Interpretez ſon intention. Donnez-vous des mouvemens qui ne veulent point de remiſe ; & faites tréve à des larmes qui reviendront d'elles-mêmes, & qui couleront ſans que vous y penſiez. Agiſſez en un mot pour réparer tant de pertes ; tirez-vous du naufrage ; ſauvez-en quelques débris ; & nous pleurerons enſuite de compagnie, & plus commodément, le meilleur de vos effets, & le Vaiſſeau coulé à fond. Il en fut cru, & ſon zele & ſes conſeils eurent le ſuccès qu'on en pouvoit attendre. C'eſt-là la bonne maniere de conſoler : peu de gens y ſont propres.

¶ Une Veuve d'une des meilleures Maiſons de Languedoc, qui avec beaucoup d'eſprit avoit tout le merite du monde, étoit venuë à Paris pour y faire élever ſes enfans. Elle ôta de l'Academie ſon fils aîné, pour l'envoyer à l'Armée : il y fut tué preſqu'en arrivant. Il promettoit beaucoup, & elle en fut inconſolable. Une grande Princeſſe qui la trouvoit auſſi réjoüiſſante qu'elle l'étoit, & qui ne pouvoit vivre ſans elle,

l'alla voir pour la conſoler. Elle luy dit tout ce qui pouvoit y contribuer : Ah ! Madame, luy répondit la Mere déſolée, ma douleur toute juſte & toute grande qu'elle eſt, ne m'empêche pas d'être ſenſible à vos bontez : mais tout ce qu'on peut me dire pour me conſoler eſt inutile ; mon fils étoit un joly garçon, il avoit bien du merite. Il n'avoit qu'un ſeul défaut, continua-t-elle en ſanglotant. Il avoit le cœur trop tendre. Je l'excuſois. Il tenoit moins, en cela, de ſon pere que de moy.

¶ Dans les afflictions comme dans les tempêtes, je prens le gouvernail, je me fais pilote.

¶ Un homme de fort grande qualité avoit un employ conſiderable dans une des plus grandes Provinces du Royaume. Il étoit de fort mauvaiſe humeur, & il traitoit fort rudement toute ſa famille. Il avoit une grande fille qu'il ne pouvoit ſouffrir : elle n'avoit rien de joly ; mais elle avoit beaucoup d'eſprit & de hauteur. Une Dame de ſes parentes, & du premier rang de la Cour, alla par hazard dans cette Province : elle fut touchée de la ſituation de cette fille : elle la prit avec elle, & la mena

à la Cour. Le pere ravy d'en être défait, ne la rappella point. Quelques années après, la nouvelle vint que le pere déja vieux étoit fort mal. Ecoutez, dit à la Demoiſelle la Dame qui avoit tout l'eſprit poſſible, & tout l'enjouëment imaginable, vôtre pere eſt fort mal : s'il meurt ne vous aviſez pas de pleurer, vous me feriez rire. Il mourut. La Dame en apprit la nouvelle, comme on ſe mettoit à table : elle regarde avec attention la Demoiſelle, & elle ſe met à rire avec éclat. De quoy riez-vous, Madame, luy dit-elle ? Je ris d'avance, luy répondit la Dame, de ce que vous allez pleurer : vôtre pere eſt mort. La fille ſe mit à ſangloter, & la Dame à étouffer de rire. Les larmes furent eſſuyées dans peu de jours, & on s'entretenoit avec une gayeté qui n'étoit guere du ſujet, de la maniere dont la Dame avoit annoncé à la fille la mort du pere. On en rioit ſur nouveaux frais. Dans ce temps, on annonce un Seigneur de Gaſcogne parent du défunt, qui apprenant ſa mort au retour de l'Armée, en venoit faire à la fille ſes complimens de condoleance. Ecoutez, dit celle-cy à la Dame, ne vous aviſez pas

au moins de rire au compliment que va me faire le Seigneur Gascon ? Ne vous avisez donc pas vous-même, luy repartit la Dame, de prendre ni un air, ni un ton larmoyant ? Si vous faites le moindre semblant de pleurer, je vous avertis que vous me ferez encore rire. Le parent entre ; il s'adresse à la Demoiselle qu'il connoissoit ; il luy fait la reverence jusqu'à terre : elle prit un sérieux, qui arracha à la Dame un éclat de rire. La Demoiselle ne put s'empêcher de rire à son tour. Le parent en se relevant, veut commencer sa harangue : il voit que la fille résistoit en vain à une envie de rire : Mademoiselle, luy dit-il, ne vous en contraignez pas. Sur le ton que vous le prenez, je quitte celuy que j'allois prendre. Je croyois que nous allions pleurer la mort de Monsieur vôtre pere : mais puisque vous le voulez, rions-en, la chose est plus aisée : m'en voilà aussi consolé que vous. On luy conta ce qui s'étoit passé : il en rit de nouveau d'un bon courage.

¶ Un des plus beaux Esprits du dernier siecle mourut dans un âge fort avancé : il avoit avec le merite le plus distingué, mille qualitez aimables. Un de ses

meilleurs amis qui ne pouvoit se consoler de cette perte, fit son portrait pour faire son éloge. Un autre bel Esprit de Gascogne, également amy & du défunt, & de l'Auteur du panegyrique, dit à celuy-cy : Vôtre amitié n'est ni sterile, ni bornée : ceux qui ont le bonheur d'y avoir part, en joüissent encore après leur mort. Vous avez immortalisé à la fois & vôtre merite, & celuy de nôtre amy défunt. Je le retrouve tout entier dans le portrait que vous en faites. Vous nous le rendez, & vous l'arrachez à la mort & à l'oubly. Je compterois de revenir de mon tombeau, si on m'en tiroit de même après qu'on m'y auroit mis. Que voulez-vous que je vous dise, conclut-il avec un transport ? Je m'offre à mourir demain, si vous voulez me promettre d'en faire dans huit jours autant pour moy : j'aime plus la gloire que la vie.

¶ Un autre bel Esprit de Gascogne disoit à une belle Veuve, dont il étoit amoureux, & qui pleuroit sans cesse son mary : De quoy vous tourmentez-vous, Madame ? S'il est mort, vous le ressuscitez : il est tout vivant dans vôtre cœur, dans vos soûpirs, & dans vos

larmes. Je meurs pour vous, ressuscitez-moy : je suis vaincu, je suis blessé à mort, je vous demande la vie. Au lieu de me tuer à terre, dites-moy : Levez-vous, & immortalisez-moy ?

¶ Nous sommes tellement militaires, disoit un Officier Gascon, & la guerre est si fort nôtre élement, que le camp est nôtre païs natal, & le champ de bataille nôtre tombeau, ou nôtre char de triomphe.

¶ Chacun de nous est un Phœnix, qui fait du péril son bucher, son soleil du service du Roy, & ses cendres du sang répandu. Jugez si nous craignons la mort à l'aspect & à la certitude d'une plus belle & plus durable vie : nous aimons à nous éterniser.

¶ Le grand Prince de Condé aimoit fort les Gascons. Il disoit qu'ils étoient naturellement divertissans & braves. Il en avoit toûjours avec luy. Il s'en étoit attaché un entre autres, qui ne le quittoit pas, & qui avoit l'honneur de manger à sa table. Un jour que ce Heros venoit de faire un récit admirable d'un fait militaire du plus grand éclat : Nôtre entretien, dit-il, devient trop sérieux. Ne nous ferez-vous pas le plaisir de l'é-

gayer à vôtre ordinaire, continua-t-il, adreſſant la parole à l'Officier Gaſcon? Je compte que vous nous allez ſervir quelque plat de vôtre métier. On déſervoit le roſt; & le Gaſcon luy répondit: Monſeigneur, vôtre table eſt ſi bonne, que vous vous paſſerez bien pour aujourd'huy de mon entremets. Comment, repartit le grand Prince, il ne nous reviendra pas une pauvre petite Gaſconade? Vous parlez de vous & de la Guerre, reprit l'Officier: voulez-vous que je prime ſur vous, & que je vous donne quinze & biſque? Je veux, répliqua le Prince, que vous releviez la bale; vous avez toûjours la raquette à la main. *Elle me tombe*, reprit le Gaſcon. Toute Gaſconade s'applatit à l'aſpect de vôtre valeur heroïque. Je n'en ſçai pas ſur cela. Faites-en, repartit le Prince. Que j'en faſſe, s'écria le Gaſcon! Vous l'ordonnez, vous m'attaquez. Si j'en fais une, je vous ferai trembler. On applaudit, & on convint que c'en étoit une des plus fortes.

¶ Dans une Bataille que donna ce grand Prince, & qu'il gagna, un Officier Gaſcon en rendit le ſuccés douteux de ſon côté, par trop de précipitation &

d'audace. Il fit enfin une faute qui méritoit quelque punition. Monsieur le Prince qui l'estimoit, le fit venir, le menaça de le mettre au Conseil de Guerre, & à bon compte il le faisoit mettre aux arrêts. J'ai donc manqué en dépit de moy, Monseigneur, dit l'Officier Gascon, & vous m'en allez punir. Tout mon chagrin est que vous vous y connoissez, & que je le mérite. Redoublez la peine; mais effacez la coulpe: Ce grand Prince l'embrassa, & luy fit grace.

¶ Une chose me fait craindre les punitions, disoit un autre. C'est qu'en mal (car en bien c'est autre chose) j'aime à profiter des exemples, & à ne pas en donner. Et il n'y a pas d'exemples plus forts que les châtimens. Les Espagnols disent que *se ha de escarmentar en cabeza agena*. Tant pis pour le modele.

¶ Le Roy vous a accordé mille écus de gratification, dit un jour à un Officier Gascon un grand Ministre. De gratification, Monseigneur, reprit l'Officier: Dites s'il vous plaît de récompense, je l'ai mérité.

¶ Nous avons, quand on nous loüe, une justice, que nous ne perdons pas, quand on nous blâme. Nous croyons

assez que nous le méritons des deux côtez.

¶ On ne nous blâme pas quand on nous raille, & on ne nous condamne pas quand on nous reprend. Nos vertus ne sont jamais impraticables; & nos défauts sont toûjours aisez. Nôtre belle humeur les entremêle; & quand nous suspendons le solide, nous appuyons sur le divertissant.

¶ Certains défauts sont à la mode, disoit un Gascon; & qui ne porteroit à Paris que le solide & le sérieux, n'y seroit pas fort de mise. Nous nous accommodons au tems, & nous n'y portons pas de ces marchandises de contrebande.

¶ On veut dans une Maîtresse certains défauts, & certaines vertus dans une femme. Ne diroit-on pas qu'on les destine à des usages tout differens?

¶ Les femmes qui inspirent les plus grandes passions, ne sont pas celles qui n'ont pas de défauts; mais celles qui n'en ont pas de ceux qui choquent. Elles radoucissent les leurs. Elles ne les font voir qu'en miniature. L'œil & l'oreille en sont les dupes aux dépens du cœur.

¶ Dés que les défauts plaisent & lient: d'où vient qu'il n'y a pas à Paris

& plus de liaisons & plus d'inclinations sinceres ? N'est-ce pas que ces sortes de charmes y sont un peu trop communs ? Source de concurrence.

¶ Les jeunes Parisiens ennuyent les femmes, parce qu'ils ne leur parlent que d'eux. Nous les divertissons, parce que nous ne parlons que d'elles, ou pour elles de nous. Tous chemins vont à Rome.

¶ D'où vient, demandoit un Gascon, qu'une femme qui raisonne, craint moins de faire un infidelle qu'un ingrat ? C'est que l'un, se répondit-il à luy-même, ne fait que la quitter, & l'autre la sacrifie. L'un se retire, & l'autre parle. Le dernier est périlleux.

¶ Je loüe, disoit le même, toute honnête femme qui ne s'expose pas à faire des ingrats ; mais je blâme tout honnête-homme qui l'évite sans interruption. Ne vaut-il pas mieux perdre quelque chose du bien qu'on fait, que de n'en faire jamais ? La génerosité le veut, & le bon cœur l'exige. C'est ma maniere.

¶ Nous avons cela de bon, disoit un autre, que chacun de nous n'a bonne opinion de luy qu'avec luy-même ; les

autres ne s'en apperçoivent que lorsqu'ils en doutent. Qu'ils le disent les premiers, nous n'en parlerons qu'en second. C'est-là un de ces faits où nous ne souffrons ni l'oubli, ni le silence. Qu'on le dise, ou nous en parlerons. C'est le monologue de la gloire. Je ne hais pas qu'on ait raison d'avoir bonne opinion de soy. Cette idée n'est pas muette. Nous la rendons persuasive.

¶ Nous avons l'art de condamner au silence les Belles que nous abandonnons. Nous les empêchons de s'en plaindre, & nous ne leur laissons pas la liberté de s'en vanter. S'il leur en échape quelque mot, nous avons par devers nous dequoy les faire taire. Voyez ce que peut la discretion.

¶ La discretion, dans la plûpart des femmes, n'est pas tant une retenuë qu'une honte. La crainte du mépris y a grand'part; & on ne craint jamais tant le mépris, que lorsqu'on le mérite. C'est l'art de penser des femmes d'esprit.

¶ Les femmes les moins credules sont celles qui craignent le plus de l'avoir trop été, pour peu qu'on les ait persuadées. Nous leur en épargnons la réflexion.

flexion. Cela leur eſt commode.

¶ Certaine timidité eſt dans les hommes un défaut de l'ame, & dans les femmes une perfection du cœur. Elles perdent plus à s'en défaire, qu'ils ne gagnent à s'en corriger. Je m'en rapporte aux expériences. Les épreuves n'y manquent pas.

¶ Y a-t-il autant de contrarietés dans l'eſprit d'un menteur qui ſe défie de ſa mémoire, que dans le cœur d'une femme qui veut être ſage en dépit de ſon tempérament ? Les inclinations ſont des torrents dont la raiſon n'eſt qu'une foible digue. Elle s'oppoſe, & n'arrête pas.

¶ L'amour n'enyvre pas moins que le vin ; & il ne fait pas moins tourner la tête. Le cœur eſt auſſi troublé par une grande paſſion, que l'eſt l'eſprit d'un Beuveur par le trop de vin qu'il a bû. Le trop grand excez n'eſt pas toûjours requis à ce dérangement. Il y en a qu'un verre de vin enyvre. Avis aux Dames.

¶ La crapule eſt le tombeau de la délicateſſe, & le poiſon de la vivacité. Nous ſommes ſobres, & nous en avons la réputation. C'eſt toûjours une juſtice qu'on nous rend. Nous mangeons pour

vivre, & nous beuvons pour la ſoif, & quelquefois pour le plaiſir; mais toûjours ſobres.

¶ La fortune & la gloire ſont les deux termes de nos voyages. Nous ſommes ſur cela voyageurs de profeſſion. Nous aimons à y aller par le droit chemin, & à grandes journées, & toûjours à pas comptez. Le vin ne s'accommode pas du calcul, & Bacchus eſt le Dieu du mécompte. Ce n'eſt pas-là nôtre divinité. Nous n'abuſons pas au Païs de ſes largeſſes. Il écarte de la route, il y mene en tortillant. Quel guide! La gloire conduit tout autrement. Voila nôtre Bouſſole & nôtre Etoile Pôlaire tout à la fois.

¶ Je ne m'étonne pas qu'un gueus boive trop, & qu'un poltron s'enyvre. Ils n'ont rien à perdre du côté de la réputation. Mais un honnête-homme & un brave qui s'y expoſent avec connoiſſance de cauſe, ne penſent ni à ce qu'ils ſont, ni à ce qu'ils vont être. Qui leur répondra du point d'honneur? Sont-ils ſûrs qu'ils ne démentiront pas dans leur vin leur caractere, & que nulle indignité ne s'enſuivra? Si Bacchus en répond, ce n'eſt pas caution bourgeoiſe.

¶ Il falloit qu'il n'y eût pas autant de Beuveurs de profession parmi les Anciens, que parmy nos Modernes. Bacchus ne leur étoit pas autant en recommandation qu'à nos François, sans citer les Allemans. Si ce Dieu si célebré avoit vécu, ou qu'il eût pû subsister jusqu'au tems où nous sommes ; que de Temples on eût élevé à sa gloire en Suisse sur tout, & en Allemagne ! Mais à coup sûr il n'eût pas ruiné en encens le Languedoc.

¶ La Satyre, l'Amour & le Vin ont fait chanter tous nos meilleurs Poëtes. A bien examiner leurs divers chants, & à calculer leurs chansons les plus ingénieuses, on les croira moins amoureux que beuveurs. Cupidon n'y a qu'une petite part. Si défunt Quinaut ne s'en étoit mêlé, on ne chanteroit guere l'amour en nôtre Langue. Bacchus l'emporteroit, & nos plus beaux chants ne seroient qu'à son honneur & gloire. Il m'enrhume. Le chante qui voudra. Je suis du tems d'Astrée. Je me plais au bord du Lignon, ou du moins de la Garonne.

¶ Un homme d'esprit & de mérite marchoit un jour doucement avec un Toulousain de sa connoissance le long

d'une ruë de Paris. Un Porteur d'eau les suivoit avec sa charge. Il avoit bû, & la ruë n'étoit pas assez large pour luy. Il donna d'un sceau à la jambe du Toulousain. Prens donc garde, si tu veux, dit-il au Porteur d'eau. Pour moy, luy répondit celuy-cy, je le veux bien; mais Monsieur, mon eau & mon vin ne le veulent pas. Il faillit à tomber en faisant cette réponse. L'homme d'esprit le soutint, & il dit: Voila un vin qui porte bien mal son eau. Elle luy dessine un parterre, ajouta le Toulousain.

¶ Pourquoy blâme-t-on les Normands de n'être pas sinceres, & d'appuyer sur le faux? Ces pauvres malheureux n'ont chez eux ni treilles ni vignes: & la verité se trouve dans le vin. Est-ce leur faute si elle ne se trouve pas de même dans le cidre?

¶ Un Gascon avoit trop bû. Il se retiroit chez luy. Il faisoit des SS, & il dégueuloit chemin faisant. Il rencontra un homme de son Pays, qui luy dit, en l'abordant: Eh! dans quel état te voila mon compatriote? En assez mauvais état, comme tu vois, répondit le Gascon yvre. J'ai à faire à forte partie. J'ai beau prendre le haut du pavé, il

faut malgré moy que je le cede à l'ennemy. Crois-moy, luy dit son Compatriote, entre dans quelque endroit; tu vas te donner en spectacle au peuple. Te voilà tout en feu, & on ne voit sortir de toy que des serpenteaux & des fusées; on te prendra pour un feu d'artifice. Je suis en effet un feu de joye, répondit celuy qui avoit bû. Ma poudre se mocque de moy, elle prend feu de tous côtez; & je ne suis plus maître des fusées. Tu me vois bien embarrassé, mon cher, continua-t-il. La Champagne & la Bourgogne sont en guerre, & leurs troupes font du ravage dans mes Etats. Je suis un bon Prince, moy. Je suis leur Allié & leur Médiateur, & je ne sçaurois les voir d'accord. Tout le choc, jernedy, retombe sur moy; & je vois bien que si tu ne viens à mon secours, je donnerai du nez à terre. Il voulut faire deux pas, il tomba; & pendant que son amy le relevoit. Tu vois, luy dit-il, mon cher, que je suis Prophete de malheur Je te prédis que si tu fais jamais alliance de même avec la Champagne & la Bourgogne, il t'en arrivera autant qu'à moy Tu seras bien-tôt *mous du parterre*.

¶ Une Dame de Paris, fort aima-

ble d'ailleurs, étoit accusée d'aimer à boire. Son mary s'en plaignoit un jour en presence d'une Dame de Languedoc, & il reprochoit à sa femme qu'elle fessoit diablement son vin pur. Hé bien, Madame, dit-elle à la Languedocienne, vous voyez à quoy nous sommes exposées. Vos maris ne vous font pas en Languedoc de pareils reproches? Non certes, Madame, luy répondit la Gascone, & nous n'y donnons ni tems ni lieu. Helas, luy répondit la beuveuse: à l'entendre, ne diriez-vous pas qu'il se vuide pour moy seule un bon quartaut par jour? Il a bien trouvé sa beuveuse, continua-t-elle. Il est six heures du soir, & je ne crois pas avoir bû de la journée la valeur de trois bouteilles. Pensez-vous aprés cela qu'on ait raison de me dire que je bois trop? Qu'en croyez-vous? Je crois, répondit la Gascone, ce que vous dites.

¶ Un bon Curé du Diocese de Montauban avoit pris pour Valet le fils d'un Laboureur de sa Paroisse. Il avoit fait pendant le Carnaval sa provision de sardines & de harancs pour son Carême. Quelques semaines aprés il demanda de ce poisson salé. Monsieur, il n'y en a

plus, dit le Valet. Comment, il n'y en a plus? s'écria le Maître. Eh qu'est-il donc devenu! Monsieur, répliqua le Valet, vous en avez mangé vôtre part, & moy la mienne. Que veut dire ta part & la mienne, malheureux, reprit le Curé? Il devoit y en avoir jusqu'à Pâques pour tous les deux, & nous ne sommes pas à la my-Carême. Tu en as donc mangé deux fois autant que moy. Je crois qu'oüy, répond le Valet. Tu crois qu'oüy, dit le Maître? Que meriterois-tu, d'avoir mangé tout mon poisson salé? A boire, repartit le Valet.

¶ Le Baron de Plaidenville, quoyque Normand, ne vouloit avoir que des Valets Gascons. Il en avoit un qui luy étoit bon à tout, & qui faisoit fort bien sa cuisine. Il n'avoit mené que celuy-là à Paris, où il étoit venu poursuivre un procés. Un Samedy qu'il revint fort tard du Palais, il trouva ce Valet qui dînoit. Que fais-tu là, luy dit-il? Hé, répond le Valet, il est tard, & je dînois en vous attendant. A la bonne heure, répliqua le Maître; mais puisqu'il est tard, il est donc tems que je dîne aussi. Sers-moy. Monsieur, reprit le Valet, cela est bien-tôt dit. Vous ne sçavez pas

que le chat a mangé vôtre dîné. Comment, répliqua le Baron? le chat à mangé mon dîné. Oüy, repartit le Valet. J'avois acheté deux soles, une grande pour vous, & une petite pour moy. Ce maudit animal ne s'est pas trompé, il a pris la vôtre; & de peur qu'il ne prît aussi la mienne, je la mets à couvert. Il me semble, reprit le Baron; que puisque le chat avoit pris l'une, tu pouvois bien me garder l'autre, Oh Monsieur, repartit le Valet, je sçai mieux vivre que cela. En fait de dîné, chacun le sien n'est pas trop; & il n'est pas juste qu'un Baron Normand soit réduit à manger la portion d'un Valet Gascon. Je ne sçaurois vous le conseiller, ni m'y résoudre. Vous qui sçavez plaider, Monsieur, & qui n'en perdez pas l'occasion, continua le Valet: Pourvoyez-vous à la Cour des Aydes.

¶ D'où vient, demandoit un autre Normand à un Gascon, que vôtre Païs, qui est le Païs de la gloire & de la domination, fournit tant de bons Valets au reste du Royaume? C'est, répondit le Gascon, que ce n'est pas le Païs du tien & du mien, comme la Normandie. Cette discussion n'y occupe pas; & quand

on y eſt maître de rien; on va être ailleurs ſerviteur de quelque choſe. Voila toute nôtre procedure.

¶ La fidelité d'un Valet, & la ſageſſe d'une femme ſont deux vertus qu'il ne faut guere mettre à l'épreuve. Je n'en répons qu'en l'abſence des occaſions.

¶ D'où vient que les Valets trouvent à Paris des Répondans? C'eſt que les jolies femmes y trouvent des maris. Il y a par tout des dupes & des inſolvables.

¶ Les Valets Gaſcons, à la longue, ont le bon eſprit de ne ſervir qu'en maîtres. C'eſt le meilleur produit de la ſervitude.

¶ Il y a de bonnes maiſons où les Maîtres ne le ſont que d'aprés leurs Valets. Faut-il s'en étonner? Les Juges decident moins d'affaires que leurs Secretaires. Je m'en rapporte aux Plaideurs.

¶ Tel homme ſe méfie d'un amy, qui ne ſe méfie pas d'un Valet; & tel autre croit ſa femme infidelle, qui ne croit pas que ſa Maîtreſſe luy puiſſe manquer de fidelité. S'il n'y avoit point de préventions, il n'y auroit guere de dupes. Avis aux Pariſiens.

¶ Un Cuisinier se presente pour entrer au service d'un homme aisé, ou d'une veuve riche. On luy dit qu'il ira tout acheter. Il demande peu de gages. Il en demande une fois autant, si on luy dit qu'un Maître d'Hôtel s'en mêlera. Est-ce au profit du Maître qu'il fait son compte ? Faut-il tant d'arithmétique pour y démêler l'erreur de calcul ?

¶ Voulez-vous qu'un domestique ne vous soit pas infidelle ? Otez luy-en toute occasion. Voulez-vous qu'un Intendant ne vous vole pas ? Soyez le vôtre vous-même. Je n'y sçache pas d'autre remede. Encore n'en voudrois-je pas être caution.

¶ Dans le service des Valets, le commencement est en faveur du Maître, & la suite à leur profit. Si cette varieté ne se suit & ne se succede, je plains le Maître & le Valet. Tout long service devient onereux des deux côtez.

¶ Un Valet m'a servi long-tems, vint années, par exemple. Je luy ai donné ses gages. Je ne luy dois rien. Je le renvoye. Je me crois quitte avec luy ; mais il ne le croit pas. A-t-il tort ? Je l'ai payé sur le pied de la convention ; mais étions-nous convenus qu'il

me donneroit les vint plus belles années de sa vie ? Il me les a données. Il ne les a plus. C'est ce que je ne puis ni luy payer, ni luy rendre. Il s'en plaindra, & si je me suis trop fié à luy, je le tiens vengé. C'est l'usage.

¶ Ceux qui ont le plus de Valets sont-ils les mieux servis ? Les Grands le croyent. Ils se l'imaginent tout au moins. Ils sont toûjours placez sur la pointe du clocher. La tête leur tourne en regardant de haut en bas. L'esprit de vertige est souvent le leur. Faut-il s'étonner qu'ils obéïssent à qui leur est soumis ?

¶ Pourquoy un mary, à quelque point qu'il aime sa femme, n'en sçauroit-il faire à la longue sa Maîtresse ? C'est qu'à la longue le Valet le plus soumis prend un air dominant sur son Maître. La familiarité est une dispense de soumission.

¶ Comment fait-on, pour estimer toûjours ce qu'on voit trop souvent ? Il faut pour cela que l'interêt s'y trouve, & que l'humeur s'en mêle. La sympathie n'y sert que par quartiers.

¶ Le Baron de Landrignac étoit à Paris dans le tems que son pere mourut en Gascogne. Il luy laissoit un bien

aſſez conſiderable, & il ne tenoit qu'à luy de choiſir parmy les meilleurs partis de ſa Province. Il auroit préferé une fille de Paris; mais il auroit voulu qu'elle fût d'auſſi bonne maiſon que luy, & il ne ſe ſoucioit pas qu'elle eût un bien auſſi conſiderable. On luy parla donc de bien des filles qui avoient quelque nom & quelque beauté. Il y a quelque téms que je ſuis à Paris, dit-il un jour, & je n'y ai pas vû le tiers des beautez & des filles parfaites qu'on me propoſe. Ce ne ſont que charmes, mérites & perfe-ctions. Chacune a en belles paroles mille vertus, autant de talens, & plus encore de qualitez aimables. Pas une, juſqu'icy, n'a aucun défaut, continua-t-il. Et c'eſt pourtant ce qu'une fille de Paris ne manque guere d'avoir en mariage, & de porter chez un mari. Oh je veux ſçavoir, pourſuivit il, de quelle eſpece ſeront les défauts que portera chez moy celle que je prendrai. Ainſi voulez-vous que je me marie; dites-moy avec quels défauts vous voulez m'aſ-ſortir. Je dirai les miens. Nous verrons s'ils ſont faits pour être enſemble.

¶ Y a-t-il jamais eu des filles qui ayent entierement reſſemblé aux por-

traits qu'on fait d'elles, quand on parle de les marier ? Il faut, pour s'en contenter, ou leur absence, ou un faux jour.

¶ On portoit un beau collier à vendre à une fille qui alloit se marier. Les perles en étoient grosses ; mais elles étoient baroques. J'aime mieux, dit-elle, que les perles n'en soient pas si grosses, & qu'elles soient rondes. Quoy, luy dit un Provençal, de la belle taille & du beau teint dont vous êtes, vous parlez contre les perles Baroques ? Oubliez-vous que vous en êtes une ? Vous faites vôtre satyre sans y penser.

¶ Je ne m'étonne pas, disoit un Languedocien, qu'on trouve des taches & des inégalitez jusques dans les perfections. On en trouve bien au Soleil, & à nous. Le mérite est toûjours baroque.

¶ Le seul mérite que n'attaquent point les envieux, c'est celuy qui ne produit aucun bien au proprietaire, ni aucun mal à ses voisins. L'envie n'en veut point au mérite qui fait pitié. Je l'attens avec luy. Qu'elle vienne.

¶ Quelques Curieux disputoient entre eux sur un des Dieux des Payens. Il vint un homme fort sçavant sur ces matieres, & qui a un Cabinet plein de tou-

tes ſortes d'antiquités. Un Gaſcon qui le vit le premier, ſe mit à crier : Paix-là. Vôtre diſpute finit. Vous êtes en conteſtation ſur un des Dieux du tems paſſé. Voicy leur hôte. Il les a tous refugiez chez luy, depuis qu'on les a chaſſez du reſte de l'Univers. Il en eſt devenu le tutelaire.

¶ Les meilleures intentions ont quelque choſe d'équivoque.

¶ Les plus belles qualitez ſe laiſſent entrelacer avec des défauts. Et l'homme qui ſe conduit le mieux, ſe trouve toûjours avec des ſentimens qui le partagent. Le plus grand mérite eſt à la mercy des occaſions.

¶ Dans le Maine & dans l'Anjou on dit à tous momens : *Dieu - mercy & la vôtre*, pour témoigner à quelqu'un l'obligation qu'on luy a, ou pour le remercier de la part qu'il veut bien prendre à quelque ſuccés. Un Gaſcon ſe récria à ces mots : *Dieu-mercy & la vôtre*, dit-il. Voila une maniere de parler qui plaît. Je l'adopte & je la declare du Païs. Je vais tâcher de dire à ma conduite & à quelque Miniſtre puiſſant : Je ſuis heureux, *Dieu-mercy & la vôtre*. La phraſe eſt belle. *Je la fais de chez*

nons, au refus des Parisiens.

¶ Un Officier Gascon qui avoit une Terre en Anjou, de par sa femme, y alloit tous les ans avec plaisir au retour de l'Armée. Il trouva à un voyage qu'il y fit, que la fille de son Procureur Fiscal avoit épousé le fils du Baillif de son Village. Elle étoit belle & toute jeune. Le Seigneur, dés qu'il la vit, luy dit: Hé bien, mon enfant, vous voila mariée? Oüy, Monsieur, luy répondit cette Agnés, *Dieu-mercy & la vôtre.* Et vous en êtes bien aise, ce me semble, ajouta-t-il? *Dieu-mercy & la vôtre*, répondit-elle toûjours. Etes-vous grosse, luy demanda-t-il? Oüy, Monsieur, luy répondit-elle encore, *Dieu-mercy & la vôtre.* Hé bien, répliqua-t-il, je me fais compere. L'enfant est mon filleuil.

¶ Un autre Agnés de ce lieu vint un jour porter une plainte à ce même Seigneur de Village. Monsieur, luy dit-elle, pardonnez, si je viens vous dire que je me plains de Monsieur vôtre grand Laquais. Eh! que vous a-t-il fait, luy demanda-t-il? Oh, Monsieur, rien, *Dieu-mercy & la vôtre*, luy répondit-elle; mais c'est qu'il m'appelle Dame Catin; & je m'appelle, si vous le permettez, Mada-

me Cathérine. Mais, repliqua-t-il, Catherine ou Catin c'est même chose, à peu prés. Oüy, reprit-elle, Non pas, s'il vous plaît. On dit que les Catins à Paris, ce sont les Dames qui ne sont pas sages. Et moy, je veux être sage, & je ne suis pas Dame. Hé bien, luy dit-il, j'apprendrai à mon Laquais que vous n'êtes que Catherine. Tenez-vous-y.

¶ Pourquoy se marie-t-on à Paris? Pour se faire enrager les uns les autres, & pour avoir 24 heures ce qu'on sera au desespoir toute la vie d'avoir eu. Pourquoy se marie-t-on chez nous? Pour être toûjours avec ce qu'on aime, & pour l'aimer de plus en plus, & vivement. Voila le bon. Choisissez, Mademoiselle.

¶ L'amour de Paris agonise dans les Amans, & trépasse dans les mariés. Au Païs il se fait Salamandre, il ne vit que dans les flammes. Nôtre feu est son élement.

¶ Si je me marie jamais, je veux trouver une femme qui me laisse la liberté de l'estimer toûjours. Je la payerai comptant en mêmes especes. Je ne sçaurois ni l'acheter plus cher, ni me donner à meilleur marché.

¶ Un

¶ Un Languedocien devint passionnément amoureux d'une veuve, pour qui il n'avoit d'abord qu'une parfaite estime. Il ne luy étoit pas indifferent, & ils étoient faits l'un pour l'autre. Elle remarqua un jour en luy une espece d'inquiétude, qui luy donnoit un air plus tendre, mais plus reservé. Qu'avez-vous, luy dit-elle ? Il se passe dans vôtre esprit quelque chose qui vous occupe. Vous y êtes, luy répondit-il. N'est-ce pas de l'occupation ? Mais qu'y a-t-il de nouveau, luy demanda-t-elle ? Je ne connoissois pas la jalousie, luy répondit-il, & vous me faites faire connoissance avec elle d'une maniere qui n'est pas commune ; & la voicy. Je crains de vous estimer plus que je ne vous aime. Soyez toûjours jaloux sur ce ton-là, reprit-elle, je vous le passe. Je suis donc plus délicat que vous, répliqua-t-il. Au point que vous êtes aimable, & que vous me le paroissez, je ne pardonnerai jamais à mon cœur de porter quelque autre sentiment que ce soit, plus loin que celuy de l'amour que j'ay pour vous. Je vous assure, luy dit-elle, que je ne serai jamais fâchée que pour moy, vôtre estime aille plus loin que vôtre amour. Et moy,

je vous assure, ajouta-t-il, que si mon cœur ne met dans la balance autant d'amour pour vous, que mon ame y met d'estime, je ne serai jamais content du poids.

¶ Qu'on se marie à Paris, quand on est aîné d'une bonne maison, ou quand on trouve une fortune, la raison le veut. En toute autre situation, le repos ne le veut pas. Je ne sçaurois vivre sans luy. J'ai dequoy vivre. Je le cherche, ou je l'attens.

¶ Un homme d'esprit dit un jour dans une conversation où il y avoit un Gascon, & de fort jolies femmes, qu'il étoit moins douloureux de se marier que de brûler. Vous voyez bien, Mesdames, s'écria le Gascon, que selon luy, vous n'êtes qu'un onguent pour la brulure.

¶ Je sçai quelque gré aux femmes de se faire honneur à la longue de ce qui leur faire tort. Leur bonne foy est en cela une espece d'apologie.

¶ Il y a des hommes qui naissent pour être sots, & des femmes qui naissent pour être coquetes. Blâme-t-on un conquerant de faire des conquêtes? ni un idiot de ne pas parler avec esprit? C'est vouloir qu'un homme aille de

Blayes à Bordeaux, contre vent & marée ! Le mauvais naturel est nôtre *Mascaret*.

¶ Le *Mascaret* est un vent des plus particuliers, & des plus dangereux, qui s'éleve souvent vers le *becq d'Ambez*, dans le trajet de Bordeaux à Blaye. Ce lieu est fameux en naufrages. Bien des gens y ont péri. Un Gascon disoit que Paris étoit un *becq d'Ambez* pour ceux qui ne sçavoient pas profiter de la Marée, & que l'amour & la dépense en étoient *le Mascaret*.

¶ On demandoit à un Gascon combien il y avoit de Bordeaux à Blaye. Si vous n'y allez pas, répondit-il, je vous dirai qu'il y a sept bonnes lieües. Si vous y allez, je vous dirai que le vent & la Marée en abregent ou en alongent le chemin. Voila, ajouta-t-il, le préliminaire de cet embarquement ; & la Boussole, ne la négligez pas.

¶ Auroit-on en France du poivre & du gérofle, s'il n'y avoit jamais eu des témeraires, ou des fols ? Combien il y a eu de folies utiles, & de témeritez heureuses !

¶ De tous les Etrangers, celuy qui a fait le plus de bien à la France, c'est

le poulet d'Inde, ſans contredit. Je luy pardonne ſa fierté & ſon caquet.

¶ Les Colombiers des Gentils-hommes de Gaſcogne ſont les Enſeignes des Hôtelleries de leurs couſins, chemin faiſant.

¶ Le Domeſtique le plus ruineux des bonnes maiſons de Paris, c'eſt celuy, ſans diſpute, qui achete & qui va à la proviſion. Chez nous autres Gentils hommes, au Pays, la baſſe-cour eſt nôtre Vallée de miſere, le Colombier nôtre Boucher, & le Fuſil nôtre Rotiſſeur. Et à tous venans, beau jeu & bon viſage d'hôte.

¶ Le Ciel du Languedoc eſt le plus beau Ciel du monde. Faut-il s'étonner des influences? Nous en tenons en eſprit & en verité. Il y a toûjours en nous quelque choſe de céleſte. Le terreſtre ne s'y mêle qu'au beſoin.

¶ On s'aviſa de dire un jour à un Gaſcon qui parloit d'une maniere trop figurée, qu'on voyoit bien ce qu'il vouloit dire; mais qu'on ne l'entendoit pas. Vous voyez, dit-il, & vous n'entendez pas. J'y ſuis. N'avez-vous pas oüy dire, ajouta-t-il, qu'il reſulte du mouvement des Cieux une harmonie des plus

mélodieuses. Ces pauvres Cieux, tout le monde a des yeux pour les voir, & personne n'a des oreilles pour les entendre. C'est assez souvent le sort des gens du Païs. C'est ma patrie.

¶ Que faites-vous-là, *vous autres*, dit un jour un Gascon à des jolies femmes de sa connoissance, qu'il voyoit souvent? Vous n'êtes pas de mauvais gout, je le vois. Vous vous ennuyez en m'attendant.

¶ Le Vicomte de Croquinoillac poursuivoit l'épée à la main un homme qui sortoit d'une maison où ils avoient eu quelque querelle. On voulut retenir le Vicomte; & un de ses amis luy dit: Eh laisse donc cela. Veux-tu te faire des affaires pour rien? Comment, pour rien, répondit le Vicomte? Il m'insulte, & tu prens cela pour rien? Si tu es mon ami, & que tu veüilles que je luy fasse grace, va luy donner cent coups de bâton pour moy, je t'en donne la commission & la préference. Tu luy diras que ce n'est rien.

¶ Deux fort jolies personnes joüoient ensemble au Trictrac. Elles disputoient un peu trop vivement sur une école. Elles virent entrer un Gascon qui joüoit

fort bien ce jeu-là. Venez, Monſieur, luy dirent-elles toutes les deux à la fois. Jugez-nous. Elles ſe mettent à dire leurs raiſons avec un peu de chaleur, & elles parloient toutes à la fois. Ecoutez, leur dit-il, je devine de tout ce que vous voulez dire, que l'une veut envoyer l'autre à l'école. Et moy, ſi vous ne changez de ton; je vous y envoye toutes les deux.

¶ Un autre fut pris auſſi pour Juge par trois ou quatre femmes, en un cas preſque pareil. Elles étoient piquées, & elles parloient avec aigreur & emportement. Elles commençoient à ſe dire leurs veritez. Vous joüez donc gros jeu, Meſdames, leur dit-il? On ne peut pas moins, luy répondirent-elles. Nous ne joüons que pour l'honneur. Pour l'honneur, s'écria-t-il! A quoy penſez-vous? C'eſt faire bien du bruit pour rien.

¶ Un Gaſcon ſe trouva inſulté au jeu. Il jetta les cartes au nez de celuy qui luy parloit trop fortement, & il voulut ſe jetter ſur luy. On le retint. Laiſſez-moy faire, dit-il à ceux qui le tenoient à quatre. Il m'a inſulté. Vous l'avez vu. Si vous l'aimez, préparez-

vous à le ramasser par pieces.

¶ Dans une autre contestation au jeu, le même Joüeur Gascon prit sur le fait un fripon qui luy joüoit un tour de navette. Tout beau, Monsieur, luy dit-il: halte-là. Je vous y prens, & je reprens mon argent que vous ne gagnez pas, avec le vôtre que vous perdez. Le filou outré luy dit des impertinences. Ah vous en voulez, Monsieur le fripon, luy répliqua le Gascon en colere. Je vais vous faire joüer un jeu où vous ne sçauriez tricher. Il se leve. Il se veut élancer sur luy. On le retient. Otez-vous, dit-il à ceux qui le tenoient. Ne me détournez pas. Je vais luy couper oreilles, bras & jambes deux à deux.

¶ Du tems qu'on joüoit publiquement, & qu'on se ruinoit avec impunité à la bassette, un Officier Gascon qui étoit distingué à l'Armée, & estimé à la Cour, tailloit un jour dans une bonne maison, pour faire plaisir à toute une Compagnie. Il étoit beau Joüeur, & il n'étoit pas dupe. Il avoit à sa gauche une Joüeuse de profession, fort appliquée à le tromper. Elle luy faisoit des *Alpions de Province*, sans trop de ménagement. Pour éviter tout bruit, il se

contentoit, ſans luy rien dire, de paſſer la main ſur les cartes, & d'en ôter legerement & en paſſant *les Alpious* qui n'y devoient pas être. Elle s'emporta enfin, & elle ſoutint que ſa carte étoit *en Alpiou*. Madame, luy répondit le tailleur, je vois bien que vôtre carte y eſt; mais ce n'eſt pas de par le jeu. Il en fit voir aiſément la preuve. La Dame enrageoit de n'avoir pas trouvé ſa dupe. Elle eut recours à d'autres expediens. Dans le cours de la taille ſuivante, le Tailleur dit : ſept perd, huit gagne. Il commence par ſa droite à faire le tour, pour payer le 8, & pour tirer l'argent qui étoit ſur le 7. La Dame prend ce tems pour eſcamoter le ſept, & pour ſubſtituer un huit. Il l'obſervoit, & du premier coup d'œil : Va huit, dit-il tout haut. Elle répond : Va ſept. Il réplique: ſept perd, & il prend l'argent. Elle luy donne un démenti. Ce langage m'eſt nouveau, dit l'Officier : perſonne ne s'en étoit encore aviſé avec moy; mais c'eſt une femme, & je demande qu'on juge le coup. Elle fut condamnée tout d'une voix. La Dame crevoit dans ſa peau; mais elle ne perdit pas courage. Quelques tailles aprés, elle prit le tems qu'il

étoit

étoit appliqué à débrouiller un incident, & elle substitua une nouvelle carte à son profit. Il la prend encore sur le fait, & la friponerie n'en étoit pas douteuse. Elle s'emporte, & dans sa fureur, elle luy donne un soufflet à tour de bras. Il met les cartes sur la table, & de sang froid il compte sur les bouts de ses doits, & il dit tout haut : On me filoute vilainement, je l'empêche avec douceur ; on me dit des injures, on me donne un démenti, & on m'applique un bon soufflet. Si c'est un homme, je suis Officier, il faut ou que je l'égorge, ou que je sois deshonoré. Si c'est une femme, je n'ai qu'à luy faire la réverence. Le sexe en decide ; & pour en avoir le cœur net, voyons, je vous prie, Madame, continua-t-il, en la regardant entre deux yeux. Le fait n'est pas douteux. Il faut qu'il y ait quarante ans que vous êtes femme dans les formes. Je n'en doute plus. Ma tranquillité vous en répond. Je n'en suis pas seulement émû. Vous n'êtes pas homme, je vous en felicite.

¶ Quel est le privilege d'un sot qui joüe, c'est qu'il peut être dupe sans y perdre que de l'argent, & qu'il peut

être, ſans autre conſequence, auſſi aiſe de perdre que de gagner. Je ne luy envie pas la prérogative.

¶ Monſieur, dit un jour étourdiment une Joüeuſe de Paris à un Joüeur de Gaſcogne, qui joüoît avec autant de nobleſſe que de malheur, vous vous poſſedez bien au jeu. Madame, luy répondit-il, c'eſt qu'il ne me poſſede pas. Mais, continua-t-elle, eſt-ce que vous ne ſentez pas le chagrin de perdre? Non pas, ajouta-t-il, quand j'ai dequoy payer. Quoy, pourſuivit-elle, vous ne regrettez pas l'argent qu'une carte vous coûte? Je ne le regrete pas plus, ajouta-t-il, que celuy que m'ont coûté des Lotteries où je n'ai rien eu. Comment, s'écria t-elle, vous ne regretez pas l'argent, que vous avez mis à une Lotterie, où vous n'avez pas eu un pauvre billet noir? Comme celuy, répondit-il, que j'ai mis & que j'ai perdu ſur une carte. C'eſt être bien maître de ſoy, repartit-elle. C'eſt l'être, du moins, repliqua-t-il, de ſon humeur & de ſa bourſe. Je n'en veux être ni l'Eſclave, ni le Tyran.

¶ J'aime à joüer, diſoit un autre, & je regarde le jeu comme un de ces plaiſirs qui doivent coûter quelque choſe.

Quand je donne la Comédie ou l'Opera, & que j'ai retenu une Loge, je compte que le plaisir, qui m'en revient, vaut tout ce qu'il me coûte. Les regrets n'y entrent pour rien. Je paye à proportion l'envie de joüer. Si je perds, je crois être à une piece sérieuse : c'est toûjours me divertir. Si je gagne, je crois être à une Piece Comique. Je m'y réjoüis. Le Comique me fait rire, & le sérieux ne me fait pas pleurer. C'est avoit du goût pour le Théâtre.

¶ Tout Joüeur qui a des dettes, disoit un autre, est condamné à un chagrin inévitable d'avoir gagné. Tous ceux à qui il doit, sont des Argus qu'il ne sçauroit tromper, & à qui il ne sçauroit cacher un gain, ni un profit. Ils sçavent, ou ils sentent que le debiteur est en argent comptant, & ils bourdonnent autour de luy, comme ces mouches & ces guépes qui sentent autour d'un arbre qu'il a du fruit meûr. Ces guépes avides, c'est-à-dire les Creanciers, ne sentent pas que l'argent du jeu est un fruit précoce. Il n'a pas toûjours le tems de meûrir.

¶ Un grand Seigneur de Gascogne, Joüeur de profession, faisoit à Paris un

peu trop de dépense. Il devoit de tous côtez, & son Intendant & son Maître d'Hôtel ne sçavoient plus comment y fournir. Ils sçurent un soir par ses Valets qu'il venoit de gagner une grosse somme. Ils coururent ensemble à son Appartement. Ils le trouverent ouvrant son coffre-fort pour y mettre son argent en sûreté. Monseigneur, luy dit l'Intendant, voila qui nous vient bien à propos; car nous ne sçavions plus de quel côté nous tourner. Je vais vous l'apprendre, répondit le Seigneur Gascon. Tournez-vous du côté de la porte. Il n'y a rien à faire icy pour vous autres. Ma foy, Monseigneur, dit le Maître d'Hôtel, je ne sçavois plus comment aller demain au Marché. Ma foy, Monsieur le Maître, dit le Seigneur, c'est un chemin que vous sçavez par cœur, & que vous faites avec trop de plaisir, pour l'oublier. Tenez, mes enfans, leur dit-il, finissons. Il met la main dans sa poche, & il leur donne une pistole. Voila pour boire à ma santé. Pour l'argent du jeu, n'en parlons pas. C'est chose sacrée. Si j'en ôtois seulement dix pistoles, j'en perdrois deux mille demain. Voudriez-vous me

porter malheur ?

¶ Je ne ſuis pas ſurpris qu'une femme aime à jouer ; mais je m'étonne que ſon mari le ſouffre. Il y perd toûjours plus qu'elle, & il peut compter qu'il ne luy plaît qu'autant qu'il luy donne de liberté & d'argent. Il n'en paye guere moins cher les reſſources.

¶ Je joue ſur mon ſuperflu. Permis à moy. J'en ſuis maître ſans reſtriction. Je hazarde mon neceſſaire. Il n'eſt pas plus à moy qu'à mes beſoins. Je mérite de le perdre, & d'en manquer. Le ridicule ſe trouve au bout.

¶ Quand je vois, diſoit un Gaſcon qui n'aimoit pas le jeu, que des Joueurs âpres au gain expoſent aux caprices du hazard leur bien le plus liquide, je crois voir autant de fous qui tremblent à l'idée du naufrage, & qui le cherchent. Ils ſe font d'un tapis une mer, & un écueil d'une carte. Ce ſont de mauvais Commerçans. Je ne mettray rien ſur leurs Vaiſſeaux.

¶ Les gens qui jouent gros jeu entre eux peuvent-ils être bons amis ? Ils ne ſongent qu'à ſe dépouiller l'un l'autre. Belle amitié ! Que ſouhaiteroit-on de pire à l'ennemi le plus declaré ?

¶ J'étois surpris en arrivant à Paris, disoit un autre, que le jeu fût si fort en vogue dans un lieu où l'on a tant d'esprit, & où les femmes parlent si bien. Je suis revenu de ma surprise, & j'en ai trouvé la raison. On parle icy avec tant de vivacité, & on y a souvent si peu de chose à dire, que la conversation s'y épuise aisément. Le jeu y supplée. Il en remplit les vuides. C'est son institution. Qui en porte plus loin l'employ en abuse. Combien de choses se font à Paris contre l'intention des Fondateurs !

¶ Vous aimez à jouer pour vous amuser, & vous ne faites du jeu qu'un supplément à la conversation, vous méritez de ne pas vous ennuyer. Vous en faites un essentiel, & vous y hazardez le solide. Apprenez à vous divertir à peu de frais.

¶ Mon esprit peut faire des allées & des venuës ; mais je ne laisse jamais marcher ma volonté sur l'impuissance de mes desirs, & encore moins mes projets, aux caprices du hazard,

¶ Quand je desire, je ne tiens pas. Quand je veux, je vois mon but. Quand j'y arrive, je m'y tiens ; & quand j'en

approche, je ſçai la portée du fleuret.

¶ Lorſque je ne vois pas poindre le jour de mon repos, j'allume le *flambeau* de mon eſperance. Je n'y vais pas à tâtons. Je vois clair dans le chemin obſcur qui y conduit. Je ſuis animal Solaire. Je ſçai me faire lumineux.

¶ Quand je voyage, & que je vois ſur le ſoir que le Soleil *ſe fait voiſin* du défaut de l'horiſon, je ſuis ſon exemple, je m'avoiſine de quelque gîte, & je ſonne la retraite.

¶ Je ne ſçai pas, diſoit un Gaſcon, ſi les femmes de Paris ſont auſſi fines qu'on le publie; mais je ſçai bien qu'elles ont grand beſoin de l'être. En voicy la raiſon démonſtrative. Elles ne ſçavent pas ſe cacher, & elles ont bien des choſes à mettre derriere le rideau. Tirez la conſequence.

¶ Une femme peut-elle être toûjours fine ſans être fauſſe? Elles diſent qu'ouy. Nous diſons que non. La verité en cet endroit n'eſt pas *affirmative*.

¶ Une femme delicate ne peut ſouffrir une fauſſe fineſſe dans ſon Amant. Que ne luy dit-il: Medecin, *guéris-toy toy-même*.

¶ D'où vient, demandoit-on à un

Gaſcon, qu'une ſotte eſt ordinairement moins trompée qu'une femme d'eſprit ? C'eſt, répondit-il, qu'elle ne ſe flatte pas tant, & que pour croire, elle veut voir. Cela n'eſt pas tant ſot.

¶ Vous me demandez, diſoit un Provençal, d'où vient que les femmes ſont ſi foibles ? Les verres ſont fragiles. Si vous me demandez, je vous répons.

¶ J'aime à être heureux, Madame, & j'aime à l'être de par vous. Dites-m'en autant. Vous profiterez du Dialogue.

¶ Où en ſommes-nous, Madame ? C'eſt à vous à me le dire ; car pour moy je n'en ſçais rien, grace à vos yeux. Ils ſont heureuſement les interpretes de vôtre cœur, & ce cœur eſt mon oracle. Il l'eſt auſſi de mon deſtin. Je le conſulte. Vous me lorgnez. Il ſe declare.

¶ Il y a déja quelques jours, Madame, dit à une Veuve jeune & riche le Marquis de Pouſſignac, que nous ſommes vous & moy à frais communs en pour-parler d'amour & d'amitié. Voila deux belles tranſitions pour entamer un pour-parler de mariage. Puiſque nous

y sommes, si vous m'en croyez, nous traitterons à fond entre nous deux cette matiere. Hé bien, Marquis, répondit la Veuve, qu'avez-vous à me dire sur cela? J'ai à vous redire que je vous aime comme on aime ce qu'on doit toûjours aimer. Voila le préliminaire. Venons aux conventions. Vous êtes née, à vûë de pays, pour être heureuse. Vôtre phisionomie le declare, & la mienne y souscrit. Voicy le premier article. Voulez-vous passer en felicité les vint-quatre heures de chaque jour de vôtre vie? Vous me tenez, je vous marchande; l'étoffe me plaît, ne laissez pas aller le chaland. Vous me rappelleriez à la sourdine; & c'est peut-être à cette Enseigne que je logerois. Croyez-moy, faites sonner la grosse cloche. Profitez de l'heure du Berger. Hé bien, Marquis, luy dit-elle, vous m'aimez, & je vous aime. Vous m'épouserez quand il vous plaira. Vrayment, s'écria-t-il, si c'est tout à l'heure, c'est quand il me plaît!

¶ Un Gascon disoit d'une fort belle femme qui n'avoit point d'esprit, & qui ne parloit que d'un son de voix desagréable: Voila un beau portrait d'une

belle perſonne. Il eſt bien reſſemblant, tous les traits y ſont. Il ne luy manque que la parole.

¶ Ne me parlez pas de cette femme-là, diſoit un autre d'une Belle qui n'avoit point d'eſprit, & qui interrompoit à tout moment, pour parler ſans rien dire. Elle n'eſt bonne qu'en ſpectacle. C'eſt un *aſſommoir* de converſation. Elle ne ſçauroit fournir à aucun entretien que ſa preſence. Si elle veut que je l'aime, il faut qu'elle attende que je ſois devenu ſourd.

¶ On railloit un Gaſcon ſur l'empreſſement qu'avoit à luy plaire une Coquette qui avoit de beaux traits; mais qui avoit les dents gâtées, & elle affectoit toûjours de luy parler de prés. A la verité, dit-il, elle me careſſe des yeux; mais elle m'offenſe de la bouche.

¶ Une belle parleuſe étoit devenuë une médiſante de profeſſion. Les abſens n'étoient jamais épargnez; mais elle divertiſſoit tous ceux qui pouvoient l'entendre. Un Gaſcon dit d'elle: Cette femme-là eſt riche, ou le ſera. Elle entend l'œconomie. Elle défraye par tout; mais c'eſt aux dépens d'autruy.

¶ Madame, dit à Paris un jeune

homme de Pezenas à une jeune Veuve qui avoit l'air coquet, & qui se declaroit pour luy. Madame, luy dit-il, je vous entens. C'est mon cœur que vous voulez. Il est parfait au moins, je vous en avertis, à une chose prés. Il luy manque un peu de défiance. Voulez-vous luy donner sa derniere perfection?

¶ Le plus grand défaut de nôtre galanterie, c'est de nous livrer trop aux séductions des artificieuses. Madame, l'êtes-vous? Vous me trouverez en défaut.

¶ Otez certains ajustemens à des femmes qui vous paroissent belles, vous demanderez à la Nature, pourquoy elle est si soumise à l'Art. Otez les riches étoffes, les perles & les diamans à certaines femmes de qualité, vous ne leur accorderez pas droit de Bourgeoisie. Le postiche est devenu une espece d'essentiel.

¶ Je ne hais pas ces femmes qui font métier & marchandise d'être sages. Je les frequente; mais je n'en fais pas mon ordinaire. Je ne sçaurois être leur chaland. Leur commerce fait des dupes.

¶ Il faut l'avoüer, disoit une Parisienne à un Languedocien: Vous avez

tous un fonds de complaiſance qui ne s'épuiſe jamais pour celles à qui vous voulez plaire. Vous y voila, Madame, s'écria-t-il ! Pour le coup, vous voyez, ou vous devinez. Mais remarquez que nôtre complaiſance eſt une demande en Juſtice, en vûë de la compenſation. Pour moy, je le declare : quand je l'accorde, je l'éxige. En êtes-vous ?

¶ Nous nous faiſons haïr d'eux, à force de nous faire aimer d'elles.

¶ Avec les belles, ou fort jeunes tout au moins, nous aimons *gratis.* Avec celles du tiers-état, nous les aimons par maniere d'acquit. Leur génerosité en eſt la regle & la meſure.

¶ Voulez vous, Madame, que je vous donne l'idée d'un joli troc, diſoit un Gaſcon à une Veuve riche ? Mettez-moy, faite comme vous êtes, beaucoup de bien d'un côté, & moy fait comme je ſuis, beaucoup d'amour de l'autre. Voila qui s'appelle *de l'équilibre.*

¶ Nous faiſons profeſſion d'eſprit & de valeur. Ces deux métiers ne ſont pas lucratifs ; mais heureuſement nous ſommes galans ſur le marché. Voila nôtre meilleur commerce. Avis aux vieilles, *en droiture*, & aux laides, *en paſſant*,

Les belles paſſent à la montre.

¶ Un vray Gaſcon n'ouvre jamais ſi bien ſon cœur à la tendreſſe, que lorſque les belles ouvrent leur bourſe à ſes beſoins. Ne faut-il pas que chacun vive ?

¶ Je les aime cruelles ; mais je ne veux pas qu'elles me cruéliſent longuement. Je ſuis ſujet à l'impatience, en attendant le changement.

¶ En amour de durée, trop de complaiſance me dégoûte. J'aime aſſez qu'on me réſiſte par-cy par-là. Je veux ſur-tout qu'on me domine, mais doucement. Je les aime imperieuſes, mais avec modification. *Le haut à la main* me repugne.

¶ Nous charmons les femmes par nos vertus, & nous les aimons par leurs défauts. Jugez ſi Paris nous en fournit de charmantes & de charmées ?

¶ Les femmes gagnent à avoir des défauts ; ce n'eſt bien ſouvent que par-là qu'elles plaiſent. Et ſur ce pied, ſi elles ne ſont pas toutes belles, elles ſont toutes aimables.

¶ Le Pariſien le plus rebuté de ſa Belle, en ſeroit favoriſé, s'il étoit Gaſcon. Il eſt toûjours ſûr que les mau-

vais procedez n'en ſeroient pas, & plus ſûr encore, qu'il ne ſongeroit pas à s'en pendre.

¶ Nous paroiſſons éloquens à toutes les belles, parce que *nous leur ſommes tendres*. Et elles nous trouvent patétiques, parce qu'elles nous croyent paſſionnez.

¶ Je ne ſçache rien de plus ſéduiſant que deux beaux yeux. Ce ſont des Orateurs qui perſuadent. Le cœur leur cede tout ce que leur diſpute la raiſon. Leur éloquence eſt leur triomphe.

¶ A Paris, un ſot qui appelle quelqu'un, Gaſcon, croit luy dire des injures. Un homme d'eſprit croit luy donner des loüanges. L'entente eſt au diſeur. L'auditeur n'y prend pas le change.

¶ Je ne croirai jamais qu'un Gaſcon, ce terme pris en mauvaiſe part, puiſſe être plus Gaſcon que deux beaux yeux. La plûpart de leurs regards ſont autant de Gaſconades. Qui les obſerve, le ſçait à ſes dépens. La précaution n'y remedie guere.

¶ On diſoit à un Gaſcon que les gens de ſon pays ſçavoient éviter les concurrens, & éloigner leurs rivaux de

leurs Maîtresses. Vous en jugez à rebours, répondit-il. Nous faisons de l'amour un Carrousel, où sûrs de vaincre, nous attirons des combattans. Ce sont autant de pourvoyeurs de myrte & de laurier pour nos courones.

¶ Le chef-d'œuvre d'un Cadet de Gascogne, c'est de persuader une heritiere de Paris qu'elle ne sçauroit vivre heureuse qu'avec luy.

¶ Une jolie personne me voyoit. Je ne la vois plus. Je la condamne à s'ennuyer jusqu'à mon retour, ou à l'arrivée de quelqu'autre du païs : l'exclusion aux Parisiens, & à ceux de leur Secte.

¶ Il n'y a pas plus loin du païs de la fourberie à celuy de la sotise, que du païs des Normands à celuy des Picards. Nous sommes au Midy, vers le Soleil. Nous ne sommes pas fourbes aux Dames, & elles sont bien fines, si elles nous font sots.

¶ *Elles font la sottise, & nous sommes les sots.*

Voila un Vers de bon aloy & de grand cours, que Moliere a dédié aux Parisiens & à leurs Confreres. S'il en eût

fait la dédicace aux Gaſcons, il auroit tourné la phraſe.

¶ La défiance des Pariſiens juſtifie la coqueterie des Pariſiennes. Ils leur découvrent un chemin de roſes. Elles aiment les fleurs, & elles ne haïſſent pas les plaiſirs. L'avis ne tombe pas à terre.

¶ Ne vaut-il pas mieux à la paſſade être trompé d'une Maîtreſſe, & ne s'en méfier jamais, que de n'en être jamais trompé, & de s'en méfier toûjours ? L'amour, la fortune & les femmes aiment les audacieux, & rejettent les timides. Les trembleurs n'y gagnent rien. J'en hais la Secte.

¶ De tous les Amans, il n'y en a pas qui épargnent mieux que les Gaſcons aux jolies femmes, la contrainte de dire *oüy*, ou l'embarras de prononcer une premiere fois, *je vous aime*. Nous répondons pour elles, quand nous demandons pour nous. La diſpute finit. La liaiſon commence.

¶ Madame, diſoit un Gaſcon à une jolie femme dont il étoit amoureux depuis quelque tems, & qui commençoit à ſe radoucir pour luy : nous voila preſque contens l'un de l'autre. Il ne vous reſte qu'un pas à faire. Je vous donnerai

rai la main, partez. Donnez-moy lieu de me loüer de vous sans restriction. Vous joüirez de mon repos par voye de représailles.

¶ Il est permis, & presque enjoint à un homme raisonnable qui n'a pas frequenté des femmes, d'être leur dupe en les fréquentant. C'est le chemin par où on y arrive, disoit un Provençal; mais à force de les voir, il doit avoir appris d'elles, à ne pas croire même ce qu'il voit. Qui doute s'instruit, & qui est trompé se corrige.

¶ Aimer est une peine, lorsque plaire n'est pas un plaisir. Le cœur met tout à profit, & la raison ne passe rien à pure perte.

¶ L'Amour aime à se dédommager de ce qu'il donne, comme de ce qu'il perd. C'est le Dieu des représailles.

¶ Pourquoy nous accuse-t-on, disoit un Gascon, d'être inconstans? N'est-ce pas convenir que nous sommes naturels? Nous aimons une Belle, parce qu'elle l'est, & qu'elle nous plaît. Cela est dans le vray: Elle cesse de nous plaire. Nous la quittons. Le vray subsiste. Le goût a ses privileges, si l'amour a les siens. Les femmes y trouvent toû-

jours leur compte. Dequoy se plaignent-elles ? l'une y gagne ce que l'autre y perd. Il n'y a donc rien de perdu.

¶ Les hommes sont comme ces habits qui ne paroissent de bon goût qu'autant qu'ils sont encore brillans & propres. Et les femmes sont comme ces fleurs qu'on ne regarde plus, dés qu'elles sont fanées, ou comme ces Vau-de villes qu'on ne chante qu'un certain tems. Les modes, les habits & les saisons passent ensemble. Sauf à revenir.

¶ La jalousie est un tribut forcé & accablant que la haine paye à l'amour, & un supplice que le Tyran partage avec le patient.

¶ Les femmes font souvent de leur pudeur & de leur modestie ce que font les enfans de leurs habits. Ils prennent garde de ne pas les salir les premiers jours, & pendant qu'ils sont bien propres & tout neufs. Y font-ils une tache, ils en sont chagrins, & ils en évitent une seconde ; mais avec moins d'attention. Y en a-t-il deux ? la troisiéme ne leur fait plus de peine, & ils se roulent ensuite par tout, sans songer à être propres. Concluez que les jolies femmes sont d'ordinaire des enfans gâtez.

¶ Je ne crains pas l'ennuy, disoit un Gascon. Quand je le vois venir, je me divertis à passer d'une belle action à une autre. Si je n'ai pas de plaisir à faire mon devoir, il m'en revient au moins un contentement de réflexion. Je ne l'ai ni lente ni paresseuse; & dans tout ce que je fais de bien, dés qu'on m'en loüe, j'en joüis.

¶ Te voila donc à Paris, l'ami du cœur, disoit un Gascon à un de ses compatriotes? Tu y viens faire fortune? Pratique generale des gens du Pays. C'est nôtre Etoile Pôlaire. Le besoin est nôtre Nord, & le sçavoir-faire nôtre Boussole. Il n'est plus question, pour mettre à la voile, que d'un bon vent. Voicy le secret de l'avoir en poupe. Mets-toy en vogue par quelque endroit. Tu vogueras. Mets-toy à la mode. Deviens une mode toy-même, tout le monde te suivra. Si la fortune te luit une fois, que d'amis, que de caresses! Mais sans être ni à la mode, ni en vogue, ni en fortune, tu seras compté *nul, ou numero rien*. Triste calcul!

¶ Certain jeune Seigneur de Gascogne avoit fait de si grandes dépenses à Paris, que sa Seigneurie en avoit sauté.

Un Italien avec qui il mangeoit un jour luy dit, le voyant rêveur à table : Vôtre Seigneurie ne mange pas ? Non, répondit le jeune Seigneur Gaſcon, elle eſt mangée. Quel quart d'heure de Rabelais. Il ſe repete, & il revient.

¶ On diſoit un jour devant ce même jeune Seigneur, qu'on s'établiſſoit plus vîte & mieux à Paris par la dépenſe que par l'œconomie. Je ſçai, répondit-il, qu'on s'y ruine par la dépenſe. Me voila devenu œconome involontaire. Je vois que je ne m'y établirai pas. Vous êtes jeune, répondit un homme du même Païs, & vous ne ſongez pas qu'il y a des vieilles riches.

¶ Rien ne m'a fait plus de plaiſir que de lire dans un bon Livre, que la libéralité étoit moins oppoſée à l'œconomie que l'avarice. Je ne m'étonne plus ſi les gens du Païs dépenſent ſi volontiers. Ils n'ont pas la plus grande des oppoſitions à l'œconomie. Fy de l'avarice. J'aime à être libéral, ſur-tout quand je ſeme pour recueillir. Que de Pariſiens ſont Gaſcons ſur l'article !

¶ Sçavez-vous par où nous nous conſolons de ne pas avoir de grands biens ? Par l'eſperance d'en acquerir, & par l'en-

vie de les mériter. Les talens sont nos ressources, & le sçavoir-faire est nôtre pourvoyeur.

¶ Le pis aller, de plaire aux Vieilles, est un métier ennuyeux & déplaisant, que nous ne prenons que dans le besoin pressant de gagner dequoy vivre. Ce métier déplaît; mais il produit.

¶ Les hypocrites n'aiment de la dévotion que le produit.

¶ Un hypocrite est un Gascon à l'envers. Celuy-cy est homme de mérite, & il fait tout pour paroître ce qu'il est. Et l'autre, qui n'en a point, fait tout, pour paroître ce qu'il n'est pas. J'en aime la difference.

¶ Une femme de Toulouse dit à son mari qu'elle avoit fait un Jugement. Tu as bien fait, luy répondit-il; car tu n'en avois pas.

¶ On avoit fait Cardinal un Abbé de grande naissance, qui n'avoit pas étudié. Un Gascon s'écria : Il entre donc pour la premiere fois dans un College.

¶ Une femme dont la conduite étoit fort décriée, ne se montroit qu'avec un air modeste & retenu. Un Gascon dit en la voyant : Voila une phisionomie

en masque. *Le coup d'œil s'y dépayse.*

¶ Un homme d'un vray mérite & d'un grand desinteressement, étoit un jour mal habillé dans une belle Compagnie où tout le monde étoit magnifique. Cet homme-là doit être pauvre, dit un Parisien. Il est du moins habillé bien pauvrement. Oüy, répondit un Gascon ; mais il a l'ame richement ornée. L'idée que j'en ai luy rend toute sa parure. *Il me brille à l'esprit.*

¶ L'amour de la gloire, disoit un Gascon, est le précis de nôtre politique, & la crainte du mépris, l'abregé de nôtre morale. Ne craignez rien d'un homme qui veut meriter vôtre estime. Voila où j'en suis logé. C'est mon Auberge.

¶ Sçavez-vous pourquoy les Gascons font fortune, & plus vîte & plus sûrement que d'autres ? C'est que la gloire leur en fait chercher les moyens, & l'orgueil ne s'oppose pas à l'attention de les employer. Le rebut & l'impatience ne sont que foiblesses de l'ame, & pauvretez de l'esprit. Ce n'est pas de ce côté-là que nous sommes pauvres, ni que nous évitons d'être riches. *A d'autres.*

¶ Un Gascon n'avoit pour tout bien

qu'une Métairie, & pour tout domestique que son Laboureur. Il l'employoit souvent à la Cuisine, & aucun reste ne luy en revenoit. Le Laboureur luy demanda son congé. Comment, luy dit son Maître? je suis content de toy. Est-ce pour cela que tu me quittes? Non, luy répondit le Laboureur; mais c'est parce que je ne le suis ni de vous, ni de mon labour. J'ai moins icy à labourer, qu'à fricasser, & je n'en ai que la fumée.

¶ Nous sommes à Paris du côté de l'esprit, comme ces riches Financiers du côté de l'argent. On ne les hait que parce qu'ils en ont trop. Je tiens pour le superflu. Je m'en console.

¶ Feu Mr l'Abbé Boyer donna à quatre-vints ans sa Tragédie de Judith. Le succés en fut prodigieux. Que dites-vous du génie du Pays, dit un Gascon à un homme de Lettres? J'en dis, répondit celuy-cy, qu'il faut avoüer que vous avez un privilege qui est reservé à vôtre seule Nation. Quand vous arrivez icy, vous avez trop d'esprit pour nous. Vous portez trop loin vos réflexions & vos idées. Et dans un âge avancé, où tous les autres perdent tout le feu de leur esprit, vous ne perdez que

le ſuperflu du vôtre. Vous voyez donc bien, répondit le Gaſcon, qu'il eſt bon d'en avoir d'abord plus qu'il ne faut. Qui n'a pas *un peu de trop* dans ſon bien, n'en a plus aſſez, pour peu qu'il en perde. Le néceſſaire y va trop *juſtement.* En bien & en eſprit, *un peu de trop* préſerve *du pas aſſez.*

¶ Un enfant eſt un commencement de ce qu'il doit être, & un vieillard un reſte de ce qu'il a été. Un Figuier jeune ou vieux ne porte pas des neſles. Nous ſommes de bons arbres qui portons toûjours de bon fruit par tout où nous prenons racine. Tout conſiſte à nous bien planter. Nôtre bon naturel *facilite.*

¶ Il n'y a guere de femmes à la fleur de leur âge, ni d'hommes au penchant du leur, qui ne laiſſent entrevoir par où pourront défaillir leur corps & leur eſprit. Tout ce qui doit tomber fournit aux connoiſſeurs quelque préſage de ruine.

¶ Les fols, les jolies femmes & les ſots font leur eſprit de leur humeur, & leur raiſon de leurs caprices. L'humeur Gaſconne y remédie. Nos Dames n'y perdent rien.

¶ J'avois un ami, je le croyois tel. Je me

me suis fié à luy, il m'a trompé. J'ai été sa dupe du côté de l'interêt, & sa victime du côté du cœur. Je luy ai fait plaisir en plusieurs rencontres, & du bien dans l'occasion. Ma génerosité me l'avoit fait oublier. Son ingratitude m'en fait souvenir. Il cherche aprés cela à me donner des marques d'amitié; il me trouve indifferent. Il devient malheureux, je redeviens sensible. Son malheur me le rend cher. Il ne tiendra pas à moy qu'il ne soit heureux, & moy indifferent. Voyez ma complexion.

¶ Tout le monde a de l'esprit; mais peu de gens en ont l'usage. Il y en a peu qui n'eussent assez de raison, s'ils vouloient se servir de toute celle qu'ils pourroient avoir. Je ne juge pas des hommes par leurs bonnes ou mauvaises qualitez, mais par ce qu'elles produisent. Quand je veux me faire estimer, c'est aux devoirs accomplis que je me recommande.

¶ Etes-vous ferme dans le danger, disoit un Officier Gascon? Vous êtes *brave*. Etes-vous vif à y courir? Vous aimez la gloire. Etes-vous paisible dans le choc? vous êtes intrépide. Etes-vous desarmé dés que vous avez vaincu?

vous êtes Heros. Voila la trempe de mon épée.

¶ On nous reproche que nous sommes glorieux. Si c'est de par la gloire, nous en passons condamnation. La guerre le veut, & la victoire le dit. Je défere à l'autorité en faveur des témoignages.

¶ Je regarde les belles paroles, que me dit un homme de Cour, comme les complimens que me fait un Marchand dans sa boutique. Quand je ne me soucierai pas d'être dupe, je me fierai également à tous les deux. En attendant, gare la bourse.

¶ On dit à l'Armée que nous sommes braves ; à la Cour, que nous sommes galans. Ce qu'on dit-là de *nous autres*, les Romains l'ont dit de César. Tirez vos consequences.

¶ Si nos actions sont vives & brillantes, pourquoy s'en étonner ? La valeur les anime, & la gloire les conduit. Nous sommes du Pays du Soleil. *Eh donc lumineux*.

¶ Voulez-vous marcher aux Ennemis à *front élevé*, & à *cœur sans peur?* Mettez-vous la crainte aux pieds, & le courage à la tête. Vous nous imiterez.

¶ Nous quittons par fois les armes ; mais nous avons toûjours le cœur armé. Gens-d'armes par tout.

¶ Nous sommes, en belle humeur, les meilleures gens du monde. En raillerie, patiens ; en reproches, humains ; en plaintes, délicats ; mais en *agaceries*, si on les outre, on nous élance de la bonté au courroux, du courroux à l'épée, de l'épée au sang, au meurtre, & le carnage au bout. Les Héros peuvent devenir indociles. Quoyqu'en faveur des soumissions, nous faisons ceder la valeur à la gloire : Hardy qui en abuse.

¶ Sçavez-vous ce qui nuit à nôtre valeur ? C'est d'en avoir trop, & à nôtre bien, de n'en avoir pas assez. Nôtre mérite feroit bien plus rapidement son chemin, si dés qu'il part pour aller à son terme, nous pouvions à nôtre gré fournir aux frais du voyage. Il y a, pour y parvenir, des voitures & des *entrepos* qui coûtent cher ; & point de credit dans cette route. Il est honteux au mérite d'avoir toûjours la bourse à la main. Cela le dégrade, ou le retarde. *Témoin.*

¶ Pourquoy aimons-nous tant à combattre ? C'est que nous nous accoutumons à vaincre.

¶ L'huile s'étend, quand on l'échauffe. L'encens est de bonne odeur, quand on le brûle. La grape ne donne du vin, que quand on la presse. Et l'eau d'une source devient meilleure, plus on en puise. Symboles des gens du Païs. Voulez-vous sçavoir ce qu'ils valent? Pressez, échauffez, puisez. Le mérite y est, & la source aussi.

¶ Les Fanatiques sont les apostumes de la France.

¶ Nous sommes tous comme cette Statuë de Diane faite par Phydias, qui exposée à l'air, n'en recevoit pas les injures. On a beau nous en dire & nous en faire, elles passent, nous ne les recevons pas. C'est une pluye qui glisse sur une toile cirée. En éloges & en approbations, nous sommes des éponges. Tout y entre, & rien n'en sort qu'à la pareille.

¶ Vous ne m'insulterez pas, disoit un Bearnois. Je suis né en lieu trop haut, pour être accessible aux insultes. Si je me rabaisse assez pour me fâcher, gare la valeur. Le Bearn est plus haut en courages qu'en montagnes.

¶ La gloire de la Gascogne est toûjours en fleur. Les fruits y viennent quand ils peuvent. Toute saison y convient.

¶ Nous nous ruinons au ſervice; mais noûs nous faiſons des trophées de nos ruines. Le triomphe nous dédommage. Nous ne voulons des penſions du Roy que pour l'honneur.

¶ Quel plaiſir pouvez-vous prendre à médire, diſoit un Toulouſain à des gens qui faiſoient profeſſion de déchirer le Genre humain? Sçavez-vous que les médiſans ſont les apoſtats de la Nature? Ils courent plûtôt aux Eclipſes, qu'au Soleil.

¶ Je ne hais rien tant à Paris, diſoit un autre, que les viſages creanciers. Leurs regards ſont autant de ſommations, & leurs reproches autant d'Arrêts contradictoires. Quand le dépit eſt de la partie, le Tonnerre eſt plus clement, qu'un creancier qui tonne. Je ne m'étonne pas du bruit.

¶ Nous ſommes vifs, prompts, bruſques; mais nous nous appaiſons. Les flambeaux qui ont le plus de méches, ſont les plus vîte conſumez. Telle eſt nôtre colere, ſi colere y a. Pour de la gloire & de la belle, *cela eſt Hoc.* Voila *le Hic.*

¶ Un Etang à *bonde ouverte*, ou à *chauſſée rompuë*, eſt bien-tôt à ſec. Vou-

lez-vous épuiſer nôtre colere ? Laiſſez-là déborder ; mais ôtez-vous du paſſage.

¶ Sçavez-vous pourquoy les feüilles du Peuplier tremblent toûjours ? C'eſt qu'elles ont la jambe greſſe. Nous avons le pied marin.

¶ Madame, je vous crois un diamant. Vous brillez, & on voit clair chez vous juſqu'au fond de l'ame. Je me connois en bijoux & en clartez.

¶ Une choſe me déplaît des femmes. C'eſt que rien n'eſt à *plomb* dans leur tête. Et tout eſt dans leur cœur à *pied gliſſant*.

¶ Cette femme-là ſe récrepit. Elle avoit le viſage de *ſuye*, elle l'a de *plâtre*; mais ſon front eſt de *fer roüillé*.

¶ A Paris le Ciel eſt peſant de nuës, l'air gros de broüillards rampans, l'eau épaiſſe de limon, la terre liquide de gachis ; rien de naturel que les Saiſons dérangées ; & je m'y plais en faveur des circonſtances. Cela eſt nét

¶ Vive le Languedoc. Un Ciel riant, pere de nôtre belle humeur, un air qui ſent les fleurs, ou rien ; l'eau, criſtal de roche en fonte ; & la terre, parterre fruitier, Empire de Flore & de Pomo-

ne, ſans oublier Cérés ; ſéjour des Dieux, & le nôtre.

¶ Nous ſommes armez auſſi-tôt que vêtus. Vaincre & combattre, pour nous même choſe. L'un dit les deux.

¶ Voyez comme chacun juge ſelon ſon humeur, diſoit un Gaſcon. Les Pariſiens & les Normands croyent que la complaiſance eſt une foibleſſe. Les Pariſiennes croyent comme les Gaſcons, que c'eſt une vertu en nous. Je ſuis de leur avis. Une jolie femme gagne à la verité d'être ſevere ; mais un homme y perd. Je ne ſuis pas trop intereſſé ; mais j'aime les profits, & je crains les pertes. *C'eſt raiſonner à profit.*

¶ La complaiſance eſt à la focieté ce qu'eſt au caffé le ſucre. Ce qui a de l'amer n'a pas *du revenez-y.*

¶ Un Officier de Dragons étoit ſec & bruſque. Il parloit fort rudement à ſes Soldats, & il ne s'adreſſoit à ſes gens qu'avec des coups ou des menaces. Oh ça, luy dit un jour un autre Capitaine de ſes amis, & du Païs d'*Adiuſias.* Comment l'entendez vous, *mon ami le camarade*? Vous ne *décoleriſez pas.* Songez à la réforme. Vos Soldats & vos gens ne ſont pas Capitaines comme vous ; mais

comme vous ils sont hommes, ne vous déplaise. Enrôllez-vous avec eux dans l'humanité; ou vous aurez autant d'ennemis que de subalternes. Craignez la représaille.

¶ Je permets qu'un Officier de Justice soit sec & grave. Mais je veux qu'un Officier de Guerre soit humain & apprivoisé. Bravoure tenant.

¶ Je suis haut Justicier dans mes emplois comme dans mes terres, disoit un Gascon Gouverneur d'une Place. Je sçai user de mon pouvoir sans abuser de mon autorité. Le premier meuble, dont quiconque domine doive faire acquisition, c'est la balance. Je l'ai en main.

¶ L'autorité doit être *l'aiman* du respect, & la *Boussolle* de la déference.

¶ Quand je suis passionné & foible, j'ai soin de ma réputation. Je me souviens que je ne suis pas femme. Celles qui le sont l'oublient souvent en cas pareil. Je renonce à la similitude.

¶ J'aime toûjours à être *doucement* maître des autres; mais je me lasse quelquefois de l'être trop de moy. Je n'obéis de bon cœur qu'au Prince; & quand je m'obéisà moy-même, je voudrois me

figurer que j'obéis à un ſouverain. Comment ſe mettre cela en tête, quand on l'a dans le cœur. J'envie le bonheur des viſionnaires.

¶ Nous faiſons de la gloire un remede à l'orgueil; & de la fortune à venir un ſoulagement au beſoin preſent, pourvû qu'il ſoit docile.

¶ Les gens d'affaires qui n'en ont que de bonnes, ſe plaignent quelquefois d'en avoir. Que feroient-ils, ſi elles leur coûtoient autant qu'à ceux qu'ils ruinent? Qui gagne trop perd l'eſprit de réflexion. Je le conſerve. Conſolation de gagner peu, & au bout, *patience*.

¶ La plûpart des gens étouffent leur eſprit par la multiplicité de leurs idées. Je réduis les miennes au point principal. En ligne droite, à la gloire. En oblique, à la fortune. Mes Châteaux ſont en Languedoc, je n'en fais point en Eſpagne.

¶ L'amour de la fortune eſt un feu, l'éteigne qui voudra par des matieres mal entaſſées. Je luy diſpoſe au dedans de moy le bois dont je l'allume. Mon application le prépare avec des ſoins, & ma conduite y ſouffle avec des actions vives & brillantes, s'entend.



¶ L'eſpérance de parvenir eſt *une lampe* : je fais de mon mérite une huile à l'entretenir.

¶ Je cede volontiers aux prieres, quand elles ſont humbles, & point ruineuſés. Je reſiſte un tant ſoit peu aux ordres, quand ils ſont trop ſuperieurs par accident, & qu'ils ne me viennent pas d'en haut *naturellement*, comme de ſource. Jugez ſi je ne me delecte pas à être ſerviteur du Roy. La ſource eſt haute. *Il me le faut.*

¶ Je ſuis ferme dans mes deſſeins, & libre dans mes actions. L'eſprit me donne l'un, & le courage l'autre. Je ne fais rien ſans eux, ce ſont mes conſeillers d'Etat, & mes Intendans de Guerre, de Police, & point de Finances. Le ſçavoir-faire en eſt le Miniſtre en Chef.

¶ Il faut prendre patience, diſoit un homme de diſtinction hautain & inſupportable, & dont les affaires étoient découſuës. J'aurai ma revanche quelque jour. Tôt ou tard j'aurai de grands biens; & dés que je ſerai à mon aiſe, je ferai enrager tout le monde autour de moy. Il antidate, dit un Gaſcon.

¶ J'aime à joüir des commoditez de la vie; mais je ſçai m'en paſſer en cas

de besoin. C'est une science où personne ne veut passer Docteur. La patience est un tripot où peu de gens veulent joüer partie. Je ne l'offre ni ne l'accepte sur nouveaux frais.

¶ Sçavez-vous, disoit un Toulousain, pourquoy je ne fais rien malgré moy? C'est que la volonté est libre. Je ne fais quoy que ce soit, que je n'en aye plûtôt envie, à moins que la complaisance ne s'en mêle. Pour lors je veux, & suffit. C'est *de par moy*.

¶ Je ne me repens guere de ce que je fais, parce que je suis resolu dés que je veux faire. L'examen précede, & l'intention suit. La mienne est arbitraire.

¶ Je fais dépendre ma réputation de ma conduite, & des jugemens d'autruy, & ma tranquillité de ce que j'en pense. J'en suis l'arbitre.

¶ Qui se mêle de trop d'affaires, court risque d'en entretenir qui ne s'en soucie pas. Et le voila importun ou indiscret. Je n'ai pas peur d'en trop parler. Je laisse là les faits d'autruy, & sur les miens, silence; à moins que la gloire ne veüille jaser.

¶ Quand je me vante, je suis juste. Quand je vante les autres, je suis in-

dulgent. *Bien leur vaut.*

¶ D'où vient, disoit un Gascon, que les loüanges sont si rares, quand les flateries sont si communes ? J'y mets le doit dessus. C'est que la flaterie est une espece de médisance. Je la hais, pour peu que j'en sois l'objet. Sur ce fait inclusivement je ne suis pas homme ; exclusivement, tant qu'on voudra.

¶ La justice n'est pas une vertu à la mode. La mienne est du vieux tems. Je l'habille à la moderne. Quand je ne puis pas l'obtenir des autres toute entiere, ce seroit trop, j'en exige une portion. Je permets qu'on ne dise pas de bien de moy, pourvû qu'on ne dise pas de mal de ce que je fais. C'est partager le different.

¶ Je ne m'informe pas si l'on dit du mal de moy. Belle curiosité ! Et je ne le suppose pas, quand je l'ignore. A d'autres. En faire dire du bien est tout mon soin. Je m'y applique, & j'en viens à bout. Objet loüable.

¶ Bien faire est pour moy une espece d'usage dont je contracte l'habitude. Tant pis pour qui me rend inconstant. Si c'est mon ami, ou une belle, je les plains ; je les livre au repentir.

¶ Je hais moins ceux qui me nuisent que ceux à qui je cherche à nuire, avec justice, s'entend, & connoissance de cause. La vengeance *bien causée* ne me coûte pas beaucoup de réflexions, & la colere me coûte cher. Je ne la donne pas *gratis*.

¶ On disoit à une fort jolie Gasconne, qu'une Dame de grande vertu & de sa connoissance vivoit d'une grande austerité, & qu'elle se donnoit la discipline jusqu'au sang. Je ne sçai pas, dit-elle, comme elle fait. Pour moy, depuis que je veux être dévote, je l'essaye, & je trouve que j'ai *le bras ami du corps*.

¶ Il faut avoüer, disoit une autre du même-Païs, que rien n'est plus gentil à une fille, que d'être jolie, sur tout à Paris, où l'œil prononce, & le cœur souscrit. C'est un Tribunal suprême où l'on juge de tout à boule vûë. Regle de propreté. Motif de luxe.

¶ D'où vient, demandoit-on à un Gascon, que la beauté étant le plus grand bonheur des femmes, celles qui en ont le plus ne sont pas d'ordinaire les plus heureuses? C'est, répondit-il, que c'est un bonheur dont elles ne joüissent pas seules, & un bien qu'elles parta-

gent avec trop de gens. Qui a compagnon a maître. Et c'est en ce fait-là que le plus souvent compagnie nuit.

¶ Le mari d'une fort belle femme passe d'ordinaire pour sot, ou pour tyran. Un homme sage craint de se donner cette réputation. Avec cela, il vaut mieux faire *envie* que *pitié*.

¶ Vive la Guyenne, disoit un Gascon, c'est le Païs de *Cocagne*, & j'en suis, grace à Dame Nature. Les délices y sont prodiguez. Tout y regorge de bien. Les moineaux y sont des cailles, & les mouches des ortolans.

¶ Je crois, disoit un autre, que la Nature, en produisant le Païs, en voulut faire son chef d'œuvre. Elle ne put regarder son ouvrage que d'un œil de vanité, & elle a pris plaisir à y répandre à pleines mains plaisirs & biens, richesses & delices, fleurs & fruits. C'est la corne d'abondance.

¶ Qui a vû le Languedoc, cherche-t-il où est le Pàradis terrestre? Ce Païs-là est tout au moins pour les hommes ce qu'est pour les femmes la bonne Ville de Paris. Jugez de la joye. Lieu de delices.

¶ Voulez-vous sçavoir d'où vient

qu'en Languedoc l'amour ne fait pas ſon tombeau du mariage? C'eſt qu'il s'y fait Phœnix. Il y reſſuſcite de ſes cendres, & il s'y renouvelle ſur ſon bucher. Le bois en eſt aromatique. Cette ſorte de bois n'eſt pas toûjours à Paris de ſi bonne odeur.

¶ Un Gaſcon diſoit d'une femme, qui pour avoir trop d'eſprit, ne vouloit ni entretenir ni voir que ceux qui avoient la réputation d'en avoir beaucoup. Elle s'ennuye par délicateſſe.

¶ Une fort jolie femme parloit fort gracieuſement à un Gaſcon. Madame, luy répondit-il, vôtre beauté m'enchante, & vôtre eſtime me ravit. Si vous vous y prenez bien, je vous croirai, & je vous appellerai mon unique. Vous le pouvez, luy repartit-elle; perſonne aſſurément ne vous eſtime autant que moy. Ne m'eſtime autant que vous, s'écria-t-il? N'aſſurez pas, Madame, j'en connois de vôtre figure, qui, quand il vous plaira, vous donneront vôtre paroli.

¶ Un Gaſcon avoit fait quelque ſejour à Rome. Il étoit curieux & aſſez connoiſſeur. Il en avoit éxaminé toutes les raretez. Il étoit connu du S. Pere, & il luy dit un jour en luy parlant qu'il

ne luy reſtoit plus qu'une choſe à voir à Rome, qui étoit la mort d'un Pape. Monſieur, luy dit le Pape, ſi vous avez fait vœu de contenter bien-tôt cette curioſité, je vous en accorde la diſpenſe. Non, S. Pere, répondit le Gaſcon, c'eſt une fête que je ne veux chomer que lorſqu'à ſon tour elle arrivera.

¶ Un Peintre Gaſcon étoit devenu fort habile à Rome. Il avoit l'art de faire reſſembler tous ſes portraits. On obtint du Pape qu'il ſe laiſſât peindre par luy. Il parloit mal Italien, & pendant tout le tems qu'il le peignit, il l'appella toûjours *Signore*. Souvenez-vous au moins, luy dit à la fin Sa Sainteté, quand vous en ſerez à l'habit, que vous peignez *un Pape*, & non pas *un Signore*. Quelqu'un dit pour lors en Italien, que cet homme ne ſçavoit ce qu'il diſoit, ni ce qu'il faiſoit. Dites, interrompit Sa Sainteté, qu'il peint bien, mais qu'il parle mal. Dites donc *Italien*, S. Pere, s'il vous plaît, dit le Gaſcon, avec le feu & l'accent de ſon Païs.

¶ Nôtre accent vient moins de nôtre langue que de nôtre idée. Vous le trouvez plaiſant. Remontez à la ſource, & jugez de l'origine.

¶ Les

¶ Les Italiens, disoit un Gascon, appellent l'opinion *Regina del mondo*. Je la vois regner par tout avec empire; mais à Paris par préciput. C'est-là que les hommes luy donnent le sceptre, & les femmes la couronne. *Regina del mondo*, l'opinion, que c'est bien dit. Je souscris.

¶ Nôtre conduite est un arbre qui produit des fruits de son espece. La bonne, bons, la mauvaise, mauvais. La séve en decide.

¶ Qui fait tout le bien qu'il peut, ne sçauroit nuire qu'à luy-même. Quand cela m'arrive, je sens bien-tôt que je ne suis pas mon ennemi. Je m'épargne.

¶ Je regle mes mouvemens dans mes intentions, comme dans mes allures. Si j'y fais un faux pas, je me remets, & je ne sors plus de cadence. J'ai de l'oreille.

¶ D'où vient que l'oreille est le chemin du cœur? C'est qu'il aime à se nourrir de vent. C'est un Cameleon qui ne vit que de l'air qu'il respire. Viande creuse. *Nourriture à dupes*.

¶ Un Intendant de Province étoit un homme fort épais. Bien des gens entr'eux l'appelloient volontiers *Cheval de carrosse*.

Il devint amoureux d'une Gaſconne des plus déliées. Le mari le ſçavoit, & n'en étoit nullement jaloux. Elle s'en moquoit en effet. L'Intendant dînoit un jour chez elle. Il avoit vû dans l'Ecurie du mari un beau cheval, dont il eut envie. Il le pria de le luy vendre. Le mari dit qu'il étoit à ſon ſervice. Ce ne fut que complimens. L'Intendant dit à la fin à la Dame : Madame, jugez-nous, & pour vos épices, je vous donnerai mon portrait, qui eſt un ſecond moy-même. Monſieur, luy dit-elle, ce n'eſt pas à moy qu'eſt le cheval. Il eſt à mon mari, & c'eſt à luy qu'il faut offrir ce ſecond vous-même; & ſur ce pied, j'opine qu'il vous donne ſon cheval, troc pour troc.

¶ Ceux qui ſe font à Paris une habitude de troquer de l'argent contre du plaiſir, ne croyent pas long-tems que l'emplette en vaille le prix. Ce n'eſt pas dans ces trocs que les dupes ſont Gaſcons. S'ils le ſont ailleurs, ce n'eſt pas leur faute.

¶ Troquer du travail contre de l'argent, c'eſt être Artiſan. Troquer ſon tems contre de bonnes œuvres, c'eſt être vertueux. Troquer de longs ſervi-

ces [contre un peu de gloire, c'est être homme de Guerre. Je le suis. Voila mon troc.

¶ On m'accuse, disoit un Gascon, d'être inconstant, parce que je change quelquefois de liaison & d'habitude. Je recuse les Juges & le jugement. Voicy mes chefs de récusation. Je ne suis pas Solitaire de mon humeur, & de ma profession encore moins. Je suis sociable. Ai-je à vivre avec quelqu'un ? je m'y accoûtume. Ne sçauroit-il s'y faire de son côté, & y mettre du sien autant qu'il en faut ? je me fais *épingle*, & je me tire du jeu. C'est joüer seulement à la compagnie ne me plaît pas.

¶ On n'aime, disoit un autre, que le mérite, les vertus, les belles qualitez. On ne hait que par raison contraire. Je ne suis pas Monsieur au contraire moy. Je ne m'offre jamais en perspective à l'aversion.

¶ Vous allez à tout, vous autres, disoit un Gascon à des jeunes gens de son Païs. Vous allez à tout sans réflexion, & vous tombez de haut en bas, comme ces pierres qu'on jette dans un Siege avec des Pierriers. Gare les têtes. Pour moy, quand je passe à gué une riviere,

j'aime à en voir le fonds. Quand je m'embarque dans une affaire, je veux y voir clair. La lumiere est un guide qui n'éclaire pas, quand elle se termine à rien. Choisissez l'objet, & éclairez.

¶ Je regarde un homme qui me donne un avis utile, comme un guide qui me remet dans le bon chemin, quand je m'égare. J'aime tout ce qui m'aide à toucher le but, dés que j'y vise.

¶ Les moindres petits ruisseaux courent à la Mer. S'étonne-t-on que les gens du Païs courent à la fortune, comme les Fleuves à l'Océan? Tout a son centre. Tout y court. Aussi faisons-nous, & sans relâche. *Nous sommes des Garonnes.*

¶ Ne vous étonnez pas de nous voir si lumineux & si brillans. Nous naissons sous deux Soleils, l'un pere du jour & de la lumiere d'esprit, l'autre Astre de Bonne fortune. Nous la portons au monde en y venant; c'est à elle à se délasser pendant nôtre enfance, & à nous suivre, ou nous attendre dés que nous sommes *grandelets.* Nous faisons nôtre devoir; si faut-il bien qu'elle le fasse. Chacun le sien, est-ce trop? Je m'en rapporte.

¶ Nous sommes de grands arbres,

Quand on nous abbat, nos branches nous ſervent de tige, & de racines, s'il le faut, pour nous tenir encore en l'air. Rien ne nous fait ramper que la complaiſance. La violence n'y arrive pas.

¶ J'ai été malade. Si je fuſſe mort, la Gaſcogne eût pris la mante, & n'eût plus paru qu'en robe noire, en grand deüil.

¶ Quand des ennemis nous attaquent, nous les prenons pour des Vaiſſeaux freſles & fragiles. Nous les briſons, ou ſçavons les entr'ouvrir pour leur faire des voyes d'eau. Nous les pouſſons toûjours à nôtre gré contre les rochers de nos vengeances.

Que de rayons du Soleil on étouffe, quand on fait taire un Gaſcon !

¶ Le *Compas* du Ciel eſt l'*Horloge* & le *Cadran* de nos deſtinées.

¶ Que nous ſoyons braves à la Guerre, diſoit un Gaſcon, tout le monde le ſçait. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux ou les oreilles ; mais que nous y devenions les petits Miniſtres des ſuccez & des victoires, qui ne s'y connoît pas, n'en ſçait rien. L'attention à nos recits y remedie.

¶ Les Romains, diſoit un autre, ne demandoient pas, un jour de bataille, à

leurs Soldats, s'ils avoient du cœur; mais s'ils étoient prêts. On ne nous demande ni l'un ni l'autre. On le suppose.

¶ De nôtre Païs, nous ne sommes differens en affections, qu'autant que nous le sommes en phisionomies. Nous sommes toûjours à coup sûr uniformes en mérite, parce que nous le sommes à peu prés en valeur. Nous avons tous le Soleil également pour *horoscope*, & Mars plus ou moins pour Planete & pour ascendant.

¶ Les autres Héros travaillent pour l'avenir, & nous d'abord pour le present. Nous voyons la posterité d'un peu plus loin. Nous en faisons la perspective.

¶ On n'a pas plus de pitié d'un vieux qui a la goute, que d'une vieille qui n'a plus de dents. L'âge decide pour & contre.

¶ Une Gasconne des plus modestes disoit à son Amant, qui luy parloit avec trop de reconnoissance de toutes les bontez qu'elle avoit eu pour luy: J'aimerois mieux vous voir un peu ingrat, que tout-à-fait reconnoissant. Elle ne l'auroit pas choisi pour l'Historien de sa vie.

¶ Plus j'estime celuy qui m'a fait

plaisir, & qui n'a pas besoin de moy, moins je me presse de m'acquitter à son égard. La reconnoissance délicate est essentielle, mais non pas précipitée. Qui me paye un loyer de maison avant le terme, me fait entendre qu'il me croit ou mauvais, ou disetteux proprietaire.

¶ L'amour propre n'a pas souvent moins de part aux effets de la reconnoissance, que la justice & le devoir. Qui n'a pas le plaisir de pouvoir obliger les autres, n'en trouve guere à leur être fort obligé. Serviteur aux obligations. Je les crois gênantes.

¶ Le Baron de Tendrignac, coquet de profession, alloit de Belle en Belle. Il vit enfin une Brune dont il devint véritablement amoureux, & qui luy faisoit negliger la plûpart des autres. Il ne luy déplaisoit pas luy-même; mais elle étoit fiere & délicate. Elle n'ignoroit pas à quel point il étoit dissipé. Elle craignoit en un mot son humeur volage. Il se trouva un jour par hazard seul avec elle. Madame, luy dit-il, je ne vous demande pas si vous vous connoissez en mérite; mais parmi tant d'autres curiositez que vous me suggerez, je voudrois bien sçavoir si vous vous sou-

ciez de ce qu'on fait pour vous. C'est selon, luy répondit-elle. C'est selon, luy répliqua-t-il ! Hé bien, reprit-il, je le passe, *le, c'est selon*. Et voicy mon *selon* pour vous. Voyons si c'est le vôtre. Avant que de vous voir, je n'avois pas encore vû mon unique. Je répandois entre plusieurs les sentimens & les égards que je n'ai plus que pour elle. Je les rassemble à present pour elle tous au même point. Vous entendez bien que c'est pour vous. Vous en êtes le centre. Etes-vous tendre ou reconnoissante ? L'un des deux me suffit. Baron, luy dit-elle, l'un des deux seroit trop pour vous. Il ne vous en faut pas tant. Il m'en faudroit bien davantage, repliqua-t-il ; mais voicy le fait & constant. Je m'amusois à vous chercher en d'autres. Je vous retrouve toute entiere en vous. Je m'y tiens, & serviteur aux autres. Serviteur à vous-même. Baron, repartit-elle gayement, cherchez-moy encore en d'autres, je consens que vous me trouviez à vôtre gré par tout où je ne serai pas. Vous m'échaperiez, s'écria-t-il ! Vous êtes ma trouvaille. Je ne puis vous trouver qu'en vous trouvant, & vous voila toute trouvée.
Adieu

Adieu vous dis par tout ailleurs. Et moy, Baron, luy dit-elle en le quittant : Adieu vous dis icy. C'eſt donc juſqu'au revoir, reprit-il. Je vous retrouverai, ma trouvaille. Il la retrouva en effet, & auſſi incredule; mais il la perſuada enfin. Ils ſont mariez, & il n'aime qu'elle.

¶ Nous avons en aimant un privilege qui nous diſtingue, & que les Pariſiens ne connoiſſent pas. Ils ſont plus occupez de leur paſſion que de la perſonne qui la cauſe; & nous, plus de la cauſe que de l'effet. C'eſt-à-dire qu'ils n'aiment la Belle que pour l'amour d'eux, & que nous ne nous aimons que pour l'amour d'elle. La dominante a dans nôtre cœur le premier rang, nous n'y ſommes qu'avec les autres en ſecond.

¶ On ne compte d'ordinaire nos premieres galanteries qu'aprés que nous en avons eu de ſecondes. C'eſt un droit que nous partageons avec les femmes. On ne leur reproche rien, quand elles n'ont aimé qu'une fois. Gare la récidive. C'eſt à elles à être timides. La hardieſſe nous convient.

¶ On conſeilloit à une jeune & belle Provençale, fille de qualité, mais qui n'avoit nul bien, d'épouſer un homme de rien qui étoit fort riche. Moy, s'é-

cria-t-elle ! je me chargerois de ce *gue nillon !* Il m'eſt avis, quand on m'en parle, qu'on me dégrade de jeuneſſe & d'agrément, & qu'on me jette au nez une bouteille d'encre.

¶. Une Veuve de Languedoc pouvoit ſe flater d'être mere d'une des plus belles filles du Royaume. Elle vint à Paris dans l'eſperance que ſa fille s'y établiroit avec éclat, par ſa beauté & par ſon mérite. Un vieux Seigneur riche & gouteux en fut épris en effet, dés qu'il l'eut vûë. Dans la crainte qu'on ne luy enlevât ſa proye, il la fait demander en mariage. Quoy, dit la mere, je donnerois ma fille à un homme auſſi vieux & auſſi incommodé ! On me prend donc pour une mere dénaturée. Ce ſeroit lier, juſqu'à extinction de chaleur naturelle, un corps vivant à un corps mort. Je ne condamnerai jamais ma fille à un auſſi affreux ſupplice. Je ſuis ſa mere, je ne ſerai pas ſon tyran.

¶ J'ai remarqué, diſoit un Gaſcon, que les femmes de Paris qui aiment le moins leurs maris, ſont celles qui les pleurent davantage quand ils meurent. Cela doit être, & j'en ſçai la raiſon, ajouta-t-il. La bienſeance leur arrache ces lar-

mes de tristesse, qu'elles mêlent aux larmes de joye que leur fait verser leur amour propre. En voila deux sources pour une. Les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivans.

¶ On reprochoit à un Gascon que tous ceux de son Pays se faisoient de plein droit un privilege, ou du moins une habitude de se loüer eux-mêmes, & de se montrer parfaits de tous les côtez, dont ils s'étudioient à se peindre. Je le crois bien, répondit-il. Nous avons de la perfection une idée qui n'admet point de défaut. Quand nous la confondons avec nous, les vices & les défauts n'y trouvent plus de place. C'est toûjours montrer qu'avec l'idée de la perfection, nous avons bonne envie de l'entremêler avec nous, & nous avec elle. C'est nôtre alliage.

¶ Combien de femmes riroient à la mort de leurs maris, si elles pouvoient resister à la honte de ne pleurer pas. Je me défie des Artemises.

¶ Il y a des femmes, qui ne pouvant plaire par certaines bonnes qualitez, ont recours à des défauts qui leur en abregent la méthode. Ce sont-là de ces charmes que toutes les femmes sçavent

se donner. S'étonne-t-on, aprés cela, qu'il y ait tant de charmantes ?

¶ Quelles sont les femmes qui sont les plus sûres de plaire ? C'est, je crois, celles qui donnent à la fois du bien & de l'amour. Voila deux engagemens, dont l'un accroche, & l'autre lie. Le moyen de s'en dégager ?

¶ On dit à Paris qu'un homme est bon, quand il n'a pas l'esprit d'être méchant, & qu'un homme est liberal, quand il achete ses plaisirs plus qu'ils ne valent. Ceux qui parlent ainsi, ne devroient jamais être parrains. Ils ne sçavent pas donner des noms. Il faut dire de l'un, qu'il est sot, & de l'autre, qu'il est dupe. Je me connois en *sobriquets*.

¶ Tout le monde nous croit d'un bon naturel, partant reconnoissans. Faut-il s'étonner qu'on aime à nous faire plaisir, sur tout les femmes ? Elles comptent sur la représaille. Et elles fines.

¶ L'amour nous mene à la gloire ; mais la gloire ne nous ramene à l'amour que chemin faisant, aux heures de curiosité ou de recréation, comme qui voyage.

¶ Le secret de mon ami ne sçauroit autant m'embarasser que le mien. De celuy-cy, j'en suis proprietaire, je le puis

trafiquer à ma mode. De l'autre, je n'en puis rien faire. Fond perdu, dont je n'ai pas même l'usufruit.

¶ De toutes les symétries, la plus sçavante, à mon avis, & celle qui saute le plus promptement aux yeux, c'est celle de la beauté. L'Architecture n'y fit œuvre.

¶ Deux beaux esprits de Languedoc étoient à Paris depuis plusieurs années. Ils n'étoient plus jeunes, & ils conservoient toûjours le même goût pour la galanterie. Le plus vieux ne pouvoit plus être amoureux que d'une beauté qu'il n'eût pas encore vûë, ou qu'il ne vît du moins que pour la premiere fois. Ils connoissoient les filles & les femmes qui avoient quelque reputation de beauté. Le moins vieux voulut surprendre son ami. Il le mene chez deux jeunes personnes de Province, qui étoient venuës à Paris pour la premiere fois, & qui n'étoient arrivées que depuis huit jours. A peine entroient-ils dans leur chambre, que la plus jeune s'écria, & dit au plus vieux : Eh vous voila, à la fin, Monsieur ! Qu'êtes-vous donc devenu ? Il y a trois jours que nous ne vous avons vû. Le moins vieux surpris que son ami

eût déja déterré ces nouvelles venuës, & qu'il en fût si fort connu, luy mit la main sur l'épaule, & luy dit : va, mon fils, Paris est trop petit pour toy, cherche un un Empire plus vaste & plus digne de tes découvertes. Je te reçois *Chevalier d'amour*, & *Heros de galanterie.*

¶ Celuy qui venoit de placer si à propos les paroles de Philippe à Alexandre, laissa là son ami, & s'en alla pour son compte chez une jeune Brodeuse, dont il étoit touché. Elle l'avoit assuré qu'elle ne voyoit personne, & il avoit déterré qu'un jeune Brodeur la voyoit assez souvent. Il en étoit jaloux. Il écouta à la porte. Il entendit un dialogue qui ne l'éclaircissoit pas assez, & qui redoubloit ses soupçons. Il heurte, le Brodeur se cache dans un petit reduit où étoit la fontaine & la petite batterie de cuisine. La Belle ouvre la porte, le jaloux entre, & ne voit qu'elle. Il luy cache son émotion. Il faisoit chaud. Il luy demande un verre d'eau. Elle luy va rinsser un verre. Elle le remplit d'eau. Il l'avalle. Il en demande un second. Autant pour le Brodeur, luy dit-il. Il s'adresse à luy. Il le découvre en s'avan-

çant. Il fait avaller le verre d'eau au pauvre Brodeur honteux & tremblant, & il le chasse. Ce que la Belle en pensa est une énigme, dont le mot est *le dépit*.

¶ Les hommes sont fidelles par vanité, & les femmes par artifice. Les uns & les autres se regardent en premier lieu. Personne n'est entierement fidelle à soy-même. Comment faire pour l'être à tout le Genre humain ? Le monde est un Vaisseau usé qui périt. Sauve qui peut. La Gascogne est un Port où le point d'honneur ne fait pas naufrage.

¶ Rien n'est plus nuisible que d'avoir trop d'honneur, quand on a à vivre avec qui n'en a guere. Nous sommes dans le cas, dés que nous sommes hors de chez nous. C'est-là ce qui nous donne le plus *la maladie Suisse*.

¶ D'où vient que, du plus au moins, tout le monde est inconstant, & que la longue possession du plaisir, même le plus grand, dégoûte tôt ou tard, ou ennuye ? C'est que c'est un bien de changer de peine, & une volupté de changer de plaisir. On veut plus d'un plat pour faire bonne chere, & plus d'une

chambre pour être bien logé.

¶ Je ne sçai pas, disoit une jolie femme à un Gascon, à qui elle ne pouvoit plus résister : d'où vient que nous nous accommodons tant des gens de vôtre Païs, & que nous vous préferons à d'autres ? J'en sçai la raison, luy répondit-il, & la voicy. Nous ne faisons pas l'amour les bras liés à la Parisienne, ayant une tabatiere à une main, & une canne à l'autre. Nous sommes alertes, & nous sçavons vous épargner la contrainte de nous dire *ouy*. Nous le disons pour vous-mêmes, ou nous le supposons. *Voila le Hic.*

¶ Une belle personne étoit tête à tête avec un Gascon qui luy en contoit. Elle devint rêveuse, & elle le regarda d'un air languissant. Ah, s'écria-t-il, ma Reine !

Ah ! je vois dans vos yeux timides ou distraits,
Que mes feux de ce cœur ont pû troubler la paix.

Parlez beaux yeux, continua-t il, j'écoute, n'embroüillez pas la phrase, il vous sied d'être lumineux.

¶ On disoit que Madame de L.....

étoit belle, & qu'elle plaisoit encore plus par ses manieres que par sa beauté. Il est certain, ajouta un Languedocien, qu'elle a une belle bouche & de beaux yeux. Il en resulte des soleils & des aurores.

¶ Je ne crois pas, disoit le même, qu'il y ait rien de plus piquant que Madame de M. Il y a entre ses regards & ses souris un accord qui enleve, & une harmonie qui ravit. Ses traits sont au *compas*, & sa bouche & ses yeux *à l'unisson*.

¶ Les hommes de bon goût, disoit un autre, sont à la vûë de Madame de B. ce que sont les moutons à l'aspect de l'herbe fraiche & naissante, empressez à y courir, & charmez d'y pouvoir jetter des regards tendres. On ne la voit pas sans desirs. Le cœur est *au bout des regards* pour elle.

¶ On demandoit à un Gascon, d'où venoit qu'il embrassoit tous les hommes de sa connoissance, quand il les trouvoit chemin faisant? C'est, répondit-il, que je les prens pour mes amis à la Parisienne. Les amis de cette espece, ce sont des anguilles. Ils glissent. Ils échapent. Nous sommes toûjours avec eux

bras dessus, bras dessous, aux acolades. Nous les retenons, de peur de les perdre. Nous n'en usons pas de même quand nous sommes mariez, *avec nos femmes.* Nous n'avons pas peur qu'elles s'en aillent. Cette crainte n'auroit rien d'opposé au repos.

¶ On mesure la grandeur & la distance de la Lune, & l'on juge de la figure de la Terre en même tems, par son ombre. On juge de même de la profondeur & de l'étenduë de nôtre génie par les oppositions des Parisiens qui veulent nous offusquer. Ils deviennent nos falots.

¶ Nous sommes le *tremble-cœur* de nos ennemis, le *bouclier* des poltrons qui nous invoquent, & *la tête de Meduse* des fanfarons qui osent nous résister. *Réparateurs des torts* ; sur le marché.

¶ Je donne de l'œil *sur les coins & recoins* du monde. Tout m'y paroît *vent & girouette*. Tout y tourne, tout y fuit. Les seuls Gascons y tournent, & n'y fuient pas. Heureux le lieu de leur consistance. Ils en présagent le bonheur.

¶ On dit que nous sommes éloquens; cela pourroit bien être ; car nos discours se font quelquefois remedes à nos be-

ſoins. Qui nous écoûte ne conſerve pas long-tems ſon humeur refuſante. Nous luy *libéraliſons* l'ame.

¶ Pourquoy ne ſerions-nous pas éloquens ? Nous mettons dans tous nos diſcours, pour le moins, tout ce qu'il y faut ; & en cas de beſoin, nous nous y mettons nous-mêmes. Nous nous faiſons *figures de Rhetorique*, & la perſuaſion au bout.

¶ Nous ne ſommes pas inventeurs de veritez. Pour brodeurs, aſſez ſouvent, en vûë de l'agréable & de l'utile. *Privilege d'éloquence.*

¶ Nous ne ſommes jamais ſi éloquens, que lorſque nous parlons pour nos amis, en choſe qui leur importe. Nous mêlons *honnêtement* nôtre amour propre avec le leur, & nous ajoutons *utilement* leur eſprit au nôtre. *Regle de fortification.*

¶ Les Pariſiens appellent ſouvent *vanité* ce qui n'eſt en nous que belle gloire. Ils ſçavent le langage de l'eſprit. Nous leur apprenons celuy du cœur ; & de là *appointez contraires.* Tant pis pour eux.

¶ Je crois, diſoit un Gaſcon, que cet homme-là a reſolu de me faire entra-

ger. Je le méprise, & il m'honore. Soit, je luy passe celuy-là. Mais je le hais, & il m'aime. La représaille m'embarasse. Il me devient nécessaire, ou du moins utile malgré moy, & il me sert en dépit que j'en aye. Il vient de me rendre, à mon insçu, un bon office. Je voudrois qu'il m'eût nui. Je voulois le punir, & il faut à bon compte que je le récompense. Il me diroit, qui doit a tort; je luy fermerai la bouche. Qu'il dise aprés cela ce qu'il voudra, je le casse aux gages: il est payé.

¶ L'approbation d'un Normand n'est souvent qu'une artifice de sa négative; & la retenuë d'un Parisien n'est d'ordinaire qu'un masque de son libertinage. Les masques de Venise déguisent moins que ceux de Normandie & de Paris. Nous n'avons pas froid au nez, nous ne le cachons ni à l'air, ni aux yeux.

¶ Deux Gasconnes se querelloient. L'une étoit jeune & belle, & l'autre n'étoit plus ni l'un ni l'autre. Dans la chaleur de leurs reproches, elles en vinrent aux termes les plus offençans. Allez, dit la vieille, vous êtes une guenon. Allez, repartit la jeune, vous êtes une vieille sorciere. Je suis sorciere,

reprit la vieille ! Je devine donc ?

¶ Il n'y a rien de plus triste que d'être femme, disoit dans cette idée une jolie personne de Languedoc. Pendant que nous sommes jeunes, on nous croit Catins : dés que nous sommes vieilles, le mot de sorciere est au bout de tous les reproches qu'on nous fait. Le moyen de l'éviter ? C'est de vivre sans reproche & sans crainte de s'en attirer. Il en coûte ; mais m'y voila.

¶ Les Gasconnes sont vives, & elles ont souvent les dehors de la Coqueterie, sans en avoir les sentimens. Un Parisien en avoit épousé une des plus jolies. Elle étoit naturelle dans ses expressions, & enjoüée dans ses reparties. Le mari étoit jaloux. Il luy entendit faire quelque réponse vive & delicate à un homme des mieux faits qui luy en contoit. Il s'en plaignit trop fortement, & avec outrage. Comment, luy dit-elle ? parce que je ne dois aimer que vous, vous voulez que je creve les yeux à tous ceux qui me trouvent belle, & qui vous envient vôtre bonheur ? Les plaintes du mari redoublerent ; & il porta si loin son emportement, qu'il la battit. Elle appella du secours. Tout le voisinage y ac-

courut. On la trouva meurtrie, & baignée de larmes. On luy dit tout ce qu'on put pour la consoler. Helas! répondit-elle, tout mon chagrin est de n'avoir pas eu l'esprit de le mériter. Mais ma consolation est que Dieu-mercy j'y suis à tems. Il me fait malgré moy vindicative.

¶ La jalousie est à l'Amour ce qu'est au vin le vinaigre. La mauvaise humeur d'un mari ou d'un Amant est pour une femme de la presure *dans le lait*.

¶ La Baronne de Castel-Florit, jeune, gaye & gratieuse. Une autre qui étoit aussi vive, & qui n'étoit pas moins belle, demandoit quelque belle étoffe à son mari. Il étoit riche, mais avare & jaloux. Il n'y voulut pas entendre. Si faut-il, luy dit elle, que j'aye un habit, ou que j'aille toute nuë, pour exciter quelqu'un à compassion. Faites comme il vous plaira, luy répondit-il. Vous mériteriez bien que je vous prisse au mot, répliqua-t-elle.

¶ Un Parisien étoit amoureux d'une Gasconne. Il ne luy déplaisoit pas, & il obtint d'elle une heure marquée, & un lieu déterminé pour la voir, & pour luy parler à son aise. Elle fut la premiere

au Rendez-vous, & il y vint trop tard. La Gaſconne ne luy pardonna pas ce défaut d'empreſſement ; elle s'en plaignit, & elle éclata en reproches. Il vouloit ſe juſtifier ; mais il n'étoit pas écouté. Allez-vous-en, luy diſoit-elle toûjours, ſortez, & ne me voyez de vôtre vie. Hé bien, luy répondit-il, puiſque vous le voulez, écoutez deux mots, & je ſors. Je n'écoute rien, répliqua-t-elle, laiſſez-moy. Deux mots, luy dit-il, & je m'en vais. Cela eſt fini, reprit-elle, allez-vous-en. Hé bien, repartit-il encore, rien que deux mots, & je m'en irai, je vous en donne ma parole, écoutez-moy. Eh ! vous vous en iriez, luy dit-elle, d'un air languiſſant & deſarmé. Les femmes veulent-elles toûjours être obéïes ?

¶ Un des plus grands Seigneurs de la Cour, & originaire de Gaſcogne, étoit en liaiſon avec une Dame de la premiére qualité, qui faiſoit bien des Vers, & qui étoit en procez avec une Princeſſe fiere & hautaine. Ce grand Seigneur s'étoit declaré contre celle-cy, & il ſollicitoit ouvertement pour ſon amie. Il étoit un jour avec elle chez le Rapporteur. La Princeſſe y vint ; & les voyant

ensemble, elle dit tout haut : Je ne m'étonne pas si je trouve mes Juges si prévenus. J'ai contre moy tout ce qui s'appelle Poëte & Gascon. Tout beau, tout beau, Madame, luy répondit le grand Seigneur Gascon. Nous sommes vous & moy deux cadets de bonne maison, qui n'ont rien épargné pour leur fortune.

¶ Je suis bien à plaindre pour la gloire de mon nom, disoit un Gentilhomme de Guyenne, qu'il n'y ait pas eu dans nôtre Païs un Plutarque, qui ait fait la vie des hommes illustres de ma maison. Et s'il y avoit ajouté les grands hommes de toute la Province, il en eût fait une Bibliotheque qui eût été aussi longue que l'est la route de Bordeaux à Paris.

¶ En parlant des Maréchaux de France & des Heros de Gascogne, un homme du Païs dit un jour : Il y en a tant, & le nombre en est si multiplié, que j'en pers le calcul & la mémoire. *Le Païs en fourmille.*

¶ On parloit de deux Officiers qui s'étoient distinguez dans une action d'éclat. Vous en étonnez-vous, dit un Gascon ? l'un est de chez nous, & l'autre meriteroit d'en être, quoyque Normand.

Nous

Nous luy donnons Lettres de compatibilité.

¶ Une Gasconne mariée à Paris, disoit de son mari : Tout le monde dit qu'il est brave : pour brutal, je vous en répons. Je ne suis pas ennemie de la valeur ; je l'aime d'un côté, & je le hais de l'autre.

¶ Un Gascon s'étoit battu avec un Normand qui l'avoit cruellement offensé. Il le tua. Ses plus intimes amis exigerent de luy, de leur dire comme la chose s'étoit passée. Il leur en fit le récit au vray. Il rendit justice à la valeur du défunt, & sentant réveiller encore son animosité & sa vengeance, le combat, dit-il, étoit sanglant & de bonne foy. Il falloit que l'un des deux, tout au moins, restât sur la place. Le Normand a été fin. Il a voulu être le mort: si j'avois été le tué, je serois ressuscité pour luy venir arracher le cœur, & pour luy en souffleter les joües.

¶ Monsieur de Segnelay avoit pris en amitié un Officier Gascon qui servoit dans la Marine, & qui avoit quelque action devers luy. Ce Ministre luy avoit fait esperer qu'il auroit quelque part à la premiere promotion. La chose tour-

na autrement. Le Gaſcon en fût piqué. Il en alla faire ſes doleances. Que voulez-vous que j'y faſſe, luy dit Monſieur de Segnelay? J'avois de bonnes intentions pour vous. Il n'a pas tenu à moy. Vous êtes malheureux. Si je ſuis malheureux, reprit le Gaſcon! je le ſuis au point, que s'il y avoit en France un chapeau de moins qu'il n'y a de têtes d'hommes, & qu'il fallût mettre à nombre égal les chapeaux & les têtes, c'eſt la mienne qui ſauteroit.

¶ Un Allemand avoit un Valet Gaſcon. Il aimoit à boire; & lorſqu'il avoit trop bû, il oublioit & il perdoit tout. Le ſoir, en arrivant dans une Hôtellerie, il dit à ſon Valet: ſouviens-toy au moins demain matin de prendre tout ce qui eſt à nous, quand nous partirons. Je n'y manquerai pas, Monſieur, répondit le Gaſcon, & je n'oublierai ni vôtre cheval, ni vous.

¶ Quel eſt le patrimoine le plus ſûr d'un Gaſcon? Un Pariſien répondra que c'eſt le ſçavoir-faire. Un Normand, que c'eſt le baragoüin. Un Gaſcon, que c'eſt l'art de plaire, & l'envie de réuſſir. Et moy, je dis que c'eſt la valeur *aux Champs*, & l'amour *à la Ville*.

¶ D'où vient, disoit un Gascon à un Normand, que vous vendez si cher un *ouy* & un *non*, quand nous les donnons pour rien? C'est, répondit le Normand, que vous n'avez pas grand'chose à perdre, & qu'il n'y va rien du vôtre quand vous vous engagez. Vous risquez donc bien moins vous autres, reprit le Gascon; car chez vous, *du dit au dédit*, il n'y a pas plus loin que de la demande à la réponse.

¶ Le feu est le plus noble des Elemens. Tout le monde convient que nous en sommes pétris. Jugez de la pâte. La vivacité est nôtre principe, & la Noblesse nôtre Element.

¶ Un Gascon étoit dans un Fiacre. Le Cocher serra étourdiment un Breteur contre une muraille. Celuy-cy mit bien-tôt flamberge au vent, & donne au Cocher cent coups de plat d'épée. Le Gascon voituré met la tête à la portiere, & crie de toute sa force: Monsieur, Monsieur, qui battez-vous si bien? battez plus vîte, dépêchez, je le paye à l'heure.

¶ J'ai lû, disoit un Gascon, qu'un Prince demandoit autrefois à un Philosophe qui luy presentoit un Placet, d'où

venoit que les Princes n'avoient rien à demander aux Philosophes, & que ceux-cy avoient toûjours quelque requisition à faire aux Princes? Mon Sage luy répondit : Les uns sçavent ce qui leur manque, & les autres aiment à l'ignorer. J'aime la réponse, je me l'adopte; & quand j'ai besoin de m'adresser à quelqu'un, je me souviens que je suis *du Païs de Philosophie.*

¶ Un Gentilhomme de Gascogne va trouver un Prélat de son voisinage, & en l'abordant, il luy dit : Monseigneur, je vous ai dit souvent combien je vous honorois. En voicy une bonne preuve. J'ai besoin de deux cens pistoles, tous mes amis me les offrent, à l'envie, je les refuse; & par zele & par respect pour vous, je vous en reserve la préference. Monsieur, je ne la mérite pas, répond le Prélat; je ne veux pas faire des jaloux, je vous refuse. Monseigneur, repartit le Gentilhomme, vous êtes trop modeste & trop timide. Vous avez peur de vous faire aimer. Rassurez-vous à mon profit. Je vous seconde.

¶ Monsieur de Taurignac étoit un fort bon Officier. Il faisoit son chemin, & il étoit dans les bonnes graces d'un grand Prince, sous qui il avoit servi aveo

beaucoup d'approbation. Il étoit veuf pour la ſeconde fois, & il étoit ſur le point de ſe marier pour la troiſiéme. Il va prier le Prince d'y conſentir. Comment, luy dit ce Heros, tu vas encore te remarier ? Taurignac, comptons un peu. Tu as épouſé d'abord une Sainte, enſuite un Ange, & tu oſes encore te marier avec cette belle Mademoiſelle de S..... Taurignac, tu tentes Dieu. Monſeigneur, répondit Monſieur de Taurignac, ce que j'en fais, eſt parce que je crains Dieu, & que je n'ai pas peur des hommes.

¶ Le nommé Tromaſſin, homme de bas étage, faiſoit le capable avec peu d'eſprit, & le liberal avec peu de bien, & beaucoup d'avarice. Il venoit de faire une perte conſiderable. Un Pariſien dit: il ſe pendra. Quoy, dit un Gaſcon, ſans ſonger qu'il ſe croit Gentilhomme.

¶ On loüoit un beau portrait. Il étoit ſi reſſemblant,& ſi bien peint,que les meilleurs connoiſſeurs diſoient qu'il ne luy manquoit que la parole. On le croit en vie, dit un Gaſcon, & il faut que le Peintre ſoit damné, s'il ne dit où en eſt l'ame.

¶ Je ſuis venu ſi vîte, diſoit un Eccléſiaſtique de Gaſcogne qui avoit cou-

ru à une œuvre de charité : Je ſuis venu ſi vîte, que mon Ange Gardien avoit de la peine à me ſuivre.

¶ Si j'avois fait pour mon ſalut, diſoit un Officier Gaſcon qui avoit bien du ſervice, ce que j'ai fait pour ma fortune, je ſerois dans le Ciel ſur un fauteüil de velours cramoiſy qui auroit une crêpine d'or de cette hauteur, montrant toute la longueur de ſon bras.

¶ Sur un portrait d'un homme vain & bouffi d'une fauſſe gloire, où le Peintre ne le faiſoit pas reſſembler, mais il le repréſentoit dans un équipage magnifique : Voila un mauvais Peintre, dit un connoiſſeur ; le Peintre ? reprit un Gaſcon, je le trouve judicieux & habile. Il n'a pas pû peindre l'homme, il en a peint l'orgueil.

¶ Un Medecin en colere contre un Gaſcon, menace de le tuer. Ce ne ſera pas toûjours à coups d'ordonnances, luy dit le Gaſcon. Je ne te crains pas en ſanté ; & je te promets bien de ne te pas envoyer querir quand je ſerai malade. Aprés cela, ajouta-t-il, tu es ému ; & de peur que je ne le devienne, je t'ordonne deux ou trois doſes de ſilence.

¶ Une Dame fort delicate ſur ſa ſanté

ne pouvoit souffrir dans sa maison, ni auprés d'elle, quelqu'un qui fût enrhumé, ou qui eût la moindre fin ou le moindre commencement de rhume. Vous verrez, dit un Gascon, que pour voir quelqu'un *en sûreté de reflexion & de visite*, elle éxigera qu'avant de l'approcher, on fasse la quarantaine.

¶ Depuis huit jours, disoit un grand Joüeur à un Gascon, j'ai bien gagné 400 Loüis. Qu'en dites-vous ? J'en dis, répondit le Gascon, que si vous m'en aviez prêté le quart, j'en serois plus aise que vous.

¶ Un homme de rien faisoit l'important. On demanda à un Gascon qui il étoit. Helas ! répondit-il, j'ai vû un Bahutier qui l'appelloit mon fils ; je crois qu'il pouvoit à son tour l'appeller mon pere.

¶ On disoit à un Seigneur Gascon, qu'un Ingénieur de sa connoissance qui ne passoit pas pour habile homme, avoit été pris comme Espion par les Ennemis, & qu'il avoit été pendu. Helas, dit le Gascon, il est mort innocent. Ce jugement témeraire luy coûte cher.

¶ Un mauvais Joüeur avoit beaucoup gagné. On dit à un Gascon qui le con-

noiſſoit particulierement, qu'il devoit avoir parié pour luy, ou avoir été de moitié. L'avis n'eſt bon que pour le paſſé, répondit-il. Je ne ſçaurois me réſoudre à m'en ſervir à l'avenir.

¶ Monſieur le Maréchal de Tourville avoit connu à Toulon un jeune Gentilhomme du Païs fort bien fait de ſa perſonne, qui avoit de l'eſprit & de l'étude, & qui d'ailleurs étoit fort divertiſſant. Ce Maréchal en avoit donné à la Cour une ſi agréable idée, qu'on trouva le moyen de l'y attirer. Un Gaſcon *de Verſailles* le voyant arriver avec un air de confiance, dit dés la premiere vuë : il eſt bien fait, & il eſt hardi, il réuſſira. Il a été prédit.

¶ Une femme de qualité qui n'étoit plus ni jeune ni belle, & qui ſe flatoit d'être encore l'un & l'autre, vouloit aller au Bal en maſque. Elle éxigea d'un jeune Gaſcon qui étoit fort recherché des Belles, de luy donner la main ſans maſque. En entrant au Bal, elle luy dit: croyez-vous qu'on me reconnoiſſe? Non, Madame, luy répondit-il. Je vous déguiſe au dernier point. On me regarde.

¶ On reprochoit à un Gaſcon qu'il diſoit des douceurs à toutes les femmes,

&

& qu'il avoit une trentaine de Maîtresses. Helas ! répondit-il, le reproche peut avoir quelque fondement ; car il m'en faut deux mille, ou une.

¶ Un grand Joüeur perdoit beaucoup, & joüoit fort malheureusement à une grande partie de Lansquenet. Il étoit toûjours premier pris, & il étoit sûr d'un coupe gorge, dés qu'il prenoit les cartes. Il rioit avec éclat dés qu'il voyoit la sienne. Un Gascon qui le voyoit joüer, dit à un de ses amis qui l'étoit beaucoup du Joüeur malheureux : Ne m'avez vous pas dit que vôtre ami le perdant & le joyeux avoit beaucoup d'esprit ? Il en a beaucoup, assurément, répondit l'ami commun. Ho bien, repartit le Gascon : dites-luy de ma part, qu'il ne s'en sert guere, & qu'il n'y a qu'un sot qui puisse rire & se divertir de son malheur. Perdre & rire *font en effet bande à part.*

¶ Une femme avec qui j'étois en froideur, m'écrivit un jour d'hyver & de glace, de l'aller voir, pour réchauffer au coin du feu nôtre amitié trop réfroidie, & à demi gelée. Elle me fit grand feu, & elle tenoit une bourse. Je luy dis en entrant : Madame, voicy de-

quoy me réchauffer. C'eſt ce que dit un jour un Baron Toulouſain en preſence du mari, qui ſçavoit que cette avanture étoit arrivée à ſa femme.

¶ Le Marquis de Ventignac ſortoit un ſoir de chez le Roy. Il ne trouvoit pas ſes gens. Il va à la porte du Louvre, & crie de toute ſa force : Laquais, Laquais, Laquais de Ventignac. Point de nouvelles. Perſonne ne luy répondoit. Il crie encore plus fort : Laquais de Ventignac, Laquais du diable. Plaît-il, Monſieur, répondirent les Laquais ? Peſte des coquins, s'écria le Marquis ! A ce mot, ils ont tous reconnu leur Maître.

¶ Les anciens bienfaits s'oublient, les nouveaux en rappellent le ſouvenir. Quand je crains qu'un homme ne me ſoit ingrat, je l'empêche, je luy fais toujours du bien. Imitez-moy, Madame, vous échauffez mon cœur, rafraichiſſez de tems en tems ma mémoire ; & tout à vous.

¶ Une Dame qui avoit les dents gâtées, mais fort jolie d'ailleurs, diſoit mille choſes gracieuſes à un Gaſcon. Il n'y répondoit que froidement. On en fut ſurpris, & on luy demanda la raiſon

Je n'aime pas, dit-il, ces femmes qui caressent des yeux ceux qu'elles offensent de la bouche.

¶ Un homme qui étudie peut-il se tenir pour interrompu par un homme qui sçait & qui a de l'esprit. Quand je suis aux prises à la Guerre, je ne suis jamais fâché de me voir joindre par un brave de mon parti; pourvu, s'entend, qu'il ne prétende pas à la préference de la gloire. Il y en a pour tous.

¶ Les Parisiens imitent les Gascons auprés des Dames, & ils ne peuvent les y souffrir. Ils n'ont pas tort. Ils n'en sont que les marmouzets, quand ils les copient. Nous sommes de la premiere main. Fy des copies.

¶ On aime le jeu, *je tolere*. On s'y ruine, *je condamne*. Je comprens qu'on aime mieux perdre au jeu l'argent qu'on destine à ses plaisirs, qu'à tout autre divertissement. Les volontez sont libres, & les fantaisies aussi; mais ce que je ne comprens pas, c'est qu'on puisse prendre tant de plaisir à se ruiner. Ceux qui sont par là à *Bissêtre* ont passé par les *Petites-Maisons*.

¶ Une Veuve de Languedoc, & de qualité étoit venuë à Paris pour une af-

faire, avec sa fille qui étoit belle & bien faite, & deja en âge d'être mariée. La mere songea moins à marier sa fille, qu'à se marier elle-même. Elle épousa un Normand, qu'elle crut sur sa parole homme de condition, & qui n'étoit que le fils d'un Procureur de Roüen. La fille faisoit sentir à son beau-pere, qu'elle connoissoit son peu de mérite & de naissance. Il la broüilloit autant qu'il pouvoit avec la mere. La dispute s'échauffa un jour entre les trois. Elle le regardoit d'un air méprisant. Voyez, dit-il à la mere, ce sous-ris moqueur, ce regard insultant, cet air d'épaule. Elle se moque de vous & de moy, Madame. Ha, Monsieur, repond la Demoiselle! vous en dites trop de la moitié. Vous entendez bien, Madame, dit le mari Normand? J'en dis trop de la moitié. Cette moitié ne vaut rien, ma fille, reprit la mere. J'en conviens, Madame, dit la fille.

¶. Cet homme-là est né riche & avare. Il n'a jamais pû prendre sur luy de se servir de son bien, ni de ne pas profiter de celuy d'autruy. Il n'est pas amoureux, & il dépense. Il n'est pas devot, & il restituë. Il va mourir.

¶ Je regarde une femme qui parle

contre la galanterie, & qui s'habille toûjours galament, comme un Prédicateur qui fait tout le contraire de ce qu'il dit. Pour lors on les voit *par l'oreille*, & on les entend *par les yeux*.

¶ Un Gascon qui passoit pour avoir beaucoup d'esprit, étoit des heures entieres avec une femme qui n'en avoit guere ; mais qui en échange étoit fort bien faite, & qui avoit sur tout une belle bouche & de belles dents. On luy demanda un jour : Que pouvez-vous faire avec elle ? Il répond : Je la regarde parler.

¶ Une Veuve de Gascogne belle, & à peine majeure, qui n'avoit pas vint ans quand son mary mourut, disoit qu'elle vouloit être payée des arrerages, & qu'elle ne se remarîroit que lorsqu'elle pourroit se flater d'être dédommagée du tems perdu. Avez-vous dequoy réparer de si grandes & de si longues pertes, ajoûta-t-elle un jour à un homme qui luy en contoit ? Le conteur étoit Normand ; il n'eut ni oüy, ni non à répondre.

¶ Le Marquis de C. avoit tout l'esprit du monde, & étoit tout-à-fait divertissant dans la conversation. Il fai-

ſoit un jour un conte fort plaiſant à des géns qui en rioient de bon cœur. Il en rioit luy-même comme les autres. Une femme qui avoit été jeune & belle, paſſa dans ce tems-là : on la ſalua, & on continua de rire. Elle s'en formaliſa, & elle crut qu'on ſe mocquoit ou d'elle, ou de ſa trop grande parure. Elle en fit ſes plaintes à un amy du Marquis. Quoy ! répondit-il, elle me fait une querelle pour avoir ry ? Elle ſe fait juſtice ; les ris pour elle ne ſont plus que riſées.

¶ Voulez-vous ſçavoir, diſoit un Gaſcon, d'où vient que les femmes craignent tant le mépris ? C'eſt que la plûpart d'elles ſentent bien que c'eſt un tribut, que tôt ou tard on leur paye. On s'en acquitte même quelquefois en les aimant. Combien y a-t-il de gens à Paris qui ne ſont pas peuple, & qui aiment ce qu'ils mépriſent ? Je ne ſçache qu'un gros interêt qui puiſſe ſervir de paſſe-port à ce défaut de délicateſſe.

¶ Brutal & amoureux ne ſont-ils pas deux termes contradictoires ? *Je demande.* Une Languedociene dira qu'oüy ; la Maîtreſſe d'un Financier dira que non ; & toute coquete de Paris répondra à la Normande.

¶ Un homme petit, gros & rond, a un nez des plus grands. Un Gascon dit, que c'est un homme taillé en boule, qu'on a colé à un nez taillé en pointe de rocher. Un Espagnol a dit à ce sujet : *Un hombre à una naris pegado.* Un homme colé à un nez.

¶ Vous me faites la guerre en conversation. Etes-vous hommes ? carte blanche, & gare la botte. Etes-vous femmes ? je vous donne l'amnistie, si vous êtes belles ; mais je la refuse aux troupes auxiliaires des Plaisans de profession. Maudite engeance.

¶ Je n'aime pas la foule, & le pêle-mêle encore moins. Je me tire de la presse ; c'est un art : je le transporte à mes idées : je les trie, & les fais briller. Le choix en est le *Contrôlleur.*

¶ Quand je songe que je suis brave, je suis prêt à périr dans l'occasion : quand je songe que je suis Serviteur du Roy, je me conserve pour son service. Je me tire du danger pour y revenir : je n'y perds rien, & le Roy y gagne.

¶ Un Auteur de Languedoc avoit fait un assez bon Livre. Il le vendoit bien. On luy en faisoit compliment. Hé, dit-il, c'est un de mes enfans qui

fait fortune : il me doit la naiſſance & l'éducation.

¶ Paris, diſoit un Gaſcon, façonne bien un honnête-homme ; c'eſt l'école du diſcernement ; & le païs des épreuves : il n'y a ni Suiſſe, ni Picard, qui n'y apprenne à devenir Normand, ou Italien. Quelle métamorphoſe !

¶ Vous êtes belle, c'eſt quelque choſe : vous êtes jeune, c'eſt beaucoup : vous avez de l'eſprit, je l'aime : vous avez du bien. Voulez-vous être parfaite ? ſoyez Gaſcone, vous y voila.

¶ On avoit raillé aſſez long-tems un Gaſcon, il commençoit à s'en laſſer ; & il ſe mit à railler les autres à ſon tour. On l'interrompoit ; Attendez, dit-il, s'il vous plaît, c'eſt à moy à mettre au jeu.

¶ Un certain nombre de gens d'eſprit & de qualité s'aſſembloient ſouvent, & ne ſe trouvoient jamais enſemble, qu'ils ne fiſſent de leurs converſations autant de ſcénes de Comédie. Un Seigneur qui ne leur cédoit ni en eſprit, ni en naiſſance, & qui en avoit été témoin, voyant qu'ils s'attroupoient, leur dit, comme à des Comédiens : Meſſieurs, joüez-vous aujourd'huy ?

¶ On disoit d'un Poëte, qu'il étoit grand raisonneur. Un Gascon s'écria : Je luy en sçais bon gré ; il a trouvé la rime, il cherche la raison.

¶ Un Parisien prétendoit à la réputation de bel esprit par un détail continuel des Caractéres de Théophraste. Il les citoit à tous momens, & il ne finissoit pas. Un jour qu'il sembloit vouloir épuiser la Bruyere : Eh ! Monsieur, lui dit un Gascon, ayez pitié de nous ; grace, quartier, nous avons le Livre.

¶ Lorsque Mr le Maréchal d'Albret alla prendre possession de son Gouvernement de Guyenne, il luy falut essuyer des harangues par tous les lieux de cette Province où il passa. Un petit Magistrat luy en fit deux des plus mauvaises en Latin & en François, l'une après l'autre : Monsieur, luy dit ce Maréchal, vous m'avez dit bien des choses en François : mais je tiens pour le Latin ; on dit que c'est une belle Langue.

¶ Un homme de rien faisoit parade d'être bâtard d'un grand Seigneur. Un Gascon qui ne pouvoit luy passer cette vanité, luy dit : Monsieur, j'ay connu Madame vôtre mere, c'étoit une honnête-femme.

¶ Un jeune Medecin de Montpellier disoit à une fille de Paris, qui avoit une grosse fiévre : J'ay une poudre spécifique pour les vierges. Si par hazard vous l'êtes encore, je vous guérirai sur l'heure. Quel discours me tenez-vous là, dit la Belle ? Voulez-vous que je vous trompe, répond le jeune Medecin ? ma poudre est spécifique pour les vierges, & elle nuit à celles qui ne le sont pas. C'est vôtre affaire, ajoûta-t-il en la quittant. La malade le rappelle : Donnez-moy, je vous en prie, luy dit-elle, quelque remede ; & si vous y mettez de vôtre poudre, n'en mettez pas beaucoup.

¶ On se récrie sur nôtre valeur, disoit un Gascon. Peut-on s'en étonner ? Les Romains n'étoient-ils pas braves ? Et ne sommes-nous pas du païs *du Droit Romain ?*

¶ Un Medecin de la Faculté de Paris ne vouloit faire son métier que pour des gens de qualité. Un Medecin de la Faculté de Montpellier disoit sur cela : Cet homme icy rendra Paris comme la Suisse ; il y exterminera la Noblesse.

¶ En parlant de l'affaire de Cremone : Après ce qu'ont fait là les Irlandois,

dit un Toulousain ; s'ils ne sont pas Gascons, ils meritent de l'être. Je les associe de mon chef.

¶ Je comprens, disoit le même, quelle gloire revenoit autrefois à un homme d'être né en Gréce. On y apprenoit à dire vray, aussi-tôt qu'à parler. Personne n'y parloit Normand. Je me fais honneur, & je tire la même vanité de dire : Je suis de Toulouse, on y parle Grec.

¶ Un bon Mathématicien disputoit un jour avec un ignorant, qui croyoit en sçavoir autant que luy. Celuy-cy s'opposoit, & repliquoit à tout ce que disoit l'autre. Vous verrez, dit un Gascon, qu'il y a deux Mathématiques.

¶ Un bel Esprit de Toulouse avoit fort bien traduit un Livre Latin des plus obscurs. Un Parisien qui n'étoit pas des plus habiles, dit qu'il ne trouvoit dans ce Livre aucune obscurité, & que tout y étoit clair comme le jour. Je ne sçay donc pas, dit l'Auteur, si je l'ay bien traduit.

¶ Un Gascon lisoit une Satyre vive & picquante ; mais personne n'y étoit nommé. L'Auteur, dit-il, se mocque-t-il du Public de luy donner à deviner

ce que luy ſeul peut entendre ? Ce ſont autant de coups d'épée dans un fourreau.

¶ Dans le récit d'une Bataille, en finiſſant l'éloge de ceux qui s'y étoient diſtinguez : Fiez-vous-en à moy, je ſuis Auteur probable, je connois la poudre.

¶ Un Officier Gaſcon de la Maiſon du Roy, croyoit avoir droit de monter à une place qui vacquoit, & qui étoit au-deſſus de la ſienne. Il s'adreſſa au Roy même : Sire, luy dit-il, la grace que je demande eſt une juſtice. Je ſuis plus ancien que mes concurrens, & j'ay été plus bleſſé qu'eux. Je m'y ſuis trouvé par conſequent. Oüy, Monſieur, luy dit le Roy ; mais on vous diſpute vôtre ancienneté. C'eſt là où je les attends, Sire, repliqua-t-il. Il eſt vray que je l'ay interrompuë par une année de ſéjour chez moy : mais cette année-là on ne tira pas un ſeul coup de la poudre de Vôtre Majeſté.

¶ Le même fut fait Chevalier de Saint Loüis ; & il l'avoit merité par ſes ſervices. J'y gagne, dit-il, un titre de plus, & une confuſion de moins. Je ne pouvois pas paſſer le Pont-Royal à pied,

que ces marauts de Charetiers ne me dissent d'aussi loin qu'ils me voyoient ; Monsieur, *allez-vous au bois ?* A present à l'honneur de ma Croix, ils ne me parlent pas de bois ; & ils me font la reverence. Je les ay rendus polis & honnêtes *par l'Ordre de Saint Louis.*

¶ Les Parisiens ne cherchent qu'à mettre à mal une jolie femme, & nous ne cherchons qu'à la mettre à bien. Voyez, je vous prie, la difference : nous sommes bien nez, nous nous portons au bien naturellement : tout dépend des idées.

¶ Madame, vous êtes belle, on vous le dit, & on le sent. C'est par là que vous aiment tant d'autres. L'œil en décide pour l'amour d'eux. Pour moy c'est pour l'amour de vous, *pour vôtre bien.*

¶ Le plus grand bonheur d'une femme qui veut aimer, c'est de plaire à un Gascon qui n'aime qu'elle. Vous voila, Madame, & me voicy.

¶ D'où vient que le langage des Gascons plaît tant aux femmes ? C'est qu'il est coquet & badin comme elles.

¶ Qu'est-ce que les Gascons ont de meilleur & de plus agréable que d'autres pour les femmes ? L'humeur badine.

¶ D'où vient que toutes les femmes d'esprit se plaisent tant à railler des Gascons ? C'est qu'ils ne répondent que des gracieusetez à leurs railleries.

¶ Madame, vous ne répondez à mes douceurs, que par des froideurs qui paroissent sinceres. Vous êtes donc ou timide, ou constante. J'en félicite le préferé.

¶ La coqueterie est le fonds de l'humeur des femmes : cela est reçû. S'il en étoit de même des Gascons, s'étonneroit-on de la sympathie ? Elle y est.

¶ Nous avons l'esprit bien fait ; nous ne prenons rien de travers, pas même les railleries, pourvû qu'avec *du sel & du vinaigre*, on n'oublie pas *l'huile* quand on fait de nous *une salade*.

¶ Madame, dites-moy, que gagnez-vous à être farouche ? Si vous vous y obstinez, tant pis pour moy, tant pis pour vous ; nous y perdons à frais communs. Que vous en semble ?

¶ La riviere coule, la jeunesse passe, le tems fuit, l'argent se dissipe, le merite reste. J'en ay à revendre : Vous en faut-il ? m'appellez-vous ?

¶ L'Amour est un beau jardin, où l'on se promene à quelques heures, cer-

tains jours. Le Mariage eſt un labyrinte, d'où ne ſort pas qui veut. J'aime la liberté juſques dans l'eſclavage. *Andar & venir*, eſt la deviſe des Italiens. Je me l'adopte.

¶ Je regarde une femme trop curieuſe qui m'interroge, comme un Juge artificieux qui pourra prononcer mon Arrêt, ou comme un témoin ſuſpect qui pourra dépoſer un jour contre moy. Grand ſot qui s'y fie. Je profite à par moy de la réfléxion & de l'expérience. *El primer engaño*, diſent les Eſpagnols, *excluye con el eſcarmiento el ſegundo.* Le premier mal exclut le ſecond : grace à l'épreuve.

¶ Si je n'appréhendois pas, diſoit un Toulouſain, d'aller, *en bronchant*, vers *le Païs de Superſtition*, je croirois qu'il y a dans *le haut Aſtrolabe du Ciel* des jours marquez blancs & noirs, dont les uns nous verſent les roſes, & les autres les épines. Elles ſont pointuës. J'en ay été picqué.

¶ Qui nous offenſe gagne plus avec nous *à dos, qu'à viſage tourné*. Avis à qui en court le riſque. Je le tiens ſot ou hardy, ou bien ſûr de gagner le prix à la courſe.

¶ Deux Gascons unis d'une vraye amitié, étoient mariez tous les deux à Paris. L'un avoit une femme tout-à-fait raisonnable, & se trouvoit heureux avec elle. L'autre se croyoit fort malheureux avec la sienne : elle le ruinoit, & le traitoit, avec cela, d'une hauteur insupportable. Il étoit réduit à luy parler sur le plus haut ton. Ils en venoient souvent aux plus grossieres injures. Son amy le blâmoit de parler de la sorte à sa femme, quoy qu'elle se l'attirât : Vous en parlez bien à vôtre aise, luy répondit-il. Que diriez-vous à la vôtre, si avec de l'argent & de la dissipation, elle étoit avec vous un vray serpent ? Je lui diros, luy répondit son amy : Vous êtes serpent, *rampez*.

¶ Les belles Femmes, disoit un Toulousain, ne sont jamais nos dupes. L'affaire est, que nous ne soyons pas les leurs : mais le risque n'en est pas grand. Elles y gagnent d'un côté ; nous tâchons d'en profiter de l'autre : il y a toûjours compensation. A l'égard des laides, leur bien en décide : si faut-il que chacun vive. Nôtre besoin est une loy souveraine : il faut bien qu'elles s'y soûmettent, ou adieu vous dis.

¶ Nôtre

¶ Nôtre reconnoissance est active & passive. Nous avons l'art de l'inspirer, comme de la suivre. A deux de jeu. Voila nôtre devise. Nous aimons la regle.

¶ On a dit, & on a eu raison, que l'esprit est la dupe du cœur, regle generale, dont nous sommes l'exception. Nôtre esprit & nôtre cœur se servent à frais communs. Nous avons passablement de l'un & de l'autre, & nous n'avons l'esprit *sot*, ni le cœur *bête*.

¶ Le desinteressement est une invention de l'amour propre, & un artifice de l'interêt. On ne renonce à peu de chose qu'en faveur du surplus, ou, par hazard, en faveur de l'exclusion de tout besoin. Je condamne cette exclusion au desinteressement. *Je m'execute.*

¶ Quand un homme; ou une femme, c'est bien pis, m'assure que son cœur n'agit pas par interêt, je crois entendre un Marchand qui me proteste qu'il me donne ce qu'il me vend. Termes du métier. *J'en dis du mirliro.*

¶ Un enfant de Paris (ce terme porte avec luy sa définition au juste) étoit en liaison avec un Languedocien qui étoit à son aise, *celuy-là.* Il luy empruntoit par intervalles des écus, un à un,

deux à deux, trois à trois. Des écus, il luy prit fantaiſie de paſſer aux piſtoles. Il vient un jour luy en emprunter deux *tout d'un coup*. Deux piſtoles, luy répondit le prêteur. Ecoutez, mettons-nous à la raiſon, partageons le different à nôtre profit réciproque. Trouvez bon que je ne vous en donne qu'une, que vous ne me rendrez pas, au lieu des deux que je vous donnerois à pure perte. Mon Languedocien n'étoit-il pas bon œconome ?

¶ Les veritables intereſſez n'aiment les vertus qu'autant qu'elles ſont utiles. Ils en préferent les apparences aux réalitez. Ils les mettent en œuvre avec les vices alternativement, par choix, ou par hazard, ſelon les beſoins du commerce. Ce ſont des vrais *Machiavelistes*.

¶ Les amis intereſſez ne ſont pas tout-à-fait des voleurs de grand chemin; mais ils ſont des voleurs domeſtiques qui ſe payent par leurs mains. Je prens avec eux la regle de ſouſtraction.

¶ Chaque métier a ſon jargon, chaque Profeſſion a ſon langage, & chaque caractere a ſes traits & ſes dehors.

D'où vient aprés cela qu'on se masque ? C'est qu'on veut se montrer tel qu'on doit être, & qu'on n'ose paroître tel qu'on est. Je me console de mon accent. Je ne veux pas qu'il me déguise. Il dit que je suis de Languedoc ; mon esprit & mon cœur ne disent pas le contraire. Je leur donne ma procuration.

¶ Avant que j'allasse à Paris, disoit un jeune homme de Bordeaux, je ne pouvois comprendre, du bon goût dont je suis, que ce qui me plaisoit ne plût pas à tout le monde. Depuis que j'y ai été, je vois qu'il y a des gens qui n'aïment pas la Rocambole. Faut-il disputer des goûts ? Pour de ceux-là, je dis que non.

¶ On disoit à un Gascon qu'il ne falloit pas disputer des goûts. *Jernedy*], répondit-il, dés que les miens ne sont pas les vôtres, il faut bien que je vous dispute, ou que vous me disiez pourquoy ? S'il y en a de bons & de mauvais, il y a sujet de contestation. Avoüez que les miens sont les *non mauvais*, & les vôtres, *les non bons*, & treve de dispute. Convenez. Nous voila d'accord.

¶ Michel de Montagne, disoit un autre, étoit de mon Païs. Je l'aime,

quand il dit : *Je ne garantis pas mon goût bon ; mais je le garantis mien.* S'il eût été Parisien, il n'eût pas été si modeste. Il eût decidé, c'est mon goût ; *ergò bon.* Tout Parisien s'en croit l'arbitre. *Oh diablesho*, si nous leur déferons.

¶ Bien des gens ont de l'esprit ; beaucoup d'autres, de la mémoire ; peu de gens ont du jugement. Est-ce par naturel ou par paresse ? Je tiens pour tous les deux. Tout le monde pense & se souvient, du plus au moins ; mais tout le monde ne raisonne pas. Treve de jugement, & par consequent de bon goût. Il est fils de la raison & du bon sens. Loin de ce Pere nommé Commun, Mere Raison est stérile.

¶ D'où vient qu'on appelle sens commun la qualité de l'esprit la plus essentielle & la plus rare ! C'est par la raison que les Latins appelloient *Parques*, c'est-à-dire qui pardonnent, ces trois Sœurs infernales qui ne pardonnoient pas. Toute Langue a ses contre-veritez. Jugez de la Normande.

¶ Un des plus beaux génies du siecle passé, a dit qu'un sot n'avoit pas assez d'étoffe pour être bon. Je le comprens. Une ronce, pour produire des épines, ne

produit pas des roſes ; & il peut germer ſur des rocs de la mouſſe, mais non pas des épis de bled.

¶ Je n'entens pas, je ne comprens rien à ce que vous me dites, diſoit un Gaſcon. Je ne me rends pas aiſément, ajouta-t-il. Je ſuis une eſpece de cheval rétif. On peut être l'un ſans l'autre, luy répondit un homme delicat & ſincere. Un cheval peut l'être, ſans être rétif. Suffit de l'eſpece.

¶ Mademoiſelle, diſoit un Languedocien à une Brune de Paris, jeune, vive & piquante : vous n'avez pas la mine ſevere, & vous me traittez ſeverement. D'où tirez-vous vos rigueurs ? Vos regards & vos ſous-ris n'y tournent pas. Vous avez la mine complaiſante, & vous n'avez pas l'air rigoureux. Je vous définis.

¶ Je ne vois rien de plus commode à un homme galant & bien fait, qu'un entretien avec une antiprude. Son attention exclud le verbiage, ſes regards diſpenſent des détours, & ſes ſous-ris abregent la phraſe. Sa preſence eſt une demande, & ſa ſatisfaction, une réponſe.

¶ Un Gentilhomme de Languedoc

disoit d'une tres jolie fille de Paris, qui avec beaucoup de beauté, avoit mille bonnes qualitez ensemble : *Sa presence est une compagnie.*

¶ Qu'on aime ce qu'on estime, c'est *un plein-pied*; mais qu'on aime encore ce qu'on méprise, c'est *du grenier à la cave.* En tel cas, *je me fais Beuveur d'eau.*

¶ Un Gentilhomme de Languedoc avoit eu une grande passion pour une femme, qui étoit trop belle pour être aimée sans jalousie. Il se dégagea à la longue, & il s'attacha à une fille qui avoit de la raison & de l'agrément, mais qui n'avoit pas de pareils charmes. Vous m'avez vû bien malade, dit-il un jour à un de ses amis, qui l'avoit plaint dans le plus fort de sa passion. Vous me voyez tranquille. Je suis guéri. C'est dommage que le remede soit pire que le mal.

¶ Il faut que je vous en fasse l'aveu, disoit un Gascon à sa Maîtresse. Vous me mettez dans un embarras, dont j'ai de la peine à me tirer. Je ne croyois rien d'égal à mon amour, & mon estime ne sçauroit le voir avec déference. Elle veut l'emporter sur luy. Je crains en un mot de vous estimer encore plus que je ne vous aime. Que vous semble de la frayeur ?

¶ Un homme jeune & bien fait peut-il être à la longue ami, *rien qu'ami tout juste* d'une jolie femme ? Si vous le demandez à celles de ce sexe, les jeunes vous diront *oüy*, les vieilles, *non*. Je tiens pour les plus sensées. L'experience en est la regle; & c'est dequoy les vieilles ne sçauroient manquer. Ce sont des repertoires.

¶ Nous croyons à nôtre Païs que l'Amour est un desir. On n'en est pas si persuadé à Paris. Il y a bien des Amans qui ne desirent rien. Ceux-là font de leur amour une espece de mariage. En ce cas-là, je les dispense des desirs. Je les attens à l'inconstance. C'est mon Enseigne. Les desirs n'y manquent pas.

¶ Toute grande passion coûte à la longue plus d'un repentir aux deux parties. Les Amans à qui il en coûte le moins, sont ceux qui se souviennent à tems qu'on haïra un jour ce qu'on aime, ou qu'on en sera haï. L'un des deux, ou les deux ensemble. L'experience en fait foy.

¶ Les Parisiens ont de l'esprit, & ils sont dupes. D'où vient qu'ils se laissent si souvent tromper par des étrangers, qui le sont plus qu'eux ? C'est que les

uns y veulent trop gagner, & les autres n'y veulent pas tant perdre. On ne ſçauroit mieux punir un Marchand qui vend trop cher à crédit, qu'en oubliant une partie de la dette. En cas pareil regle de ſouſtraction, c'eſt la bonne Arithmetique. Je la ſçay au bout des doigts.

¶ Je ne ſçache qu'une ſorte de gens qui ne ſoient jamais trompez ; c'eſt ceux qui pour ne ſe fier à perſonne, ne ſe fient pas à eux-mêmes. Je renonce à tant de précaution, j'aime mieux encourir legeremēnt le riſque. En matiere grave mon calcul eſt different, & j'évite le mécompte.

¶ Les bons Officiers ſont des pieces de monnoye, que le Roy fait valoir ce qu'il luy plaît. On les paſſe à la montre & à l'empreinte. Quand on vient à les peſer ; mauvais ſigne. Le ſuccès en eſt le trébuchet.

¶ Les poltrons dans une Armée ſont une fauſſe-monnoye, qui les empêche d'avoir cours. Les trop prudens y ſont de bas-aloy ; & les rétifs, argent de billon : tout cela tire à la fauſſe-monnoye. Je la renvoye au trébuchet.

¶ On alloit executer un homme qui avoit été convaincu de fauſſe-monnoye.
On

On demanda à un Gascon ce qu'il avoit fait : Helas ! répondit-il, on le va pendre pour avoir peint le Roy, & loüé Dieu. Nos pieces de monnoye ont le Portrait du Roy d'un côté, & de l'autre ces paroles : *Sit nomen Domini benedictum*.

¶ Je ne trouve rien de plus bas-aloy que les promesses des Grands, l'esprit d'un fou, & les engagemens d'une coquette.

¶ La Cour est le païs des prétentions, & Paris le Tribunal des dupes. La bonne foy y est souvent condamnée aux dépens.

¶ On a trouvé de l'esprit à Madame de... pendant qu'elle a été belle. Elle ne l'est plus, on ne luy trouve pas du sens commun. Lorsqu'elle disoit la moindre chose pendant le régne de sa beauté, ses discours n'avoient-ils pas les yeux des auditeurs pour interprétes ?

¶ L'éducation qu'on donne aux jeunes filles de Paris ne les dispose-t-elle pas à plaire à tous venans un peu plus qu'à se bien conduire ? Un Maître à danser, un Maître à chanter, un Maître de clavessin, & la sequelle. Tout cela forme-t-il l'esprit ? Et ne gâte-t-il pas

plûtôt le cœur ? C'eſt leur apprendre, je crois, & je crois bien, à être coquettes par avance. Ce genre d'éducation réüſſit toûjours. C'eſt à Paris qu'on *éleve* bien les filles.

¶ Vous voulez, Monſieur le Marchand, que vôtre fille, que vous avez fait élever comme celle d'un Marquis, épouſe un homme de vôtre profeſſion. Suivez-vous. Elle n'en veut pas. Son éducation l'a dégoûtée de ſon état. Donnez-luy-en un autre, ou laiſſez-luy-en le choix. Elle eſt trop bien élevée, & trop parée, pour n'être à dix-huit ou à vint ans qu'une *Enſeigne de Boutique.* Vous êtes trop heureux, ſi elle ſe contente d'un homme habillé de noir, à qui un Laquais porte la robe quand il va au Palais. Ne la blâmez pas de ſa vanité. Corrigez-vous de la vôtre.

¶ Un bon Marchand de drap a ſes deux fils au College. Ils ſont logez, inſtruits, nourris & habillez comme les fils d'un Duc & Pair, dont ils ſont les camarades. Ils font toutes leurs Etudes. Les voila grands. Le pere veut réſigner du moins à l'un ſon aulne & ſa boutique. Comment traittez-vous un camarade des fils des Ducs & Pairs ? Vous

n'y penſez pas, Monſieur le Marchand! Vôtre fils a été élevé en grand Seigneur, il vivra comme s'il l'étoit. Otez-le ſeulement du College, il eſt tems, & vous allez voir chez vous un Petit-Maître.

¶ A Paris, la plûpart des gens de petite étoffe, mais bien étoffez, accoutument de bonne heure leurs enfans à tailler en plein drap. S'étonne-t-on que leurs filles donnent dans l'étoffe, & leurs fils dans le galon ?

¶ La Bagatelle & la Chimere ſont deux fauſſes divinitez, dont tout Paris fait ſes Idoles. C'eſt à leurs Autels que toute Belle porte tout au moins l'encens qu'on luy donne, ou qu'elle prend ſoin de mendier. *Belle fumée* !

¶ Les jolies femmes de Paris s'accommoderoient-elles d'être habillées tout uniment ? Leur goût veut *du pêle-mêle*, & leur choix de *l'entre-coupûre*. Jugez de la Pertintaille.

¶ Quels ſont les meubles de cabinet qui coûtent le plus chez une jolie femme ? C'eſt à point nommé ceux qui n'y ſervent de rien. Eh donc ! par tout de la Pertintaille.

¶ Un homme qui cherche à plaire par des ajuſtemens, n'eſtime guere ce

qu'il aime, & il s'en fait estimer comme une Poupée, d'un enfant.

¶ Vous n'êtes ni poli, ni propre, & vous croyez être aimé ? C'est donc à la façon *de Barbari*, mon ami.

¶ Aimer est toûjours un Verbe actif pour les femmes qui n'ont ni jeunesse, ni beauté, ni agrément ; mais il n'a plus de passif pour elles.

¶ Quand le cœur dit, j'aime, le cœur dit vrai ; mais quand la raison dit, j'aime, ou j'aimerai : ou elle ment sur l'heure, ou elle en aura bien-tôt menti.

¶ Quels sont les plus hardis menteurs ? Ce sont sans contredit ceux qui à force de mentir, croyent presque dire vrai, lors même qu'ils mentent. C'est le chef-d'œuvre du métier. Que de gens à Paris y passent maîtres !

¶ Un démenti est une recherche de noblesse. Qui en reçoit l'assignation est condamné à la prouver par exhibition de pieces, sauf le prompt recours aux voyes de fait. Faute de quoy, la dégradation en est encouruë.

¶ Deux sortes de gens parlent toûjours de leur qualité, ou de leur noblesse. Ceux dont la conduite ne ressemble en rien au nom qu'ils portent,

& ceux qui en laiſſent plus douter par leurs peres que par eux. Qui n'a la noblesſe que dans la bouche, ne la conſulte guere dans le cœur. C'eſt-là qu'elle prouve. Je m'en rapporte aux actions & aux ſentimens. Hors de là, qui dit trop ne prouve rien. Regle de nobleſſe.

¶ Un Noble de Perigord avoit porté ſes Titres à éxaminer à un fameux Génealogiſte. Il alla luy demander où il en étoit : Monſieur, luy dit le faiſeur de Génealogies, je vous trouve deux cens ans de bonne Nobleſſe. Deux cens ans, reprit le Gentilhomme ! N'appellez-vous cela rien ? Il y a des Nobles de cinq ou ſix cens ans qui en voudroient bien avoir autant. Deux cens ans ſont deux ſiécles au moins, ajoûta-t-il ; & je ſuis trop content de pouvoir, ſans mentir, en parlant de ma Nobleſſe, citer des ſiécles au nombre pluriel.

¶ Le même Génealogiſte dit à un Gentilhomme de Languedoc, qui luy avoit auſſi donné ſes Titres à éxaminer : Monſieur, vous avez cent cinquante ans de Nobleſſe bien prouvée. Cent cinquante ans, luy répondit le Gentilhomme, c'eſt toûjours cent cinquante ans. Ecoutez, gardez-moy toûjours cela en

attendant que vous me trouviez autre chose : mais je ne m'y tiens que pour le cependant.

¶ Une femme de la premiere qualité avoit épousé un des plus grands Seigneurs de Gascogne. Elle avoit beaucoup d'esprit, & la conversation legere & vive. Elle étoit habile en Génealogies ; elle en parloit souvent, & presque toûjours d'un ton critique. Elle avoit une fille, qui pour lors n'avoit que douze à treize ans. On parloit d'un homme de condition : Madame, dit la fille à sa mere, cet homme-là est-il vôtre parent ? Non, ma fille, luy répondit sa mere. Est-il cousin du Roy, reprit la petite fille ? Non vrayement, repartit la mere. Il n'est donc pas Gentilhomme, dit la fille.

¶ Je ne vois point de Noblesse, disoit un Gascon, moins obscure, & mieux prouvée, que celle d'un Secretaire du Roy. Le titre seul en est la preuve ; & vingt ans de possession du pere, ou sa mort dans la Charge, assûre à ses descendans la possession immemoriale, ou du moins l'équivalent. Voyez la force des idées.

¶ Le fils d'un Secretaire du Roy mort dans sa Charge, & un Gentil-

homme de Guyenne, diſputoient entr'eux ſur leur Nobleſſe. Tout gît en preuve, dit le fils du feu Secretaire du Roy; montrez-nous vôtre Titre primordial? Vous m'embarraſſez diablément, répondit le Gentilhomme de Guyenne; il y a cinq cens ans qu'on le cherche chez moy ſans le trouver. Vous en parlez à vôtre aiſe, continua-t-il: vôtre pere eſt mort; & vôtre premier titre eſt ſon billet d'enterrement.

¶ Je n'eſtime pas un Gentilhomme qui ne l'eſt que de par ſes peres. Je l'honore, quand il l'eſt, & de par luy, & de par ſes actions. A ceux de cette claſſe, s'il leur falloit quelque titre diſtingué, je leur en donnerois des miens.

¶ L'orgueil de l'ame ne nuit pas moins à la grande qualité, que la baſſeſſe de l'eſprit. L'un la laiſſe trop bas, quand il s'éleve. L'autre ne la laiſſe pas aſſez haut en s'abaiſſant. Serviteur aux deux extrêmes.

¶ Quand je vois qu'un homme veut être tout, parce qu'il eſt quelque choſe, ou qu'il fait le Prince, parce qu'il eſt grand Seigneur, je me récrie à part-moy, & je dis, ſi je ne chante: *La belle fuſée que je vois en l'air!* En effet, je vois bientôt retomber la baguette.

¶ Tenez-vous au deſſous de ceux qui ſont au deſſus de vous, ceux qui doivent être vos inferieurs ne s'éleveront pas juſqu'à vous par voye de concurrence. Regle de diſtance & de proportion.

¶ D'où vient que le Bourgeois fait ſi ſouvent le Gentilhomme, & le Gentilhomme, l'homme de qualité? C'eſt que les ſots font ſouvent les gens d'eſprit, mais toûjours ſotiſe tenant.

¶ Qu'eſt-ce que peut faire de plus gracieux ou de plus honnête un ſot qui ſe trouve avec des gens d'eſprit? Il ne ſçauroit, je crois, faire rien de plus honnête que de ſe taire, ni de plus gracieux, que de s'en aller. Qui ſe connoîtra *en phiſionomie*, ne luy en laiſſera pas *l'alternative*.

¶ Les paroles ſont les portraits des penſées. Peut-on parler ſans rien peindre, ni rien penſer? Je ne le demande ni aux fameletes, ni aux diſeurs de rien.

¶ Des gens d'eſprit s'aſſembloient certains jours de la ſemaine chez un homme d'un vrai mérite. On n'y parloit que de bonnes choſes, ou tout au moins, des affaires du tems. Ces Aſſemblées devinrent inſenſiblement un peu trop nombreuſes. Il s'y introduiſit des gens qui n'avoient jamais rien à dire,

& qui parloient toûjours. Je n'y puis plus tenir, dit un jour le Maître de la maison à un Gascon, & à un autre homme poli & delicat, pour qui il avoit beaucoup d'amitié & d'estime. Hé bien, luy répondit celuy-cy, faites ce qu'on fait dans les Places de Guerre, où l'on craint d'être assiegé; chassez-en les bouches inutiles. Je vous les rendrai muets, ajouta le Gascon. *Je parlerai.*

¶ Le même disoit à cet ami delicat, reservé dans ses manieres, & plus retenu dans ses discours : Vous avez tout l'esprit & toute la raison du monde. Si j'en avois autant, j'en aurois plus que vous; car j'aurois le courage de m'en servir. Si vous craignez, prenez-moy pour second.

¶ Ceux qui ont le plus d'esprit, ne sont pas toûjours ceux qui en font le meilleur usage; comme ceux qui ont le plus de bien, ne sont pas ceux qui s'en servent le mieux. L'esprit est un trésor dont peu de gens sçavent être oeconomes.

¶ Je ne juge pas du bon esprit d'un honnête-homme par la seule théorie de sa raison. J'attens son bon sens à la pratique. Rien ne prouve mieux qu'un

certain arbre eſt un Figuier, que les bonnes figues qu'il porte. Ainſi portez du fruit, ſi vous voulez que je vous croye arbre fruitier.

¶ On accuſe les gens du Païs d'être affamez de loüanges, & alterez d'approbations. Je les en loüe. *Le bien-faire* en eſt le pourvoyeur, & le mérite le Receveur general. N'avons-nous pas toûjours un pied dans la terre de prétention ?

¶ Combien de gens ont une approbation generale dans le monde, qui n'y auroient jamais été connus, ſans leurs défauts ! Les perfections ont moins d'éclat. Qui a trop de modeſtie & de retenuë, ſe met des entraves. Il ne fait pas grand chemin en peu de tems. C'eſt ce qui nous retarde ; mais dans l'occaſion, nous doublons le pas.

¶ Vous dites que vous avez des amis. Si c'eſt maniere de parler, je vous le paſſe. Si vous prenez le terme à la rigueur, tournez la phraſe.

¶ Vous ne ſçauriez douter, me dites-vous, qu'il n'y ait de vrais amis, & pour vôtre part, vous croyez en avoir quelque nombre ? Avoüez la dette. Vous êtes donc heureux, ou crédule.

¶ Lucinde a eu de la beauté & du bon goût. Elle a encore de l'eſprit & du mérite. On dit qu'elle a des amis. Elle n'a beſoin de rien. Cela peut être.

¶ A Paris, diſoit un Gaſcon, on me croit trop œconome, & au Païs, trop liberal. Pour moy, qui ſçai ma recette & ma dépenſe, je partage à part-moy le différend.

¶ On accuſe Ménedor d'aimer l'avarice. Je crois qu'on a tort. Il n'aime à frequenter que des prodigues; par tout ailleurs que chez luy, s'entend.

¶ On dit à Paris que nous aimons toûjours à faire de nouvelles connoiſſances. Pourquoy non? Nous avons un droit de preſence que nous cherchons à faire valoir. Nous ſommes en poſſeſſion de nous faire eſtimer, ou aimer, tout au moins, en nous faiſant connoître. Nous étendons ce domaine: Avons-nous tort?

¶ Un Gaſcon parloit de ſes proüeſſes. Il diſoit qu'il s'étoit trouvé à dix-huit Batailles, & à trente Sieges, & qu'il s'étoit diſtingué par tout, au vû & au ſçû de toutes nos Armées. Me voila cependant, ajouta-t-il. Je n'en ſuis pas plus avancé. Les ſuccés ont amuſé

mon ambition. La fortune a pris ſon pli dans l'intervalle.

¶ Un Gaſcon avoit mille petits bijoux, dont il faiſoit par tout montre & parade. Ce n'étoit que tabatieres, petits étuis, petites boëtes, bagues, & lorgnetes. Comme il n'y avoit rien en cela qui fût de quelque prix, on luy en demandoit aiſément, & il en refuſoit de même. On luy en fit un jour la guerre. Oh ſçavez-vous, dit-il, ſans ſe déferrer, que vous accuſez les gens du Païs, vous autres, de ſurfaire ce qu'ils donnent? Je me mets à l'abri de l'accuſation.

¶ On reprochoit à un Gaſcon qu'à force de parler il n'écoutoit perſonne. Vous le croyez donc, interrompit-il, que je ne ſuis pas attentif? Voila ce qui vous abuſe. Dés que je parle de la bouche, j'écoute des yeux. Je vois la perſuaſion avant qu'elle ſe declare; & c'eſt d'avance que je fournis la réplique à la réponſe. En fait d'éloquence, j'aime les fruits précoces.

¶ On railloit un Languedocien, de ce que les gens de ſon Païs n'aimoient guere moins la parure que des femmes. Ecoutez, répondit-il, elles & nous, nous

ne ſçaurions nous montrer, ſans être en ſpectacle au monde. Le Public ne diſtingue les gens que par les habits. Nous voulons nous faire voir du bon côté. Le Public eſt juſte, & le particulier n'eſt pas ingrat. Etonnez-vous, aprés cela, que les femmes aiment le luxe, & les Languedociens la propreté ?

¶ Un jeune Barbier de Toulouſe, bien fait, & en réputation, travailloit beaucoup, & ne gagnoit guere. Il en accuſa la trop grande ſimplicité de ſes habits. Il en prit de magnifiques pour ſon état, & il y trouva ſon compte. Ceux qui ne luy donnoient que deux ſols marquez, le voyant de cette propreté, n'oſerent plus luy donner moins de deux petites pieces. J'ai eu un bon eſprit, diſoit-il aprés. Je me ſuis fait magnifique par interêt, & dépenſier par œconomie. Cette pratique n'eſt pas moins de Paris que de Toulouſe. Et pareils Gaſcons ſont de tout Païs. Témoins les domeſtiques de bien des femmes.

¶ Madame, diſoit un Gaſcon à une Belle à qui il en contoit, & qu'il ne perſuadoit guere : je ſuis du Païs de complaiſance ; ſi vous êtes de celuy d'obſtination, nous ne ſerons pas compatriotes.

¶ Un autre disoit à une Précieuse qui ne luy répondoit que d'aprés Clelie ou Cléopatre : Madame, vous vous divinisez diablement. Rapprochez-vous un peu de l'humanité, vous ne perdrez rien au change. Je vous suis caution du produit.

¶ On montroit à un Toulousain qui avoit du goût pour la peinture, un excellent tableau qui representoit bien au naturel une belle & sçavante Joüeuse de Luth. Je ne veux plus la voir, dit-il, elle m'inquiete l'oreille par les yeux. Autant que je la regarde, je me crois sourd.

¶ Vous demandez pourquoy nous nous plaisons plus à Paris que dans nôtre Paradis terrestre ? C'est qu'icy les hommes ont moins d'esprit que nous, & les femmes autant de tendresse, & plus de bien. Nous cherchons nos avantages. C'est-là le bon goût.

¶ Je sçai bon gré à un grand Orateur qui tient mon esprit en suspens, qui me fait penser haut, qui m'associe à son génie, qui me met à son niveau, & qui me flatte en secret de l'idée, que je pense avec luy, comme luy-même. J'aime ce qui m'éleve.

¶ On parloit d'un Parasite. On disoit que c'étoit un grand mangeur de profession, qui ne faisoit jamais abstinence que chez luy. De quoy le blâmez-vous, dit un Gascon? C'est un Sosie qui soutient son caractere. Il fait son maître de tout ami qui veut être pour luy Amphitrion le veritable. Il n'en trouve pas toûjours le chemin applani. Il est à charge à la Providence huit jours de la semaine.

¶ On voyoit passer un homme de ce même caractere. Un Gascon disoit, en le voyant : voila un homme d'une morale bien severe. Comment, d'une morale bien severe, luy dit un Parisien? C'est un Parasite reconnu. Je le connois mieux que vous, reprit le Gascon. C'est un homme rigide qui s'est condamné à rendre des visites deux fois le jour aux heures des repas. Ce n'est jamais par sa faute qu'il y manque; mais il ne s'en punit pas moins. Il se condamne pour lors à jeûner. Cela n'est-il pas rigide?

¶ Un autre disoit d'un homme de cette même espece : il est quatre heures, & il n'a trouvé personne de ceux qu'il a cherchez depuis midy. Il luy faudra à souper double dose, & portion congruë.

¶ Y auroit-il à Paris autant d'importuns & autant de faineans, si on n'y recevoit aux tables que ceux qui y doivent être naturellement? C'est par là qu'on vit de rien.

¶ Un homme qui n'a point d'ordinaire chez luy, peut-il compter que personne ne le trouve extraordinaire?

¶ Je permets à un homme de bon commerce d'aller à des tables où il est reçu avec plaisir; mais passé deux fois, je veux qu'il essuye quelque reproche de n'y être pas revenu, avant que d'y aller faire une troisiéme reprise. Et si, j'éxige encore qu'il ait toûjours dequoy payer son écot. C'est à quoy toute monnoye n'est pas également bonne. Tout Parasite est pauvre de plus d'une façon. *Je ne les tiens pas riches d'esprit.*

¶ Chez des femmes qui aiment à joüer à l'ombre, un commode toûjours prêt à servir de tiers, n'est plus si incommode, quand la nape est mise. On passe l'un pour l'autre par voye d'accommodement.

¶ Les femmes ne s'accommodent guere d'un jaloux, & elles ne haïssent pas un peu de jalousie. La fin chez elles n'est pas une suite des moyens. L'humeur

meur n'admet pas les principes.

¶ Qui sont les hommes qui aiment le plus les femmes? C'est sans contredit ceux qui aiment le moins la raison. C'est du réciproque.

¶ Je ne suis pas jaloux de mon naturel, disoit un Gascon à une Parisienne qu'il aimoit. Quand je le suis, c'est du fonds d'autruy. Prenez garde au vôtre. Comment l'entendez-vous, luy répondit la Belle? Je l'entens, reprit-il, que si je n'avois pas été amoureux, je n'aurois jamais connu la crainte. Ne me rendez pas plus timide qu'il ne faut. Vous avez beau dire, repartit-elle, vous avez une disposition à la jalousie, & je veux vous en corriger. Madame, répliqua-t-il, le doute m'instruit, & le soupçon me corrige. Si vous me voulez amoureux, ne me corrigez pas trop.

¶ Nous ne sçaurions nous passer, disoit une Gasconne de quelque consideration, d'un Cocher & d'un Directeur pour nous mener; mais il y a cette difference, ajouta-t-elle, que l'un nous conduit, & que nous conduisons l'autre. Et si tous les deux nous menent, ce n'est qu'où nous voulons.

¶ Quand j'ai quelqu'un à persuader,

disoit un Officier Gascon, je le regarde comme une place qu'il me faut attaquer, & que je ne sçaurois emporter d'amblée. Mon premier soin est d'en chercher le foible, de le trouver, & d'en tirer mes usages. Cet endroit foible (chacun a le sien) une fois découvert, je fais venir l'artillerie, & je dis à part-moy : Ville gagnée.

¶ Est-ce la faute de la verité, si elle ne persuade pas, & si elle n'est pas reçuë selon ses mérites, dés qu'elle fait tant que de se laisser voir ? Ce n'est pas la faute, certainement, de la verité ; mais de ceux qui ne la sçavent pas dire, ou qui ne le veulent pas. On ment presque toûjours en disant trop vrai.

¶ La verité est simple & nuë : qui l'orne trop, la dépare ; & qui l'embellit, la défigure. C'est une Mer qui ne souffre rien d'impur, ni d'étranger. *Je me fais* Océan.

¶ D'où vient qu'on ne croit pas un menteur, lors même qu'il dit vrai ? C'est de peur de le croire quand il ment. Il a joüé son crédit à croix & pille.

¶ Il y a des gens qui ne mentent pas dans ce qu'ils disent, mais qui ne disent pas vrai dans ce qu'ils font. Peu agis-

ſent comme ils parlent. Je m'en rapporte aux gens de Cour.

¶ Les promeſſes des grands ſont de la viande à Cameleons ; il faut vivre d'air pour s'en repaître. Viande creuſe tout au plus. Le vuide en eſt le centre.

¶ Qui ſont ceux qui mentent le plus, en croyant même dire vrai ? Ce ſont les Amans qui jurent entr'eux de s'aimer toûjours.

¶ Un ſot n'eſt pas plus reſponſable d'agir & de parler de travers, qu'un boiteux de ne pas aller droit.

¶ Un Gaſcon qui avoit une jambe plus courte que l'autre, boitoit ſi bas, & traînoit un pied de telle maniere, qu'on pouvoit croire qu'à chaque pas il faiſoit une réverence. Il traverſoit une allée d'un Jardin où beaucoup de gens de ſa connoiſſance étoient aſſis ſur des bancs des deux côtez. Vous mépriſez bien, luy dit un homme qui étoit familier avec luy, ceux qui ſont de ce côté-cy. Vous dédiez toutes vos réverences à ceux qui ſont de l'autre. Attendez que je repaſſe, luy répondit le boiteux, à mon retour vous aurez vôtre revenche. Préparez-vous *au paroli*.

¶ Paris eſt pour une Coquette ce

qu'eſt l'eau pour un poiſſon, ou ce qu'eſt pour un homme du Païs, la Guerre. Chacun a ſon objet. Voila le nôtre. Qu'en dites-vous, Madame ?

¶ Le Roy eſt le centre de nos ſervices, la fortune n'en eſt que la circonference. Nous voguons entre les deux.

¶ Ce n'eſt pas tant l'eſprit que le beſoin du Païs qui nous fait buſquer fortune. Nos cadets ne la trouvent pas dans leur naiſſance, ils la font naître de leurs talens. Voila du génie.

¶ On s'accoutume ſi fort à nous regarder du côté des qualitez aimables, qu'on eſt long-tems à s'appercevoir en nous des ſolides ; & ſi, elles y ſont.

¶ Nous avons un avantage pardeſſus tant d'autres. C'eſt que nous ſommes bons à nôtre prochain comme à nous-mêmes. C'eſt à luy à le mériter.

¶ Nous nous plaiſons preſque toûjours avec ceux avec qui nous ſommes. S'ils ne nous réjoüiſſent pas, nous les réjoüiſſons, & nous avons part à la joye.

¶ Nos vertus ſont nos augures, & nos ſoins ſont nos auſpices. Nous n'allons pas aux devoirs *par cabrioles*, ni aux plaiſirs, *que par recréation*.

¶ Je ne ſçaurois me réſoudre, diſoit

un Provençal, à faire pitié ; mais je cherche volontiers à faire envie. Ces deux ſentimens ont des objets plus oppoſez qu'eux mêmes. Je tiens pour le meilleur.

¶ J'ai voulu ſouvent, diſoit un autre, m'introduire tout doucement dans le ſanctuaire de la faveur. Bien loin de m'en faciliter l'accés, on m'en a fermé les avenuës. Cela eſt allé juſqu'aux rebufades quelquefois, & toûjours patience. J'ai pris ſur moy de ne pas paroître mélancolique des mauvais ſuccés. Je ne donne point à mes jaloux le plaiſir de me voir triſte. J'aime mieux leur donner le chagrin de me voir comme content de leur bonheur. Je m'en tiens à la grandeur d'ame. Toute petiteſſe me déplaît.

¶ Qu'eſt devenu ce fameux Temple de l'honneur, où l'on n'entroit, chez les Anciens, que par la porte du mérite ? Il ne ſubſiſte plus que dans l'idée ; & perſonne n'y perd plus que nous. Je m'étonne que le Païs ne ſe ſoit pas cottiſé pour le faire rebâtir. Il me prend quelquefois envie d'en preſenter un Placet au Roy ; & pour le droit d'avis, la porte m'en ſeroit ouverte. En tout cas, dés que ce ſeroit celle du mérite, j'en au-

rois toûjours la clef. Et me voila dedans.

¶ Sçavez vous pourquoy j'ai manqué si souvent la fortune, aprés en avoir approché de si prés? C'est que lorsque j'ai vû qu'elle tournoit la tête de mon côté, je luy ai toûjours fait signe de venir jusqu'à moy. J'ai toûjours oublié qu'elle étoit aveugle. Je la croyois injuste, & je vois que ce n'est que faute d'y voir clair.

¶ Dés qu'un homme du Païs rassemblé dans ses perfections, *comme un bouton de rose*, commence à s'épanoüir aux rayons de quelque prosperité, gare la piqueure. Je ne m'en émerveille pas. L'envie est une guépe qui se jette toûjours sur un homme en fleur.

¶ La fortune nous enrôlle, & l'honneur nous tient à sa solde. Quand ses finances n'y suffisent pas, il n'y perd rien, nous le servons *gratis*.

¶ Nous avons un art singulier de semer pour recueillir. Dés que nôtre courage est en graine, prope à la semaille, nos actions sont bien-tôt en fleur, & nos esperances sont du moins des fruits précoces de la victoire.

¶ Nôtre espérance est une Aurore, &

nos ſuccés autant de Soleils. S'étonne-t-on, aprés cela, que nous brillions dans l'*interim*?

¶ Nous faiſons de nos inclinations nos Almanachs. Le preſent nous y devoile l'avenir. Nos mouvemens divers & aſſidus ſont les troupes auxiliaires du Pronoſtic, & nous tâchons de réaliſer d'avance les prédictions.

¶ Dans la criſe de nos biens, nous attendons le ſymptome des reſſources. Si elles ſont tardives, ou nous allons à leur rencontre, ou nous les forçons à doubler le pas.

¶ Mars & Venus ſont nos Etoiles dominantes. Elles ſont en conjonction pour nous, & nous ſommes en réciproque pour elles.

¶ Nous ſommes des Mauſoles reſſuſcitez, qui conſolons les Artemiſes triſtes & dolentes. Nôtre départ les tuë. Nôtre retour les ranime, & leur met le cœur en mouvement & en repos.

¶ Les hommes s'attachent à leurs amis, comme les hirondelles aux Païs où elles paroiſſent. Juſqu'au mauvais tems. C'eſt la clôture du Contrat.

¶ Les amis, à la Pariſienne, ſont des guépes qui courent à la ruche; mais

c'eſt autant qu'il y a du miel. Le profit en vûë.

¶ Les amis ſont icy de verre, ils ſe caſſent au premier heurt. Gare le choc.

¶ Une choſe m'étonne de nôtre cœur; c'eſt qu'il n'eſt pas de pierre, & ſi, il eſt d'aiman.

¶ J'ai eu un ami, diſoit un Languedocien, qui n'avoit rien qui ne fût à mon ſervice, pendant qu'il n'avoit rien, & qui me trouvoit pour lors d'un prompt ſecours à ſon indigence. Il eſt parvenu, & je ſuis demeuré. Il eſt toûjours mon ami, dit-il; mais ce qu'il a n'eſt plus à mon ſervice. Je ne ſuis pas crédule. Il faudroit, pour me perſuader, qu'il fût du moins mon ami par maniere d'acquit.

¶ Vous avez été heureux, dites-vous? vous avez fait une belle dépenſe, & vous avez eu des amis. Je l'aurois deviné. Vôtre fortune a changé, & vos amis avec elle. Je le devinerois. Vous eſperez de revenir ſur l'eau, & d'avoir enſuite des amis ſur nouveaux frais; je le prédis encore.

¶ Vous avez fait de grands biens à un homme qui eſt en bien reconnoiſſant; il en eſpere donc encore d'autres. La reconnoiſſance de ce tems-cy n'oublie

pas

pas l'avenir, en songeant au passé.

¶ Il y a des gens qui m'obligent, en voulant seulement m'avoir obligation ; mais je leur en aurois davantage, si à la pareille ils vouloient me faire oublier que je ne leur en ai point d'autre.

¶ On a dit des Parisiens, qu'il y en avoit parmi eux un grand nombre qui sçavoient mépriser le bien, & qui ne sçavoient pas le donner. C'est au contraire de nous autres, nous sçaurions le donner : mais pour le mépriser, attendez que nous soyions trop riches.

¶ Le Païs nous fournit tout ce qu'il faut pour chercher la fortune, & pour la trouver, excepté l'*Alembic*, pour en tirer la *quinte-essence*. C'est-à-dire un gros argent comptant.

¶ L'Amour & l'honneur ne s'acquierent plus, avec certitude & diligence, qu'à beaux deniers comptans. Les billets doux les plus tendres, & les Lettres de recommandation les plus fortes sont en langage du monde, comme de banque les Lettres de change. C'est celles qu'on nous écrit le moins.

¶ L'ancre la mieux employée est celle des Financiers. Ils écrivent d'or, & quand il leur plaît de parler de même,

ils font briller leurs discours, quoyque d'ailleurs grossiers.

¶ Je plains les gens qui naissent riches. Ils viennent au monde les mains pleines, ils ne sçauroient les ouvrir au travail, ni à la récompense. Leurs biens leur servent *de menotes*. Ce sont des marques d'esclavage qu'on ne nous reproche pas.

¶ Qu'est devenuë cette balance du tems passé, où l'on pesoit avec les couronnes les têtes qui y prétendoient ?

¶ Je compare certaines gens qui se tourmentent pour s'avancer, & qui se donnent pour cela des mouvemens superflus & inutiles ; je les compare à ces petites Etoiles voisines du Pôle Antartique, qui tournent continuellement depuis la création du monde, & qui ne sont pas encore parvenuës à montrer *le nez* sur nôtre horison. *Je me refuse aux avancemens invisibles.*

¶ Les montagnes qui cachent le plus d'or dans leur sein, ne sont pas celles qui sont les mieux *coëffées*, ni qui ont au dehors le plus d'ajustement. N'est-ce pas un symbole & une consolation des femmes non belles qui ont une vraie vertu dans l'ame.

¶ Les mines du Perou, plus elles cachent de veines d'or, plus elles ont au dehors la mine triste & ruinée. Autre symbole des gens qui possedent les sciences. Ils peuvent dire, comme ces mines, plus nous sommes riches au dedans, plus au dehors nous sommes pauvres. Cependant, pour vivre, il faut que le dehors fournisse au dedans. *Témoin les Pourvoyeurs.*

¶ On a dit de tout tems que la vertu & la nudité, propres sœurs, & sœurs jumeles, vinrent au monde en même tems dans le Paradis terrestre, & qu'elles vont de compagnie, sans avoir pû faire bande à part. Nous faisons mentir le Proverbe. Nous habillons toutes nos vertus, mais non pas toûjours richement, ni à la mode.

¶ Gens d'esprit, l'or dont vous enrichissez vos discours, les diamans dont vous faites briller vos idées, & les perles que vous enchassez à vos beaux sentimens, ne vous distinguent pas autant aux yeux du Public, qu'au Parnasse, où les *haillons* ne sont pas méprisez, & où la *crote* ne trouve pas de parquets à respecter.

¶ Je ne sçais si la fortune est une Etoile; mais je sçai bien que le mérite

ne l'a pas toûjours pour aſcendant. Le mien ſe la trouve rétrograde. Heureuſement il ſçait doubler le pas, & il aime la fatigue.

¶ Quand je vois qu'un beau Livre eſt admiré, & que celuy qui l'a fait, meurt de faim, je ſonge à part-moy à ces anciens Sculpteurs qui faiſoient des Idoles admirables. Tout le monde adoroit l'ouvrage, & perſonne ne ſongeoit à l Ouvrier. Chaque tems a eû ſon abus. Les pauvres en ſouffrent; & nous auſſi.

¶ Je n'envie aux grands que deux privileges. L'un, d'être haut élevé; l'autre, de pouvoir deſcendre pour acheter de l'eſprit avec des gracieuſetez, & pour pêcher de la ſcience & du mérite avec des filets d'or ou de ſoye. Le moyen d'en avoir comme eux? Ce n'eſt pas ainſi qu'au Païs nous en faiſons commerce.

¶ Les gens de Lettres ne ſont pas de bons Argonautes. On ne leur a jamais vû équiper de Vaiſſeaux, ni s'embarquer pour aller à la conquête d'une Toiſon d'or. Ils ne commercent que des idées. Heureuſement ils ont l'art de s'en repaître. Je ne ſuis pas de leur écot.

¶ Etre obligé de chercher à vivre, dans le tems qu'on voudroit étudier,

partager ſon tems entre l'étude & de vrais beſoins ; voir toûjours chez ſoy la pauvreté & la raiſon aux priſes ; s'occuper d'eſprit, & n'avoir rien : ce ſont *les épines* des gens de Lettres, où les ſciences ne font guere *leur nid*.

¶ Voulez-vous avoir des Abeilles qui vous faſſent du miel ? N'expoſez pas à un grand vent leurs Ruches. Les Abeilles ne peuvent rien où le vent peut tout. J'en tire mes conſequences.

¶ Les Cignes chantoient, à ce qu'on dit, & mélodieuſement ſur les bords du Méandre. Ils ne chantent pas ſur le bord de la Seine. C'eſt qu'ils étoient traittez là en Cignes, & qu'on les traitte icy en Oyes & en Canards. Ceux qu'on dégrade perdent la voix, ou changent de ton.

¶ Quand je vois des gens d'un mérite diſtingué, & d'une ſcience profonde, réduits à chercher leur pain, ou à ramper pour vivre, je me récrie ſur la profanation ; & j'inſulte le deſtin de ce qu'il ne m'a pas fait *remede à ce mal*. Je dis aux Pariſiens ce que diſoit aux Athéniens Démoſteſſe à l'occaſion de ce Navire ſacré, qui n'étoit employé d'abord qu'à des cérémonies de Religion, & dont on ſe ſervoit enſuite pour le commerce

le plus vil. Voila l'injustice des hommes.

¶ Je suis souvent seul, de peur d'être en mauvaise compagnie ; je prens soin de me la faire bonne au dedans de moy. Au dehors, qui en peut toûjours répondre ?

¶ Je ne sçaurois vivre Isolé, il faut que je tienne toûjours ou à quelqu'un, ou à quelque chose. Mon repos dépend du choix. Je le fais bon, ou partie à remettre.

¶ Ma raison me suffit pour bien agir, & mon esprit ne me suffit pas de même pour bien penser. Je supplée à l'un par l'autre. J'use de compensation.

¶ D'où vient que l'imagination est plus prompte & plus réveillée que la raison ? La fantaisie y gagne ; mais la conduite y perd. La gloire la dédommage.

¶ Rien ne me rend l'ame si grande, que le mépris de tout ce qui la dégrade, ou la ternit. Je la veux resplendissante.

¶ L'ame est d'autant plus dans la pureté, qu'elle est moins dans la matiere. Je la fais esprit, ou je la suspens.

¶ Quand je trouve que mon corps se mêle trop avec mon ame, je le separe. C'est à elle à faire bande à part.

¶ Un Financier s'étoit attaché un Gascon qu'il logeoit chez luy, qu'il avoit toûjours à sa table, & qu'il traînoit par tout. On demanda un jour à ce Gascon, s'il étoit à cet homme riche? Non, répondit-il, en se montrant soy-même par un geste de la main. Je suis à cet homme non riche; car je suis à moy. Mais vous logez chez luy, ajouta-t-on? J'y loge pour mon plaisir, reprit le Gascon. Il y veut trouver le sien, je luy en laisse l'honneur; mais voicy le fait, continua-t-il. Pour vous ôter l'équivoque, ce maître Cresus me talonnoit, je l'avois toûjours à mes trousses, & il m'invitoit soir & matin. J'ai cherché un moyen de me mettre à l'abri de sa persecution, je l'ai trouvé. Je suis venu loger avec luy, pour m'en défaire. Je ne suis plus importuné d'en être invité deux fois le jour. J'étois fatigué d'une sote reconnoissance que je luy jette sur le dos. C'est à luy à s'en tirer.

¶ Je suis fort reconnoissant des plaisirs qu'on me fait; mais je ne sçaurois l'être de ceux que je fais aux autres. Ce sont des dettes personnelles que chacun paye comme il l'entend. Les ingrats disent : qui a terme ne doit rien.

¶ Tous les peres, disoit un beau génie, peuvent regarder leurs enfans comme autant de creanciers incommodes qu'on paye à toute heure, & qu'on ne contente jamais. Heureux qui n'a pas contracté de pareilles dettes. Mon bien est tout à moy.

¶ Je ne sçai nul gré, disoit un autre, à une fille qui m'aime, dés qu'avec moins de bien & de naissance que moy, elle m'aime pour me réduire à l'épouser. Est-ce mon avantage, ou le sien qu'elle a en vûë? Que pourroit faire de pire contre moy un ennemi de cœur & d'inclination? Dois-je être reconnoissant du mal qu'on cherche à me faire? La sotise n'est pas mon foible.

¶ Le cœur est de la nature de l'argent comptant. Il n'est bon que quand on le donne. En ce tems-cy, donne-t-on son argent pour rien? Le cœur suit la regle du commerce.

¶ Que vous êtes coquet, disoit une jolie femme à un Gascon qui ne luy étoit pas indifferent! Il semble que vous ayiez condamné vos yeux à payer à toutes les coëffes un tribut, dont vos regards s'acquittent avidement. Vous portez la chose trop loin, répondit-il; mais

je vous avoüerai que je regarde l'air gracieux d'une jolie femme, comme un vestibule bien entendu, qui me donne, avec de la curiosité, bonne opinion de la demeure.

¶ Une Coquette montroit à un Gascon des Lettres fort tendres que luy écrivoit un homme de consideration qui étoit amoureux d'elle. Vous trichez, Mademoiselle, luy dit-il, vous ne me montrez pas les réponses, quand vous me faites voir les Lettres. Pour moy, continua-t-il, je suis de meilleure foy. Je prie toutes les Belles à qui j'écris des billets doux, de me les prêter, pour faire le plaisir entier à ceux à qui je montre les réponses.

¶ Mademoiselle, vous éludez, disoit un Gentilhomme de Languedoc à une heritiere de Paris déja majeure. Vous ne me parlez que d'amitié, quand je vous parle d'amour, & qui pis est, de mariage. Vos yeux sont mes astres, j'y vois ce qui est écrit. Je consulte, consultez à vôtre tour. Si vous êtes faite pour être heureuse, vous lirez que j'en serai de moitié. Comptez sur l'horoscope.

¶ Adieu, Mademoiselle, disoit un Gascon à sa Maitresse, la veille d'un dé-

part pour un voyage. Adieu, mon unique, ma regretée par avance. Je vous laisse vos yeux pour me pleurer, prêtez-moy mon cœur pour vous sanglotter en mon absence. *Il est homme à faire son devoir.*

¶ Sçavez-vous pourquoy nous paroissons toûjours contens auprés des Dames? C'est que tout au moins nous le sommes de nous, & de quelqu'une d'elles. En tout cas, nous payons comptant à leurs oreilles le plaisir qu'elles prêtent à nos yeux.

¶ On nous demande à tous nous autres Languedociens, d'où vient qu'étant d'un Païs aussi delicieux que le nôtre, nous préférons le sejour de Paris à celuy-là. Réponse à la question. Ce n'est pas nous qui préferons Paris, c'est luy-même qui se préfere, & nous y consentons en faveur des objets de préference, & en retribution de nous y voir preferez par la plus belle moitié du monde. Voila le vrai Paris.

¶ Pourquoy les Belles de Paris, à raison égale, aiment-elles mieux un Gascon qu'un Parisien? C'est que celuy-cy est trop fait comme elles. La difference en est plus marquée dans un Gas-

ton ; & les Belles aiment par *préciput* ces differences. Ajoutez que tout Gascon a l'art d'apprendre à toute Belle ce qu'elle vaut. C'est-là que les femmes ne sont pas rétives à l'instruction. Elles apprennent à aimer qui les aide à plaire.

¶ Elles sont faites pour nous, nous sommes faits pour elles. Le reciproque y vient de luy-même. Le naturel ne s'y oppose pas, & le penchant y vient à l'appuy de la boule.

¶ Certaines particulieres peuvent faire par forme d'entretien tantôt *plaignoteries*, tantôt *gausseries* des Gascons. Chacune en son petit particulier s'érige un Tribunal suprême dont elle se fait Presidente, & ordinairement Juge & Partie. Nous y sommes quelquefois appellez en injustice, sauf la voye d'appel. Nous nous pourvoyons à la Communauté, bien sûrs d'y gagner nôtre cause. Car, suivant la Coutume de Paris, les femmes en general ne peuvent porter plainte contre des Gascons, que pardevant eux-mêmes. Ils sont seuls Juges du fait, & ils condamnent aux dépens les *Complaignantes*, suivant l'article de la Coutume, que toute femme sçait par cœur.

¶ Si nous *changeotons* par amusement, ou par représaille, le beau sexe n'y perd rien. Tant pis pour l'une, & tant mieux pour l'autre, l'amour y gagne. Et nous les empêchons de s'en plaindre, ou de s'en vanter.

¶ Je sçai bon gré à toute Belle qui m'inspire de l'amour. C'est toûjours luy devoir des projets charmans & des idées gracieuses. Je luy passe même qu elle me donne de l'indifference, s'il le faut. C'est une tranquillité. J'aime la paresse en tems & lieu. Mais je ne pardonne pas à une beauté qu'elle me donne pour elle de la haine ou du mépris. L'un est contre moy, l'autre est contre elle.

¶ Voulez-vous un homme tout-à-fait aimable, & parfait à proportion? Choisissez-le brave & bienfait, & *habillez-luy dès manieres* de Paris une humeur Gasconne. Vous avez vôtre affaire. Faites-en vôtre profit.

¶ Madame, attaquez un Cadet de Gascogne, vous êtes belle, je vous l'offre tendre. Préferez-le, je vous le donne empressé. Perseverez, je vous le garantis fidelle. Chancelez, je vous le livre inconstant. *Eh donc*!

¶ Les femmes de Paris haïssent la

guerre, & aiment les Guerriers. Leur goût eſt militaire, & leurs deſirs ſont pacifiques. Les Gaſcons ſont, à leur gré, les démons de la Guerre, & les Anges de la paix. Eh donc! objets pour elles de préference, & elles pour eux. De là, rapport & ſympatie. L'expérience en fait foy.

¶ Si tous les Gaſcons étoient riches, les femmes de Paris n'auroient pour maris & pour Amans que des Gaſcons. Par malheur pour eux, l'interêt eſt pour elles le premier Dieu d'amour, & l'argent comptant, le ſeul Dieu du mariage. Sauf les exceptions de la regle generale.

¶ Pour vous marier à vôtre gré à Paris, ne vous embarraſſez pas de ce que vous êtes, & encore moins de ce que vous avez été. Montrez-y de l'or & de l'argent en quantité, & choiſiſſez. Carte blanche, malgré les couleurs.

¶ Ces *Arc-en-Ciel* de Paris qui font fortune, ſont comme ces mouches qui vivent dans l'ordure, & qui vont mourir ſur les fleurs. Voyez le Mauſolée.

¶ Nous avons l'ame grande ſur la gloire, & belle ſur l'interêt. Nous l'aimons par raiſon, & nous le cherchons

par besoin. S'il vient de luy-même, tant mieux pour luy, & jamais tant pis pour qui nous approche. Jugez pour qui nous plaît. Les Belles ont raison de nous souhaiter riches. Elles nous y aident aussi. Cela leur revient.

¶ Avoir du bien, c'est être riche. Avoir du cœur, c'est être brave. Nous avons l'un, nous cherchons l'autre. Nous ne voulons ni paix, ni treve qu'aprés le succés. Chaque jour nous en approche. Le tems & la patience nous en font venir à bout. Nôtre origine & nos talens sont les *arrhes* de nôtre fortune. Si vous m'en demandez *le pourquoy*, je vous en demanderai *le pourquoi non*.

¶ Nous avons pour tout de la force & du courage, hors pour souffrir les maux de nos amis, & les absences de nos Maîtresses. Les Heros ne sont pas impitoyables.

¶ Un Cadet de Gascogne vouloit persuader à une jeune Veuve, qu'elle ne pouvoit mieux faire que de l'épouser. Elle luy répondoit toûjours que son parti étoit pris, & qu'elle ne se remarieroit jamais. Jamais, luy répliqua-t-il ? Vous donnez un long terme à vôtre veuvage. Je ne crois pas qu'il l'écoute tranquil-

lement. Mais, Madame, luy demanda-t-il, quand vous voulez être opiniâtre, le voulez-vous pour long-tems? Sur ce point-là, luy répondit-elle, je le veux pour toute ma vie. Pour toute vôtre vie, s'écria-t-il! Soixante-dix ans d'obstination! Jamais opiniâtreté n'est allée si loin. Comment, soixante-dix ans, reprit-elle, que voulez-vous dire? Je veux dire, répondit-il, que vous n'avez pas trente ans, & que vous en vivrez cent, du moins je le souhaite. Voyez à quelle patience vous vous condamnez. Croyez-moy, continua-t-il, le veuvage a son mérite, quand il commence. Il a ses dégoûts, quand il continuë; & il n'a tous ses charmes que quand il finit. Je vous y attends.

¶ Un homme qui n'est pas né bête, & qui fait une vraie sotise qui luy devient nuisible, peut dire: cy git défunt mon esprit. Et qui se marie à Paris sans bonne connoissance de cause, doit dire: cy git feu mon repos.

¶ Je n'aime pas la foule, & le pêle-mêle encore moins, sur tout dans mes idées & dans mes inclinations. Je tire de la presse celles que je trie. Tout dépend du choix. C'est un art, je le rends practique.

¶ Quand j'ai quelque chose à dire, mille jolies idées, & autant de pensées delicates briguent l'honneur de mon choix. Elles s'empressent, je les suspens. Elles me minaudent, & me caressent, je ne les rebute pas. Elles sont du Genre feminin, je ne suis pas surpris que des femelles veüillent plaire. Chacune me fait les yeux doux pour obtenir la préference. Je les tire à part, & je donne la pome à la plus belle. *Je me fais Paris.*

¶ Je connois une femme maigre & seche, qui parle toûjours, & parle bien. Je la crois convertie en voix. Je sçai les Métamorphoses. Ovide la connoissoit. Je le dis d'aprés luy. C'est Canante.

¶ Un Cadet de Gascogne étoit toûjours propre & magnifique. Il n'avoit aucun bien. Chevalier, luy dit un jour un de ses amis, à la dépense que tu fais, trouve bon que je te demande quel est ton fonds? Quoy, répondit le Chevalier, tu es mon ami, & tu l'ignores? Apprens donc que l'envie & le besoin sont mes ressources. Je n'ai ni paresse, ni fierté. J'ai la gloire docile & le besoin diligent. Voila ma navigation. Je suis *bon voilier.*

¶ On

¶ On se roüille dans les Provinces, disoit un bel esprit de Languedoc. On y devient barbare. Il faut revenir à Paris ou à Toulouse, c'est tout un, pour interrompre la prescription de la barbarie.

¶ Une Precieuse faisoit des reproches en termes de Roman à un Gascon. Madame, luy dit-il, voila du stile. Je ne m'y connois pas; & je m'y reconnois encore moins. Si vous voulez que je me retrouve dans vos expressions, traduisez-moy en langue vulgaire.

¶ Nos Gasconnes ne manquent point d'esprit, & elles s'accomodent fort de ceux qui en ont; mais dés qu'on les aime, elles veulent des sentimens. Un Parisien aimoit une Toulousaine. Il ne luy disoit que de grands mots, & il ne luy parloit que par phrases. Ah que cet homme-là m'ennuye, dit-elle un jour. Je ne sçaurois plus me contraindre à luy rien dire, & encore moins à l'écouter. *C'est un Phrasier.*

¶ Une Gasconne toute jolie & toute jeune vint à Paris avec sa famille. Sa mere luy dit un jour: Ma fille, bien des gens vous demandent en mariage. Avez-vous envie de vous marier? Pour envie,

répondit la jeune fille, pas autrement; mais pour me marier, je le veux bien. Mais ne me donnez pas, s'il vous plaît, un Robier, *pour dire un homme de Robe.* Il me faut un Epetier, ou rien, *pour dire un homme d'épée.*

¶ Certain homme fort ennuyeux de son métier, s'étoit adonné à aller presque tous les jours dans une maison où il y avoit toûjours bonne compagnie. On trouva le moyen de s'en défaire, & de l'empêcher d'y revenir. Un Gascon dit sur cela : Il s'étoit fait là une mauvaise habitude, dont on a trouvé à propos de le corriger. Et pour dire, on l'a mis dehors, il ajouta : on luy a donné la clef du grand Appartement.

¶ Cet homme-là, disoit un autre de quelqu'un qui parloit bien, doit avoir un parterre dans sa bouche, & un trésor dans son esprit. Les plus belles fleurs s'entremêlent à ses discours, & les plus beaux diamans à ses pensées. Il m'offusque.

¶ D'un avare fort grossier dans toutes ses expressions, & qui ne parloit que d'or & d'argent. Il parle d'or, & il s'en faut bien qu'il soit éloquent.

¶ Un Gascon s'étoit introduit dans

une maiſon où il y avoit une fort jolie fille, & qui n'auroit pas été un mauvais parti pour luy. Elle avoit une mere qui ne manquoit ni d'eſprit, ni de raiſon. Elle ſe défia des frequentes viſites du Gaſcon, & elle le pria honnêtement de ne plus luy en rendre. *Pardy*, Madame, luy dit-il, il faut que vous m'aimiez bien. Vous faites vos partages de vôtre vivant. Vous donnez à vôtre fille tout le dedans de la maiſon, & à moy tout le dehors. J'en ai trop, & il ne tiendra pas à moy que je ne luy en retrocede une partie. Je ſuis génereux.

¶ On demandoit un jour à un Gaſcon, d'où pouvoit venir que la plûpart des gens de ſa Nation s'avançoient ſi fort ſans aucun bien, & que les Pariſiens échoüoient avec des biens, même conſiderables? C'eſt, répondit-il, que nous ne ſongeons qu'à acquerir ce qui nous manque, & eux, qu'à diſſiper ce qu'ils ont. Pour réuſſir dans ces deux projets, Paris eſt une occaſion prochaine.

¶ Un autre ſe ſervit fort plaiſamment de cette expreſſion, en voyant de jolies femmes habillées d'un air fort négligé en apparence, & fort coquet dans

le fond. Elles étoient en deshabillé, & en coëffure de nuit. Voila, dit-il, de jolies occasions prochaines.

¶ Les Bourgeois de Paris sont presque tous de l'humeur de l'avare de Moliere. Ils ne voyent pas chez eux deux chandeles allumées, qu'ils ne prennent le soin d'en éteindre une, tout au moins. Il y en eut un qui se plaignit à un Gascon qu'on en brûloit trop chez luy, & que ses enfans & ses domestiques en allumoient par tout. Donnez-leur de la bougie, luy dit le Gascon, ils luy porteront respect.

¶ On admiroit un fort beau portrait. Il étoit d'une bonne main, & on disoit devant trois Gascons qu'il étoit parlant. Parlant, dit l'un? Oüy; mais il ne vous dira rien. Il est en état violent. Ne voyez-vous pas, dit l'autre, qu'on luy a colé les levres pour l'empêcher d'entrer en conversation? Prenez-vous-en à la toile, dit le troisiéme, elle ne veut pas obéir aux mouvement des levres. La figure, comme vous voyez, ajouta-t-il, n'en souffre pas moins qu'une fille à qui on imposeroit un silence éternel.

¶ Un Espagnol a dit d'un portrait

parlant : *llega a ser violento el silencio.*

¶ Certaine femme de la Cour avoit beaucoup d'esprit ; mais elle vouloit en trop avoir. Elle avoit assez de beauté, & elle mettoit du blanc & du rouge. Un Gascon dit d'elle : Ses belles couleurs gâtent son teint, comme son esprit gâte son langage. Le postiche y est de trop. Si elle veut revenir au naturel, je m'y tiens.

¶ On a dit d'une autre Belle de la Cour : Son humeur gâte sa beauté. Un Gascon a ajouté : Et sa beauté gâte son mérite. Elle n'est qu'une équivoque.

¶ D'où vient, disoit un Normand à un Gascon, que les femmes de Paris aiment tant vôtre accent ? C'est, répondit celuy-cy, qu'elles haïssent le vôtre. Nous sommes vôtre contre-poison à l'oreille. Ce n'est pas répondre, reprit le Normand. Je conviens que nôtre accent n'a rien d'agréable, & que le vôtre choque moins ; mais je ne vois point de Gascon à Paris qui ne cherche à s'en défaire. Distinguez, répliqua le Gascon, avec les hommes, j'en conviens, ils en sont ialoux. Avec les Dames, c'est autre chose. Elles aiment l'harmonie ; & quand on aime la musette, on aime bien-tôt le

Berger. Etes-vous du Païs de la mélodie ?

¶ On demandoit pourquoy à Paris les femmes aiment tant les Gascons ? C'est, répondit un Parisien, qu'elles aiment la bagatelle ; & qu'elles n'aiment pas l'ennuy, luy dit un Gascon. *Je vous reveille.*

¶ Nous ne connoissons tous nos talens, qu'aprés que nous avons fait quelque séjour dans la bonne Ville. *Le sçavoir-faire* est un art que nous n'employons guere entre nous autres ; & *le sçavoir parvenir* en est un autre qui n'en trouve pas les moyens chez nous. Paris est une pépiniere d'occasions, que nous avons le secret de nous rendre prochaines. Elles nous aident à y passer Maîtres és Arts.

¶ Les Parisiens ne sçauroient aimer ce qu'ils estiment plus qu'eux-mêmes. De-là vient qu'ils ne nous aiment pas plus qu'il ne faut. Heureusement pour nous, les Parisiennes ne suivent pas la regle.

¶ A Paris & à la Cour on n'aime guere *de cœur* ce qu'on n'estime pas ; mais on y hait en échange ce qu'on estime trop. C'est un échange dont nous souffrons quelquefois. Il nous regarde.

¶ Personne ne connoît tout son temperament, & tout le monde le prend pour guide *de sentimens*, & pour regle de conduite. Nous n'avons nul besoin d'examiner, ni de chicaner le nôtre. Nous l'avons *au poids*. Jugez de la mesure. Nous vivrions, en cas de besoin, ou de profit, avec des crapaux & avec des grenoüilles.

¶ Ce qui me charme le plus en vous, disoit une Parisienne à un Gascon qu'elle aimoit fort : c'est que vous êtes de belle humeur. De belle humeur, Madame, s'écria-t-il ! Vous me dites une injure. Pour avoir l'humeur belle, il en faut avoir ; & je n'en ai pas, ni n'en veux.

¶ Il faut avoüer, disoit une jolie femme à un Gascon, que tous les gens de vôtre païs sont toûjours de belle humeur. Pourquoy, de belle humeur, répliqua-t-il ? Avec les Dames, le beau naturel nous suffit. Nous vous la laissons l'humeur, à vous autres. Quand vous êtes belles, elle vous sied, à certaines conditions. Nous nous en tenons avec vous à un tempérament bon & beau, & nous y ajoutons de jolies fantaisies. Il vous les faut.

¶ C'est une jolie chose, disoit un au-

tre ; que la fantaisie d'un Gascon pour une femme qu'il aime ; je la tiens heureuse, si elle a de l'esprit & de la curiosité. Vous avez l'un, Madame, donnez-vous l'autre.

¶ Un vieux Gascon voyoit souvent à Paris une jeune Dame qui n'avoit pas moins de merite que de beauté. Dans l'honnête familiarité où il étoit avec elle : Croyez-vous, Madame, luy dit-il un jour, que malgré toutes les qualitez aimables & solides qui vous distinguent, je puisse me plaire si fort avec vous ? Helas ! Monsieur, luy dit-elle, je suis vôtre amie, & je vous crois de mes amis; n'en soyons pas sur la cérémonie, & dés que je vous ennuye, croyez-moy, allez vous divertir ailleurs. Pour ennuyer, reprit-il, vous ne m'ennuyez pas ; mais si vous croyez que vôtre vertu soit si divertissante, vous vous trompez beaucoup. Je ne m'y trompe pas, repartit-elle, je n'ai jamais regardé cette vertu que vous me supposez, comme un divertissement pour d'autres ; je regarde celle que je veux tâcher d'acquerir, comme un solide pour moy. Et c'est cela même, reprit le vieux Gascon, ce solide est trop gênant. Ce qui plaît le plus dans

dans une jolie femme, n'eſt ni la ſolidité, ni la vertu. La converſation n'y perd rien, quand elle y mêle un peu de liberté, & qu'elle en donne un peu plus qu'elle n'en prend. Oh ça, Monſieur, reprit elle, je vous ai dit que j'étois de vos amies, je vais vous le prouver. Trouveriez-vous mieux vôtre compte avec des femmes de ce caractere? Croyez-vous que celles qui ſont de cette humeur choiſiſſent des gens de vôtre âge pour la laiſſer voir ſans ménagement? Tout ce qui vous plaira, répliqua-t-il; mais il en revient toûjours quelque choſe, quand ce ne ſeroit que quelque gayeté qui réjoüit. On n'en ſort pas toûjours *bredouille*, comme avec vous. Défendez-vous-en au Trictrac, repartit la Dame; mais en pareilles converſations, ne croyez pas avoir joüé de malheur, quand cela vous arrivera. Il luy avoüa qu'il conſervoit encore tout ſon goût pour les femmes; mais qu'il leur vouloit quelque choſe de galant. Elle l'aſſura bien que celles qui ſeroient galantes ne le ſeroient plus pour luy. En cas qu'il en ſoit autrement, luy dit-elle, pour toute concluſion, ſi vous oubliez le ſalut de vôtre ame, ſongez du

moins à celuy de vôtre bourſe. Hé bien, s'écria t-il, voila une gayeté. Elle me réveille. *J'ai du bien.*

¶ Un grand Seigneur de Gaſcogne, plein d'eſprit & de mérite, mais déja vieux, étoit à Paris. Il étoit noble dans ſes actions, & galant dans ſes manieres. On le croyoit riche, & toutes les femmes d'une certaine eſpece cherchoient à en faire leur conquête, par l'eſpoir de la retribution. Las & rebuté des empreſſemens affectez qu'on avoit pour luy, il s'aviſa, pour s'en défaire, de porter une bourſe vuide qu'il tiroit à leurs yeux de ſa poche avec ſon mouchoir. Il eſt vrai qu'il en avoit une autre bien remplie, qu'il étaloit aux yeux de celles qui étoient de ſon goût; & par ce moyen il ſe délivroit des unes, & il s'attiroit les autres.

¶ On nous accuſe, diſoit un Gaſcon, de parler ſouvent de nos bonnes fortunes. Qui eſt le ſot qui ſe vante du mal qu'il a fait, ou de celuy qu'il s'eſt laiſſé faire?

¶ Si c'eſt être Gaſcon, que de parler de ſoy, & à ſon propre avantage, les Pariſiens ſont nos compatriotes, & toutes les femmes ſont de nôtre païs.

¶ Nous avons la mémoire bonne, pour citer toutes les particularitez de tout ce qui nous arrive à nôtre gloire. Mais pour ce qui est contre nous, nous faisons de la Garonne & de la Loire des fleuves d'oubli.

¶ Vous voulez que je vous écoute, disoit un Gascon à un Picard, & vous me parlez de vous. C'est tout ce que vous pourriez faire, si je vous parlois de moy. Ne sçauriez-vous vous accoutumer *au parler d'esprit?*

¶ Rien n'est plus ennuyeux à la longue qu'un diseur de rien. Je n'aime en conversation qu'un homme qui ne parle que pour dire quelque chose. Je n'en exige pas tant de la plûpart des femmes. Le silence seroit trop long.

¶ Les Parisiens sont jaloux, quand nous sommes delicats. Nous convenons de l'un, ils ne conviennent pas de l'autre. C'est aux Belles à juger de la bonne foy.

¶ Les femmes se font une honte d'être jalouses, & un mérite de l'avoir été. Les Parisiens sur ce point sont femmes, comme elles. Ils ne sçauroient être hommes comme nous.

¶ Nous traittons nos obligations comme nos dettes. Les petites, nous les

payons comptant, ou *Jean qui ne peut.* Les médiocres à la premiere commodité. Les grandes, chaque jour quelque monnoye en acquit de la somme principale; & aprés le payement complet, nous continuons au creancier son hypotheque sur nôtre reconnoissance. Nous n'y admettons pas le droit de prescription. Jamais ingrats. Pas même dans nôtre haine.

¶ Je suis venu à Paris jeune, & sans bien, disoit le Financier Crezon. Je m'y suis poussé. J'y ai fait fortune. A peine m'y suis-je trouvé en fonds, que tous mes compatriotes de connoissance sont devenus mes emprunteurs. Honteux d'abord de refuser, je leur ai ouvert la bourse. La réïtération m'a corrigé de l'habitude; & le défaut de remboursement m'a guéri de la honte du refus.

¶ Lorsque quelqu'un que j'estime me vient emprunter de l'argent, si je n'ai pas le courage de luy en refuser, je le prie bien honnêtement de me rendre ou l'argent, ou l'ami, & qu'il m'en revienne du moins quelque chose. Est-il juste de perdre les deux?

¶ J'ai lû dans un bon Livre, disoit

un Banquier de Toulouse, qu'une legere somme prêtée faisoit un debiteur, & une grosse, un ennemi. J'évite de donner mon argent pour me faire haïr. C'est ce qu'on peut avoir par tout *gratis*. Pourquoy l'acheter ?

¶ Il n'est pas bien agréable d'emprunter, & il est fort incommode souvent de payer. J'évite l'un, de peur de l'autre. *J'ai antipathie* pour les deux.

¶ J'ai de l'argent, & j'ai un ami. J'ai quelque besoin de mon argent, & il en a un besoin veritable. Je luy en dois la préference; mais à son tour il me devra ma préference, mon argent & le sien.

¶ La reconnoissance est un tribut que les gens du païs payent toûjours au plaisir déja fait; celle des Parisiens ne s'en acquite qu'en vûë de l'avenir. Leur cœur n'a point de mémoire. L'oubli d'un bien reçu est la plus noire des ingratitudes. J'en ai tout au moins du souvenir.

¶ Je suis homme de Guerre, disoit un Gascon appellé *Jacques*. Je me suis trouvé à quelques batailles, & j'ai vû bien des Sieges. Le bonheur m'en a voulu. Je n'y ai pas eu la moindre égratignure. Je suis en vie. En quelque endroit

de mon corps que j'eusse été blessé, je serois mort. Le cœur se fût trouvé à l'ouverture de la playe, *& Jacques déloge.*

¶ Un Gascon aimoit une fort jolie fille qui avoit l'esprit doux, & l'ame noble. Elle travailloit à l'aiguille devant luy. Elle se piqua. Il fit un cry. Ah! Mademoiselle, s'écria-t-il, que faites vous? Voulez-vous vous tuer? Ne sçavez-vous pas que toute blessure au cœur est mortelle? Et vous avez de l'esprit jusqu'aux ongles, & du cœur jusqu'au bout des doits.

¶ Un autre se donnoit quelques petites libertez auprés d'une femme qu'il aimoit. Aprés luy en avoir fait quelques reproches, elle luy donna bien sec sur les doits. Ah! Madame, s'écria-t-il, que faites-vous? Vous me battez? Si vous voulez me bien punir, battez-vous vous-même. Je sentirai encore plus le mal que vous vous ferez, que celuy que vous me faites.

¶ Voulez-vous sçavoir à quel point nous sommes braves? Nous aimons bien la vie, & nous la sacrifions à l'honneur. Jugez de la gloire. Elle vous dira quelle est la valeur.

¶ La France ne sçauroit faire des conquêtes, qu'elles ne luy coûtent cher.

Elle y perd des Gaſcons. Ils en ſont les bons Ouvriers. Ils en payent le chef d'œuvre.

¶ Nous aimons en guerre à maſſacrer & à détruire ; mais en paix nous ſommes amis de nous & du Genre humain.

¶ Tous mes peres ont été *Chevaleureux*. J'en deſcens en ligne droite. Je me ſens leur fils, & je me le fais ſentir ſous les armes. Avis aux ennemis du Roy, & aux miens.

¶ Avez-vous remarqué qu'il y a eu des Heros en France depuis que la Gaſcogne eſt ſur pied ? & qu'il y en aura autant qu'il y aura de Gaſcons. C'eſt la pépiniere.

¶ Mon pere étoit Capitaine, je ſuis Lieutenant. Jugez de l'épée.

¶ Nous avons le cœur tourné à la Guerre en ligne droite, & aux plaiſirs obliquement. Le premier penchant l'emporte.

¶ Nous ſommes dans nos Terres bons voiſins, mauvais ſur les frontieres de l'Etat. *Eh donc !* pacifiques & militaires.

¶ Je remarque, diſoit un Officier Gaſcon, que la plûpart des Guerriers des autres Nations, ſont des Soſies ;

qui se font du cœur par raison, ou des moutons qui suivent qui les guide. Que de motifs dans les Combats! Les autres n'ont qu'une valeur de réflexion, & nous, d'habitude & d'origine.

¶ Quand je songe, hors de l'occasion, disoit un autre, que je suis *Capitaine*, je ne fais pas *le Soldat*, quand je m'y trouve, j'en reprens le titre; & *le Soldat* y conserve au Roy *le Capitaine*. L'un sauve l'autre. Et en faveur de la victoire, je joins à l'espérance le droit d'y revenir. *C'est aimer le métier.*

¶ En fait de Guerre les Parisiens sont Nouvellistes de profession & d'habitude. Ce qu'ils aiment le mieux, c'est d'en discourir, & nous, d'y courir.

¶ La plûpart des autres braves le sont d'idée, de parole, ou de raisonnement. Ils forcent la nature, & nous la fortifions. *Le Païs influe.*

¶ Les François sont braves; mais quand les autres sont Guerriers d'étude, ou de profession, nous le sommes nous autres de tempérament & de naissance. Tous ceux du païs sont Gens-d'Armes en naissant. *C'est païs de Chevalerie.*

¶ On demandoit à un Chevalier Gascon, de quel Ordre étoit sa Chevalerie. De la veritable, répondit-il. . Il y a, continua-t-il, des Chevaliers de divers Ordres ; mais nous autres, nous sommes Chevaliers *de cœur & d'épée.*

¶ On parloit d'un Officier qui avoit la réputation d'être un peu poltron, & qui vouloit aller toûjours à la Guerre. Cet homme-là, dit un Gascon, eût été un bon Religieux, il mortifie bien ses passions. Pour moy, ajouta-t-il, si j'avois peur de mon ombre, je ne me mettrois jamais au Soleil.

¶ Un Chevalier de Gascogne contoit ses raisons à une petite innocente de Paris. Il luy disoit qu'il n'aimoit qu'elle, & qu'il l'aimeroit toûjours uniquement. Vraiment, luy dit-elle, si cela étoit vrai, nous serions bons amis ; car je serois fort aise, Monsieur le Chevalier, que vous voulussiez m'aimer comme cela: Et tout le monde dit que vous aimez toutes les Belles, & que vous allez de l'une à l'autre bien aisément. Ah quelle calomnie ! s'écria le Chevalier. Eh vous le pouvez croire ? Oüy vraiment, repliqua-t-elle, je le crois. Et moy, répondit le Chevalier, pour vous convain-

cre, je vous ferai voir dans Paris une vintaine de jolies personnes, dont chacune vous dira que je l'ai aimée bien fidellement. Cela est-il possible, reprit la jeune Agnés ! Je vous assûre que je ne l'aurois jamais cru.

¶ Un autre entretenoit de sa passion une jeune personne de ce même caractere. Ecoutez luy dit-elle, vous ne me persuaderez jamais que vous m'aimez. Vous avez dit vous-même que vous aviez les portraits de toutes vos Maîtresses. Je vous y prens. Avez-vous le mien ? Comment, le vôtre, reprit-il ? Je n'ai les portraits que de celles que j'ai aimées, & que je n'aime pas. Je ne les fais peindre que lorsque je ne les aime plus. Ah ! reprit-elle, si nous parvenons à nous aimer, dés que vous voudrez mon portrait, je vous rendrai le vôtre.

¶ On disoit à une fort belle fille de Montpellier, qu'elle devroit souhaiter de voir plûtôt son Amant mort, qu'infidelle. Non pas, s'il vous plaît, reprit-elle brusquement. S'il vivoit, & qu'il me quittât un jour, il pourroit revenir l'autre. Et s'il étoit mort. point de retour. *Qu'il vive.* J'ai peur des morts.

¶ Les maris de Languedoc, demandoit une Parisienne à une femme de Montpellier, se dégoûtent-ils, comme icy, de leurs femmes? Madame, luy répondit-elle, ils s'en lassent souvent; mais ils ne s'en dégoûtent guere. Ils rendent justice à nôtre humeur & à nôtre proprete.

¶ Une fille de Paris demandoit à une Gasconne, comment on pouvoit quitter un Amant qu'on avoit aimé. Celle-cy répondit : comme on quitte un habit qu'on a trop porté.

¶ Le Baron de Croustillac étoit un facétieux qui rioit de tout, & qui faisoit rire tous ceux avec qui il s'entretenoit. Il étoit bien fait de sa personne, & il avoit au souverain degré ce qu'on appelle l'esprit de bagatelle. Il s'étoit rendu si agréable par là, qu'hommes & femmes recherchoient également sa societé. Il n'aimoit pas trop à boire; & pour peu qu'il eût bû, il y paroissoit. Il avoit dîné un jour chez un Traiteur avec des Bûveurs de profession, qui luy avoient fait doubler la dose. Ils ne sortirent de table, que pour aller à l'Opéra, bien résolus de revenir encore souper ensemble. Ils vont se camper à l'entrée du Parterre.

Le Baron se tint vis-à-vis sur l'escalier. Tout le monde le connoissoit, & il connoissoit tout le monde. Il bredoüilloit quelque plaisanterie à tous ceux qui passoient. On voit entrer une fort jolie personne, c'étoit la femme d'un homme qui étoit dans les Affaires, & qui s'y étoit déja enrichi. Baron, luy dit un des Convives, voila ce qui s'appelle une jolie femme. *Cadedy*, répondit le Baron, je le vois comme toy, & je le sçai encore mieux. Elle ne m'est pas cruelle, & la coquine me traite favorablement. Il ne l'avoit jamais vûë en particulier, & il en parla dans son vin, comme s'il étoit tout du mieux avec elle. Le mari y étoit par hazard. Il étoit jaloux, & il entendit tous les jolis contes qu'en fit le Baron. Il n'en falloit pas tant à un riche bourru, qui étoit toujours possédé de sa jalousie. Il se tint à l'Opéra avec beaucoup d'impatience. Il luy tardoit qu'il fût fini, pour faire une sortie à sa femme. C'est à quoy il ne manqua pas, dés qu'elle fus rentrée chez luy. Il l'insulta, & il luy dit avec les paroles les plus outrageantes, ce que le Baron avoit dit d'elle. Elle eut beau protester & jurer qu'elle ne l'avoit vû qu'en pu-

blic, rien ne pouvoit ni le desarmer, ni le fléchir. Elle ne voulut de son côté, ni souper, ni se coucher, qu'elle n'eût parlé devant luy au Baron. Elle envoya chez luy. On répondit qu'il soupoit en Ville, & qu'il ne reviendroit qu'à deux heures aprés minuit. Il s'étoit retiré un peu plûtôt, la Dame en fut avertie. Elle voulut y aller, & y entrainer son mari à toute force. Il s'en défendit; mais il l'aimoit, & elle le menaça de le quitter, s'il luy refusoit cette justice & cette satisfaction. Ils y allerent. Le Baron s'étoit couché en arrivant. Il dormoit; mais il fallut leur ouvrir. Ils entrent dans la chambre. La Dame outrée tire son rideau, & l'éveille, quoyqu'avec peine. Monsieur, luy dit-elle, me connoissez-vous? Oüy, Madame, luy répondit-il en bredoüillant. Pourquoy non? Elle luy répete tout ce que son mari luy avoit entendu dire à l'Opéra. Quoy! repartit-il, j'ai dit cela, moy? Oüy, répliqua le mari, toujours furibond: vous l'avez dit, & je l'ai entendu. Vous l'avez entendu; & je l'ai dit? Il faut donc que cela soit; mais d'honneur, je ne m'en souviens pas. Mais, reprit la Dame, vous devez

vous souvenir, si de vôtre vie vous m'avez vûë qu'aux spectacles, ou aux promenades. Ecoutez, Madame, dit le Baron : vous m'en demandez beaucoup. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je ne mens jamais ; & si je l'ai dit, il faut que cela soit vrai. Je vous donne le bon soir. Il se tourne de l'autre côté, & il se rendort. Le mari vit bien en quel état il étoit. Il demanda pardon à sa femme, & il luy avoüa qu'il étoit bien persuadé que le vin seul avoit parlé dans tout ce qu'avoit dit le Baron.

¶ Qui ne sçauroit dire les choses comme elles sont, peut-il passer pour homme qui ne ment pas ? La verité dans la bouche de qui a bû ne perd-elle rien de son nom ? Je la tiens tout au moins défigurée. Je la veux entiere, ou rien.

¶ *Dans le vin la verité.* Maxime reçuë ; fausse dans le propre, vraye dans le figuré. Vous parlez, & vous avez trop bû. Vous parlez trop pour dire vrai. Vous êtes bûveur, & vous jugez du vin. S'il est pour vous, je vous crois sincere ; si vous n'en bûvez pas, je ne suis plus persuadé.

¶ Combien de gens negligent leur

anté, pour trop boire à la ſanté des
utres ! Je m'en rapporte aux Allemans.
ls ſont Juges *en competence.*

¶ Venez me voir demain matin, lit à un Gaſcon un homme de qualité, qui avoit à luy parler. De quel matin vous irai-je voir, dit le Gaſcon ? Eſt-ce du matin de robe, ou d'épée ? Chaque profeſſion a ſes noms differens pour la même choſe. Le matin du Magiſtrat commence à ſix heures, continua-t-il, & finit à huit. Hé bien, reprit l'homme de qualité, le matin commence chez moy à neuf heures, & ne finit qu'à midy bien ſonné. Vive l'épée, repartit le Gaſcon : elle n'a guere d'heures induës.

¶ Je ne blâme pas plus un homme d'être opiniâtre, qu'un autre de ne voir pas loin. La faculté de voir eſt-elle moins differente dans l'eſprit, que dans les yeux ! Quand je comprens, qu'un autre comprenne, ou non, c'eſt ſon affaire.

¶ J'ai cru certaines choſes que je ne crois plus. Je n'en croyois pas d'autres, que je crois. En fait de perſuader, rien ne le ſçait mieux que le tems. C'eſt le vrai Profeſſeur de Rhétorique.

¶ Une Dame de Languedoc étoit à

Paris. Elle aimoit à joüer, & elle joüoit gros jeu. Elle étoit un jour dans une partie de Lansquenet des plus fortes. Un jeune étourdi de sa connoissance vint se planter derriere elle. Il luy annonçoit sa carte à tous momens; & à force de la nommer, elle paroissoit de tems en tems. Elle le prit pour un oiseau de mauvais augure. Dans le courant du jeu sa carte ayant été faite, elle reprit un sept. A quatre ou cinq cartes de là, voila le sept, dit mon étourdy, avant que la carte fut tournée. Il se trouva que c'étoit en effet un sept. Et de quel trou sortez-vous, luy dit-elle? le prenant pour un hibou qui luy prédisoit malheur.

¶ On s'étonne qu'en voyant joüer des gens, même indifferens, également connus, ou inconnus, on s'interesse plus pour les uns que pour les autres. N'y a-t-il pas quelque chose qui plaît, ou qui déplaît dans toutes les phisionomies? Leur difference fait celle des inclinations.

¶ Chacun a sa chacune, ou veut l'avoir, disoit un Gascon. L'a-t-il trouvée par choix, ou par hazard? Il s'y tient. S'il croit que c'est la sienne, & qu'il la quitte, je le declare volage. S'il cherche

cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, & qu'il ne la trouve pas, dequoy le blâmez-vous? S'il cherche encore: dans cette perseverance, l'appellez-vous inconstant? Il en appelle, & je me fais partie intervenante. J'aurois peur du préjugé.

¶ J'aimois une jolie personne, disoit un autre. Je la croyois d'abord faite pour moy. J'ai vu qu'elle se croyoit faite pour d'autres, je me suis pourvu, & elle aussi. Le cœur est un aiman qui ne cherche qu'une Etoile. Tout Astre n'est pas le sien. Rien ne le fixe que son Pôle.

¶ Vous m'appellez inconstant, disoit le Chevalier de Tendrignac, parce que je vais de l'une à l'autre. Donne-t-on ce nom à quelqu'un qui voulant acheter une bague, en essaye vint ou trente, pour trouver au vrai celle qui luy est propre? J'ai l'esprit de comparaison.



¶ Quand je compare l'état d'un indifferent à celuy d'un amoureux, j'opte le premier; mais j'en ai honte, & je me crois sot. Pour le second, je le crois fou, & j'en ai peur. Ce n'est pas en cela que nous sommes les fous les uns des autres.

¶ Je n'appelle pas bon un homme foible

qui n'a ni la force, ni le courage de faire une malice. Je l'appelle imbécile, Je crois luy donner son nom.

¶ Vous êtes parvenu, disoit une Dame de Paris à un Gascon qu'elle aimoit beaucoup, à n'avoir plus de mérite à dire toujours vrai. Vous ne sçauriez plus mentir, quand vous le voudriez. Vous ne craignez pas, je crois, qu'on vous fasse le même reproche, luy répondit-il. Le sexe & l'habitude vous en mettent à couvert.

¶ Il y a peu de femmes à Paris, disoit un Gascon, à qui il ne soit défendu, en parlant d'elles, de dire toujours vrai, sur peine de léze réputation.

¶ Bien des femmes peuvent dire vrai, en parlant de leur esprit & de leurs manieres; mais il n'y en a guere qui le puissent en tout honneur, quand elles parlent de leur cœur & de leur conduite. Sur leur âge, *amnistie*.

¶ Un mari peut-il souhaiter à Paris, que sa femme ne luy cache rien? Son repos dépend de ce qu'il ignore. Il l'estime peu, s'il la croit entierement sincére.

¶ Un Gascon n'avoit avalé, un jour gras pour son dîné, que deux œufs frais.

Il en étoit tombé sur sa cravate. Le premier qui s'en apperçut luy demanda ce qu'il avoit mangé. Un Poulet, répondit-il. Il y paroît, repliqua-t-on; mais c'étoit un poulet en herbe, le jus en paroît encore sur vôtre cravate. Est-ce, répondit-il, parce que vous y voyez un peu de jaune d'œuf? Ne vous en étonnez pas. J'avale toujours quelques œufs frais à mon dessert. Cela me facilite la digestion.

¶ Deux Gascons disoient qu'ils étoient fort bien dans leur Auberge. Un Parisien leur demande combien ils donnoient par repas. *Huit bons sols de Dieu*, répondit l'un. Comment, huit sols, reprit le Parisien? Et à huit sols par repas vous êtes bien? Fort bien, répondit l'autre; mais si vous nous disputez la symétrie des plats, vous n'y trouverez pas vôtre compte.

¶ J'ai un bon pere, disoit à Paris un Toulousain, qui ne me laisse manquer de rien icy. La verité est qu'il est noble, qu'il m'aime bien, & qu'il est riche. Combien vous donne-t-il, luy demanda-t-on? Vint sols par jour, répondit-il, deux habits par an, & trente sols par mois pour les menus plaisirs. Com-

bien de fois la semaine, luy dit un Parisien, allez-vous pour cette somme à la Comédie & à l'Opéra ? *Je suis reçu gratis*, répondit le Toulousain, *à tous les concerts publics*. Et vous autres Parisiens, vous me donnez assez la Comédie, sans qu'il m'en coûte rien.

¶ Un grand Seigneur de Gascogne étant à Paris, avoit un assez beau cheval de Selle qui ne luy servoit de rien. Il dit à son Ecuyer de s'en défaire. Un Capitaine de Cavalerie en fut aussi averti. Il alla voir ce cheval pour l'acheter. Il en fut content. Il en demanda le prix. L'Ecuyer répondit qu'il falloit s'adresser pour cela à Monseigneur ? mais, Monsieur, luy dit le Capitaine, je n'ai pas l'honneur d'être connu de luy, & il n'est pas naturel que je m'adresse à luy-même, pour sçavoir combien on veut de ce cheval. Monsieur, répondit l'Ecuyer, c'est sa maniere. Il ne trouveroit pas bon que je fisse ce marché sans luy. Vous ne courez d'ailleurs aucun risque, ajouta l'Ecuyer, Monseigneur aime les gens de mérite, & sur tout les Officiers. Il vous recevra fort bien, & il vous donnera son cheval à meilleur marché qu'à un autre.

L'Officier se laissa persuader. Ils vont ensemble dans l'Appartement du Seigneur Gascon. L'Ecuyer entre le premier. En approchant de luy : Monseigneur, luy dit-il, voila un Officier qui vient acheter vôtre cheval. Un Officier, répondit le Seigneur, tant mieux, voila ce qu'il nous faut. C'est comme cela que je les aime. Qui êtes-vous, Monsieur, dit-il à l'Officier ? Monsieur, répondit-il, je suis Capitaine de Cavalerie. Y a-t-il long-tems que vous servez le Roy, luy demanda le Seigneur ? Monsieur, répondit l'Officier, il y a dix ans. Dix ans, reprit le Seigneur, cela est bon ; cela commence à s'appeller une date. J'ai servi le Roy, moy, trente bonnes années, & je l'ai bien servi, mais ce qui s'appelle bien, avec approbation & récompense. Monsieur, je le crois fort, repartit l'Officier. Vraiment, répliqua le Seigneur, vous le pouvez croire tres fort, le Gouvernement & les pensions dont je joüis en font foy, je pense. Je vous en souhaite autant. *Tenez*, Monsieur, dit l'Officier, vous avez bien de la bonté. Oüy, assurément, reprit le Seigneur, j'en ai, de la bonté ; & qui plus est, j'en ai pour vous.

Que vous ſemble de mon cheval ? Monſieur, repondit l'Officier, ce cheval eſt beau, & je le crois bon. Vous croyez bien, reprit le Seigneur, & vous me parlez en honnête-homme, j'aime cela. Il ne s'agit que du prix, dit l'Officier. Je le ſçais bien, dit le Seigneur ; mais pour le prix, avez-vous monté mon cheval ? Non, Monſieur, répondit l'Officier. Hé bien, dit le Seigneur, vous n'y penſez pas. Je veux que vous le montiez, & vous verrez bien ce qu'il vaut vous-même. Mon Ecuyer, ajouta-t-il, donnez mon cheval à Monſieur le Capitaine, qu'il le monte. Faites-luy donner mon beau harnois. Allez, Monſieur, montez mon cheval, & rendez-moy réponſe. L'Officier alla monter le cheval, & il revint. Hé bien, luy dit le Seigneur, qu'en dites-vous ? Monſieur, répondit l'Officier, j'en ſuis fort content. Ce cheval répond bien à tout ce qu'on luy demande, & on ne le recherche pas inutilement. Hé bien, reprit le Seigneur, voila comme j'aime qu'on me parle. Mon Ecuyer, vous m'avez trouvé là l'homme qu'il me faut. Monſieur, dit l'Officier, je tâcherai de mériter vôtre approbation. Permettez-

moy de vous demander combien vous voulez vendre ce cheval. Combien, reprit le Seigneur ? Ecoutez, vous êtes honnête homme, parlez-moy de bonne foy. Vous avez passé l'hyver à Paris ? Oüy, Monsieur, répondit l'Officier. Vous avez été souvent à la Comédie & à l'Opéra ? Assez souvent, répondit l'Officier. Vous y avez mené quelquefois des femmes ? Quelquefois, répondit encore le Capitaine. Vous leur avez donné quelquefois à manger à Paris & à la Campagne ? Cela m'est arrivé quelquefois, dit encore l'Officier. Ne sçai-je pas comment tout cela se fait ? J'ai été jeune, voyez-vous, & du monde, autant qu'un autre. Cela étant, avoüez qu'un Officier qui a passé ainsi l'hyver à Paris, n'a pas plus d'argent qu'il ne luy en faut pour entrer en Campagne. Cela est bien vrai, Monsieur, répondit l'Officier. Hé bien, reprit le Seigneur Gascon, de quoy vous avisez-vous donc, de demander obstinément le prix d'un cheval que vous ne sçauriez payer, sans vous incommoder ? Tenez, finissons, prenez mon cheval, servez-vous-en ; & à vôtre retour de la Campagne, vous pourrez dire à coup sûr ce qu'il vaut.

Le Capitaine surpris de cette générosité, voulut s'en défendre; mais il fallut en passer par là. Il emmena le cheval, il luy rendit de fort bons services, & il luy sauva la vie dans une occasion. Il en rendit compte au Seigneur Gascon par une Lettre. Il ne l'eut pas plûtôt reçuë de la main de l'Ecuyer, qu'il en fut penetré de joye. Hé bien, mon Ecuyer, dit-il, aprés l'avoir lûë, ce qu'il m'écrit ne vaut-il pas bien ce que j'ai fait? Et mon cheval vaut-il la vie qu'il luy a sauvée? Enfin l'Officier revint aprés la Campagne. Son premier soin fut d'aller chez le Seigneur Gascon. Voila, luy dit celuy-cy, dés qu'il le vit, ce qui s'appelle sçavoir vivre. Vous me deviez cette visite, & j'aime qu'on me rende ce qu'on me doit. Monsieur, dit l'Officier, je vous dois de plus cent pistoles. Vôtre cheval les vaut bien. Ordonnez à vôtre Ecuyer de les prendre. Vous êtes un étrange homme, reprit le Seigneur. Un Officier a-t-il de l'argent de reste, quand il revient passer l'hyver à Paris à la fin de la Campagne? Que deviendroient les petites parties de Comédie, d'Opéra, de repas & de promenades? Laissez-moy conduire cela. Di-

vertissez-vous

vertissez-vous pendant l'hyver, & nous en parlerons vers le Printemps. La chose se passa encore de même qu'au premier départ pour la Guerre. Le Capitaine alla prendre congé de luy. Il fut tué malheureusement dans cette Campagne, aprés avoir fait des actions d'éclat. L'Ecuyer en reçut la nouvelle. Il en fit part à son Maître, la larme à l'œil. Ah quelle perte, dit le Seigneur Gascon, que j'en suis touché, que je le plains! Il ajouta mille regrets; & puis revenant tout d'un coup à luy-même: au bout du compte, dit-il, j'ai tort de m'en affliger tant. Il m'auroit persecuté toute sa vie pour me faire prendre l'argent de mon cheval. M'en voila quitte.

¶ Etre Gascon, disoit un homme du païs, c'est avoir un mélange heureux de vertus d'éclat & de défauts agréables & commodes. Tout plaît en nous, jusqu'aux imperfections.

¶ Les Amans fidelles ne s'aimeroient pas si long-tems, s'ils n'étoient par-cy, par-là les dupes les uns des autres.

¶ Je plaindrois une femme de mérite qui auroit à la fois de l'amour & de la vertu, si je ne sçavois qu'elle n'aura pas long-tems les deux ensemble. Je sçais

même à coup sûr lequel des deux l'emportera. Je devine, & si, je ne suis pas Astrologue.

¶ Y auroit-il de l'amour à Paris, s'il n'y avoit point d'amouretes ?

¶ Y auroit-il parmi les femmes autant de coqueterie, s'il n'y avoit pas tant de vanité ? Celles qui aiment le luxe haïssent-elles l'amour ? Que vous en semble ?

¶ Combien de femmes se font de leurs vices une couronne, que tant d'autres tâchent en-vain de mériter ! C'est un triomphe pour elles, que la vertu ne leur promet pas. O tems ! O mœurs !

¶ Tout le monde sçait & dit, qu'il n'y a point d'éternelles amours ; & il n'y a point d'Amant qui puisse souffrir qu'on cesse de l'aimer, pendant qu'il aime encore. Ce n'est pas tant l'amour qui le trouve mauvais, que l'amour propre. C'est à celuy-cy que tous les Amans sont fidelles.

¶ Qui craint toûjours d'être trompé, mérite de l'être. En amour cette crainte est bien fondée. D'où vient que les femmes y font voir tant de hardiesse & de courage ? Dés que c'est une foiblesse, je ne le demande plus. Le defaut de

timidité en elles n'est ni force ni vertu. Jugez du reste.

¶ La jalousie est un art de deviner qui rend habiles en pronostics ceux qui ont un interêt vif de découvrir ce qu'on leur cache. C'est la science des Augures, & c'est une alliance avec les Astres. Un Espagnol illustre l'a exprimé en ces termes: *En agueros los Amantes affinidades tienen con los Cielos.* Les Amans, pour deviner, ont des liaisons étroites avec les Astres.

¶ Y a-t-il quelque chose de plus difficile garde, qu'une belle fille à marier, & qu'on ne marie pas? Les formalitez y courent de grands risques.

¶ Un Gentilhomme du voisinage de Toulouse, riche & déja vieux, n'avoit qu'une fille qui se trouvoit un grand parti. Il vouloit bien la marier, & elle vouloit bien de son côté être mariée. Elle avoit fait un choix qui n'étoit pas du goût du pere, & elle trouvoit encore moins du sien celuy que son pere luy destinoit. Une nuit le pere fut obligé de se lever pour quelque besoin, quelques heures aprés que tout le monde fut couché chez luy. Il passe devant la chambre de sa fille, qu'il aimoit tendrement.

Il marchoit sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller. Il entrevoit que la porte en étoit ouverte, il prête l'oreille. Il entend un Dialogue entrecoupé, & à demi muet. Il se douta, sans trop de peine, de tout ce qui en étoit. Il va se munir d'une lanterne sourde, & il se glisse dans la chambre à petit bruit. Il surprit la mignone avec son Amant. Loüé soit Dieu, leur dit-il, voyez, je vous prie, quand deux personnes s'aiment. Ils voulurent, dans leur trouble, chercher de mauvaises raisons. Allez, allez, mes enfans, leur dit le bonhomme, puisque vous voila ensemble, tenez-vous-y. Il sort. Il ferme la porte à double tour, & dés que le jour parut, il fit appeller le Curé & le Notaire. La nôce se fit sans autre appareil. Le pere y trouva son compte. Il luy en coûta beaucoup moins; & les Amans n'eurent pas besoin de presser le tems de la cérémonie, ni d'en essuyer les formalitez.

¶ Tout le monde dit que rien n'est plus rare à Paris, que l'argent comptant pour qui n'en a pas sa provision; & moy, je soutiens, disoit un Gascon, que rien n'y coûte si cher, que le tems. Témoin celuy qu'on passe dans des Fiacres, & chez les Traiteurs.

¶ Voulez-vous avoir bon marché du tems, n'en donnez pas à des choses inutiles, & employez utilement celuy qui vous est donné. *Voila le trafic.*

¶ On croit toûjours avoir du tems de reste pour les devoirs, & on craint d'en manquer pour les plaisirs. C'est une phrase bonne à tourner.

¶ De toutes les pertes, la plus ordinaire est la plus irréparable, & la moins sensible. Le tems perdu ne revient, ni ne se répare. Qui est-ce qui n'en perd ? Et qui est-ce qui le regrette ? Ceux qui en connoissent le prix. C'est un bien qui est également à tout le monde, & dont peu de gens sont œconomes.

¶ Rien n'abrege si fort nos jours, que le long sommeil. C'est un tems perdu, qui ne tient à la vie, que comme les nuits tiennent aux jours. Je voudrois n'avoir besoin de dormir, que lorsque je m'ennuye. Par bonheur, qui ne me divertit pas, m'assoupit, s'il ne m'endort. Et moy, *je vous réveille.*

¶ Je ne suis jamais scurieux, que lorsque j'ai interêt ou envie d'ajouter ce que je ne sçais pas encore à ce que je sçais déja. C'est où je trouve mon tems bien employé. En pareilles empletes, je suis

négociant & de bon commerce.

¶ Je ne ſçache pas de tems plus mal employé, que celuy qu'on perd à gagner des cœurs, dont la poſſeſſion embarraſſe. Nous cherchons ſouvent à plaire à des gens que nous allons bien-tôt haïr. C'eſt une dette que chacun paye comptant, & dont il n'y a guere de reliquataires.

¶ Tout Amant qui ajoute beaucoup d'eſtime à beaucoup d'amour, redouble ſes chaines & ſa captivité. Je ſuis libre. Je ne ſçaurois être l'Artiſan de ma priſon, ni de mes fers. En amour, je ſuis oiſeau de paſſage, & en eſtime, je ne ſuis pas microſcope. Je ne groſſis pas les objets. Je ne ſuppoſe pas plus de mérite qu'il n'y en a. Tout ce qui reluit n'eſt pas or. Je ne crois pas diamant le verre.

¶ Les devoirs me laiſſent maître de ma conduite, à condition qu'elle ne dépendra que d'eux. J'en fais des Legiſlateurs.

¶ Je rappelle le paſſé, & je préviens l'avenir, par forme de ſpéculation. Le preſent n'eſt à moy qu'en pratique. Il m'échape. Je le retiens. Quitte pour en joüir.

¶ Qui n'épargne rien pour la gloire,

doit tout hazarder pour la vertu. Quoy qu'il en coûte, elle dédommage.

¶ La vaine gloire exile des actions les motifs loüables, & des discours, la prudence & la bonne foy. Celuy qui ne parle jamais de luy, & qui agit sans interêt, y remedie. Ce remede coûte, nous le donnons *gratis*.

¶ Quel plaisir prenez-vous, disoit-on à un Gascon, de ne dire jamais simplement les choses comme elles sont, & de tortiller toûjours au tour de la verité? La verité, répondit-il, je ne la tortille pas. Je l'alonge; & en cas de besoin, je la brode, & puis c'est tout; *car c'est assez*.

¶ Je demande, disoit un Gascon, si on peut toûjours dire vrai, sans être Misantrope? Ce caractere sort de son centre, dés qu'il approche du Païs. Nôtre accent, quand il n'y auroit que luy, en est une exclusion formelle.

¶ Les loüanges veulent des proportions. Qui les force, ou les outre, critique, ou empoisonne. Le métier m'en déplaît. Je l'évite. *Je suis homme d'approbation*.

¶ Sçavez-vous, disoit un Seigneur de Gascogne, comme j'en use avec mes

Vassaux ? Dans mes Terres, j'en suis le Juge ; à la Cour, l'Avocat, & auprés de moy, l'Homme d'affaires. Le droit du Seigneur s'y trouve quand il peut, ou quand je veux.

¶ Tous les hommes aiment en premier eux-mêmes, & les autres en second tout au plus. D'où vient donc qu'ils préferent si souvent à leur propre raison les faux raisonnemens d'autruy ? Est-ce modestie, foiblesse, ou interêt ? Je tiens pour le dernier, sans approuver.

¶ Je ne raisonne guere avec des sots, de peur d'y perdre la raison avec les raisonnemens. Je ris de ceux qui montrent de belles couleurs à des aveugles.

¶ Les femmes de Paris nous disent que nous les divertissons. N'est-ce pas nous dire qu'elles nous aiment ? Elles ne haïssent pas les divertissemens. Elles nous mettent au nombre de leurs plaisirs. Nous ne sommes pas pour elles marchandise de rebut. *Leur choix s'autorise.*

¶ Une jolie femme me dit qu'elle ne m'aime pas ; mais qu'elle aime mon accent & mes manieres. Je prens mon parti : je vous luy chante sur l'heure :

Et quand on aime la musette,
On aime bien-tôt le Berger. Eh donc!

¶ D'où vient, demandoit un Parisien à un Gascon, que les jolies femmes nous plaisent beaucoup plus par les sentimens tendres qu'elles nous laissent entrevoir, que par ceux qu'elles nous declarent? Pour nous, répondit le Gascon, la regle en est sûre; & je m'en vais vous dire, *le d'où vient.* C'est que nous y faisons addition d'esprit & de délicatesse. Et nous ne sommes pas *interpretes de malheur.*

¶ N'est-on pas un peu sot, quand on craint d'être inconstant? Le bon goût n'est pas timide.

¶ Je suis tendre pendant que j'aime,& reconnoissant lorsque j'ai aimé. *C'est ma regle d'inconstance.* Et c'est par là que je console mes pauvres affligées de m'avoir perdu. Quand je ne suis plus leur Amant, *je suis leur honnête-homme.*

¶ Une femme d'esprit reprochoit à un Gascon qui n'en manquoit pas, la foiblesse d'en conter à nombre d'autres. Eh Madame! luy dit-il, de quoy vous allez-vous *lanterner l'esprit?* dés qu'il n'est question que d'en conter. Craignez,

vous d'y être oubliée? Vous retranche-t-on vôtre part? Je suis tendre pour vous, c'est tout dire, & honnête pour les autres: Voila vos droits conservez. Fiez-vous-en à moy, ajouta-t-il, vous êtes ma préferée; *& je sçais mon pain manger.*

¶ Un Allemand brave, disoit un Languedocien, est souvent brutal. Un Gascon brave est toûjours tendre. La raison du fait, ajoutoit-il, est que les animaux n'ont du courage que lorsqu'ils sont féroces; & les hommes, que lorsqu'ils ont du cœur. Privileges naturels. Jugez des nôtres.

¶ Les Gascons, disoit un autre, ont de l'esprit & de la gloire jusqu'aux ongles, & de la valeur & de l'amour jusqu'au bout des doigts. Nous en avons *cinq à chaque main.*

¶ Un ancien Grec sot & étourdi, se crut sçavant, pour avoir acheté *la lampe d'Epictete.* Je ne m'en étonne point, disoit un Gascon. Je connois des femmes qui prétendent à la réputation de bel esprit, pour avoir sur leur toilette quelque tome de S. Evremont. *C'est l'enseigne.*

¶ Monsieur de Bredoüillard aimoit la

Poësie, & se piquoit de faire de beaux Vers. Un bel esprit de Gascogne qui le connoissoit, & qui sçavoit qu'il avoit donné un Recueil de ses pieces au Public, le rencontra un jour. D'aussi loin qu'il le vit: Bonjour Bredoüillard, luy dit le Gascon. Comment, bonjour Bredoüillard, luy repartit le Poete? Il me semble que vous pourriez me dire, Monsieur, sans vous faire tort. Monsieur, s'écria le Gascon! Vous n'y pensez pas. Ce n'est pas à moy que je ferois tort, c'est à vous, si je mettois le Monsieur trop vulgaire à la tête de vôtre nom fameux. Dit-on Monsieur Horace, Monsieur Ovide, & Monsieur Virgile; Je vous mets au rang des grands Hommes. Voila vôtre niveau. Justifiez le parallele. Vous n'êtes pour moy que *Bredouillard*.

¶ Que sont devenuës les belles conversations de nôtre tems, demandoit un Parisien déja âgé à un Gascon qui n'étoit plus jeune? Helas! mon cher, répondit celuy-cy, je crois qu'il y a encore de ces sortes de conversations; mais dès qu'elles sont gayes & vives, on ne nous prend plus pour témoins.

¶ Quand je suis en Mer, je hais les

vents qui me refusent. Quand je suis en Garnison, ou à Paris, je n'y aime pas les femmes refusantes. Elles ne le sont pas de leur humeur. Je juge que ce qu'on me refuse est ou perdu, ou donné. Je juge bien. Jugez de même.

¶ D'où vient, demandoit un Gascon à un de ses compatriotes, qu'on n'est ni aussi honteux, ni aussi détraqué d'être refusé d'une femme à qui on emprunte des complaisances, que de l'être d'un homme à qui on emprunte de l'argent? C'est, répondit celuy-cy, que la persévérance est la clef des ressources & des succés avec les rétives en tendresse, & qu'elle est la vertu la plus stérile en dénombremens pécuniaries, s'ils ne sont passifs.

¶ La complaisance, disoit un autre, est au fond d'un puits une source qui n'est pas accessible à toutes les cordes. En avez-vous une assez longue? Ménagez la source. Elle tarit quand on en use trop. Voulez-vous la faire durer? Ne l'épuisez pas. Mais ne vous défaites pas de la corde; & ne la laissez pas racourcir.

¶ Il n'y a point de Gascon à Paris, disoit un Provençal, qui ne persuade

à quelque Parisien, qu'il ne court aucun risque de luy prêter, & à quelque Parisienne, qu'elle ne risque rien de répondre à sa tendresse. Jugez de l'éloquence.

¶ Je ne m'étonne pas, disoit un autre, que nous persuadions un amour sincere, quand nous le sentons. Mais ce qui me surprend, c'est que nous le persuadions tel, lors même que nous ne le sentons pas. Nous aimons la Comédie, nous en sçavons distribuer les Rôlles. C'est un art.

¶ Si un homme du Païs ne réussit pas à plaire à quelque belle Parisienne, ce n'est pas sa faute, mais uniquement la faute de son impatience, ou de son choix. Le dernier en décide.

¶ Il faut l'avoüer, disoit un autre : la femme du monde qui aura inspiré les plus grandes passions, ignorera encore le charme d'être joliment aimée, si elle ne l'a été, d'un Gascon. Nous avons un art particulier d'apprendre à une jolie femme ce qu'elle est, & ce qu'elle peut être. Cela a *du curieux*.

¶ D'où vient qu'un Gascon qui parle de luy, sur tout aux femmes, ne les ennuye pas? C'est qu'elles y ont leur part. Cette portion est toûjours de leur goût & du nôtre.

¶ Je plains ou je hais toute femme que j'ennuye. Elle est l'un des deux, sote, ou laide, & les deux ensemble en cas de besoin. Jugez de l'idée.

¶ C'est par foiblesse que certaines femmes sont sinceres; & c'est par bonne raison que la plûpart ne le sont pas. Il est défendu au plus grand nombre de l'être, sur peine d'interdiction ou de clôture.

¶ Vous craignez d'obliger un ingrat; & moy je crains d'être obligé à un malhonnête homme. Ma crainte a du haut, la vôtre rampe. Elevez vous.

¶ On accuse tout Gascon, disoit un homme du Païs, d'avoir bonne opinion de luy. C'est peut-être un tribut que nous payons à la connoissance de nous-mêmes.

¶ Quand chacun de nous s'estime, c'est une justice qu'il se doit, & qu'il se rend. Si celà va jusqu'à la vanité, qu'importe? Elle nous sied. Le Païs la donne.

¶ Si j'avois trente mille enfans, disoit un Gascon marié à Paris, je les ferois tous élever en Gascogne, pour les mettre en occasion d'apprendre à s'estimer, & à se faire estimer des autres.

C'eſt le privilege de l'air natal. Il influë.

¶ C'eſt une maxime reçuë dans le grand monde. On y eſt traité comme on s'y traite ſoy même. D'où vient donc qu'on s'étonne que les gens du Païs joüiſſent de la prérogative ?

¶ Nous ſommes glorieux, dites-vous ? Hé bien, tant mieux pour la gloire, & tant pis pour les indignitez. Elles n'y ſçauroient trouver place. Loin de nous.

¶ Nôtre gloire n'eſt qu'une honnête crainte du mépris. Heureux les timides de cette eſpece. Nous renonçons au courage qui détruit cette timidité. Celuy du Païs eſt d'une autre nature.

¶ Vous ſouffrez le mépris, mon compatriote ? Vous ceſſez de l'être *ipſo facto.* Je ne vous crois plus tel. Faites-vous réhabiliter les armes à la main. C'eſt la grande maniere, & la belle à proportion.

¶ Les gens du païs courent aprés les diſtinctions. Je ne m'en étonne pas. Ils aiment tous les marques d'honneur. Pourquoy non ? Les vertus aiment à être reconnuës. Cela eſt dans l'ordre, *& nous auſſi.*

¶ Voulez-vous voir jusqu'où va la complaisance ? Gagnez le cœur d'un homme du païs, vous joüissez de *la curiosité.*

¶ Voulez-vous avoir un homme bien à vous ? Gagnez un Gascon. Achetez-le, s'il le faut, à force d'amitié & d'honneur. Voila la monnoye.

¶ Il en coûte, dites-vous, pour gagner, & pour retenir tout un Gascon. Qu'importe ? il vaut son prix. Si vous êtes homme, & en premier, vous vous faites un second. Si vous êtes femme & belle, il y met autant du sien que vous du vôtre. Vous y trouvez *à plein* la compensation.

¶ Quand je vois les influences visibles de la terre, disoit un Toulousain, je ne sçaurois disputer les influences occultes du Ciel. Les Villes influent. Comment les Astres n'influeroient-ils pas ? Je suis de Toulouse : vaudrois-je ce que je vaus, si j'étois de Roüen ? Le vin de Brie vaut-il celuy de Champagne & de Bourgogne ? Et n'y a-t-il nulle difference entre un Normand & un Languedocien ? Le territoire en décide. Jugez du païs des Astres. Nous en sommes voisins. *Eh donc lumineux.*

¶ J'aurois

¶ J'aurois une curiosité, disoit un autre Toulousain, & la voicy. Je voudrois bien sçavoir si un des anciens Romains revenoit au monde, s'il n'aimeroit pas autant être né à Toulouse qu'à Rome. Je sens du moins, quand je dis, *je suis Toulousain*, tout ce que chacun de ces Messieurs sentoit autrefois, quand il pouvoit dire, *Romain je suis*.

¶ On demandoit à un Gentilhomme d'Auch, quel bien pouvoit avoir un homme de Leytoure, qu'on parloit de marier avec un assez bon parti. Je sçais bien, répondit-il, que d'un seul article, pour un petit service qu'il m'a rendu, je luy ai donné dans le Territoire de la Ville six bonnes Métairies. Six Métairies, s'écria-t-on ! Six, répondit-il, autant. Jugez s'il est à son aise, pour peu qu'il ait d'ailleurs. Il n'étoit pas déja, ajouta-t-il, mal riche *de par soy*, & *de par défunt son pere*.

¶ On disoit à un Gascon qu'un homme de son païs exageroit terriblement, & que la verité ne gênoit guere ses expressions. Ecoutez, répondit-il : pour mentir, il ne ment pas. Il y a toûjours du vrai dans ce qu'il dit ; mais en faveur des ornemens il trébuche dans les cir-

constances. Un Espagnol a dit aussi que dans les hommes les plus vrais, *trabucan las circunstancias*.

¶ Une fort jolie fille de Languedoc étoit mariée à Paris. Elle étoit de la plus jolie humeur du monde. Toute la famille de son mari étoit charmée de son naturel & de ses manieres. Son beau-pere étoit un homme d'un mérite distingué. Elle avoit pour luy tous les sentimens qu'il méritoit, & elle prenoit un vrai plaisir à l'entretenir de son estime & de sa tendresse. Un jour qu'elle luy disoit, sans aucune affectation, à quel point il étoit estimable : vous me flatez trop, luy dit-il, je vous aimerois cent fois plus, si vous me disiez mes veritez. Vos veritez, s'écria-t-elle ! Vous *l'aimez*, qu'on vous les dise, vos veritez ! Vous allez avoir satisfaction. Apprenez que vous êtes quelquefois...... Vous avez d'ordinaire...... Bon, vous allez croire encore que je vous flate.

¶ Un fameux Musicien mettoit de belles paroles en musique. Il étoit de Provence, & il avoit un vrai génie pour le beau chant. Il cherchoit & il trouvoit sur son clavessin les accords les plus sçavans. Il en paroissoit extasié,

& il s'admiroit le premier. L'Auteur des paroles entra : le Musicien le regarde tendrement tout un tems ; & ensuite il luy dit : Je me charme moy même.

¶ Le plaisir que nous prenons à quelque chose, n'est pas toûjours la regle de celuy que nous donnons à ceux qui en sont témoins. J'en prens moins, pour en donner davantage.

¶ La plûpart de ceux qui joüent le mieux des instrumens, ont tant d'esprit au bout des doigts, & à l'entrée de l'oreille, qu'il ne leur en reste dans la tête qu'un tant soit peu. Jugez de la Musique.

¶ J'entreprendrois plûtôt de donner l'air du monde à un Pédant, que d'empêcher un Musicien de profession d'être bizarre. Le métier le veut.

¶ Un homme de qualité qui se piquoit de faire de beaux Vers, insultoit un jour un Gascon qui joüoit du Violon parfaitement. Vous le prenez d'un ton trop haut, mon frere, luy dit celuy-cy. Comment, mon frere, luy dit le Seigneur Poëte ? Oüy, mon frere, luy répondit le Violon Gascon. Ne l'êtes-vous pas ? Nous sommes vous & moy enfans d'un même pere. Je suis Violon,

& vous êtes Poëte. Nous voila égalément fils d'Apollon. *Ergò, freres.*

¶ Vous aimez à faire des Vers, disoit un Gascon à un Poëte de ses amis ? Si vous en faites peu & bons, je vous en félicite. Si vous en faites tant & tant, je vous plains. Vous travaillez beaucoup, & vous ne gagnez rien. Vôtre Apollon ne donne que des branches de laurier ; j'aimerois autant des feüilles de chêne. *Joüets du vent.*

¶ Un Parisien qui avoit beaucoup d'esprit, & fort peu de conduite, avoit eu en present un Livre rare, & fort recherché. On demanda combien valoit ce Livre. Un Gascon qui sçavoit que cet homme d'esprit l'avoit déja vendu, répondit : demandez-le à Monsieur, personne n'en sçait mieux le prix.

¶ Peut-on croire qu'un homme ait bien de l'esprit, quand on sçait qu'il n'a point de jugement ? Cette exclusion m'est suspecte. C'est réduire quelque chose à rien.

¶ J'aime bien les beaux ouvrages d'esprit ; mais je préfere les bons ouvrages de conduite. Je veux de l'utile jusques dans l'agréable. Je fais cas des œuvres méritoires.

¶ Un Gentilhomme de Gascogne, bien fait de sa personne, & qui avoit beaucoup d'esprit, en contoit à une jolie Veuve qui n'en manquoit pas. Il la persuadoit. Elle étoit sage, & elle en fut effrayée. Oh, luy dit-elle, taisez-vous, je me défie de vous, comme d'un vrai coupeur de bourses. Ah, s'écria-t-il ! quelle idée vous avez de moy ? Vous me donnez envie de me rendre digne de vos injures. Une Dame de leurs amies entra. Elle leur proposa d'aller à la Foire. On y topa. La belle Veuve prit une bourse ; & de peur qu'on ne la luy prît dans sa poche, elle l'attacha à sa ceinture avec un bon ruban. Les voila partis. Ils arrivent à la Foire. Parmy les choses differentes qu'on étaloit dans la premiere boutique où ils entrerent, ils virent de fort jolis couteaux. La Veuve en prit un, & s'adressant au Gentilhomme Gascon : voila vôtre Foire, luy dit-elle. Voila un joli couteau, dit-il, en le recevant, qui est plus propre à couper des bourses, qu'à rompre des amitiez ; & dans le même tems il coupe adroitement la bourse de sa belle Veuve. Elle étoit occupée à voir d'autres choses qu'elle vouloit acheter. Elle cher-

che sa bourse. Celuy qui l'avoit coupée l'avoit donnée de la main à la main à la Dame qui étoit avec eux, & il luy avoit fait signe de ne rien dire. Il prêta de l'argent à la Dame pour payer ce qu'elle achetoit, & il luy dit que sa bourse luy reviendroit, qu'il connoissoit un homme qui faisoit rendre tout ce qu'on voloit en ce lieu-là. Ils y furent quelque tems, & ils s'en retournerent chez la Veuve pour y souper ensemble. Le Gascon la quitta, pour aller, disoit-il, parler à celuy qui feroit rendre la bourse. Dés qu'il fut revenu, on se mit à table. On étoit au dessert, lorsqu'un homme vint le demander. On luy permit de sortir de table. Il revint avec un paquet. On l'ouvrit, on y trouva la bourse. La Dame en fut surprise agréablement. Il y avoit trente pistoles, & elle voulut absolument en donner quatre, pour payer l'adresse & la bonne foy du Voleur. Le Gascon les prit, pour luy obéir. Il regarde attentivement les quatre Louis, & celle qui les donnoit, & il luy dit : Je suis ravi que vous me rendiez justice. Vous ne voulez pas que j'aye eu la peine de vous voler pour rien. La chose se tourna en galanterie.

Le Gascon rendit les quatre Louis, & il fit remarquer à la Veuve que son adresse ne se limitoit pas à luy avoir sçu couper la bourse.

¶ Un autre Gentilhomme de Gascogne entrant dans une Eglise où il y avoit beaucoup de monde, va se mettre à genoux auprés d'une assez jolie femme, sans songer ni à elle, ni à son agrément. Elle le prit pour un filou; & d'un air assez sec, elle luy dit: Monsieur, ne soyez pas, je vous prie, si prés de moy, pour le salut de ma bourse. Madame, luy répondit-il froidement, je vous assure que vôtre bourse, ni mon cœur ne courent icy aucun risque. Un homme de la premiere qualité qui connoissoit l'un & l'autre, passa un moment aprés; il fit mille honnêtetez au Gentilhomme de Gascogne. Elle voulut sçavoir qui il étoit; & elle comprit en peu de mots la faute qu'elle avoit faite. Elle pria le Gentilhomme de l'attendre aprés la Messe, pour recevoir la réparation qu'elle luy feroit. La mienne est toute prête aussi, luy répondit il. Ils sortirent ensemble. Dés qu'ils furent hors de l'Eglise: Je commence par la réponse, Madame, dit le Gascon. Je la

répare en vous regardant. La Dame demeuroit à deux pas, il la ramena chez elle. Ils furent fort contens l'un de l'autre, & ils firent une liaison qui a duré long-tems.

¶ Je veux, disoit à Paris un jeune homme de Pezenas, qu'une beauté que j'aime fasse pour moy la pluye & le beau tems. Je veux qu'elle réunisse en elle les trois belles Saisons de l'année, Printems, Eté, & Automne; tant qu'elle voudra, à son choix, & à mon gré. Pour les glaçons, je n'en suis pas. Si elle se fait Hyver, je me fais hirondelle, Le froid me chasse.

¶ Voulez-vous en abregé l'art de plaire dans la conversation? N'y parlez pas de vous, & écoutez, sans interrompre, ceux qui y parlent d'eux. Aprés cela, donnez vous carriere, parlez raison devant des hommes sensez, & bagatelle devant des femmes de belle humeur. Souvenez-vous, en un mot, que dans une societé vous y êtes pour vous; mais pour y plaire aux autres. Y répugnez-vous, pliez bagage.

¶ Pourquoy diriez-vous que nous aimons à parler de nous? C'est qu'en parlant, nous aimons à donner de jolies

idées. Celle que nous avons de nous, n'eſt pas du genre neutre.

¶ La Satyre eſt à la mode, vous déchirez le genre humain. On vous écoute. Cela ne ſçauroit ſurprendre. Nous diſons du bien de tout le monde, & nous ne nous oublions pas dans l'éloge. On nous écoute, & on ſe divertit. Ce n'eſt plus aux dépens de nous. Je m'en étonne ; mais un peu de réflexion ſur le mérite du Païs m'en fait voir la raiſon, ou du moins la juſtice. Si je me plais à la rendre, *la juſtice*, j'aime qui me la rend. *C'eſt la loy du réciproque.*

¶ Un menteur cherche à perſuader ce qui n'eſt pas. Un hypocrite donne au vice les traits de la vertu. Un médiſant traite d'ingenuité la plus noire malice. Peu d'hommes ſe laiſſeroient voir, s'ils ſçavoient que l'on vît en eux ce qu'ils cachent ; mais tôt ou tard, le tems rend à la verité tout ce que luy ôte le menſonge.

¶ Arlequin ſous un maſque difforme avoit l'air du monde le plus gracieux. Il n'avoit qu'à ſe montrer, pour plaire ; & pour faire rire, qu'à ſe laiſſer entendre, ou à ſe faire voir. Paroiſſoit-il à viſage découvert ? le plus grand ſé-

rieux ſuccedoit au plus vif comique. Combien d'autres, pour plaire, ont beſoin, comme luy, d'un maſque! A Paris chacun a le ſien. Perſonne ne nous demande où eſt le nôtre. On rend hommage en nous au naturel.

¶ Une Dame de fort grande qualité, plus diſtinguée par ſon eſprit que par ſa naiſſance, étoit accuſée de briller aux dépens même de ſes amis. Rien n'étoit pour elle à l'épreuve d'un bon mot; & les abſens avoient toûjours tort chez elle. Un homme de Paris pour qui elle avoit beaucoup d'eſtime, & qui étoit lié d'une étroite amitié avec un Languedocien que la Dame exceptoit de ſes plaiſanteries trop fortes, ſortit un jour de chez elle, & le Languedocien y entra en même tems. Elle attaque, de la maniere la plus vive, celuy qui venoit de ſortir; ſans ſe ſouvenir que celuy qui venoit d'entrer, étoit le meilleur ami de l'autre. Elle en fit, ſelon ſa coutume, le portrait le plus groteſque. L'ami de l'abſent la laiſſa dire. Dés qu'elle eut fini, il ſe leve d'un grand ſérieux, & il prend congé d'elle. Où allez-vous donc, luy dit-elle? Vous ne faites qu'entrer. Je ne ſors auſſi que pour revenir,

luy répondit-il. Il eſt tems que je contente une curioſité qui me poſſede depuis que je viens icy. Je meurs d'envie de ſçavoir au vrai, Madame, comment vous parlez de moy en mon abſence. Je vois icy deux perſonnes qui m'aiment, & qui me le diront fort ſûrement. Je profite de l'occaſion. Dés que mon ami qui vient de ſortir n'a pas été épargné, je ne ſuis pas aſſez de mon païs, pour me figurer que je doive l'être. La Dame le retint. Elle luy fit mille excuſes & mille amitiez, & elle l'aſſûra qu'elle profiteroit de la leçon qu'il venoit de luy faire d'une maniere ſi délicate. Elle parut fort diſpoſée à cette converſion; mais ce défaut n'eſt pas de ceux dont on ſe corrige. Pareilles réformes ne ſont pas du ſexe feminin.

¶ Certain Gaſcon de la Cour diſoit que depuis que les ſerpens mouroient dans leur peau, les hommes mouroient comme ils avoient vêcu. Eſt-ce, luy dit un Courtiſan, qui fait par tout le capable à juſte prix, qu'il n'y a pas des défauts dont on ſe corrige? Pardonnez-moy, luy répondit le Gaſcon, on ſe corrige de tous ceux qu'on n'a pas. Par exemple,

de faire le capable quand on ne l'est point. Si j'ai eu ce défaut, l'exemple m'en corrige. J'écoute & je vois.

¶ Je ne sçais pas si je n'aimerois pas autant m'accoutumer à mentir, que de faire par habitude le capable ou l'important. Le menteur de profession n'en donne pas plus à garder. Ces trois caracteres sont uniformes. *Je les crois à l'unisson.*

¶ Bien des choses, disoit un Languedocien, me font benir Dieu d'être de mon païs. Dans la complaisance qui m'en revient, je trouve d'un côté que tous ceux qui en sont, ont du mérite & du veritable. De l'autre, je vois que ceux qui n'en sont pas, en tiennent, s'ils ont devers eux ou prérogative, ou distinction. Les Conquerans en sont la preuve, & les Conquerantes la conviction. Tout ce qui est beau, noble & éclatant, est de chez nous, ou devroit l'être.

¶ Un Parisien fort amusant divertissoit un jour toute une Compagnie. Un Gascon qui l'admiroit, luy dit : Allez, *mous de Paris*, je vous fais compatriote, & de la part du Païs, je vous donne Lettres de naturalité.

¶ A la premiere représentation de la

Tragedie de Scipion l'Affricain, dont Pradon étoit l'Auteur, un bel esprit de Toulouse & un Gentilhomme de Languedoc étoient sur le Théâtre. Quand on fut au portrait de la belle Espagnole, que fait Scipion, & où il dit qu'elle avoit

Des traits qui pouvoient même embellir la beauté ;

le Toulousain s'écria, & s'adressant au Gentilhomme Languedocien qui étoit à quatre ou cinq places de luy : Vous ne criez pas au Voleur, luy dit-il tout haut. Il nous l'est venu arracher. Il est de la Garonne ce Vers-là.

¶ Pradon étoit devenu amoureux à Paris d'une fort jolie Gasconne. Elle ne l'aimoit pas ; mais elle avoit de l'esprit, & du goût pour la Poësie. Elle luy trouvoit des saillies qui la divertissoient. Il luy écrivit un jour une Lettre en prose & en Vers, où sa passion avoit plus de part que sa Muse. Elle luy fit une belle réponse, qui ne laissoit voir que de l'esprit. Il l'admira ; mais il n'en fut guere content. Il n'y répliqua que par ces quatre Vers que bien des gens se sont attribuez.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement.
Moy qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Voicy la réponse qu'elle y fit sur le champ.

Il est vrai que vous sçavez me dire en beaux termes que vous m'aimez; mais vous me le dites en Poëte & en Normand; & je l'écoute en Gasconne & en fille qui ne veut donner son cœur qu'à celuy qui se sera acquis le droit de le garder toute sa vie. Vôtre Nation vous donne un privilege de feindre, que vôtre Poësie ne vous ôte pas. Parlez-moy en Vers de vôtre amour, & du même stile, vous me ferez plaisir; mais en prose, si vous me parlez de vôtre estime, je me souviendrai de vôtre Païs & du mien.

¶ Un Normand qui faisoit de fort jolis Vers, & qui avoit la voix fort belle, offrit un jour à une belle Compagnie qui luy demandoit une chanson, d'en chanter une, dont il avoit fait, disoit-il, & l'air, & les paroles. Un Gascon qui en étoit, qui sçavoit la musique, qui chantoit fort bien, & qui sça-

voit depuis long-tems cette chanſon qui avoit été faite à Toulouſe, luy dit aprés qu'il l'eut chantée : Voyez donc quel rapport d'eſprit, malgré l'antipathie. A ce que je vois nous penſons de même; mais nous chantons differemment. Il chanta la même chanſon ſur un autre air. Si Lambert en eût fait le chant, elle ſeroit dans la bouche de tous ceux qui ont de la voix. Les paroles en ſont fort belles. Les voicy.

Ma plus chere brebis eſt toute languiſſante.
Elle ſe couche au bord de ce ruiſſeau,
Et refuſe les fleurs que ma main luy preſente.
Si c'eſt Amour qui la tourmente,
O Dieux ! quel mal fâcheux ſe met dans mon troupeau !

C'eſt la réponſe d'une jeune Bergere à un Berger qui ne luy eſt pas indifferent, & qui luy reproche qu'elle eſt triſte & rêveuſe, & qu'elle n'aime rien. Le Normand avoit raiſon de s'adopter le détour de la Gaſconne. Elles ſont Normandes par-cy par-là.

¶ Une fille de condition de Normandie, avoit fort plû à Paris à un jeune Gaſcon de qualité. Elle auroit été fort

de ſon goût ; mais il luy trouvoit un peu trop d'eſprit, & les manieres de ſon Païs. Il ſe refroidit pour elle. Elle s'en apperçut bien-tôt ; & pour s'en dédommager, elle ſe vantoit qu'il étoit jaloux d'elle. Ils étoient un jour enſemble. On liſoit un petit Ouvrage dans le goût *de l'Iſle d'Amour*. Le Heros du Roman entroit dans la Ville de la Jalouſie. La Normande, avec un ſous-ris malin, s'écria : Ah je l'y vois ! Comment, luy répondit le Gaſcon, n'y verriez-vous pas celuy-cy qui fait profeſſion d'y être, que vous y voyez ſouvent, qui n'y a jamais été ? Les Belles, continua-t-il, qui ſe vantent de donner des Habitans à cette affreuſe Ville, ne ſont pas celles qui la peuplent le plus. Pour moy, je le declare, ajouta-t-il. Je n'irai jamais là *de par qui* m'y voudra mener de force, ou de deſſein prémedité.

¶ En fait de jalouſie, diſoit un autre, je crains d'en prendre, & j'évite d'en donner. Je traite l'amour comme le vin. Je n'en veux plus, dés qu'il devient aigre.

¶ Les Provençales ſont fort vives dans leurs inclinations. Une des plus belles Veuves de cette Province-là étoit

résoluë de ne rien aimer, de peur que l'envie de se remarier ne luy prît encore. Elle se faisoit mille amusemens pour éviter ce qu'elle craignoit le plus. Elle avoit un fort joli chien. Elle s'y attacha si fort, qu'elle l'aima au de là de ce qu'on peut sentir pour une bête. Elle portoit jusqu'à la foiblesse, & peut-être jusqu'à l'inquiétude cette affection. Un homme d'esprit luy demanda un jour s'il étoit possible qu'une personne qui avoit autant qu'elle d'esprit & de raison, eût un si grand attachement pour une bête? Vous m'en blâmerez tant qu'il vous plaira, luy répondit-elle; mais j'aime mon chien au de-là de l'expression. Aprés cela, j'ai peut-être mes raisons, ajouta-t-elle. Il amuse ma tendresse. Si cela n'étoit pas, que sçait-on?

¶ Nous ne sommes foibles qu'autant que nous sommes tendres. Otez-nous ce défaut du cœur, vous n'en trouverez pas dans nôtre ame. Tout ce que nous aimons en est témoin.

¶ Toute Belle qui avec moy reprend son cœur, me rend le mien, si je ne l'ai pas déja repris moy-même. Nous sommes gens de societé, nous voulons

être en aimant deux ou rien. Les femmes sont de nôtre humeur ; elles sont bien laides, si elles aiment seules. Ce sont animaux sociables, lors même qu'elles joüent *à la compagnie ne me plaît pas*. Chez elles, comme chez nous, en quitter un, c'est en prendre un autre. C'est la veritable Loy *du tien & du mien*.

¶ Nous sommes toûjours sûrs à Paris de plaire, quand nous aimons. Si cela vient à manquer, nous retournons à la provision. La Ville est bonne.

¶ Les empletes les plus difficiles à faire, sont celles d'une bonne femme & d'un bon Valet. Qui est le présomptueux qui se flatte de n'y être pas trompé ? Je ne sçais pas si dans cêt art il y a des connoisseurs. Je n'y vois que des dupes.

¶ J'ai trouvé l'art de me faire bien servir. Je n'épouse pas mes domestiques, & je les paye bien. C'est un art qu'ignorent les grands Seigneurs. Leurs Valets sont ou leurs maîtres, ou leurs esclaves. Je me trouve éloigné des miens. Je m'y tiens. Leurs services qui les approchent de moy, ne me rapprochent pas d'eux. J'y conserve la

barriere, ou j'y employe le bâton.

¶ Un Gentilhomme de Provence avoit fait quelque séjour à Paris, du vivant de son oncle, qui devoit luy laisser un assez grand bien. Il y étoit devenu amoureux d'une fort jolie fille. Il la demanda en mariage, du consentement de la fille; mais le pere refusa le sien. Il s'en retourna en Provence. L'oncle mourut. Il luy laissa un bien considerable. Cet Amant, toûjours fidelle, n'en fut pas plûtôt en possession, qu'il en donna avis & à la fille, & au pere. Ils l'en remercierent par des Lettres tous les deux; mais d'une maniere bien differente. Il revint à Paris. Il espera que la fille l'aideroit à vaincre la dureté & les refus du pere. Il prit en arrivant un Valet Gascon. Il luy fit confidence de l'embarras où il étoit. Le pere avoit fait maison neuve, & le Gentilhomme Provençal n'y connoissoit personne avec qui il pût prendre langue. Comment ferons-nous, dit-il au Valet Gascon, pour sçavoir ce qui se passe dans cette maison, & pour découvrir à qui ce barbare veut donner sa fille? C'est un secret qu'il m'importe de déveloper. Un secret, Monsieur, répondit le Gascon?

Il n'y a donc pas des Valets dans cette maison-là. Des Valets, répondit le Maître! Il y en a sans doute. Il n'y a donc pas des secrets impénétrables, repartit le Valet Gascon. Tout domestique a des yeux & des oreilles, & une langue qui n'est jamais muette, quand le bon vin l'oblige de parler. *Voila l'interprete.*

¶ Comment s'appelle, disoit un autre Valet Gascon, l'homme que vous voulez que je trompe? Que t'importe d'en sçavoir le nom, répondit le Maître? Je te le montrerai, & tu lui feras adroitement une fausse confidence; cela suffira. Et non, vous dis-je, repartit le Valet, cela ne suffira pas. Il y a des noms tout faits pour être trompez. Dites-moy comment il s'appelle, & je vous dirai s'il y donnera, ou non. Hé bien, dit le Maître, il s'appelle Crédulet. Crédulet, reprit le Valet! Et ne voyez-vous pas que qui dit crédule, dit dupe? Je vous le garantis trompé. Le piege vaut tendu. Il faut bien, *de par* son nom, qu'il y donne. Il ne sera pas Crédulet pour rien.

¶ J'avois toûjours eu des uniques en femmes. Je n'en pouvois pas trouver en hommes. Je m'en suis fait un. C'est

un gros Financier, que j'ai rendu aussi souple & aussi genereux pour moy, que pour ses fantaisies. Je me suis rendu son nécessaire; & je me suis mis tout doucement dans son Livre de dépense, au catalogue de ses plaisirs. Il n'est pas juste que ces gens-là en ayent qui ne leur coûtent pas cher. Je ne sçaurois me donner à bon marché. Je suis en droit de m'estimer, & je me fais traiter comme je me traite. *Je le dédie à mon Financier.*

¶ Rien n'est plus honnête que d'avoir bonne opinion de soy; mais il ne l'est pas d'en parler trop aux autres. C'est un secret que la bouche doit taire, & que la conduite doit publier. *La pratique me réussit.*

¶ Dans les honnêtetez qu'on se doit les uns aux autres, les Parisiens les disent, & nous les faisons. Voyez la difference. Nous sommes *gens de cœur.*

¶ Quand nous sommes en argent comptant, & que nous aimons quelqu'un, les cordons de nos bourses ne sont que *de fils d'araignée*, ou *de peaux d'oignon.* Celles des Parisiens pour leurs meilleurs amis, sont liées avec des cordes de Violon, *ou de boyaux de loup.*

¶ Un Gascon joüoit parfaitement bien du Luth. Il se trouva un jour dans une belle Compagnie où on le pria d'en joüer. On luy en offrit un excellent, & fort bien monté. Il le prit, il préluda; & le trouvant à son gré, il le mérite, dit-il, & vous aussi. J'en felicite les oreilles delicates. Il joüa de son mieux, & il charmoit toute l'Assemblée, lorsqu'une Vieille qui ne connoissoit d'autre plaisir que celuy de parler sans cesse, se leva, & luy arracha le Luth. Vous en abusez, dit-elle aux autres, au milieu de la plus belle & de la plus sçavante piece. Il y a trop long-tems qu'il joüe. Laissez-le reposer. Il demeura immobile, & dans la même attitude; & regardant d'un œil attendri & d'un air confondu, la bonne Vieille qui portoit le Luth dans une autre chambre: *Suis-je pétrifié*, dit-il? J'ai cru voir la tête de Meduse. Il me reste encore quelque mouvement. J'en profite. Il se leve; Il frappe rudement une main contre l'autre. Il baise les deux, & il s'enfuit.

¶ Toutes les femmes aiment à parler. D'où vient que les Vieilles l'aiment encore davantage? C'est qu'elles n'ont plus que cela à faire. Personne ne songe à

leur faire prendre du plaisir à. écouter. Ce qu'on auroit à leur dire les disculpe. Respect à l'âge. Pour au sexe, une Vieille n'en a plus. Je la tiens du genre neutre, si son esprit n'a sçû conserver ses droits.

¶ La plus grande consolation d'une femme de mérite, qui a été belle, & qui ne l'est plus, c'est d'avoir gagné au dedans tout ce qu'elle a perdu au dehors. Le tems aime à restituer à l'ame tout ce qu'il ôte au corps le mieux fait. Ce n'est jamais sur le nombre des années que tombe le défaut de restitution. Le tems, *en sureté de conscience*, prend tout, & ne rend rien qu'au mérite & à la verité.

¶ Nous avons tant de vivacité étant jeunes, que nous en avons encore étant vieux, autant que d'autres qui ne le sont pas. Nous vieillissons aussi, par là, plus tard sur certains articles, que le reste des mortels.

¶ Si nos défauts trouvent leur source dans nôtre vivacité, nos vertus en tirent leur origine. C'est-à-dire, tantôt bien, tantôt mal, & plus de l'un que de l'autre, par bonheur.

¶. Le Soleil du Païs nous donne du

feu ; le feu, de la vivacité ; la vivacité, de la gloire ; & la gloire, retournant au premier principe, nous ramene au Soleil par gradation. Parlez de luy, vous parlez de nous *allégoriquement*.

¶ Quelque bien qu'on dise de nous, qui nous plaît ainsi, ne nous surprend pas. On ne sçauroit en dire un bien, que nous n'en ayions déja pensé & dit. Nôtre justice ne fait jamais pour nous *vœu de silence*.

¶ Nous avons certains défauts, dont les vertus même s'accommodent. Nous en convenons de bonne foy, & cet aveu n'est pas une *quittance des éloges*.

¶ L'indiscretion peut être un petit défaut en nous ; mais nous ne la portons jamais jusqu'au vice. Nous ne sçaurions nous la permettre, que lorsqu'elle n'est en nous *qu'une joye*, & en d'autres, *un passe tems*.

¶ Un Parisien parloit fort librement sur des faits d'une grande consequence. Un Gascon luy dit : Monsieur, quittez-vous vôtre maison ? Etes-vous résolu d'aller loger ailleurs ? Pourquoy cela, répondit le Parisien ? Eh c'est, répliqua le Gascon, qu'il semble que vous cherchiez un logement dans la Bastille. On

pourroit

pourroit bien vous y loger *méritoirement*.

Je me fais du mal par mégarde, disoit un Gascon. Je me plains du mal. & non pas de moy. Un indifferent, sans y penser, me fait un mal pareil ; je me plains du mal moins que de luy. D'où vient la difference ? Ne le demandez pas à la raison. L'amour propre vous le dira.

¶ Vous m'ennuyez, Mesdames, vous avez tort ; mais je vous le pardonne. Je vous ennuye, le cas est irrémissible. Je ne vous le pardonne pas.

¶ Un Parisien qui étoit né pour être sot, & pour ne rien dire qui eût une apparence de raison, faisoit l'habile homme, & vouloit raisonner sur les matieres les plus difficiles. N'admirez vous pas cet homme-là, disoit de luy un autre Parisien ? Il veut parler science, & il est d'une sotise consommée, & d'une ignorance crasse. Oh, pour l'ignorance, ajouta un Gascon, je la crois moins crasse qu'invincible.

¶ Tout le monde raisonne, & peu de gens ont de la raison. Je ne m'en étonne pas. Tous les hommes ont une tête ; mais de la cervelle, en ont-ils tous ? En

la plûpart des gens, *c'est une eau de vie qui s'évapore.*

¶ Ne pourroit-on pas dire en voyant une belle femme : O la belle tête ? Quel dommage qu'il n'y ait point de cervelle au dedans !

O bella testa ! ma non v'è cervello.

¶ En nous la nature supplée à la raison. Nos inclinations nous portent au bien ; & nôtre penchant nous y mene. Nos lumieres en sont les *guides*, & nos sentimens, les *relais*.

¶ Je ne sçache rien de plus aisé, disoit un Gascon, que d'avoir à Paris des passions grandes & heureuses. On y aime ce qu'on n'estime pas. Si le mépris en est la regle, faut-il s'étonner que les choix n'y coûtent *qu'un coup d'œil ?*

¶ Je conseillerai toûjours à tout homme qui voudra se marier, disoit un Gascon, & qui n'aura pas besoin de se ménager quelque riche Veuve, d'aller choisir sa femme ailleurs qu'à Paris, pour peu qu'il ait envie de se conserver chez luy du pouvoir & du repos ; mais je conseillerai aussi à tout homme galant, de ne choisir que là ses Maîtresses, pourvû, s'entend, qu'il ait fait bonne provision d'argent & de patience.

¶ J'étois devenu amoureux à Paris, disoit un autre. Je ne pouvois me tirer des fers de ma Belle. J'avois beau voyager pour l'oublier ; son idée & ma passion me suivoient par tout. Je l'ai épousée pour m'en défaire. J'y ai réussi. A Paris, contre l'amour, le mariage est *le spécifique*.

¶ Il n'y a point de femme, disoit à Paris un jeune homme de Bourdeaux, qui puisse me regarder *en sûreté de cœur*, ni qui puisse m'entretenir *en repos de conscience*, à moins que *du premier coup d'œil*, il ne luy prenne envie de la nôce. Dés qu'il passoit prés de quelque Belle : m'a-t-elle vû ? m'a t-elle regardé, demandoit-il à son Valet ? S'il répondoit, *ouy*, il s'écrioit, sans y manquer : elle m'a vû ! Elle en tient.

¶ Un Officier Gascon étoit amoureux à Paris d'une fille belle & riche. Il en étoit aimé, & il comptoit de l'épouser. A la fin de la Campagne il revint à Paris, il la trouva mariée ; il en fut au desespoir. Il en faisoit par tout ses doléances. Ne suis-je pas bien malheureux, disoit-il un jour à un de ses amis ? Certainement, luy répondit celuy-cy, vous l'êtes en cela. Comment, en cela, répondit-il ? L'être en cela, c'est l'être

en tout. Je suis si malheureux, s'écria-t-il, que si je m'étois fait Chapelier, *les hommes naîtroient sans tête*.

¶ Otez-vous de-là, dit un jour un Gascon à un Artisan de Paris, dont il vouloit la place. Comment, ôtez-vous de là, répondit l'Artisan! Je suis icy, & je m'y tiendrai. Hé bien, répliqua le Gascon, *ôtez-vous, ou demeurez*, vous ferez toûjours *ce que j'ordonne*.

¶ Un homme me commande, *je répugne*. Une femme m'ordonne, *je souscris*. Comme brave, je me défens. Comme galant, je cede. Hors du service du Roy, je ne reconnois point d'empire, *s'il ne se fait du genre feminin*.

¶ Quand je vois des gens que la Nature ou la faveur n'ont pas mis au dessus de moy, & qui vont trop haut pour me voir trop bas, *je m'éleve à tire d'aile*. Me voila au dessus. *Je me superiorise*.

¶ En verité, disoit à un Gascon qui habloit terriblement, un de ses meilleurs amis, vous en dites trop, dés que vous parlez de vous. J'en dis trop, répondit-il! J'en supprime plus que je n'en dis. J'en pourrois faire un volume. Que diriez-vous, ajoûta cet ami sincere, d'un autre qui en diroit autant sur son

compte ? Je dirois, répliqua-t-il, qu'il veut aller à *Corinthe*, & qu'il n'en sçait pas le chemin.

¶ Un Marquis Languedocien en contoit à une Veuve de son Païs, qu'il auroit bien voulu épouser. Il ne cherchoit qu'une occasion favorable de luy en faire la proposition. Elle luy dit un jour qu'elle avoit vint mille livres de rente. Madame, ajouta-t il, j'en ai autant; mettez-moy, si vous m'en croyez, tout cela ensemble, vous en aurez quarante. Non, Monsieur, répondit-elle, vous les auriez; je ne les aurois pas.

¶ Un Philosophe de Gascogne plein d'esprit & de probité, & aussi estimé par son mérite, que par sa science, étant à Paris, prit son manteau un jour qu'il ne faisoit nul froid, & qu'il pleuvoit par intervalles. Il alla voir un de ses meilleurs amis. Il s'entretint fort gayement avec luy pendant qu'il fit beau tems. Dés qu'il vit venir une ondée il se leva brusquement pour s'en aller. Vous n'y pensez pas, luy dit son ami. Ne voyez-vous pas qu'il pleut à verse ? Hé bien, répondit le Philosophe, c'est pour la pluye que j'ai pris mon manteau.

¶ On parle *François* à Blaye, & *franc Gascon* à Bourdeaux. Les Habitans de ces deux Villes se raillent aussi volontiers que des Gascons & des Normands. Deux Marchands de ces deux lieux se railloient, sans s'épargner. Avoüez toûjours, dit celuy de Blaye, que c'est un de nos Habitans qui s'est avisé le premier de prendre *le-Bec d'Ambez* pour dupe, & d'aller malgré luy vous voir chez vous, pour vous porter de nôtre esprit. Dans le vrai, dit le Marchand de Bourdeaux, si c'est un des vôtres qui nous y a porté l'esprit, il y en a tant debité, qu'il ne vous en a laissé guere. Nous en convenons, dit celuy de Blaye, nous vous en avons trop donné du nôtre; mais nous avons été les plus fins, nous n'avons pas mis *le jugement* dans ce commerce, nous l'avons tout gardé pour nous. Où en est le *Tarif*, reprit le Marchand de Bourdeaux? Dans nôtre langage, n'y en eût-il point d'autre, répliqua celuy de Blaye. Dans vôtre langage, s'écria le Bourdelois! A peine la preuve en est elle *vocale*. Couchons-la par écrit. Vous verrez que l'accent même n'y perdra rien.

¶ La vivacité des nos actions sug-

plée souvent aux défauts de nôtre prévoyance. Si nous entreprenons un peu trop, nos succés sont nos apologies.

¶ En arrivant à Paris, nous trouvons, qu'à nôtre égard, tout y est prévenu pour, ou contre. Nous n'y trouvons rien de neutre, que le cœur des jeunes personnes à qui des Gascons n'en ont pas encore dit deux mots. Nôtre accent est le *préliminaire* de leur premiere attention.

¶ Nous sommes à Paris, comme ces jolies Coquettes, qui ne déplaisent aux uns, que pour trop plaire aux autres.

¶ Rien ne me déplaît tant à Paris, disoit un Gascon, que d'y voir le mérite courir les rués. Je suis né propre. Je crains tôt ou tard *de m'y croter. J'y pourvois.*

¶ Je me suis battu avec mon Rival, disoit un Gascon à un Parisien. Vous l'avez donc tué, luy dit celuy-cy, ou vous luy avez tout au moins fait rendre les armes? Cela luy étoit sûr, répondit le Gascon; mais en Amant delicat, j'ai cru, & *moy fin*, qu'il valoit mieux *luy ménager le sang*, de peur qu'à force de couler, la Belle ne l'honorât de quelque larme. *J'évite d'être jaloux.*

¶ Il y a quinze ans, disoit un autre, que je suis à Paris, & je ne suis pas encore à mon aise, & si, je ne m'y épargne pas. Et d'où vient, luy dit un Parisien, que vous n'y êtes pas encore établi à vôtre gré? Eh! c'est, répondit-il, que l'ambition donne à ma gloire *des blancs signez, que la fortune ne luy remplit pas.*

¶ Voila cet homme, disoit un autre, il est déja riche *de par sa femme*, & honoré *de par son Employ.* Il mene la fortune *en lesse.*

¶ En gloire, prétendre est fumée, disoit le même. Esperer, vent. Mériter, doute. Joüir, repos; j'y cours. Je n'en démordrai pas, que je ne l'aye, *Il me le faut.*

¶ En fortune, s'avancer, est guerre; profiter, tréve; s'établir, traité de paix. C'est le terme du voyage.

¶ Nos chagrins, disoit un Languedocien, ne sont jamais à charge à personne; qu'ainsi soit de nos besoins. Quand nous souffrons, nous cherchons ce qui nous soulage. Quand nous ne sommes pas contens, nous sçavons faire semblant de l'être. C'est au mérite récompensé à réaliser ces apparences.

¶ Qui

¶ Qui m'ôte ma confiance, me donne mauvaise opinion *de Luy*, ou *d'Elle*. Je n'y pers pas seul.

¶ Il faut l'avoüer, disoit un Gascon, on nous raille par tout ; & à Paris on nous *piquote*. Je m'en console par un endroit. C'est que si on nous blâme de loin, on nous loüe de prés. Nous avons par tout *droit de présence*.

¶ Sçavez-vous, disoit le même, pourquoy les Belles ont toutes *l'air conquérant ?* C'est que, du plus au moins, elles ont toutes *l'air Gascon*.

¶ On dit bien de bonnes choses de nous, disoit un autre. On suppose une espece de bien jusques dans le mal qu'on nous reproche. Je passe bien des choses *en faveur du bien*. Si je n'en ai pas, j'en mérite. *Que ne vient-il ?*

¶ Sçavez-vous le Chef-d'œuvre d'un Gascon aimable ? C'est de faire aimer l'Amant à une Parisienne riche qui n'aime que l'amour.

¶ Les Parisiennes sçavent, & veulent plaire. Les Gascons veulent, & sçavent aimer. La partie vaut faite.

¶ Nous sommes tendres de nôtre propre fonds, & fidelles du fonds d'autruy. Un bien n'est plus tel, s'il ne se communique.

¶ Un mauvais Auteur avoit fait un Ouvrage fort proportionné à ſon peu de génie. Il le communiqua à un bel eſprit de Toulouſe, & il le pria, avec la derniere inſtance, de luy en dire ſon ſentiment. Ecoutez, dit celuy-cy, je ne ſçais ſi je ſuis bon connoiſſeur ; mais vous ſçavez, ou vous allez ſçavoir que je ſuis ſincere. Je ſuis ſûr que le Public vous *en* ſera obligé ; ſi vous mettez ce Livre *en lumiere*, c'eſt-à-dire au feu.

¶ Un autre diſoit à un Auteur de cette étoffe, ſur un Livre mauvais, & ample: Il n'y auroit rien à redire, ſi vous vouliez faire *à part-vous* de tout cela un meuble de Cabinet.

¶ Qu'avez-vous ? Que vous eſt-il arrivé, diſoit un Gaſcon à un homme de ſon Païs qu'il voyoit dans une vraie agitation ? Ce n'eſt rien, luy répondit celuy-cy. Un homme vient de m'inſulter. J'ai vû le tems que je m'allois mettre en colere ; mais j'ai pris ſur moy, je me ſuis retenu. Cela eſt fait. *Je luy ai mis la jouë à l'ombre*, pour dire qu'il luy avoit donné un ſoufflet.

¶ Cet homme-là m'en vouloit, je crois, diſoit un autre dans le même ſens. Il m'a dit que j'étois de mon Païs. Il

a chargé la doze. Il m'a appellé Gaſcon. Il s'eſt offert enfin à m'apprendre à vivre. Je ſuis reconnoiſſant. *Je luy ai fait baiſer les cinq Apôtres*, pour dire qu'il luy avoit appliqué un bon ſoufflet.

¶ Un bon Peintre faiſoit un portrait bien reſſemblant d'un Pere de la Trape. Un Gaſcon qui le connoiſſoit, s'écria, du premier coup d'œil : je le vois, je l'entens, il parle. Le pinceau le venge *du ſilence perpetuel.*

¶ Un autre Gaſcon ajouta, à l'aſpect de ce portrait ſi reſſemblant : Il ſe venge dans ſon tableau *de la taciturnité* de ſon Cloître.

¶ On a dit, il y a long-tems, d'un excellent portrait de S. Bruno : ſans ſa Regle, il parleroit. L'expreſſion eſt du Païs.

¶ Mr Girardon, ſi fameux par tant d'autres ouvrages de Sculpture, avoit fait une figure équeſtre, que l'on pouvoit comparer aux plus excellens Ouvrages de l'antiquité. On alloit voir, avec raiſon, cette piece, comme une choſe rare. Un Gaſcon, en entrant, s'écria : Eh mon Dieu ! Arrêtez donc ce cheval, il eſtropiera quelqu'un. Il s'échape.

¶ Un Gascon voyoit souvent une femme de qualité, qui le recevoit avec plaisir chez elle, & qui le trouvoit fort divertissant. Il fit une petite absence. Et d'où venez-vous donc, luy dit-elle, dés qu'elle le vit? C'est un miracle de vous voir. Non pas cela, Madame, luy répondit-il ; mais qui vous voit, voit un miracle.

¶ Nous vivons d'esprit. Un Picard le peut-il dire ?

¶ Etre bien fait, est *un*; avoir de l'esprit, *deux*; être riche, *trois*; être de belle humeur, *quatre*; être Languedocien, *la quinte-essence*. Je le suis.

¶ Avez-vous quelque rancune contre quelqu'un du Païs! Si vous êtes femme, parlez, n'étouffez pas. Si vous êtes homme, tenez le cas secret. *Gardez-vous de vous perdre.*

¶ Une jeune fille qui avoit une fort belle voix, avoüa à un Gascon qui luy en contoit, qu'elle étoit touchée de ses soins, & qu'elle n'étoit pas insensible à ses empressemens. Il voulut profiter de cette ingénuité. Elle en rougit, & elle voulut adroitement s'en dédire. Elle tourna la phrase, & elle donnoit un autre sens à son aveu. Eh! que faites-vous,

Mademoiselle, s'écria le Gascon ? Vous chantez bien, vous sçavez la Musique, *& vous détonnez.*

¶ On blâmoit un homme d'esprit qui sçavoit par cœur les plus belles Pieces de Poësie, de n'avoir jamais voulu faire des Vers. Helas ! dit un Gascon, je ne sçais pas la Musique, & *je chante comme un Rossignol.*

¶ Ce n'est pas, disoit un autre, la beauté seule qui m'enchante dans une Belle qui me plaît. C'est plûtôt *cet accord* qui frappe dans ses traits, *cet unisson* qui réunit & qui autorise ses sous-ris & ses regards ; & ce parfait rapport de sa beauté avec son ame. *J'aime l'harmonie.*

¶ J'aimerois à être crédule, si je n'avois à faire qu'à des gens de bonne foy. Je me suis souvent repenti d'avoir trop cru *à la légére.* Ce qui m'instruit me corrige. Tous les Normands ne sont pas de Normandie. *Paris en est voisin.*

¶ Je me plairois assez à disputer, disoit un Gascon, pour paroître sçavant. Je l'évite, pour ne pas paroître opiniâtre. Faites-en de même, Messieurs les Docteurs, les gens du monde seront de vos amis. Combien de sçavans leur font haïr la science.

¶ Je pardonne les fautes *d'esprit*, & non pas celles *de cœur*. La sotise est graciable. La malice ne l'est pas.

¶ Je n'apprens avec la plûpart des sçavans, disoit à Paris un Languedocien, qu'à ne pas parler comme eux. Dans les jugemens qu'on en fait, *la forme emporte le fonds*.

¶ Ma raison est contente de mon goût, disoit le même ; & je ne le suis ni de luy, ni d'elle. Je leur dois moins de plaisir, que je ne leur en sacrifie.

¶ D'où vient, demandoit un Parisien à un Gascon, que Licidas se fait si bien recevoir dans les plus agréables societez? Y fait-il briller plus d'esprit qu'un autre? ou sçait-il y répandre plus de gayeté? Tant s'en faut, répondit le Gascon; mais c'est qu'il porte par tout *une phisionomie accoutumée*.

¶ Je ne me fais jamais *propriétaire* du bien d'autruy, disoit un Toulousain; mais l'esprit des autres, quand il est bon, *je le fais mien*. Jugez de la lecture. *Je me souviens*.

¶ On nous reproche, disoit un autre, que dans nos besoins, nous nous adressons avec confiance à nos amis. Hé bien, dés que nous les aimons, nous les

prenons pour de bons Princes. *Ne doivent-ils rien à l'idée?*

¶ Sçavez-vous pourquoy je ne me broüille jamais avec mes amis? C'eſt que je ne prête, ni n'emprunte.

¶ Je rends en eſtime tout au moins, *& comptant*, tout ce qu'on me prête *gratis* en amitié.

¶ Je regarde une gracieuſeté *bien conditionnée*, diſoit un Languedocien, comme une Lettre de change *payable à vûë*. Je ſuis toujours *en fonds & en volonté*. J'en crains, & j'en évite *le proteſt*.

¶ Je prête de bons Livres, diſoit un autre, on ne me les rend pas. Ceux qui me les retiennent en connoiſſent-ils le prix? Réponſe, je conclurai.

¶ Quand je demande, diſoit le même, ſi on ne m'accorde pas, ce n'eſt pas ma faute. Je demande bien. Chacun y eſt pour ſoy. *C'eſt du commerce.*

¶ Si gens, dont je ne me ſoucie guere, n'en uſent pas trop bien avec moy, *je m'en bats l'œil*. Je les appelle *au Tribunal abſolu de mon indifference*, & je les y renvoye *abſous*. Je m'en donne *à moy-même* la Comédie. Je n'y pers pas tout.

¶ Voyez ce Marquis à juſte titre, diſoit un Provençal à un Languedocien.

Il n'a pas, ſans doute, appris à danſer. Il ne ſçait pas faire la révérence. Pardonnez-moy, répond le Languedocien, il l'a appris, & il le ſçait; mais ſon orgueil luy fait faire ſes révérences *à rebours*. Il ne les fait que *par en haut*. C'eſt ſa maniere. Je l'en quitte, dit le Provençal. Je n'aime pas les révérences qui font tenir plus droit celuy qui me ſaluë.

¶ J'ai pitié des grands qui outrent leur autorité, & qui montent ſur des échaſſes. Je les crois, tout au plus, *Roys de Théâtre*.

¶ Les ſouhaits trop vifs m'inquietent au dedans, & m'ennuyent au dehors. *Je les réaliſe.*

¶ Je ne deſire rien tant, que de me voir en état de ne rien déſirer qu'une longue vie.

¶ Cet homme-là m'a offenſé, diſoit un Gaſcon; & il veut encore vivre? Qu'il ſe dépêche donc de me tuer, ou de me demander pardon. Il n'a pas de tems à perdre.

¶ Nous ſommes les Athletes de l'honneur, diſoit un autre. Nous blanchiſſons à l'ombre des Lauriers. Ils ſont toûjours verds ſur nos têtes.

¶ Je traite les inquiétudes, disoit un Philosophe de Bourdeaux, comme les fievres de l'Eté. Je leur permets deux ou trois attaques, &, tout au plus, autant de redoublemens; aprés quoy *je les déloge*.

¶ Quand ce qu'on me dit ne me plaît pas, j'écoute *laconiquement*.

¶ Quand on me parle bien, j'écoute. Quand on m'instruit à mon gré, je suis attentif. Quand on m'apostrophe, je réplique. Quand on me fâche, je frappe, *ou me fais sourd*.

¶ Je suis maître de moy, je m'en sers; mais je ne me traite pas impérieusement.

¶ N'admirez-vous pas, disoit un bel Esprit de Toulouse à un homme de Lettres de la même Ville? N'admirez-vous pas, quand vous lisez Cicéron, de voir qu'il parle de luy *d'un bon courage*? Il se fait nôtre compatriote. Il se loüe de tout son cœur. Hé bien, répondit l'homme de Lettres, s'il nous imite, quand il parle de luy, nous l'égalons, quand nous parlons de nous. Nous sommes de *petits Cicérons*, quand nous sommes *nos Panégyristes*.

Nous ne sommes pas de bons Tail-

leurs, disoit un Gascon, nous ne taillons pas de la besogne, *& nous aimons à en découdre*.

¶ On a l'injustice à Paris, disoit un Bourdelois, de nous blâmer de ce que nous disons du bien de nous; & de permettre à un chacun de dire du bien de son cœur. Nous sommes tout cœur, nous autres. En parlant de nous, *nous parlons de luy*.

¶ Les plus jolies femmes de Paris, disoit un Toulousain, se vantent, sans pudeur & sans ménagement, d'avoir un bon cœur. Il n'y en a pas une, ajouta-t-il, qui ne dise; je ne prétens pas à la beauté, ni à l'esprit; mais je me pique d'avoir le plus joli cœur du monde. Que veulent-elles nous faire entendre? Oseroient-elles en convenir? *Je les en défie. Cela dit trop.*

¶ Comment faire tirer l'épée à un homme qui ne la porte pas, disoit un jeune Toulousain, qui en vouloit à un Conseiller de son Païs? *Ce Maître Robin*, ajoutoit-il, m'a offensé; si faut-il que je m'en vange. L'épée à part, je ne le puis pas honnêtement par les voyes de fait. Il faut, malgré ma demangeaison, que j'aye recours à quelque expé-

dient plus ſortable ; & je le trouve. J'ai en main un bon parti. Nous voicy à Paris. Je vais luy *donner femme*. De quelque maniere que je le marie *icy*, je me vange plus que de raiſon. *Sans préjudice du droit d'entremiſe*.

¶ On demandoit à un Gaſcon, pourquoy dans la Loy de rigueur, il étoit permis à l'homme d'avoir pluſieurs femmes, & que dans la Loy de grace, il ne luy étoit permis que d'en avoir une tout au plus ? La raiſon m'en ſaute aux yeux, répondit-il, ſur tout à Paris. La plus raiſonnable y ſuffit pour faire enrager le plus honnête-homme. Où en feroit-il, s'il en avoit pluſieurs ?

¶ Je ne ſçais pas, diſoit un autre, ſi à Paris les femmes ſont *damnées*; mais je ſçais qu'elles y ſont *damnantes*. Je m'en tiens à l'ami Moliere, Auteur plus que probable. *C'eſt un ſexe engendré pour damner tout le monde*. Cette preuve eſt devenuë *une démonſtration*.

¶ Un Pariſien *ſuranné* avoit été coquet toute ſa vie, & faiſoit encore le galant à quatre-vins ans paſſez. Un Languedocien voyoit qu'il faiſoit l'agréable auprés de deux ou trois Belles ; dans ſa peau mourra le ſerpent, luy dit-il. Que

voulez vous, luy répondit d'une voix tremblante le Vieillard Damoiseau? Je ne sçaurois haïr ni négliger la plus belle moitié du monde. Vous ne vous soumettez donc pas à *la Loy du Talion*, repartit le Languedocien? Tout ce qu'il vous plaira, répliqua vivement le Vieillard coquet; mais j'avoüerai à vous & à ces Dames, que la fortune ne m'a jamais été trop favorable; que j'ai une femme qui n'est pas plus jeune que moy, & qui est plus incommode & plus méchante qu'elle n'est laide & vieille. J'ai des enfans, continua-t-il, qui me font encore plus souffrir que ne le fait leur mere. Avec tout cela, si on m'offroit de me faire revenir à l'âge de vint cinq ans, & de me mettre dans une pleine abondance de biens & d'honneurs, à condition que je ne verrois jamais de femme, *Je dirois au Roy Henry*, continua-t il en chantant: *Réprenez vôtre Paris, j'aime mieux ma mie, oh gay; j'aime mieux ma mie.* *Pardy*, Mesdames, s'écria le Gascon, aprés ce qu'il vous dit là, je vous dégrade de reconnoissance, si vous ne le portez en triomphe, & si vous ne faites de luy-même, & à sa gloire, & à la vôtre, une figure, dont vous soyez vous-mêmes le *piedestal*.

¶ Avoüez, Monſieur, diſoit une jolie femme à ce même Vieillard, que vous avez été bien galant en vôtre vie. *Palſanbleu*, Madame, luy répondit-il, je le ſuis bien encore; & je vous ferai voir, quand il vous plaira, que je ne ſuis point mort. Vous voila bien en vie, effectivement, reprit un Gaſcon; mais à quatre-vins ans paſſez, on peut bien dire à un honnête-homme, *qu'il a vêcu*.

¶ Un Vieillard de Paris importunoit de ſa tendreſſe une fort aimable fille de Languedoc. Mademoiſelle, luy dit-il un jour, toutes les jeunes perſonnes de ma connoiſſance, excepté vous, me diſent, *par-cy*, *par-là*, qu'elles m'aiment. Hé bien, Monſieur, luy répondit-elle, *par-cy*, *par-là* je vous le dirai bien auſſi. Cependant, voyez, reprit-il, vous ne me le dites pas trop. Et ſur cela, répliqua-t-elle, vous me croyez plus diſſimulée que celles qui vous le diſent? Point du tout, repartit le Vieillard, vous n'êtes que trop ſincere. Mais dites-moy pourquoy, reprit-il, vous avez été faite trop tard, & moy trop tôt? Eh! Monſieur, luy dit-elle, vous le voyez bien. C'eſt que nous n'avons pas été faits l'un pour l'autre.

¶ Deux Vieillards de Bourdeaux, aprés s'être bien querellez, voulurent se battre. Il fallut tirer l'épée, ils n'en purent venir à bout, ni l'un ni l'autre. Le plus agité, de l'effort qu'il fit, tomba aux pieds de son ennemi. Levez vous, luy dit celüy-cy, vôtre foiblesse me desarme. Et moy, répondit celuy qui étoit à terre, je suis consolé *que ma valeur ait survêcu à mon épée.*

¶ Aprés un démêlé qui étoit arrivé à Bourdeaux entre un Etranger & un homme du Païs, l'Etranger qui s'étoit trouvé insulté, dit ouvertement qu'il en demanderoit raison, à celuy qui luy avoit fait l'insulte, par tout où il le trouveroit. On en donna avis à l'Aggresseur. Vous croyez que cet homme-là aura le courage de m'attaquer, dit-il au premier qui luy en parla? Si cela arrive, ajouta-t-il, tant mieux pour mes raisins. *Je ferai de son corps mort du fumier pour ma vigne.*

¶ On m'a insulté, disoit un Agenois, Je ne l'ai pas mérité. Mais je sçais mettre les occasions à profit pour la gloire. J'ai dit à celuy qui en a mal usé, & qui doit aller de Bourdeaux à Toulouse, je vous attendrai sur mon pallier. A Agen le Rendez-vous. *Le voila bridé.*

Il y passera, *ou je le dépaïse.*

¶ On abuse quelquefois de nôtre belle humeur, disoit un Languedocien. Permis aux Dames; & passe pour les gens de Robe; mais pour un homme d'épée, pour peu que le cas soit grief, il devient irrémissible. Il faut qu'il luy en coûte la vie, *ou rien.*

¶ Nous sommes de bons Princes, disoit un autre, nous ne cherchons qu'*amour & simplesse.* Ceux qui vont plus loin avec nous, ne nous trainent pas à leur suite. Nous n'allons, Dieu-mercy, qu'où il nous plaît. *Le Païs est volontaire.*

¶ Allons, Monsieur, l'épée à la main, dit un Parisien dans le milieu d'une ruë, à un Gascon qui venoit de l'offenser. Comment, allons, reprit celuy-cy? A qui croyez-vous parler? Commandez à vos Valets.

¶ Un Gentilhomme de Gascogne trouvant par hazard dans un Village, dont il étoit Seigneur, un Officier Normand, l'obligea de venir loger chez luy. Il fut bien régalé; mais il fut bien raillé en échange. Le souper fut vif. On dauba la Normandie & les Normands. L'Officier s'en offença, & il en témoigna son

ressentiment le lendemain matin, avant que de partir, à celuy qui l'avoit attiré chez luy. Il luy declara enfin qu'il prétendoit en avoir raison, & qu'il vouloit le voir l'épée à la main. Allez, allez, luy dit le Gentilhomme Gascon, partez, rien ne vous arrête. Je vois bien que vous comptez sans vôtre Hôte. Souvenez-vous que vous avez couché chez moy. Je vous épargne *le quart d'heure de Rabelais.*

¶ Un Bourgeois de Roüen alla se plaindre d'un Officier Gascon, à celuy qui commandoit les Troupes en Normandie. Le Commandant envoya querir l'Officier, & luy dit les griefs qu'on avoit contre luy. Je vous entends, Monsieur, luy dit l'Officier Gascon; le Bourgeois a succombé au ressentiment. Ne vous arrêtez pas, si vous m'en croyez, à ce qu'il aura pû vous dire. Il est chagrin, le pauvre homme. Et s'approchant du Commandant: Monsieur, luy dit il à l'oreille, c'est que *je luy aime la femme.*

¶ Je ne haïs pas un jaloux, je le plains; mais je ne puis souffrir la jalousie, pas même lorsque je la sens. L'inconstance m'en corrige.

¶ Ceux

¶ Ceux & celles qui nous croyent jaloux, font nôtre apologie en eux-mêmes, lorſqu'ils nous appellent inconſtans. On n'eſt guere tous les deux.

¶ Nos Languedociennes ſont vives en idées, & delicates en ſentimens. Qui les recherche, lès retrouve ; & dés qu'on les fait entrer en danſe, elles font tenir pied à boule. Elles ſont Reines du Bal, *& nous, leurs Roys.*

¶ Un Pariſien n'eſt guere fait pour une Languedocienne ; & une Pariſienne trouve tout fait pour elle un Languedocien. D'où vient la difference ? N'eſt-ce pas de l'air & du cœur du Païs. *Voila l'influence.*

¶ Vous m'aimez, Madame ; & qui mieux eſt, vous me le dites. Je l'écoute, & je m'y rends. Je ſuis libre, & ſans engagement. Rien ne s'y oppoſe. Et vous voulez douter de la Loy du retour ? Je n'en ſuis pas un *révolté.* Tranquilliſez-vous, Madame, tranquilliſez-vous. Je ne ſuis *rebours* de nature, ni de naturel.

¶ Dans quelque tempête que je me trouve, je me fais Vaiſſeau. J'en fais ma conſtance la *Timoniere*, elle entend *la Marine ; & la manœuvre* ; & ſous ſa

protection, je me tire du péril, attendant que la fortune *me souffle en poupe.*

¶ La plûpart des hommes, disoit un Philosophe Gascon, sont doubles en tout sens, fermes icy, foibles là; d'un côté bons, mauvais de l'autre; rampans, & sublimes alternativement. Le contraste m'en déplaît. Je me réunis. *Je me fais un.*

¶ Je ne dis pas à un poltron, fais-toy Héros; mais je dis à un timide, fais-toy homme. Je change de ton avec une femme qui a peur. Je ne luy dis pas, fais-toy fémme. Elle ne l'est que trop, quand elle tremble; & elle l'est *plus que trop*, lorsque dans ses passions elle ne craint rien. *Je les veux un petit timides.*

¶ La crainte du mépris est la seule timidité qu'on peut nous reprocher. Qui nous dit pareille injure, ne nous offense pas, nous la méritons. Nous sommes d'humeur à l'avoüer. Voyez la bonne foy. *Elle est Gasconne.*

¶ Dans la pluye, nous cherchons un abri; dans la douleur, un soulagement; dans l'infortune, une protection. Pourquoy non? Nous blâme-t-on d'appeller un Medecin, quand nous sommes malades? Tout cela se suit. Quand je tombe dans l'eau, *je nage.*

¶ Les peines qui menent à de vrais plaisirs, & les maux qui menent à de grands biens, ne doivent s'appeller en bon François ni maux, ni peines. Je les regarde d'un autre œil. Motif de patience, & morale bonne à tout. Je m'en sers, *& bien m'en prend.*

¶ J'ai été quelquefois blessé à l'Armée, & dangereusement ; car je ne m'y épargne pas, disoit un Officier Gascon qui faisoit le bel Esprit, & l'esprit fort. J'ai lû, & je me souviens. Quand je suis dans la mêlée, je m'acharne à vaincre. Quand je suis sur ma proye, qui vient par derriere, a beau jeu ; je puis être enfilé *comme un Archimede.* Je ne cede pas plus que luy à la distraction. Quand mes blessures sont mortelles, je songe que Solon se mourant, & entendant raisonner prés de son lit, interrompit son agonie, pour se mêler encore dans la dispute. Il fut ravi de raisonner jusqu'au dernier soupir, & moy, de vaincre. Quand la douleur est trop vive sous la main du Chirurgien, je me souviens que Séneque, pour se garantir des accés d'une rude fievre, alloit se réfugier dans le sein de la Philosophie ; & moy, je cours dans le sein

de la fermeté. Ainsi, tantôt Archimede, tantôt Solon, & tantôt Sénéque. Je ne regarde pas la mort, quand je la vois; je conserve mon raisonnement, quand elle me veut faire son captif, & je méprise le mal, pour m'en défaire. Je suis ce que je veux, intrépide à mon choix, brave en dépit même de moy, & Philosophe, s'il le faut, au mépris de la mort & de la vie. Voila l'homme; & *c'est moy*.

¶ On parloit dans une societé de gens d'esprit, de l'étonnement où fut le grand Pompée, quand il alla voir dans l'Isle de Rhodes, non pas le merveilleux Colosse, mais le fameux Possidonius, qui ayant des maux sans nombre, & des douleurs aigues à toutes les parties de son corps, conservoit une ame tranquille, & une raison qui n'écoutoit pas les sens. On ajouta qu'on auroit dit que Pompée étoit le malade, par la compassion qu'il en eut, & Possidonius, le plus sain de tous ceux qui y étoient, par la maniere dont il raisonnoit avec ce fameux Romain. Pour moy, dit sur cela un Gascon, je n'envie pas à un Possidonius les douleurs; mais je luy envie la patience. *Je m'en fais provision*, par le

ſeul récit. J'admire, ajouta un autre de la même Nation, ce ſouffrant *nonplaintif.* Je me trouve *un ſecond Pompée.*

¶ Quand j'ai obligation à quelqu'un, ſi les occaſions de le reconnoître me fuyent, ou m'échapent, je cours aprés. Je me fais Atalante. Si je n'y parviens pas, je me fais voix. Je redis, je publie, & je répete. *Je me crois écho.*

¶ Quand je vois la dureté de la plûpart des hommes, je ſonge à Deucalion & Pyrra. Je crois leurs enfans ces ſortes d'hommes. Ils ſont de pierre. Je m'endurcis moy-même à leur aſpect. *Ils me pétrifient.*

La fable, diſoit un Toulouſain, qui ſçavoit beaucoup, a un Deucalion, qui des pierres faiſoit des hommes. La Philoſophie a un Zenon, qui des hommes faiſoit des rochers, par l'inſenſibilité qu'il leur infuſoit pour les plaiſirs. Je prens le milieu. Je m'attendris au bien. Je m'endurcis au mal. Voila ma Secte. *J'ai du ſyſtême.*

¶ Je ne m'étonne plus, ſi les dangers prochains & viſibles m'ont quelquefois comme intimidé, diſoit un autre. Enée n'étoit pas poltron; mais il ne laiſſa pas d'être effrayé des monſtres & des chi-

méres qu'il trouva aux portes des Enfers. Un Héros & un Gascon peuvent avoir peur ; mais leur épée les rassûre. *Ils l'ont pointuë.*

¶ J'ai été fait prisonnier de guerre, je m'en suis consolé. C'est toûjours une preuve que j'y étois. Personne n'a jamais vû dans la mêlée, que j'eusse des talons. Pour la tête & les bras, c'est ce que j'y montre, & à tous venans, beau jeu, *J'entens l'escrime.*

¶ Un vieux Officier Gascon avoit eu une jambe emportée, & il avoit le pied qui luy restoit comme perclus de la goute. Il avoit bien servi, & il demandoit pour récompense le Gouvernement vacant d'une bonne place. Un Ministre luy dit : Mais, Monsieur, dans l'état où vous êtes, vous ne devriez plus songer à commander. Monseigneur, luy répondit-il, c'est à servir que je ne songe plus. Pour le commandement, je ne l'ai jamais eu aux pieds ; je l'ai eu, & je l'ai toûjours à la tête. *Je n'y ai pas la goute.*

¶ Les Egyptiens, disoit un Gouverneur Gascon, prenoient pour symbole de l'autorité, un Sceptre terminé par un œil ouvert. Je m'adopte le Hiéroglyphe.

L'œil, je l'ai toûjours ouvert. Je me fais Sceptre, & *je m'autorise.*

¶ Un Parisien reprochoit à un Gascon qui avoit fait son chemin, qu'il ne devoit sa fortune qu'aux priviléges de son Païs. Je vous entens, dit celuy-cy, & voicy ma réponse. Un Seryphen reprocha à Temistocle qu'il ne devoit sa gloire & sa réputation qu'au bonheur d'être né dans Athenes. Cela se peut, luy répondit-il; mais si j'étois né comme vous, dans la pauvre Isle de Seryphe, je me serois conduit en Athénien: Et vous, si vous étiez né, comme moy, dans la magnifique Ville d'Athenes, vous auriez toûjours passé pour être de Seryphe. Je vous en laisse l'application, ajouta le Gascon au Parisien, & *Adieu vous dis.*

¶ On dit que certaines gens qui ne s'attachent qu'à des bagatelles, ont beaucoup d'esprit. J'en doute. *Les aigles ne prennent pas des mouches.*

¶ Deux choses, disoit un Gascon, me paroîtroient curieuses & divertissantes à Paris. L'une, de voir dépoüiller les gens les plus riches de tout ce qui n'est pas à eux à juste titre; l'autre, de voir ôter de certains Livres qui s'y font,

tout ce qui n'est pas de leurs Auteurs. De part & d'autre, que de depoüilles! Et que de gens, par là, seroient remis au rang *des gueux, & des sots!*

¶ Beaucoup d'Auteurs, disoit le même, sont comme ces Bouquetieres, qui n'ont ni semé ni cultivé aucune des fleurs qu'elles employent. Elles ne laissent pas de faire des bouquets & des guirlandes, & de s'enrichir du bien & du travail d'autruy. Si je suis jamais riche, je ne veux devoir mon bien qu'à mon propre fonds, ou à une loüable industrie. *C'est le patrimoine de nos Cadets.*

¶ L'antiquité, disoit un autre, reprocha à Aristote que ses admirables ouvrages étoient autant de belles Mosaïques, dont l'assemblage & l'artifice étoient à luy, & les differentes pieces rapportées, à divers particuliers. Platon entendit de son vivant, que certain médisant luy reprochoit d'avoir *arrosé* tous ses écrits des belles pensées qu'il avoit volées à d'autres. Mercure est à la fois le Dieu des Voleurs, & celuy des Gens de lettres. Il est leur pere commun. Les enfans d'un tel pere peuvent se ressembler, sans grand miracle.

¶ Quand je lis, disoit encore celuy-

ey

je me fais Archimede, ou Orfévre, tout au moins, pour démêler l'alliage dans l'assemblage des métaux ; & je deviens un Aristophane, pour entendre la langue des morts, quand ils parlent par la bouche, ou par la plume des vivans. Qui s'y entend, y démêle l'esprit, comme les personnages du Dialogue.

¶ Si je fais jamais un Livre, disoit un autre, je veux qu'il soit un excellent repas pour les gens d'esprit qui l'auront à leur table. Je prétens bien qu'ils remarquent que pour leur faire meilleure chere, j'ai été à la chasse *dans les plaisirs conservez des Anciens* ; mais je veux qu'on remarque à chaque bon morceau en le mangeant, que l'apprêt en est à moy, & que la sausse en est de bon goût, *& de ma façon*.

¶ L'Auteur qui a pris chez les Anciens a étudié ; celuy qui a pris chez les Modernes, a volé. L'un & l'autre défraye aux dépens d'autruy. Qu'il y serve du sien, s'il veut qu'on l'en remercie. Sans cela, il ne luy en coûte rien ; & on ne luy doit aucune approbation, *pour payer l'écot*.

¶ Les anciens avoient établi l'usage de couronner une fois l'an de guirlandes

& des plus belles fleurs, tous les puits, en reconnoissance de la bonne eau qu'on y puisoit toute l'année. Je voudrois rétablir cette cérémonie en faveur des bons Auteurs qui nous fournissent *dequoy nous desalterer l'esprit*; mais je les condamnerois en même tems, *se faisant puits*, à se faire *profonds*, & à nous en fournir abondamment *de la bonne & de la claire*.

¶ Je compare les Auteurs plagiaires à ces torrents, qui, ayant rompu leurs digues, ravagent les plus belles plaines, y déracinent, & en enlevent tout, plongent dans leur limon & dans des bourbiers ce qu'il y a de plus riche & de plus rare, & ne laissent voir que des pailles, des fétus, & quelque bois leger & flotant. Pareils Sçavans ne nous donnent que *du bois floté*, pour nous chauffer *l'esprit & l'ame*.

¶ Les Rapsodistes sont des harpies, qui, aprés avoir pris & avalé, sans choix, tout ce qui leur convient, salissent & corrompent tout ce qui reste. Je hais tout ce qui dégoûte.

¶ De combien d'excellens Livres la République des Lettres n'a-t-elle pas été privée, par l'avidité de ces Sçavans, qui

ne ſçavent rien, qui n'ont pour tout eſprit que de la mémoire, & pour toute capacité, que la ſcience qu'ils uſurpent & qu'ils volent. Les larcins ne ſe puniſſent pas dans cette République. Mercure, qui en eſt le *Doge*, ne condamne pas ce qu'il inſpire. Mercure, en un mot, aime les vols, & protege les Voleurs. *Jugez de la ſequelle.*

¶ Denis le Tyran traitoit ſes amis, comme les gens qui aiment les *confitures* traitent les pots où elles ſont renfermées. Aprés qu'ils les ont avalées, ils en mépriſent les vaſes, ou ils les caſſent. N'eſt-ce pas ce que font les Plagiaires à l'égard des bons Livres, dont ils ont tiré ce qu'il y avoit de meilleur ? Ce ſont des Tyrans des ouvrages d'eſprit.

¶ Quelques gens de Lettres croyent que les Sçavans, qui laiſſent aprés eux de bons ouvrages, meurent *ab inteſtat*. Ils ſe font leurs heritiers. Ils ne ſont fondez ſur aucune Loy ; mais ils ont pour eux la Coûtume.

¶ Parmy les Peintres de l'antiquité, les vivans n'oſoient rien ajouter aux Tableaux imparfaits des morts. Certains Auteurs modernes ſe met-

tent au dessus de pareils scrupules.

¶ On disoit à un Gascon, qu'un Auteur qui venoit de donner au Public un assez bon Livre, en avoit pris d'un côté & d'autre tous les plus beaux endroits. Hé bien, dit-il, je ne luy en sçais pas mauvais gré. Il ne l'a pas fait par malice.

¶ Chacun peut s'enrichir des biens qu'il trouve dans son fonds. Quelques sçavans se font une autre regle. Ils ne sont riches que du fonds d'autruy. *Pratique des Auteurs médiocres.*

¶ Combien d'Auteurs croyent avoir fait un ouvrage, qu'ils ont trouvé tout entier, quand ils n'y ont ajouté que leur nom à la premiere page? Faut-il s'en étonner? Certains Payens croyoient bien avoir dédié un Temple au Dieu, dont ils mettoient le nom au frontispice. *N'est-ce rien, que l'apparence?*

¶ Les anciens Perses croyoient que les hommes les plus vicieux, étoient les menteurs & les insolvables. Certains Auteurs n'auroient pas été de leur goût, ils doivent souvent tout ce qu'ils ont; & ils n'appellent pas de témoins toutes les fois qu'ils mentent. *Leur papier souffre tout.*

¶ Caligula n'étoit qu'un animal féroce, habillé à la Romaine. Il fit ôter à la Statuë de Jupiter Olympien la tête du plus grand des Dieux, pour y mettre la sienne. Vous en riez, Monsieur le faux sçavant. Ne vous en moquez pas tant, la comparaison vous regarde. *Je vous l'adresse.* Vôtre plume fait une pareille métamorphose.

¶ Les visages ne se ressemblent guere, & les esprits encore moins. Vous croyez que vôtre Livre sera tout semblable à celuy d'un grand génie que vous pillez? Les Menecmes sont de Plaute. Je vous renvoye à la Comédie. C'est-là qu'on se prête au jeu de Théâtre. On s'y est prêté en effet, parce qu'on a bien imité, & point pillé. Faites de même, vous aurez du Public *un grand-mercy.*

¶ Rien n'empêche tant un Voleur de faire son coup, que la presence de ceux qui ont les yeux attentifs sur luy. Certains Auteurs sont plus hardis; les yeux de ceux qui liront leurs Livres, & qui verront qu'ils ont volé, ne les empêchent pas de prendre. *Je les appelle hardis voleurs.* Je les tiens les bien nommez.

¶ Je voudrois que les bons Livres des-

Anciens, où nos Plagiaires vont faire leur récolte, eussent la faculté & l'avisement de ces especes d'huitres qui produisent les perles. Elles s'ouvrent le matin à la rosée du Soleil, & elles se ferment à la vûë de ceux qui en approchent pour s'en enrichir. Il en coûte cher, *selon qu'il est écrit*, à la main qui les surprend, & qui y touche. Si chaque feüille d'un Manuscrit ou d'un vieux Livre en faisoit autant à ceux qui y pillent, il y auroit moins de Voleurs parmi les Gens de Lettres. Le nombre en est trop grand, *& point de justice.*

¶ Y auroit-il tant de sçavans, s'il y avoit moins de Rapsodistes? Et tant de gens que nous connoissons passeroient-ils pour avoir tant d'esprit, s'ils n'avoient pas tant de mémoire? Se souvenir, est-ce penser? *Je demande.*

¶ Les Abeilles sçavent que leur miel est bon à prendre. Elles ont l'art de répandre à l'entrée de leurs Ruches des sucs amers qui en écartent certains petits animaux frians. Les sçavans du tems passé, avec toutes leurs sciences, n'ont pas eu celle-là.

¶ Dieu garde tout homme riche d'un Voleur qui n'a rien, & qui manque de

tout. Je m'en fie à Horace. Il ne connoît rien de pire. Jugez de la piraterie des faux ſçavans. Ce ſont *des Ecumeurs de Livres.*

¶ Un grand nombre de ceux qui citent à tout propos l'antiquité, en ſçauroient-ils un pauvre mot, ſi on avoit ſupprimé les préfaces des bons Livres ? Que de gens ſont ſçavans à bon marché ! *Si faut-il qu'il en coûte.*

¶ Ceux qui ont la réputation de ſçavoir tout, ſçavent-ils bien ce qu'ils ſçavent ? J'ai meilleure opinion de leur mémoire, que de leur eſprit. J'en excepte qui je ſçai bien.

¶ Rien ne dégoute tant de la ſcience, que certains ſçavans. Je préfere le goût de l'eſprit à l'eſprit même.

¶ Les Statuës de bronze qu'on mutile, ne le ſouffrent pas ſans murmure & ſans plainte. Elles en avertiſſent les voiſins par le bruit qui en réſulte. Si tous les bons Livres qu'on pille en faiſoient autant, on entendroit un joli tintamarre dans le Païs Latin. Et peut-être ailleurs.

¶ Les Voleurs ordinaires cherchent des Receveurs, & ils ſe cachent, quand ils mettent leurs larcins en vente. Les

Auteurs qui volent n'y cherchent pas tant de précaution. Leur nom est publiquément à leur Enſeigne, & perſonne ne crie *au Voleur*.

¶ La plûpart des Auteurs Rapſodiſtes ſont comme les Corbeaux, qui ne ſçauroient rien prendre, ſans en avertir par leurs croacémens. *Tous les Plagiaires croacent.*

¶ Martial, aux dépens de qui tant de gens ſont Poëtes, dit que ſes écrits n'auront pas beſoin d'apologie ſur le larcin; mais que chaque page de beaucoup d'autres Livres ſe décéle elle-même, & crie *au Voleur*.

¶ Je ne ſçais pas mauvais gré à un homme de n'avoir pas beaucoup de cheveux. Symbole des penſées. Mais je me moquerai de luy, s'il va arracher les cheveux des têtes des morts, pour les entre-mêler aux ſiens, & pour les coler à ſa tête. *Avis aux Auteurs.*

¶ J'aime mieux avoir peu qui ſoit à moy, que beaucoup qui ſoit à d'autres, diſoit un bel Eſprit de Toulouſe. C'eſt ce que Meſſieurs les Auteurs diſent, comme moy, ajoutoit-il. Mais le font-ils tous? Chez moy, c'eſt *un fait*, & chez eux, *une phraſe*.

¶ Il me ſemble qu'on admire plus Icare d'avoir oſé s'élever juſqu'au Ciel, qu'on ne ſe moque, qu'il en ſoit tombé. L'entrepriſe a toûjours du grand. J'admire un Auteur qui s'éleve & ſe guinde dans le païs des découvertes. Je luy pardonne même de n'en rien rapporter. Je luy vois toûjours du génie. Je ne ſuis pas le ſeul *qui ai des yeux*.

¶ Si les Auteurs qui ont la rage de ſe faire imprimer, avoient autant de ſoin d'aiguiſer leur eſprit, pour inventer, ou pour découvrir, qu'ils aiguiſent *leurs ongles* pour rapiner, on y gagneroit, & ils n'y perdroient rien. Mais ils ſont vifs & impatiens, & l'un eſt plûtôt fait que l'autre. *La pareſſe eſt ſtérile. Je ne la cultive pas.*

¶ Je dirois à ces ſçavans de génie pareſſeux, qui ne diſent & ne penſent que ce que d'autres ont penſé & dit ; je leur dirois ce que les Aigles diſent à leurs Aiglons déja faits. Vous voila grands comme pere & mere, vos aîles ſont déja fortes, vous avez bon bec & bons ongles ; n'êtes-vous pas honteux de couver encore vôtre nid, comme une poule ? Vous êtes aigles, volez, chaſſez, découvrez, & faites voir qui vous

êtes. *Qui l'ignore, ne le montre pas.*

¶ Le Vulgaire trop ignorant a meilleure opinion du cours toûjours égal des Etoiles fixes qui n'ont aucun mouvement qui ne leur soit commun, que de celuy des Planetes, dont chacune a son mouvement particulier. Les habiles gens n'en jugent pas de même. C'est ceux-cy que les Auteurs doivent contenter. Qu'ils songent donc à se faire une route à part, & à se rendre utiles & agréables dans leur course. *Je les attends.*

¶ Un homme me vient confier ce que d'autres m'ont deja dit. *Grand-mercy de la confidence.*

¶ Vous vous tuez pour m'apprendre ce que je sçais. Je vous en quitte. Vous ne me croyez guere curieux.

¶ Je voudrois voir un ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, qui n'eût point de mémoire. Je ne veux sçavoir de luy que ce qu'il pense. Je trouverai assez ailleurs ce que d'autres ont pensé. Quand je passe à Reims ou à Bonne, & que je demande du vin, *j'en veux du crû.*

¶ Je regarde les pensées d'un homme qui a beaucoup lû, & qui n'a que trop de mémoire, comme les lettres de l'Alphabet, qui ne composent un sens

que par un ingénieux mélange. Qui ne sçait pas épeller, ne sçauroit bien lire.

¶ Les rapsodies, dans une tête mal rangée, sont comme les moutons dans un grand troupeau. Ils n'y gardent ni rang ni ordre. L'un suit l'autre par habitude, & au hazard. Je renvoye les idées à ces jolis vers du Poëte Dante. Ils viennent au fait.

Come le pecorelle escon del chiuso
Ad una, a due, a tre, e l'altre stanno,
Timidette, atterrando l'occhio e'l muso;
Et ciò che fa la prima, e l'altre fanno,
Adossandosi a lei, s'ella s'arresta
Semplici e quete, e lo perche non sanno.

¶ Il y a des gens qui veulent tout sçavoir. Il y en a eu qui ont voulu tout conquerir, Alexandre a été un de ces derniers. Il pleuroit de ce qu'il n'y avoit qu'un monde, & il ne s'étoit rendu maître que d'une portion de celuy qui étoit connu. *Monsieur le sçavant en herbe*, vous étudiez pour tout sçavoir; étudiez pour sçavoir bien quelque chose, vous sçaurez davantage. J'en réponds.

¶ Que j'aime celuy qui dit à Alexandre : Seigneur, quelque chose de plus que la Grece a suffi à Hercule, pour

être un demi Dieu, & toute la terre ne vous suffit pas pour être un Hercule ? Faisoit-il son éloge, ou sa Satyre ? Alexandre en cette rencontre fut bon Prince. Il ne s'en fâcha pas. Est-ce le loüer ?

¶ Seigneur, dit un autre en ce temslà au grand Alexandre, que des idées trop vastes rendoient petit : S'il y avoit des terres au de-là de l'Océan, vos ennemis n'y seroient-ils pas allez, pour se dérober à vos coups & à vos triomphes ? C'est ce qu'un Parisien pourra appeller une Gasconade. C'étoit le style Macédonien. Alexandre s'y exerçoit comme un autre. Il étoit Héros. Permis à luy.

Quand je ne sçaurois que l'histoire de Cristophle Colom, j'aimerois en découvertes les Maîtres entrepreneurs.

Por Castilla y por Leon
Nuevo mundo hallò Colon.

C'est ce qu'il fit, & c'est ce qui luy fut permis d'ajouter à son Blazon, pour cry de guerre, en ajoutant encore un demi monde. Autre Gasconade, mais des vraies. Nous en avons une infinité de celles-là.

¶ Homere, le premier des Poëtes héroïques, & le Héros des Poëtes, est doublement loüable, pour n'avoir eu ni

modele, ni copie. Velleius en fait le panégyrique en deux mots. *Neque ante illum, quem imitaretur, neque post illum qui eum imitari posset, inventus est.* Il n'a eu ni modele, ni copie. C'est un Maître original. N'est-il pas de la Garonne, ce stile-là?

¶ Le fameux Navire des Argonautes, des tempêtes de la Mer, dont il fit son joüet, au lieu d'être le leur, arriva au Ciel, dont il fit son port, & il y est, & y sera riche d'autant d'étoiles, qu'il conduisoit de Héros.

Mari quòd prima cucurrit,
Emeritum magnis mundum tenet acta procellis,
Servando Dea facta Deos.

Cette fameuse Barque, pour avoir resisté aux flots, préside au monde; & elle a été faite Déesse pour avoir sauvé des Dieux.

Voila encore du stile, du bon, & du nôtre.

¶ Je suis fort content de Charles-Quint, quand je luy vois donner toute une constellation en peinture au fameux Oviedo, pour avoir fait l'histoire de l'Amérique? Cette maniere encore de donner est nôtre. *Je l'adopte.*

¶ Galilée, par le moyen des yeux de

l'esprit, & par le secours de ses lunettes, a établi un commerce de la Terre avec le Ciel. Les Etoiles qui avant luy s'étoient toûjours cachées, ne refusent plus de se dévoiler à nos yeux; & celles qui paroissoient déja ont consenti à nous laisser voir & toutes leurs perfections, & tous leurs défauts. Galilée fut un Lynx des plus clair-voyans. Ne pourroit-on pas mettre à son tombeau pour Epitaphe, ce qu'Ovide dit d'Argus dans ses Métamorphoses?

Arge jaces; quodque in tot lumina lumen habebas,
Extinctum est, centumque oculos nox occupat una.

Vous êtes mort, Argus. Vous voila aveugle. Une nuit unique a pris la place de cent yeux.

Ovide étoit quelquefois de nôtre Païs; & tous les Poëtes le sont *ou peu, ou prou.* J'entens les bons.

¶ De bons Auteurs ont découvert le mouvement continuel des parties du Soleil entre elles, le Déluge des bluetes qui sortent sans cesse de ce premier corps lumineux, & les taches qui s'y forment s'y détruisent & s'y reproduisent

continuellement. Voila ce qui s'appelle étudier, & obſerver avec ſuccés. Nous ſçavons par là de quelle nature eſt le Soleil. Que ſçavons-nous par vos rapſodies, Plagiaires du tems? Imitez les grands Auteurs en découvertes, & nous vous dirons aprés Ovide:

Hac ſit iter, manifeſta rotæ veſtigia cernes.

Il falloit pourtant que ces ornieres-là ne fuſſent pas bien marquées, ni aſſez profondément dans les airs, par le peu de réſiſtance du terrain. Avec la permiſſion d'Ovide, ces orniaires-là ſont encore de nôtre païs.

¶ Que la Terre faſſe dans un an ſon tour ſous l'Ecliptique, & dans un jour au tour de ſon propre centre de l'Occident à l'Orient. Que la Lune & les autres Planetes ne ſoient qu'autant de terres mobiles, dont chacune a ſes Habitans & des peuples de differente nature. Que le monde ſoit une maſſe infinie, qui dans l'immenſité de ſes eſpaces contient d'autres mondes innombrables & differens. Ce ſont des opinions nouvelles, *& renouvellées des Grecs*. La premiere eſt de Cleanthe & de Philolaus. La ſeconde, de Pytagore & d'Heraclite. La troiſiéme, de Démocrite & de Me-

trodore. Ces opinions étoient mortes avec eux, & enterrées dans leurs tombeaux. On les a rappellées de mort à vie. J'aime encore mieux les propres productions des grands génies, que ces sortes *de résurrections*.

¶ Avant que les Sages de la Grece, & sur tout avant que les Contemplateurs d'Egypte & de Caldée eussent fait des observations, on ne sçavoit ce que c'étoit que le monde. On croyoit la Mer *oisive*, & les vents inutiles & *paresseux*. On ne consultoit sur rien les Astres, & on ne levoit les yeux au Ciel, que par fantaisie, ou par curiosité.

Nondum quisquam sidera norat,
Stellisque, quibus pingitur Æther,
Non erat usus.

Grace aux Sciences & aux découvertes, nous sommes mieux instruits; & à la faveur des flots, des vents & des Astres, d'un bout à l'autre de l'Océan, nous réduisons les terres les plus séparées à permuter à nôtre profit leurs benefices. *Vive la manœuvre.*

¶ Je voudrois que les plus beaux génies qui travaillent & qui écrivent, fussent comme les horloges publiques des

grandes

grandes Villes qui agiſſent ſans ceſſe au dedans, pour regler tout au dehors. Mais en ce tems-cy., chacun a ſa montre pour regler ſon tems, comme il luy plaît. Autre abus. *Je le blâme.*

¶ Je voudrois encore que les Auteurs fuſſent à l'égard des bons Livres, ce que ſont les abeilles à l'égard des fleurs. Elles n'en ôtent ni l'odeur, ni l'éclat, elles ne les cachent, ni ne les déchirent. Elles ſe contentent d'en tirer du miel & pour elles & pour autruy. *Exemple & ſymbole.*

¶ Auteurs, voulez-vous voler avec approbation? Imitez avec jugement. L'un fera oublier l'autre. Il y aura du vôtre tout au moins. C'eſt ce qu'on vous demande.

¶ Je ne veux pas qu'un ſçavant ſe faſſe Lune, mais miroir, quand il approche des Soleils de l'antiquité, pour nous en faire ſentir la chaleur & la lumiere. La Lune n'eſt jamais plus prés du Soleil, que lorſqu'elle va être nouvelle; mais pour lors elle retient tout ce qu'elle en reçoit, elle ne nous en renvoye pas un pauvre petit rayon. Le miroir eſt plus genereux & plus fidelle. Plus on l'expoſe au pere du jour, mieux

il le peint, & mieux il le communique. Si je le compare à certains Auteurs, la comparaison cloche. Je les renvoye à la nouvelle Lune.

Les anciens s'étoient mis en tête que les Rossignols qui faisoient leur nid sur le tombeau d'Orphée, avoient dans leur chant quelque chose de plus sçavant & de plus doux que les autres; comme s'ils en avoient pris l'esprit & le goût. Quand les autres Rossignols paroissoient des chantres champêtres, on croyoit ceux-cy *des Syrenes du Ciel*. J'en aime l'idée. Je n'en attends pas l'épreuve.

¶ Combien de fois n'a-t-on pas vû que de bonnes femmes des Champs, laides & desagréables, pour être venuës dans des Villes, & pour y avoir admiré les personnes qui avoient le plus de beauté, ont accouché d'enfans plus beaux que l'amour même? Telle est la force de l'imagination. Auteurs qui contemplez dans les ouvrages des Anciens les beautez les plus parfaites, que ne les faites-vous passer dans vos productions? Une Païsanne a-t-elle plus d'imagination que vous?

¶ Les grands génies de l'antiquité sont encore dans leurs ouvrages, des aigles qui

s'élevent au dessus des nuës, & qui volent jusqu'au Firmament. Nos beaux Esprits sont quelquefois leurs aiglons, qui voudroient les suivre à tire d'aîle; mais les forces leur manquent, & souvent le naturel. Minerve est capricieuse & volontaire. Elle ne veut pas qu'on fasse quoy que ce soit en dépit d'elle. Qui la suit, la consulte. C'est l'Oracle. *Interpretez.*

¶ Je regarde ces Gens de Lettres qui, dans l'envie de devenir sçavans, courent d'une science à l'autre, les effleurent toutes, & n'en acquierent aucune ; je les regarde comme ces Chasseurs avides, qui, voulant tirer à un lapin, en voyent venir deux, puis trois, & toûjours en augmentant. Ils couchent toûjours en joüe ceux qui sont en plus grand nombre, & ils passent la journée sans tirer, & par consequent sans rien prendre. Un Italien leur dira : *Per troppo volere impoverite.* Un Espagnol ajoutera que *la cudicia es madre del engaño.* Et un Gascon leur dira encore mieux: Tirez, tuez, prenez, rapportez quelque chose.

¶ Combien de gens se croyent sçavans, pour avoir lû des préfaces, &

pour ſe ſouvenir de quelques citations?
Ce qu'on ſçait par cœur, n'eſt pas toûjours ce qu'on ſçait le mieux. Je m'en rapporte aux Ecoliers qui ont bonne mémoire. Je renvoye *à l'école* ces prétendus Docteurs.

¶ Nos demi ſçavans, avec qui veut les écouter, reſſemblent à ce Maître d'Ecole, dont parle Clement Alexandrin. Ce Profeſſeur de Grammaire s'appelloit Alexarque, ſi je m'en ſouviens. Il croyoit que ſon Ecole étoit un Ciel; les bancs, les cercles d'une Sphere; les petits enfans qui l'écoutoient, des Etoiles; ſes leçons, des rayons de lumiere; les noms, les pronoms, les verbes, les ſignes du Zodiaque; & il ſe croyoit, luy, le Soleil. Il ne vouloit ni être peint, ni être appellé autrement; & il auroit inſulté quelqu'un qui l'auroit regardé fixe ſans cligner les yeux. Cet original n'eſt pas unique. *Je luy connois des copies, tout au moins.*

¶ Tybere, Grammairien luy-même, diſoit que le Grammairien Apion étoit vuide de ſens, & plein de vent. *Vuoto di ſenno, e pieno di vento.* C'eſt par là que ce Docteur en Grammaire mérita le Sobriquet de *Cymbalum mundi*. Ne pour-

roit-on pas le donner de même à chacun de ces demi ſçavans qui battent la Caiſſe ſur leur ſcience pretenduë, pour appeller des admirateurs. Les Gaſcons leur diront : Si vous avez tant d'envie de vous vanter, faites-le commenous, *à propos.*

¶ Quand j'entens nos Maîtres Docteurs parler de leur ſçavoir avec arrogance, je ſonge à la réponſe de Philippe de Macédoine à ſon orgueilleux Medecin qui luy écrivit : *Menecrates Jupiter Philippo ſalutem*, la réponſe fut : *Philippus Menecrati ſanitatem.* Philippe, comme on voit, donnoit une medecine à ſon Medecin. C'étoit une priſe d'Elebore, pour luy guérir le cerveau malade. Remarquez que les Grecs, grands & petits, étoient violemment Gaſcons. Mais ils avoient de l'eſprit & de la valeur. *Permis à qui s'en tire.*

¶ Platon vivoit aſſez à la Gaſconne, & il parloit à peu prés comme il vivoit. Il ne haïſſoit ni la propreté, ni la magnificence. Témoin Diogéne, lorſqu'il luy fouloit aux pieds des meubles précieux : Que faites-vous-là, luy dit Platon ? *Calco Platonis faſtum*, répondit le Cynique. *Calcas*, répliqua l'autre, *ſed majori faſtu.*

Tout cela me paroît pis que Gascon de part & d'autre. Pour Diogene, je m'en rapporte à la réponse qu'il fit à Alexandre, & sur tout, à la hardiesse de planter ce qu'il plantoit en public, & en plein jour.

¶ Je ne m'étonne pas de voir beaucoup de science sous de pauvres habits, ni beaucoup de mérite sous des lambeaux. Les perles dans la Mer n'ont pas de riches envelopes, & les diamans ne se produisent pas dans des boëtes d'or, ni de cristal de roche.

¶ J'éxige d'un homme d'esprit que lorsqu'il emprunte quelque belle pensée, il paye comptant & avec usure ; & qu'il y mette du sien le double de ce qu'il a reçu. Je veux qu'il fasse comme le diamant, qui ne reçoit pas un rayon de lumiere, qu'il n'embellisse, qu'il ne multiplie, & qu'il ne rende plus beau que le Soleil même. C'est un talent que les gens du Païs ont sans étude.

¶ Ce n'est ni voler, ni usurper, que de sçavoir comme entre-mêler quelque effusion divine à un peu d'écume de la Mer, pour en faire sortir un tout qui n'ait pas moins de beauté que Venus même. C'est, disoit un Gascon, ce que

je tâche de faire de toutes mes pensées. J'en viens à bout, & on me reproche *que j'embellis la phrase.* J'en conviens.

¶ Le Jupiter Olympien, miracle de Sculpture, de la façon de Phydias, étoit d'ivoire. Les Eléphans pouvoient-ils s'en vanter, ni en partager la gloire, ou le prix ? Auroient-ils été en droit de reprocher à ce grand Maître de l'art, que c'étoit un vol qu'il leur avoit fait ? L'ouvrage étoit à l'Ouvrier, & c'est l'ouvrage qui en faisoit une merveille. *Non quia Elephantus*, dit Tertullien, *sed quia Phydias tantus.* Gens d'esprit, soyez *Ouvriers*, non pas *Voleurs*.

¶ Les eaux de Frescati & de Tivoli, & celles de Marly, de Meudon & de Versailles se vantent-elles de l'esprit & de l'art qui les transforment de tant de manieres ingénieuses & surprenantes ? Il ne leur en reste que la gloire de plaire & d'obéir. *Je les vois dociles.*

¶ Le métier de loüer les autres est difficile ; mais celuy de se loüer soy-même est l'écueil des *Panégyristes*.

¶ Nous nous plaignons que le tems de la vie est trop court, & nous le laissons passer sans en faire aucun bon usage.

Nous perdons tout en le perdant. Et c'est ce que nous appellons nous divertir. *J'en appelle.*

¶ Le plus grand bonheur d'un homme de Lettres, c'est que dans ses études il joüit à la fois du tems & de luy-même. C'est un profit tout clair; mais c'en est aussi tout le revenant bon. Ce n'est ni sa faute, *ni la mienne.*

¶ Les chagrins, les embarras & les besoins sont *des épines* où les sciences ne font guere *leur nid.* Qui veut que ses abeilles luy donnent du miel, n'expose pas leurs ruches aux vents impétueux. Elles ne peuvent rien où ils peuvent trop. Application aux Gens de Lettres. Qui cherche à vivre, ne songe guere à étudier. Tel besoin est une grande distraction. Les sciences n'en souffrent point de pareilles. Un Poëte Italien l'a fort bien dit.

Lieto nido, esca dolce, aura cortese
Bramano i cigni, e non si va in parnasso:
Con le cure mordaci; e chi pur sempre
Col suo distin guarrisce, e col disaggio
Vien roco, e perde il canto, e la favella.

Voila l'horoscope des pauvres sçavans. Je les plains. Je n'en veux pas courir le risque.

¶ La

¶ La verité eſt originaire du Ciel. Elle n'eſt que vagabonde, ou pelerine ſur la terre. Elle n'attend pas qui la ſuit; mais par bonheur, qui la cherche, fait à peu prés comme ces fleuves qui groſſiſſent dans leur cours, & qui de petits ruiſſeaux qu'ils étoient prés de leur ſource, deviennent, avant que de finir, des Mers veritables, ou peu s'en faut. *La comparaiſon m'anime.*

¶ Je regarde ces ſçavans, riches de peu, & contens de ce qu'ils ont, comme des reſtes précieux du ſiécle d'or, où perſonne ne craignoit de rien perdre, & ne ſouhaitoit de rien gagner. Ils vivent comme cet ami de Sénéque. *Non tanquam contempſiſſent omnia, ſed tanquam aliis habenda permiſiſſent.* N'eſt-on pas heureux de ſe repaître d'imagination en cas pareil ?

¶ Chacun de ceux, qui avec beaucoup d'eſprit & de goût veulent s'attacher à l'étude, peut donner la pomme à une *des trois ſciences*, comme Paris la donna à une des trois Déeſſes; mais c'eſt-là une autre pomme de diſcorde. Je ne m'étonne plus que les ſçavans diſputent.

¶ Les ſciences ſont des beautez fieres.

Chacune d'elles a bonne opinion de ſoy, & croit mériter tout entier *en eſprit & en ame* celuy qui cherche à l'acquerir. Ceux qui s'y attachent ſont volages, ils vont de l'une à l'autre. Elles ſe retirent & les plantent là. Ce qu'ils en obtiennent eſt rien, ou peu de choſe. Faut-il être ſurpris que parmi ceux qui étudient il y ait tant d'ignorans ?

¶ Que j'aime Moliere, quand il a dit, & bien au vrai :

Qu'un ſot ſçavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

Celuy qui étudie pour tout ſçavoir, ne ſçauroit-il apprendre à ſçavoir vivre ? C'eſt une *Mathématique* qui ne conſiſte qu'en *démonſtrations*. La ſpéculation n'y ſuffit pas, ſi on n'y joint la pratique. C'eſt en quoy les plus ſçavans ſont de *pauvres praticiens*.

¶ Se peut-il qu'il y ait eu des politiques qui ayent oſé établir pour maxime, que l'ignorance étoit une des premiéres qualitez requiſes à un Prince pour bien regner ? C'eſt vouloir luy mettre à la main un ſceptre, au côté une épée, aux yeux un bandeau, & à la tête, pour couronne, des oreilles d'aſne. *Voila un Midas.*

¶ Je m'accommode assez de l'idée de l'Empereur Julien, à qui il paroissoit que le Soleil étoit un Roy, autour duquel les Planétes étoient autant de courtisans distinguez, qui respectivement, & dans une distance proportionnée, tournoient sans cesse, & en recevoient tout leur éclat. L'idée est du Païs.

¶ N'a-t-on pas vû des Empereurs, comme Neron, Musicien d'inclination & de pratique, se trouver parmi des chanteurs, en figure d'Apollon parmi les Muses ? N'en a-t-on pas vû en habit d'Eole parmi des courtisans, habillez les uns en Zéphirs, les autres en Borées, quelques uns en Aquilons, d'autres en Tremontanes ? Symbole pour symbole, je m'en tiens à l'Empereur Julien. *J'aime le Soleil.*

¶ Denis le Tyran méritoit bien ce titre. C'étoit une bête féroce qui n'avoit rien d'humain. La sagesse de Platon le fit pour quelque peu de tems homme & Roy. On force la nature ; mais on ne la change pas. Denis revint à son naturel. Je m'en tiens au Tasse.

Tal fiero torna n'ella stagion estiva
Quel che parve nel gel piacevel angue.

Cossi Leon domestico riprende
L'innato suo furor, s'altruy l'offende.

¶ L'eau s'éleve par machine; & par nature elle descend. Un sot a beau s'élever, il est de terre, il tombera.

¶ Tout sot me paroît une Epitaphe de l'esprit. Le peu qu'il y en a est enterré. Il n'a pour titre que *cy gît.*

¶ Les professions décident du choix des études. Hercule se lassa bien-tôt de la Musique. Linus étoit son Maître. Hercule luy arracha la lyre des mains, & la cassa sur la tête de cet habile Symphoniste. La lyre ne convenoit guere à une main faite pour la massuë; & Hercule ne devoit pas accoutumer à des sons mélodieux, des oreilles destinées à entendre le sifflement des hydres, le rugissement des lions, & le mugissement des taureaux furieux. En prenant l'épée, j'ai quitté la plume. Quand César a écrit, il se reposoit, il étoit las de vaincre. *En cas pareil, je le permets, & je l'imite.*

¶ J'aime tant les sçavans & les sciences, que lorsque je vois un habile homme mal habillé, je suis fâché de n'être pas *Marchand de drap.*

¶ Lorſqu'un ſot eſt habillé d'écarlate, ou de pourpre, en un mot, du drap le plus riche & le plus beau, qu'il prenne garde qu'un Philoſophe Démonate ne luy diſe, comme dans Lucien : Seigneur, un animal a porté plûtôt que vous cette même laine que vous portez. C'eſt pour cela qu'elle ſied ſi bien ſur vôtre dos. Elle s'y tient ſans répugnance & ſans antipatie. Elle croit n'avoir fait que changer de maître. Et comme elle ne ceſſe pas d'être laine, pour avoir reçu une plus belle couleur à la teinture, cette reſſemblance humaine que vous trainez avec vous, n'empêche pas que vous ne ſoyez un animal, quoique d'un plus beau poil, & d'une répréſentation qui approche plus de l'homme. Tel qui ne le dit pas, comme Démonate, le penſe comme luy; moy, par exemple.

¶ Rien ne dégoûte tant des ſciences, que certains ſçavans. On peut être pédant, & habile homme, comme ſçavant; & ennuyeux. Combien de raiſons fait haïr un raiſonneur ? *Je raiſonne court*, de peur de l'être.

¶ On s'étonne qu'il y ait des gens qui ont de belles Bibliotheques, & qui ne liſent jamais. Les plus grands avares

ont d'ordinaire de grands biens. Je connois *des Crésus* qui ne peuvent se résoudre à depenser un pauvre sol. Plûtôt que de ressembler à telles gens, j'aimerois mieux n'avoir ni argent, ni Livres.*

¶ Bien des gens ont beaucoup d'esprit, & il ne leur sert de rien. Je n'en ai pas tant, je m'en console. Beaucoup d'autres en ont infiniment, & il leur nuit. J'y renonce. Ceux qui se le rendent utile, sont mes modeles. Je m'en trouve d'aprés eux, *& je m'en sers.*

¶ L'esprit Gascon est divertissant *à ses périls & fortunes*; mais rarement divertit-il *à ses dépens*, & jamais *de plein bond* aux dépens d'autruy. Le seul accent en fait souvent les frais. De toute autre maniere, qui défraye les rieurs, quelque peu qu'il luy en coûte, dépense plus qu'il ne croit. Qui est le sot qui veut toûjours *payer des violons*, pour faire danser par tout *des boiteux & des Singes?*

¶ Un jeune Gascon voulut apprendre à danser. Il fit choix d'un habile maître. Oh ça, Monsieur mon Maître, luy dit-il dés la premiere leçon, commençons par apprendre des caprioles.

Monsieur, luy dit le Maître à danser: comme vous n'avez jamais appris, il faut apprendre d'abord à faire la révérence, à marcher de bonne grace, & à marcher en avant. Oh non, répond l'Ecolier, c'est du commun, cela vient de luy-même. C'est-là *du terre à terre*, & j'aime *le par en haut*. Capriolons à bon compte; & il se met à sauter. Monsieur, cela ne vaut rien, dit le Maître. Et bien, faites valoir, dit l'Ecolier, c'est vôtre affaire. Allons, Monsieur, reprit le Maître, je sçais mon métier, donnez-moy la main, & apprenez plûtôt à avancer & à reculer. A reculer, s'écria le jeune Gascon! Qui, moy? c'est justement ce-que je ne veux jamais ni faire, ni sçavoir. *Nous ne reculons pas de chez nous.*

¶ Le même se fit faire un fort bel habit, & de la façon d'un bon Tailleur. Il demandoit à tous ceux de sa connoissance ce qu'il leur en sembloit. Un de ses amis en mania le drap, & il luy dit qu'il étoit un peu lâche. Comment, lâche, reprit-il? Qu'on m'en cherche vîte d'autre. Je ne veux avoir rien de lâche, pas même de l'étoffe.

¶ Un autre avoit une fort belle veste;

& pour la faire voir, il ne boutonnoit pas son juste-au-corps, quelque froid qu'il fît. Il observoit avec soin si on la regardoit ; & pour peu qu'il s'en apperçût, elle est entiere, au moins, disoit-il sur l'heure. Les manches & le dos, continuoit-il, sont de la même piece. Je ne plains pas l'étoffe aux miennes ; & cela, ne vous déplaise, ajoutoit-il, pour avoir le plaisir de les prêter à mes Héroïnes, quand le bon goût leur prend de courir le Bal en Amazones, pour me plaire, *ou pour me faire plaisir aux yeux.*

¶ Certain *Renifleur de sentences*, que bien des gens ont connu à la Cour, faisoit à tout propos des réflexions morales. Il venoit un jour de Versailles à Paris tête à tête avec un Officier General de Languedoc, qui le menoit dans son carrosse. La morale ne tarissoit pas, & les moralitez se multiplioient. L'Officier s'endort, & le laisse dire. Monsieur, luy dit le Philosophe *moral*, je crois que vous dormez. Oüy, Monsieur, répond l'Officier, je commençois à m'assoupir. L'autre continuë de moraliser, & celuy-cy de dormir ; mais vous dormez tout de bon, luy dit en-

core le *Moraliste*, en luy secoüant le bras. Eveillez-vous donc. Oh *mordy*, Monsieur, luy répond le Languedocien, cela n'est pas juste; ou ne m'instruisez pas, ou laissez-moy profiter.

¶ Un Gascon, en parlant de luy, se donnoit toutes les bonnes qualitez opposées à ses défauts. Eh! une fois en vôtre vie, luy dit un homme delicat de ses amis, & d'un vrai mérite: loüez-vous en conscience. Ce seroit à pure perte, répondit-il. Je sçais mes interêts.

¶ On demandoit à un Gentilhomme de Languedoc qui vouloit se marier, s'il aimoit mieux épouser une personne qu'il estimât depuis quelques années, qu'une autre qu'il n'aimât que depuis huit jours. Je crois, répondit-il, que pour bien estimer une femme, il faut la connoître de longue main; mais pour l'aimer, il est mieux de ne la connoître guere. Concluez.

¶ Lorsque nous sommes à Paris, *nous alienons* la meilleure partie de nôtre tems & de nos soins en faveur des Belles que nous connoissons déja, ou de celles que nous cherchons à connoître; mais *le réciproque* nous dédommage du tems perdu, & souvent avec usure. *Voila le bon.*

¶ Nous faiſons parler à nos choix le langage des plaiſirs, & à nos deſirs, le langage des graces.

¶ Il faut que nous ſoyons de bons originaux, tout le monde nous copie, *& perſonne ne nous attrape.*

¶ Un homme de naiſſance qui faiſoit fort le capable, & qui aimoit à décider, ſe trouva un jour chez une Dame du premier rang, avec un Gentilhomme de Languedoc qui ſçavoit beaucoup, qui en avoit la réputation, & qui étoit bien venu dans cette maiſon, & dans beaucoup d'autres. La Dame eut une queſtion aſſez curieuſe à propoſer. Elle s'adreſſe au Gentilhomme de Languedoc. Le grand Seigneur s'en plaint, & ſe formaliſe de cette préference. Il coupe la parole au Languedocien, qui répondoit déja. D'où vient, Madame, dit ce Seigneur, que pour une pareille difficulté, vous ne vous adreſſez pas plûtôt à moy qu'à un autre? Il eſt vrai, dit-elle, que vous autres gens de qualité, vous ſçavez tout, ſans rien apprendre. Cela étoit bon, Madame, du tems de Moliere, dit le Languedocien; mais à préſent, tout au contraire, *ils apprennent tout, ſans rien ſçavoir.*

¶ Le même Gentilhomme se trouva un jour dans une maison respectable, où un Lieutenant de Roy de Province fort éloquent, & médisant à proportion, parloit tres desavantageusement de son Gouverneur, avec qui il s'étoit broüillé. Monsieur, luy dit ce Gentilhomme, voila un absent qui ne sçauroit avoir tort où je suis. Je l'honore, & je luy ai mille obligations. Vous me faites l'honneur d'avoir quelque bonté pour moy. Si vous avez bien résolu de briller à ses dépens, donnez-moy du moins le tems de n'en être pas témoin. Je suis de vos amis, répondit obligeamment le Lieutenant de Roy. Dés qu'il est des vôtres, je change de ton & d'entretien; mais si vous me l'eussiez livré, c'est un fat que je méprise, & je l'aurois peint de toutes ses couleurs. Monsieur, repartit le Languedocien, vous me tenez mal ce que vous venez de me promettre. Je suis un peu connoisseur, je critiquerai le portrait & les couleurs; mais autant que je le pourrai j'épargnerai le Peintre. Hé bien, répliqua *le médisant*, puisque vous y prenez tant d'interêt; faites-luy sçavoir de ma part que je le méprise, & que je ne reconnois

pas en luy un nom, ni un titre qu'il ne mérite pas. Monsieur, reprit le Languedocien, son nom & son titre parlent assez d'eux-mêmes contre vous; & je n'écris guere, quand j'accepte de pareilles commissions. Pourquoy non, repartit encore *le médisant*? Ecrivez luy qu'il est un fat, & que je le dis. Croyez-moy, écrivez-luy cela. Puisque vous le voulez, Monsieur, dit d'un air ingénu le Gentilhomme de Languedoc, en tirant à demi l'épée, voicy ma plume. Par tout ailleurs, je vous l'aurois déja présentée d'une autre façon. On se mit entre les deux. On loüa celuy-cy, on blâma l'autre, & on les accommoda. Le Lieutenant de Roy avoüa au Gentilhomme qu'il y avoit plaisir d'être de ses amis. Il luy demanda en effet son amitié. Monsieur, luy répondit le Gascon, je vous l'offre; mais à condition que les absens pour qui je m'interesse ne seront jamais déchirez impunément en ma présence. Sans cela, *nous peloterons sur nouveaux frais, attendant partie.*

¶ Quand je m'accommode, disoit un Gascon, avec quelqu'un que j'ai offensé, *mon accommodement est franc & net*; mais avec quelqu'un qui a pris la peine

de m'offenſer *luy-même*, j'appelle ma réconciliation *Partie à remettre*.

¶ S'il n'y avoit pas un mépris à craindre, nous ne ſçaurions ce que c'eſt que timidité, qu'en la voyant en d'autres bien differens de nous. *Qui nous contrefait, ne nous reſſemble pas*.

¶ Quand on parle des ſept Merveilles du monde, nous en ſommes le *ſurtout*.

¶ Dés que j'entens un ſot qui raiſonne, je crois voir un aveugle *qui tire au blanc*.

¶ Vous me raillez d'être Gaſcon, diſoit à Paris un jeune Gentilhomme de Bourdeaux ; vous êtes donc de belle humeur, ou vous allez vous y mettre.

¶ Je ſuis ſi fort homme de societé, diſoit un autre, qu'il m'en faut même quand je dors.

¶ Mon Dieu, que vous êtes vif, diſoit un jour à un Languedocien une Dame de Paris ! Vous êtes toûjours *alerte*, & les gens de vôtre païs ne touchent pas à terre. Madame, répondit-il, je ne ſçais pas *en détail* tout ce que font les autres ; mais pour moy, dés que je m'amuſe à ſauter, *je m'éleve ſi haut, que je m'ennuye en l'air, faute d'entretien*.

¶ Entre un Picard & un Gascon dépoüillez de tout, & nuds en chemise, l'un déplore sa honte, & l'autre cherche à la couvrir. Jugez lequel des deux *s'en tient à l'élegie.*

¶ Dans la nudité, disoit un Languedocien, nous nous souvenons que de nôtre païs, nous sommes nez propres & modestes. *Gare l'étoffe.*

¶ Cet homme-là, disoit un autre, ne sçauroit être heureux, qu'il n'ait passé le fleuve Lethé. Il ne se souvient que de tout ce qui l'a fâché. *Il est haineux.*

¶ Deux Parisiens avoient pris *à tâche* de faire à un Gascon qu'ils voyoient souvent, les plaisanteries les plus fortes, en quelque lieu qu'ils pussent le trouver. Il ne s'en étoit jamais formalisé; & il leur avoit toûjours donné beau jeu. Les deux railleurs en abuserent un jour dans une fort agréable societé. Le Gascon, sans en témoigner aucune émotion, se mit d'abord à leur répondre; & ensuite à les attaquer. Il les déferra. Ils ne sçavoient plus où ils en étoient, & ils alloient luy faire une querelle. Ecoutez, leur dit-il, dés qu'il s'en apperçut; vous m'avez raillé, & je vous raille. Si c'est plus fort que de raison,

je me paye des arrerages.

¶ J'ai pû être riche, & je ne le suis point, disoit un tres-honnête-homme de Toulouse qui s'étoit vû dans des postes avantageux. Mes vertus, ajoutoit-il, vous en êtes la cause. Vous me coûtez cher; *mais je ne vous en gronde pas.*

La mort d'un malheureux, disoit un Philosophe Gascon, est *une courtoisie* de la nature. S'il a *l'esprit bien fait*, en trépassant, il luy en doit dire *grand-mercy.*

¶ Quand le bonheur me quitte, disoit le même, je vais tranquillement l'attendre *aux pieds du destin.*

¶ J'ai souvent remarqué à Paris, disoit un autre, que les Amans qui souhaitent le plus de plaire à leurs Maîtresses, ne craignent rien tant que de les épouser. Ils ont beau souffrir, ils ne cherchent pas une guérison si prompte. Il faut qu'ils croyent, sur la foy publique, qu'en ce fait-là, *le remede est pire que le mal.*

¶ Nous faisons *profession* d'honneur, & *exercice* de gloire, disoit un Officier de Guyenne. Le métier en est beau. Quel dommage qu'il ne soit lucratif! Chacun de nous *se feroit Crésus.* Nous serions trop riches.

¶ Nous naissons d'abord pour l'honneur ; *c'est l'origine*. Ensuite pour le bien, c'est l'éducation. Ne vous étonnez pas si nous sommes moins riches que glorieux. Le plus fort l'emporte. *Témoin l'épée.*

¶ Ne vous étonnez pas, disoit un Agenois, qui venoit de tirer l'épée contre un homme qui l'avoit choqué, ne vous étonnez pas *si j'ai les rencunes si promptes*. J'ai la mémoire bonne *sur les vengeances* ; mais le delai m'en affoiblit le souvenir ; & de peur de les oublier, je m'en souviens *fraichement sur l'heure.*

¶ Les obstacles sont nos reliefs ; disoit un Bourdelois. Qui nous traverse nous honore ; mais nous sommes plus modestes, qu'on ne croit. Nous cherchons à nous passer de tant d'honneur. *Ne vous avisez pas d'augmenter ma gloire.*

¶ Il n'est pas aisé de définir l'honnête homme, disoit un Philosophe d'Agen, *qui avoit voyagé*. Il y a long-temps que l'on cherche cette définition. Je l'ai trouvée & la voicy. *L'honnête-homme est un Gascon dépaïsé.*

¶ Si vous me demandez, disoit un autre,

autre, quels ſont les Gaſcons les plus intereſſez ? Je vous répondrai, *de but en blanc*, que ce ſont ceux qui veulent *le plus viſiblement* vivre à la pariſienne.

¶ Vous avez toûjours de bon tabac, dit on un jour à un Gaſcon, dans une agréable ſocieté. *Tant pis pour moy*, répondit-il. Pourquoy tant pis pour vous ? repartit un Pariſien avare. Vous en conviendrez plûtôt qu'un autre, repliqua-t-il : tout le monde m'en demande, & perſonne ne ſonge *que je l'achete*.

¶ Parlez plus bas, ſi vous ne voulez pas que je vous entende, dit un jour une jolie Gaſconne à un homme de ſon païs, qu'elle aimoit & qui aſſez loin d'elle en diſoit deux mots à un autre. Oh pour cela, Mademoiſelle, lui répondit-il, ſi vous m'entendez d'où vous êtes, vous avez l'oreille auſſi bonne, que vous l'avez *bien deſſinée*. L'oreille, s'écria-t elle. Je l'ai ſi fine, *que j'entens croître l'herbe*.

¶ Madame, dit un Toulouſain à une fort jolie femme de Paris, vous n'êtes donc jamais chez vous ? Monſieur, je ne ſors guére, luy répondit la Dame. Dites-moy donc, reprit-il comme cela ſe fait. J'ai été *en blanc*, coup ſur

coup, *pour vous y tres-humbler.* J'en ai laissé mon blanc signé à vôtre porte.

¶ Trois *Complimenteurs* des plus fatiguans m'aborderent hier en plein minuit dans la ruë; ils me prirent fort civilement tout ce que j'avois. Je rentray chez moy *nud comme un Cupidon.*

¶ Voila encore *de ma part*, disoit un Gascon, un joli projet *à bas.* Mon esperance vient d'avorter pour la cinquiéme fois, & toûjours *du fait de l'envie*; mais depuis que j'ai remarqué, que le Soleil trouve des nuës dans sa course, je ne m'étonne plus de trouver des envieux en mon chemin.

¶ Est-il vrai, comme on le dit, que l'aigle meure, non de vieillesse, mais de faim? demandoit un Parisien, qui couroit les tables, à un Limousin, qui passoit pour un grand mangeur? Oüi, répondit celuy-cy; & si les Parasites ne sortoient pas de chez eux aux heures *mangeatoires*, ils auroient le sort de l'aigle. Heureusement pour eux, ajoûta-t-il, ils sçavent toûjours *quelle heure il est.*

¶ Mon cœur, disoit un Languedocien, est une *horloge* dont mon visage est *le cadran*; on voit toûjours au vrai sur l'un, quelle heure il est dans l'autre.

¶ Les Thébains prirent autrefois l'Harmonie pour leur Déesse tutélaire, disoit un Toulousain qui avoit une fort belle voix. Nos *Amateurs* de l'Opéra sont devenus *Thébains*.

¶ La discorde, disoit un Avocat de Beziers, est dans une famille *le Cheval de Troye*, ou *la boëte de Pandore*. Gare le feu, ajoûta t-il, *gare* malheurs.

¶ La Chicane, disoit le même, est la *banque*, ou le *Perou* du Palais.

¶ Le travail, disoit encore le même, est *le grenier* du Laboureur, *la bourse* du Marchand, & *le nord* des Avocats.

¶ Les gens du monde, qui parlent, disoit encore le même, ne semant que des discours en l'air, ne moissonnent que du vent, & pour nous *nos discours sont nos recoltes*.

¶ Un Languedocien sage & judicieux donnoit des avis sensez & utiles à un Parisien, qui se faisoit grand tort par la dissipation de sa conduite. Hé bien, lui dit celuy-cy, j'ai tort, vos avis sont bons à suivre. Je vous ai dit plus d'une fois que j'en veux profiter. Conduisez-moi, je me défais en vôtre faveur de mes déreglemens, je vous les transporte. Je le vois bien, dit le Languedocien, vous m'en

cédez souvent *la proprieté* ; mais vous en gardez toûjours *l'usufruit*.

¶ Un jeune Ecclesiastique de la petite ville d'Aurignac, & fils d'un Maréchal ferrant de cette Ville, avoit fait toutes ses études avec beaucoup de succés à Toulouse. Il y vaqua une Chaire de Professeur. Il se mit sur les rangs, pour la disputer, & il y avoit bonne part. A la premiere nouvelle qu'en eut le Maréchal son pere, il se rendit à Toulouse, pour être témoin du triomphe de son fils. Il arriva dans le lieu de la dispute, dans le tems que son fils *le prétendant* soutenoit sa grande Thése, & qu'il étoit aux prises avec ses concurrens. Du lieu élevé où il étoit, il démêla ce bon homme dans la foule. Messieurs, dit-il, dés qu'il l'apperçut, en interrompant sa réponse à un argument des plus forts, c'est mon pere, laissez-le passer, je vous en prie, & donnez-lui le plaisir de se payer par ses yeux, de tout ce que l'éducation de son fils lui coûte. On se rangea, on le plaça bien ; & le Répondant reprend l'argument & pousse à bout & celuy qui disputoit pour lors, & les autres concurrens qui l'attaquerent ensuite. Sur la fin de la dispute, dans le

tems qu'il donnoit *une solution* des plus décisives & des plus fortes. Hé bien, mon pere, lui dit-il du même ton, *ne leur ai-je pas bien rivé leurs clous*.

¶ Un grand Seigneur de Languedoc, humain & charitable, partageoit volontiers ses revenus avec les pauvres, & s'empressoit à soulager ceux qui pouvoient en avoir besoin. Il entreprit un bâtiment qui luy coûtoit beaucoup plus qu'il ne l'avoit prévû. Il fut obligé d'interrompre ses liberalitez. Un Ecclesiastique *disetteux* le vint prier un jour, *sur un ton de pensionnaire*, de luy continuer *sur l'heure* le bien qu'il luy faisoit. Monsieur, luy répondit le grand Seigneur, ce bâtiment me ruïne, & je ne sçaurois avoir à la fois le plaisir de bâtir, & de donner. Je n'ai rien. *Domine*, repliqua le postulant, au milieu d'une vaste cour pleine de pierres de taille; *Dic ut lapides isti panes fiant*. Seigneur, dites que toutes ces pierres soient changées en pain.

¶ Quand les passions ont *la fiévre*, disoit un Toulousain, *le poulx* ne bat plus à la raison: *Elle agonise*.

¶ Les grandes passions, disoit un autre, sont des maux sans remede. Ce

qui les guerit les rend perilleuſes. Ce ſont *les pourvoyeuſes des Incurables*.

¶ Un jeune Gaſcon arrivoit à Paris pour la premiere fois. C'étoit dans la belle ſaiſon, & il voulut aller aux Tuileries tout en arrivant. Dés qu'il vit les galeries du Louvre; *Caddedis*, s'écria-t-il, cela me plaît. Quand je vois *le devant de cette Maiſon*, je crois voir *le derriere des écuries du Château de mon pere*.

¶ Vous avez un grand privilege, *vous autres Enfans de Paris*, diſoit un Gaſcon à deux jeunes Pariſiens, avec qui il ſe promenoit du côté de Biſſetre. Quel eſt donc ce privilege ſi grand, luy demanda l'un des deux ? Et c'eſt, répondit-il, que vous pouvez faire les fous tout à vôtre aiſe. Vous *fricaſſez*, étourdis & jeunes, tout ce que vous ont amaſſé vos peres ſages & vieux; & quand tout eſt fini, continua-t-il, en leur montrant cet Hôpital, vous avez devant vous vôtre reſſource. *Voila vôtre pis aller*.

¶ A la derniere paix, un jeune Laboureur de Guyenne, qui s'étoit fait Soldat, aima mieux ſe faire Porteur d'eau à Paris, que de s'en retourner

chez luy avant que d'avoir fait quelque fortune. Un Officier qui le connoissoit, le trouva un jour dans l'exercice de son nouvel employ. Eh te voila! luy dit-il, quel métier as-tu choisi là? Eh, Monsieur! lui répondit le Porteur d'eau Gascon, j'ai bien servy, comme vous sçavez; & pour ma recompense, j'ai dix mille écus *sur l'eau de la riviere de Seine.* Je ne sçaurois m'en défaire en gros. *Je la détaille.*

¶ On raille trop dans cette maison où vous allez si souvent, disoit un Parisien à un Gascon. Pouvez-vous vous y plaire? Croyez vous n'y être pas ressassé présent ou absent? Oh pour moy, répondit-il, il n'y a rien à craindre. Je sçais caprioler. Je saute pardessus le blutteau; & j'ai l'art de convertir *en son* ceux qui veulent me faire farine; mais en faveur du Public, je veux apprendre à ces gens-là à divertir autant ceux qu'ils raillent, que ceux qui en sont témoins. *Voila mon stile. C'est le bon.*

¶ Cet homme-là, disoit-on d'un railleur de profession, en veut à tout le Genre humain. Il faut qu'il raille; & pour une plaisanterie de sa façon, il sacrifieroit le meilleur de ses amis. Vous

ſuppoſez donc qu'il en puiſſe avoir, dit un Gaſcon. *Je l'en défie*, ou il reviendra *à l'A. B. C.*

¶ Un Pariſien faiſoit fort le capable. Il ne ſçavoit rien, & il vouloit toujours parler *ſcience*. Il ſçavoit une infinité de grands mots qu'il plaçoit à tort & à travers. J'ai, dit-il un jour, un aſſez beau cabinet, bien plein de *Météores*. Vous aimez donc bien, luy dit un Gaſcon, la pluye, la neige, la grêle & le tonnerre. *Nous ne ſerons pas à même auberge.*

¶ On diſoit à un Gaſcon, que les Eſpagnols, qui naturellement ont le cœur haut, & l'ame aſſurée, appellent le tonnerre l'épouvante des poltrons, *El eſpanto de la vellacos.* Je ne m'étonne pas, dit-il, que certains hommes le craignent, & que toutes les femmes en ayent peur. *La poltronnerie eſt de leur ſecte.*

¶ On demandoit à deux Gaſcons, qu'eſt ce que c'étoit qu'un homme qui regardoit avec trop d'attention une aſſez jolie femme ? C'eſt, répondit l'un, un homme qui a toute ſon ame aux yeux. *C'eſt une extaſe*, ajoûta l'autre.

¶ Un Gaſcon qui avoit affaire dans la

ruë

la ruë des deux Ecus, demandoit la ruë *de six francs.* Monsieur, lui dit un Artisan, nous ne connoissons pas cette ruë ; mais il y a la ruë des deux Ecus au bout de celle-cy. Eh c'est tout un, répondit-il, je m'en contente, *quand j'ai deux écus, je crois avoir six francs. C'est mon tarif.*

¶ Aprenez-moy, disoit un autre, où demeure dans cette ruë Monsieur Cheval ? Monsieur, luy dit un Artisan, il n'y a point d'homme de ce nom dans cette ruë ; mais vous êtes devant la porte de Monsieur Poulain. Eh c'est cela, ajoûta-t-il ; mais depuis dix ans que je ne l'ai vû, il a bien eu le tems de changer de nom. *Je le vois, il fait encore le jeune.*

¶ Un Fiacre raisonnoit contre un Gascon, & ne vouloit pas marcher, qu'il ne luy eût payé la premiere heure. Pour qui me prens-tu, coquin, maraut, dit le Gascon. Monsieur, répond le Fiacre, pour un homme qui m'offre des injures pour de l'argent. Maraut, reprit le Gascon, si je descens & si tu ne marches sans replique, *je te démonterai les os*, comme je démonte *les ressorts de mes pistolets.*

¶ Si tous ceux que j'ai tuez à l'armée, disoit un Soldat Gascon, se trouvoient tous en un tas, dans un vallon de nos Pirenées, on passeroit *de plain pied* du haut d'une montagne à l'autre.

¶ Un Gascon & un Parisien avoient pris querelle ensemble; on les accommoda sur le champ. Vous êtes bien heureux, dit le Gascon au Parisien, en l'embrassant, de m'avoir surpris *pacifique*. Si vous m'eussiez fâché, *d'un cran de plus*, je vous eusse jetté si haut en l'air, *que les mouches auroient eu le tems de vous manger*, avant que vous fussiez revenu à terre.

¶ Il ne fait pas bon avec moy, disoit un Provençal, quand je me fâche; je l'évite, de peur qu'il n'en coûte plus d'une vie. *C'est songer au salut du prochain.*

¶ Nous sommes bons, disoit un autre, & de la bonté de ceux qui en ont encore quand ils font les méchans. Défiez-vous de nôtre valeur, ne craignez rien de nôtre malice. Elle ne tire pas sur le noir. *Nous l'avons blanche.*

¶ Nous chassons les moucherons de l'air, disoit encore un Provençal. Nous écrasons les vers de terre. Nous met-

tons *à ce niveau*, tout ce qui veut être *haut* ſur nous. Nous ſommes *applaniſſeurs* de difficultez, & *deſtructeurs* d'obſtácles.

¶ En Guerre & en amour, nous ſommes *les bons ouvriers*. Les chefs-d'œuvre en ſont *nôtres*. Nous ſçavons *la portée du fleuret & de la fleuréte*.

¶ Nous avons des noms fixes, & des renoms qui volent. Ils vont loin. *Nos ſobriquets ſont des épithétes*. La gloire même en fait l'éloge. *Elle ſçait la Rhétorique*.

¶ Nôtre cœur eſt un fin courtiſan; dont nôtre eſprit n'eſt pas la dupe.

¶ Vous vous mariez donc, diſoit à un jeune Pariſien un Gaſcon de quelque âge. Vous épouſez une jeune Veuve; vous en êtes amoureux, vous en perdez l'eſprit, vous en êtes malade. Voila toute vôtre raiſon. Cette raiſon finira avec la nôce. Raiſonnez mieux, ou *mieux j'aimerai vôtre mal, que vôtre remede*.

¶ Quoy, diſoit un jeune Pariſien à un Gaſcon de ſes amis, il y a ſix mois que vôtre maîtreſſe eſt morte, & vous la pleurez encore? Comment ſi je la pleûre encore? s'écria le Gaſcon, aprés

ſix mois ! je la veux pleurer quatre-vints ans. *J'ai embaumé ma douleur pour la rendre éternelle.*

¶ Je ne m'étonne pas, diſoit un homme d'eſprit à un Gaſcon, que tous les gens de vôtre païs faſſent leur chemin. Vous ne faites pas, tous tant que vous êtes, un ſeul pas hors de la route ; & vous ſçavez battre le fer dés qu'il eſt chaud. *Je vous le cautionne*, dit le Gaſcon. L'envie de réüſſir n'eſt pas moins marquée dans nos actions, que nôtre accent dans nos paroles.

¶ Un homme de quelque conſideration, témoignoit ſincerement de l'eſtime & de l'amitié à un Gentil-homme de Languedoc, qui étoit dans une approbation generale par ſon eſprit, par ſa conduite & par un merite reconnu. Monſieur, luy répondit ce Gentil-homme, je reçois *avidement* les aſſurances que vous me donnez d'une affection qui m'eſt precieuſe. Si vous êtes bien aiſe de me la continuer, accordez-moy une grace. Prenez une balance, mettez-moy d'un côté tout ce que vous me croyez de bonnes qualitez, & de l'autre tout ce que j'en puis avoir de mauvaiſes, & penchez en ma faveur du côté qui

penchera. *Je ne ſurfais pas.* Vous ſçaurez à quoy vous en tenir.

¶ Sçavez-vous, diſoit à Paris un bel eſprit de Toulouſe, ce qui nous aide le plus à réüſſir ? C'eſt que ſans être jamais trop *iſolez*, nous nous faiſons par tout *uniques*. Nous partageons nôtre attention entre nous & nos ſpectateurs. Nous ſçavons que nous ſommes toûjours en vûë, & en ſpectacle aſſez ſouvent. Nous prenons pour nous l'avis, que Mecenas donnoit à Auguſte : *Tibi non magis quam ſoli latere contingit.* Il faiſoit entendre à cet Empereur, qu'il ne luy étoit pas plus facile de ſe cacher, qu'à un Acteur qui paroît ſeul ſur le Théatre. Nous ſongeons à la repreſentation. *Nous joüons nôtre rolle, comme Auguſte devoit joüer le ſien. Avis à la jeuneſſe pariſienne.*

¶. Je ne ſuis pas ſurpris, diſoit un Gaſcon, que nous ayons ſi bonne opinion des Héros de l'antiquité. Ils ne ſe laiſſent plus voir qu'avec toutes leurs vertus. Le tems & l'oubly ont tiré le rideau ſur leurs vices. Nos Gaſcons modernes ſçavent les imiter. Ils ſe montrent à leur avantage. *Je donne mon approbation. Permis à eux de ſe faire imprimer.*

¶ On railloit un Gascon qui n'étoit plus jeune, de ce qu'il avoit toûjours pour les femmes les mêmes empressemens. Hélas, répondit-il, je l'avouray, je suis un peu du goût d'Ovide. Je leur trouve à toutes quelque chose qui me porte à les aimer, quand ce ne seroit que leur sexe ; & je n'en vois pas de *non vieilles* qui n'ayent de quoy me rajeunir. *J'en aime l'idée.*

¶ On se récrioit sur ce qu'un Parisien déja dans l'âge faisoit encore le Galant de profession. De quoy vous étonnez-vous, dit un Gascon, il est vieux à la verité ; mais il a de l'esprit, & il pense. *Il aime d'idée.*

¶ Un Languedocien qui n'étoit plus jeune ; & qui avoit été un homme à bonne fortune en son tems, ne pouvoit plus aimer des femmes qu'il eût vûës, & ne devenoit amoureux que de celles qu'il n'avoit pas pû voir. On luy en demanda la raison. Eh c'est, dit-il, qu'à celles que je ne connois pas, je ne leur vois pas de défauts qui m'en détachent. Je n'ai à leur reprocher que leur absence, & ce n'est ny ma faute, ny la leur. *Je m'y accommode.*

¶ Un Languedocien tomba malade à

Paris. Une jeune & jolie Brune de son voisinage le venoit voir souvent, & s'empressoit à luy rendre quelque service. Un Gascon de ses amis en avoit été témoin. Hoça, mon cher, luy dit-il un jour en présence de la petite Brune, te voila bien-tôt guéri, & je vais tomber malade. Il faudra que tu me prêtes ton lit, & cette jolie Garde. Oh, Monsieur, répondit-elle ingénument, Monsieur ne sera pas si-tôt guéri; & il faudra bien qu'il garde encore la chambre quelque tems, *pour se remettre.*

¶ Un Mousquetaire de Languedoc, bien fait de sa personne, plein d'esprit, & de la plus belle humeur, étoit allé voir à trois lieües de Paris des Dames d'un vrai mérite & de sa connoissance. Il avoit raison de se plaire avec elles, & elles n'en avoient guere moins de se plaire avec luy. Elles furent ravies de le retenir aussi long-tems qu'il eut la liberté d'être avec elles. Enfin le jour arriva que la Compagnie devoit monter à cheval, & qu'il ne pouvoit pas y manquer, sans en être puni. Il prend congé d'elles dés le soir, bien résolu de partir le lendemain de bonne heure. Il ne put s'y résoudre cependant, qu'il ne leur eût

du moins donné le bonjour. Et elles ne purent le laiſſer partir, ſans l'avoir fait déjeuner avec elles. On ſortit de table, & il prit congé pour la ſeconde fois. Prêt à monter à cheval, il eut encore quelque choſe à leur dire, & il rentra pour leur parler. On veut le retenir, il s'échape. Dans le tems qu'il mettoit le pied à l'étrier, celle à qui il donnoit la pomme, eut par amitié, ou par malice, quelque commiſſion à luy donner. On le rappelle, il revient. On veut l'amuſer, il s'enfuit. Il alla, & revint ainſi, à pluſieurs repriſes. Le tems le preſſoit. Il court vîte pour la derniere fois à ſon cheval. Il trouve qu'impatient d'être ſi long-tems au filet, il s'étoit débridé luy-même. Les Dames le ſçurent par un de leurs domeſtiques. Elles courent à un Balcon pour le voir, & pour en rire. Eh! l'on vous croyoit déja parti, luy cria l'une d'elles, & vous voila encore. Helas! Meſdames, dit-il, vous le voyez; *le devoir bride bien mon cheval; mais l'amour le débride.*

¶ Quand je m'éloigne d'une Belle, diſoit un Gaſcon, je donne *ſauf-conduit* à ſes ſoupirs, & *paſſe-port* à ſes larmes.

¶ Les larmes & les soupirs d'une belle personne, disoit un autre, sont une *contagion* qui gagne l'ame par les yeux, & le cœur, par les oreilles.

¶ Quand je donne *la sérenade* à ma Belle, aprés minuit, disoit un Toulousain, & que je mêle mes regrets à la mélodie, je dis toûjours à mes soupirs: allez, marchez vers l'oreille de ma Mignone; & si vous la trouvez bien endormie, gardez-vous bien de l'éveiller. *Respect à son sommeil.* C'est ce qu'un Poëte Espagnol a bien exprimé en peu de mots.

Caminad mis suspiros, adonde Soleis,
Y si duerme mi Niña, no la desperteis.

¶ Voila un homme & une femme qui se plaisent bien à être ensemble, disoit un Gascon. C'est *Agnés & le corps mort.* Vous qui n'êtes pas médisant, répondit une Dame de leurs amies, vous faites-là, ce semble, un jugement téméraire. Rien n'est plus innocent que leur liaison. Madame, répliqua-t-il, vous parlez Italien. Je vous dirai en cette langue : *forse l'é vero ; ma non però credibile.* Certaines veritez peuvent trouver des incrédules, & tous les jugemens faux ne sont pas téméraires.

¶ L'air coquet eſt un accent Gaſcon qui ne ſe perd, ni ne ſe déguiſe.

¶ Toute femme bien parée eſt un tiſſu de Gaſconades.

¶ Je regarde Paris en toute ſaiſon, comme Veniſe dans le Carnaval. Peu de gens y ſont *ſans maſque.*

¶ J'ai un *Rhumatiſte*, diſoit un Bourgeois de Paris. Faites de *l'éxerciſme*, répondit un Gentilhomme de Gaſcogne.

¶ Aprés l'affaire de Leuze, où les Gardes du Roy firent des choſes incroyables, quelques-uns d'entre eux, & la plûpart Gaſcons détailloient leurs actions & leurs proüeſſes. L'un diſoit: j'ai tué vint hommes *à ma part.* L'autre diſoit: j'en ai tué autant, & j'ai fait priſonniers deux Officiers Generaux. Un troiſiéme ajouta qu'il avoit enfoncé, luy cinquiéme, deux ou trois Eſcadrons, & qu'il en avoit rapporté tous les drapeaux. Et vous, dit-on à un Gentilhomme Gaſcon de riche taille, de beaucoup d'eſprit, & d'une valeur de ſang froid, vous ne dites rien: qu'avez-vous fait? Moy, répondit-il: *J'y ai été tué.*

¶ Un Gaſcon fut pris pour Juge d'un troc entre deux amis, dont le mérite eſt fort connu. L'un a beaucoup de quali-

tez distinguées, & il passeroit pour un homme accompli, s'il pouvoit prendre sur luy de ne pas passer sa vie à troquer à son préjudice tout ce qu'il a. L'autre joint autant d'esprit & d'enjoüment à tout ce qu'il dit, que de probité & d'honneur à tout ce qu'il fait. Celuy-cy avoit une belle Montre d'or. L'autre luy offroit la sienne en troc avec une fort belle tabatiere. Ce n'est pas assez, dit celuy à qui étoit la Montre. Hé bien, dit l'autre, j'y ajoute cet étuy. Ce n'est pas encore assez, répondoit toûjours le maître de la Montre. Et comme l'autre luy disoit : j'y mettrai cecy, j'y mettrai cela ; Croyez-moy, luy dit-il, mettez-vous-y vous-même : que faites-vous de vous ? Et qu'en feriez-vous vous-même, dit le Gascon, *vous n'aimez pas à troquer.*

¶ Une femme de figure indifferente loüoit à bout portant un Gascon à qui elle vouloit plaire, & à qui elle ne plaisoit pas. Madame, lüy dit-il à la fin, vous me dépaïsez. Vôtre approbation m'honore ; mais vôtre loüange *me confuse.* Ne m'ôtez pas *la respiration.*

¶ Serez-vous toûjours coquet, disoient un jour des femmes de Paris à un

Gaſcon des plus galans ? Irez-vous toûjours de Belle en Belle ? Ne vous marierez-vous jamais ? Me marier, s'écria-t-il ! Qui, moy ? Je n'aime le mariage qu'en peinture. Je peins au naturel. *Je m'en fais des miniatures.*

¶ On ne cherche rien tant, ni ſi ſouvent en voyage, diſoit un Gaſcon, que les Hôtelleries. Y eſt-on ? & y a-t-on pris ſa réfection ? on s'y déplaît. *Figure du mariage.*

¶ Je ne vais guere dans cette maiſon-là, diſoit un autre. On y trouve, quoy qu'on faſſe, des prudes & des pédans. *L'œuil y dord, l'oreille y bâille.*

¶ Un Normand appelloit un Gaſcon *Mous d'Adiuſias.* Le Gaſcon l'appella *Monſeigneur de Niouyninon.*

¶ Une femme des plus maigres, & preſque toûjours habillée de verd, ſe donnoit les manieres les plus gracieuſes. Elle veut plaire, dit un Gaſcon. Elle *met l'amour au verd, & les Amans au ſec*

¶ Je n'aime rien tant, diſoit un autre, que la ſocieté des femmes. Et rien ne m'y déplait davantage, que d'en trouver de celles qui ne laiſſent à un homme de bon goût aucune envie de vivre ſeul. *Ce ſont mes redoutes.*

¶ J'aime la ſocieté, diſoit un autre, *il me la faut*, donnez-la moy bonne, ou je me fais ſolitaire au milieu de tous ceux qui ne m'empêchent pas d'être ſeul. *J'ai l'eſprit de comparaiſon.*

¶ Quand ce qu'on me dit ne me plaît pas, j'écoute *laconiquement.*

¶ De peur d'être diſtrait en converſation, diſoit un Toulouſain, je devine ce que l'on va me dire, & d'avance j'y répons. Voila comme j'aime *le dialogue*, en l'abrégeant.

¶ Qui eſt cet homme-là, demanda-t-on un jour à un Gaſcon qui venoit de s'entretenir avec un Financier? *C'eſt*, répondit-il, *un Profeſſeur d'Arithmétique.*

¶ La fortune d'un Guerrier eſt de verre. Celle d'un Financier eſt d'or. *Je me fais ſa pierre de touche.*

¶ Quand la bourſe eſt *en pleine Lune*, les embarras ſont *en declin*, & les plaiſirs *en croiſſant.*

¶ Parmi les Pariſiens, dés que les plaiſirs ſont *en marche*, les devoirs ſont *en echec.*

¶ Madame, diſoit un Gaſcon à une Coquette de Paris: ſi vous goûtez ſi bien le plaiſir de me voir, *craignez l'éclipſe.* Vous ne me verrez jamais *camarade* d'un Rival préferé.

¶ Le Baron de Perdignac étoit amoureux à Paris, de la femme d'un jaloux, qui avoit bonne raiſon de l'être. Le mari s'appelloit *Monſieur de Bâtonfort.* Le Baron s'étoit inſinué dans ſes bonnes graces; & il étoit fort bien reçu de luy & d'elle. Il ſe croyoit le préferé; mais la Belle avoit fait une nouvelle conquête, qui luy tenoit un peu plus au cœur. Le Baron l'ignoroit. Il vint la voir un jour, à ſon ordinaire. Il trouva le mari dans le plus grand emportement. Il diſoit à ſa femme les injures les plus atroces. Eh! fy, Monſieur, luy dit le Baron en entrant, parle-t-on comme cela, & peut-on parler de même à une femme de ce mérite? C'eſt une infame, répond le mari. Jugez-en vous-même. Voicy ce qu'elle écrit à ſon nouvel Amant. Liſez. Elle voulut luy arracher ſon billet; mais elle ne fut pas la plus forte. Le Baron lit, & il trouve qu'il n'y eſt pas mieux traité que le mari, & qu'il y eſt ſacrifié d'un bout à l'autre. Quoy, Madame, dit-il, c'eſt ce que vous venez d'écrire? Et vous, Monſieur, c'eſt ce que vous venez de voir, & vous vous en tenez *aux apoſtrophes?* Bien loin de vous en blâmer, ajouta-t-il, *réaliſez-*

vous, Monsieur de Bâtonfort, *& appliquez-luy moy*, si vous m'en croyez, *vôtre nom tout du long de l'aune.* Adieu, Madame, continua-t-il, en sortant. C'est trop peu de gronder Monsieur, Battez, battez, Monsieur de Bâtonfort, *faites-luy porter vôtre nom de bonne sorte.*

¶ Une femme de Languedoc qui avoit trente ans passez, & qui en avoit un de moins qu'une fille de Paris qui ne s'en donnoit que vint-cinq, s'écria à cette datte: Eh! le joli numero. Datez toûjours de même? je n'en aurai jamais que vint-quatre pour ma part.

¶ Un assez jeune Prédicateur se déchainoit tout un Carême, dans tous ses Sermons, contre les femmes. Elles s'en formaliserent à la fin. Cinq ou six des plus délicates se plaignirent ouvertement de ce qu'il en parloit sans exception. Elles se souleverent contre luy. Deux ou trois s'en expliquoient un jour avec une fort jolie Gasconne. Eh mon Dieu! Mesdamies, répondit-elle, laissez-le dire. Il y a de la cruauté en vôtre fait. On n'a jamais empêché un pauvre malade qui ne sçauroit boire de l'eau, de *s'en rincer la bouche.*

¶ On parloit un jour à Paris devant

une Gasconne des plus belles, de l'âge d'une autre fille de ses amies, & on luy donnoit vint-cinq ans. Helas, dit la Gasconne, vous luy en donnez tout d'un coup *une bonne couple.* Nous avons confronté nos Baptistaires, nous sommes de même an & mois ; & je n'ai pas encore, que je sçache, vint-trois ans & demi. Témoin ma mere. *Elle y étoit.* Celle dont nous parlons, ajouta une Dame qui la connoissoit bien, n'en a pas assurément davantage. Et je vous dirai, de plus, continua-t-elle, qu'elle m'a juré, & elle est sincere, qu'elle n'avoit encore fait aucun usage de son cœur. Les autres se récriérent, la Gasconne dit qu'elle ne s'en étonnoit pas. Je la vois, ajouta-t-elle, assez *idiote* pour cela. Elle n'a pas, certainement, autant d'esprit que vous, repartit la même Dame. Il y paroît, répliqua la Gasconne : j'aimerois autant dire : *je suis sote à mon corps défendant.*

¶ Une Dame de Languedoc se trouva obligée de venir à Paris pour un procés. Elle tira sa fille du Couvent pour la mener avec elle. Ce n'étoit encore *qu'un enfant de belle taille.* Sa beauté étoit toute formée, & elle n'avoit pas

plus

plus de ſeize ans. Un de leurs Juges en devint fort amoureux. Il luy avoit déja parlé de ſa paſſion, & il luy en parla un jour en bonne forme. Eh? que vous me faites plaiſir, luy dit-elle, de m'aſſurer que vous m'aimez. Je ne ſçais pas encore, continua-t-elle, avec une vraie ſimplicité, comment on fait pour aimer; mais autant que j'en puis juger, je crois que je vous aime auſſi, & je n'ai pas oſé l'avoüer à ma mere. Gardez-vous bien, luy dit-il, de luy en parler. Les meres y trouvent toûjours à redire. N'ayez pas peur, reprit-elle, je ne ſuis pas ſi ſote. Mais écoutez, pourſuivit-elle, quand nous avons été chez vous, ma mere & moy, j'ai vû dans vôtre chambre & dans vôtre cabinet *le portrait* des Belles que vous avez aimé. Je voudrois bien y voir le mien. Mais Madame vôtre mere, répliqua-t-il, le verroit quand elle viendroit chez moy. Que vous êtes innocent, repartit-elle ingénument! Et faites-le faire *qui ne me reſſemble pas.*

¶ Un Gentilhomme de Languedoc s'étoit marié fort avantageuſement à Paris. Il ne luy reſtoit de toute ſa famille qu'une ſœur qui étoit d'une grande beauté, qui avoit le plus joli naturel,

Nn

& qui n'avoit pas plus de quinze ans. Il la fit venir auprés de sa femme, qui fut charmée de l'avoir. Il partit pour l'Armée. Sa femme étoit grosse, & il la recommanda bien à sa sœur. Aprés le départ du mari, la femme grosse tomba, & se blessa. La petite fille en fut au desespoir. Rien ne pouvoit la consoler. Mon frere en mourra de douleur, disoit-elle. Je le connois, il en mourra. Il comptoit d'être pere à son retour, & il ne trouvera rien. Il en mourra, disoit-elle toûjours. Tout ce qu'on luy disoit pour adoucir son affliction, ne servoit qu'à la redoubler. Au moins, dit-elle à la fin, avec une ingénuité charmante, si mon frere, à son retour, pouvoit encore la trouver grosse.

¶ Une fort belle fille, dont la conduite n'avoit pas été des plus reglées, & dont on parloit desavantageusement, mourut à Paris, aprés une assez longue maladie. A sa mort, tout le devant de sa maison fut tendu de blanc. La voila donc trépassée, *cette jolie personne*, dit un Gascon, en passant devant la porte? Mais, ajouta-t-il, voilà bien du blanc. On pourroit bien, je crois, *pertintailler cela de noir*.

¶ Deux Gascons voyageoient ensemble. Ils passerent par Chartres. Ils n'avoient jamais ni mangé ni vû des *guignars*. Ce sont en effet des oiseaux rares, qu'on ne prend guere qu'au tour de cette Ville-là. C'en étoit la saison. Ils en demanderent avec instance. Quelque recherche qu'on fit, on n'en trouva qu'un, qu'on leur porta, comme ils s'alloient coucher. Ce n'est pas assez, dirent-ils de concert. Cela est trop petit & trop bon, pour être partagé. Qu'on nous en trouve du moins un autre. Cependant, dit l'un des deux, en se couchant, s'il ne s'en trouve pas davantage, comment ferons-nous ? En ce cas, dit l'autre, veux-tu que celuy qui aura fait le plus beau rêve cette nuit, en ait demain à son levé la préference ? J'y consens, dit l'autre. Dés qu'il fut jour, celuy-cy se leve, pendant que son camarade dormoit encore. Il va à la Cuisine, il fait apprêter *le guignar*, & il le mange. Il revient à son camarade, qui, s'éveillant en sursaut, crie : j'ai gagné. *Le guignar* est à moy. J'ai songé, continua-t-il, que les Anges *me sont venus enlever* comme un corps saint dans un Char de gloire. Helas ! dit l'autre,

cela est vrai, je t'ai vû partir. Et comme je croyois que tu ne reviendrois pas, j'ai mangé le guignar en ton absence.

¶ Dés que nous parlons, l'ennui, la tristesse & le chagrin *de nos Auditeurs*, se perdent dans nos entretiens, comme *des aiguilles* dans *des botes de foin*.

¶ Nous sommes *un lansquenet*, où tout le monde met à la *réjoüissance*.

¶ D'où vient, disoit un Parisien à un Gascon, que du plus au moins vous êtes tous agréables ou amusans dans toute sorte de compagnies ? C'est, répondit le Gascon, que nous sçavons faire de la raillerie un jeu d'esprit, où chacun joüe à son tour, *& dont personne ne paye les frais*.

¶ On disoit devant un Agenois, qu'un homme de sa connoissance portoit depuis long-tems le même habit. Hélas, dit-il, il y paroît. Il n'y reste pas plus de poil *que sur un œuf frais*.

¶ Quand je m'attire quelque bienfait, disoit un Languedocien, je crois être *le Soleil*, qui n'attire des exalaisons de la terre, que pour les lui rendre *liberalement*.

¶ Un bon General, qui conduit bien une action, disoit un Officier de Lan-

guedoc, *est un Almanach* qui prédit une victoire.

¶ Vos exagerations sont trop outrées, disoit-on à un Gascon. Vous n'y êtes pas, repliqua-t-il. Ce sont, *au pis aller*, des microscopes qui grossissent les objets, & qui les font voir tels qu'ils sont.

¶ Les Gascons prêtent leur nom à bien des gens, *qui ne sont pas de leur païs.*



REFLEXIONS GASCONES

Sur le Chapitre des Femmes.

LA plûpart des jolies femmes perdent à se laisser connoître, ce qu'elles gagnent à se laisser voir.

¶ La severité des filles à marier, n'est *qu'un voile* qui ne cache rien.

¶ Les filles & les veuves à marier, sont autant d'honnêtes *contreveritez*.

¶ Les beaux yeux sont au visage, ce que l'éloquence est au discours.

¶ Un joli son de voix est au langage d'une femme, ce qu'est à la Musique *la propreté du chant*.

¶ Un joli nez sur un beau visage, est *un Cavalier* au milieu d'un bastion. *Gare l'Artillerie.*

¶ Le plus beau teint, est un bon droit qui a besoin d'aide.

¶ Le coloris est une partie de la peinture, où les femmes deviennent habiles, sans apprendre à dessiner.

¶ Je regarde deux beaux yeux dans

une jeune Aurore, *comme un Parélie*, au Soleil levant.

¶ L'art de plaire est pour les femmes un métier que les belles sçavent sans l'avoir appris, & que les laides ne peuvent bien sçavoir, qu'aprés un long apprentissage.

¶ Une belle dans un long tête-à-tête, est *une place de guerre* qui n'a point *de déhors*.

¶ L'esprit de femme est souvent à la raison, ce qu'est au diamant le verre.

¶ Une belle qui chante bien, est d'abordune Syrene à l'oreille. *Gare les yeux.*

¶ La plûpart des femmes sont *des Protées*, qui se montrent de cent maniéres differentes, tout l'opposé de ce qu'elles sont.

¶ Je regarde toute femme interessée, dés que je l'aime, comme un créancier qui me plaidera un jour. Je hais les procés. *Je les évite.*

¶ Les marques de petite verolle, sur un visage qui étoit tout charmant, sont encore quelquefois *des faux-témoins* de la beauté.

¶ Combien de femmes tournent vers leur interêt une passion, qui ne les portoit qu'à leur plaisir?

¶ Les regards & les souſris des Coquettes, ſont *des ſcorpions*, qui ont dequoi guérir tous ceux qu'ils bleſſent.

¶ Une Coquette, qui nous coupe la bourſe, *eſt un habile Chirurgien*, qui met *des lénitifs* à la partie *qu'il a coupé.*

¶ Dés qu'une Belle me fait voir des bontez *en graine*, je compte de les voir bien-tôt *en fleur*, en attendant *le fruit.*

¶ Y a-t-il des termes qui ayent plus *d'emphaſe*, que les ſoupirs, & plus *d'énergie* que les larmes d'une belle femme.

¶ Les larmes des veuves affligées de la mort de leurs maris, ſe perdent *dans l'idée* de ſe remarier, comme les fleuves *dans la mer.*

¶ Nos Artemiſes ne pleurent plus des Mauſoles. Elles ſoupirent au travers de leurs larmes *ſur le choix* des ſucceſſeurs.

¶ Une vieille qui ſe farde, eſt *un vieux mur* qu'on recrépit.

¶ La plûpart des femmes ſont à la fois les eſclaves & les victimes *du coup d'œuil.*

¶ Le miroir des femmes, ſur leur ajuſtement & ſur leur beauté, eſt le ſeul juge ſouverain dont elles n'appellent qu'à luy-même.

¶ Rien ne peut faire haïr à une femme

me son miroir, que sa vieillesse.

¶ Les femmes seroient-elles si longtems à leur toilette, si elles n'y avoient pas leur miroir?

¶ Les femmes font de leur toilette *une Académie* où leur art de plaire *fait tous ses exercices.*

¶ Quelle est la toilette d'une belle femme, qui donne *la plus gracieuse opinion* de sa beauté? C'est je croy celle où l'on ne voit jamais qu'un miroir, des peignes, des épingles & de l'eau.

¶ Cette femme-là *mignarde* toutes les pauvretez qu'elle dit, & elle *frelate* jusqu'à ses moindres honnêtetez.

¶ Y a-t-il quelque chose de plus ennuyeux pour une femme délicate, que la presence d'un homme qui l'aime encore quand elle ne l'aime plus. *La place est prise.*

¶ Les femmes ne haïssent rien tant, que les Amans qui les quittent pendant qu'elles les aiment encore. *Le silence en est dangereux.*

¶ Les femmes ne donnent à une tendre amitié, que les sentimens qu'elles empruntent à l'amour.

¶ Y a-t-il d'amitié plus vive que celle d'une femme qui n'a ni Amant ni amour?

¶ Toutes les réflexions qu'on peut faire en bien & en mal, *sur le chapitre des femmes*, n'approchent pas de ce qu'elles en font penser, ni de ce qu'elles en pensent *elles-mêmes*.

¶ L'ennui est *le premier tyran* de la vertu des femmes.

¶ La timidité des femmes a souvent plus de part à leur bonne conduite, que leur raison ni leur temperament. Il y en a aussi qui ont trop de courage. Ce n'est pas toûjours *ce qui les fait triompher*.

¶ Il n'y a point de Coquette assez habile pour parvenir à plaire sans se faire quelque tort.

¶ Rien ne doit tant humilier une beauté fiére, que la crainte de plaire à qui luy plaît le plus.

¶ Une Coquette ne l'est jamais tant, que lorsqu'elle met ses conquêtes à profit.

¶ Les femmes les plus coquettes ne sont pas celles qui aiment; mais celles qui veulent plaire. *Où est celle qui ne le veut pas?*

¶ Les femmes qui ont une grande passion dans l'ame, n'ont pas beaucoup de galanterie dans l'esprit.

¶ Toute femme qui *se presse* de me plaire, *se hâte* de me dégouter.

¶ Une laide imperieuse qui me fait les yeux doux, ne me choque pas moins, qu'un pauvre *qui me commande de luy faire la charité.*

¶ Les femmes s'ennuyent entr'elles, par la même raison, que les hommes s'ennuyent entr'eux. Elles veulent de nous, *ce que nous voulons d'elles.*

¶ Je puis tout sur une femme qui m'aime ; mais une femme que j'aime peut tout sur moy. *C'est la balance.*

¶ Cette femme a les regards tendres & délicats ; *mais un peu trop nourris.*

¶ Beaucoup de femmes sont comme *ces medailles*, dont les seuls connoisseurs sçavent le prix.

¶ Le hazard n'a pas moins de part aux inclinations, qu'aux découvertes. Les femmes aiment les Romans, & elles n'en haïssent pas les avantures. *Voila mes Héroïnes.*

¶ L'état de fille & le métier d'honnête femme, dégoutent les Parisiennes de leur sexe. L'ennuy est *le camarade de ces deux professions.*

¶ Toutes les femmes voudroient être hommes, elles en conviennent ; mais

elles ne disent que la fausse raison *pourquoy*.

¶ Toute femme que j'ennuye me déplaît ; & la moins belle a quelque chose d'aimable pour moy, *quand je la réjouïs*.

¶ Le plus grand triomphe d'une femme, est de se faire aimer de ceux qui la méprisent.

¶ Une femme délicate ne peut souffrir, que son Amant soit homme d'habitude, *ni trop reconnoissant*.

¶ Les cœurs des prudes de profession sont *des terres inconnuës*.

¶ Une sotte qui aime, est plus habile qu'un homme d'esprit, qui n'aime pas.

¶ Les femmes qui nous aiment le plus, sont celles qui se préparent à nous haïr davantage.

¶ Qu'est-ce qu'il y a de plus odieux pour une femme ? La presence d'un homme qu'elle a aimé & qu'elle n'aime plus.

¶ Il n'y a point de femme qui ne soit quelquefois honteuse, quand ce ne seroit que d'avoir trop aimé ce qu'elle n'aime pas.

¶ Y a-t-il une femme bien piquante, qui n'ait *un petit air Gascon* ?

¶ Une femme belle & sage est *comme une bonne place de Guerre.* Quand elle est au bout de sa défense, elle songe *à capituler.*

¶ La plus belle qualité d'une femme pour un homme, c'est d'être femme. Ce terme pris en bonne part. *C'est comme je l'entens.*

¶ Les femmes n'aiment à être quittées *qu'en second*, quand elles ont donné l'exemple *en premier.*

¶ Je pardonne en amour les demi ruptures, mais non pas *les quitteries*, à moins qu'on ne puisse dire : *quitte pour revenir.*

¶ Toute femme qui multiplie les objets de ses doux regards, *minaude à faux.*

¶ Dés qu'une femme me minaude, si elle me plaît, *je la capitule.*

¶ Combien de femmes se croyent encore belles, par la seule raison qu'elles l'ont été ! *C'est une suppression d'époque.*

¶ Je n'aime la Secte d'Héraclite, que lorsque les Belles qui m'aiment *pleurent mes départs*, & font *chorus en sanglotant mes absences.*

¶ Quand nous aimons une femme jeune & belle, nous l'obligeons à nous aimer *gratis.* Si elle n'est ni si jeune, ni si

belle, nous cherchons à l'aimer *par maniere d'acquit*.

¶ Quand j'ai des Rivaux, je veux qu'ils échapent à ma défiance. S'ils en viennent à bout, tant mieux pour eux, & non tant pis pour moy, *ni pour elle*.

¶ Quand je vois avec celles que j'aime, ceux qui l'aiment comme moy, j'en fais un cercle, dont je suis portion. J'ai l'œuil au guet. *Je vais à la découverte*.

¶ Pour résister à une Belle qui m'en veut, *je me fais Parthe*; mais je ne la fuis *qu'à reculons*.

¶ Vous cessez de plaire à une femme & à un Gascon, dés que vous les empêchez de plaire à d'autres. *Les Héros* ne se bornent pas *dans leurs conquêtes*.

¶ Cette Belle est curieuse, & vous êtes amoureux. Si vous avez des secrets à garder, *vous risquez plus qu'elle*.

¶ J'ai voyagé, & je n'ai vû nulle part des femmes *plus femmes*, que les Coquetes de Paris.

¶ Vous vous étonnez que cette grande femme *grassaye*. Elle ne parle *que d'après un petit enfant*.

¶ Les Parisiens ne sçavent ni bien aimer, ni bien haïr. Ils l'apprennent de nous, à leurs dépens, *s'entend*. Les

Pariſiennes en ſont témoins, Juges, & Parties, *& complices au bout*.

¶ Le plus grand danger d'une forte paſſion, eſt de n'avoir rien de caché pour ce qu'on aime. L'amour eſt un enfant *qui aime à jaſer*.

¶ Pour être ſecret quand je ſuis amoureux, je ſonge qu'on peut aimer beaucoup ce qu'on n'eſtime guere, ou, du moins, ce qu'on n'eſtimera pas toûjours. *J'en ſuis ſûr*.

¶ Si celle qui m'aime aujourd'huy, vient à me haïr un jour, ou moy elle, ſera-ce merveille ? *Je compte ſur le caſuel*.

¶ Le moindre défaut d'une femme infidelle, eſt ſon infidelité. Gare la haine. Pour la malice, *j'en répons*.

¶ La Brune & la Blonde ne ſont pas auſſi differentes entre elles, que le ſont en elles-mêmes la plûpart des femmes, *du jour au lendemain*.

¶ Une femme qui n'oſe dire du bien de ſon Amant, en dit du mal, pour en parler. Elle ne riſque rien. *Elle ne veut pas s'en défaire*.

¶ Si les femmes n'aimoient pas les loüanges, elles s'ennuiroient bien avec qui les amuſe le plus. *C'eſt un goût qui leur coûte cher*.

¶ Je loüe une Belle. Elle me le rend. Voila dequoy continuer la converſation *& le commerce.*

¶ Toute femme qui répond à mes loüanges, m'en demande de nouvelles. Si je n'en trouve pas en ſa perſonne, j'en emprunte à ſes manieres ou à ſes ajuſtemens, & je luy en fais liberalité *à frais communs.*

¶ Les femmes s'ennuiroient bien, s'il n'y avoit ni miroirs, ni flatteurs. C'eſt ſur eux qu'elles ſe reglent. *Jugez des idées.*

¶ Une femme ne ſe flate jamais tant, que lorſqu'elle compte *de retenir* les Amans *qu'elle quitte.*

¶ D'où vient qu'une beauté ſurannée *n'a plus d'amis?* C'eſt qu'elle n'a voulu *que des Amans.*

¶ L'amitié *qui ſe lie* d'homme à femme change bien-tôt *de nom.*

¶ Se peut-il qu'à la longue un intime ami d'une belle femme ne devienne pas ſon Amant? Elle dira qu'oüy. *Je dis que non.*

¶ Je ne trouve rien de plus éloquent & de moins équivoque que le ſilence d'une Belle, qui rit d'une declaration *qui la devroit fâcher.*

¶ Une femme peut-elle croire qu'un homme qui ne sçauroit l'épouser, & qui luy parle d'amour, l'estime?

¶ Personne ne rit mieux ni plus aisément, qu'une femme qui a les dents belles.

¶ Les femmes qui inspirent le moins *d'amour*, sont celles qui se contentent *de la galanterie*.

¶ Dans les femmes un trop grand desir de plaire *met également en œuvre* les vices & les vertus.

¶ Une belle qui préfere le plaisir *au bien*, n'est jamais *nôtre dupe*.

¶ Lorsqu'un Gascon change de Maîtresse, c'est *la faute* de celle qu'il quitte, ou *le merite* de celle qu'il prend.

¶ La plûpart des femmes ont, comme *les tableaux*, un point *de perspective*. Tout ce *qui est peint* ne paroît dans toute sa beauté, que dans un juste éloignement.

¶ Une belle disoit à un Gascon, vous me voyez bien négligée. Vous n'y perdez rien, Madame, luy répondit-il. L'éloquence qui se néglige un peu, *ne persuade pas moins*.

¶ A une dévote. Madame, vous vous lassez *d'être humaine*, vous vous divinisez.

¶ A une heritiere inquiete & chagrine. Si vous m'époufez, *je mettrai tous vos chagrins à sec.*

¶ A une autre : Mettez-moi beaucoup de bien d'un côté, je vous mets beaucoup d'amour de l'autre. *Le troc est réciproque.*

¶ *Certaines demandes* plaifent toûjours aux femmes, lors même *que le Demandeur* ne leur plaît pas.

¶ Vous voulez obtenir quelque chofe d'une femme, ne demandez rien, & plaifez. *Vous voila exaucé.*

¶ Les femmes aiment *certaines perfécutions*, & fur tout *en tems & lieu.*

¶ Les difproportions ne choquent pas toutes les femmes. Elles en accordent *des difpenfes* en fecret.

¶ La plûpart des femmes font comme *ces procès* qui fe doivent gagner *par le fonds*, & qui fe perdent *par la forme.*

¶ Les belles femmes paffent leur vie *à fervir* leur beauté. *C'eft un métier.*

¶ Clorinde dit qu'elle hait l'amour ; mais elle aime la converfation, *& elle s'ennuye avec des femmes.* Je conclus *en faveur du genre mafculin.*

¶ Celife dit qu'elle ne peut fouffrir les loüanges ; mais elle y répond.

Celiſe aſſurément ne haït pas la Muſique.

¶ La femme qui nous traite le mieux eſt juſtement celle qui dans peu nous traitera le plus mal, *ou ſera la plus maltraitée.*

¶ On dit du bien d'un homme aimable : une femme en dit du mal. C'eſt une déclaration *ou un prélude.*

¶ Un médiſant commence par dire du bien de ceux dont il veut dire du mal ; & une femme commence par dire du mal de ceux dont elle veut parler avec éloge. *Chacun va à ſes fins.*

¶ Pendant qu'une femme ſe plaint, ou dit du mal de celuy qu'elle aime, elle l'aime encore. *C'eſt le revers de la médaille.*

¶ Y a-t-il jamais eu d'homme qui ait connu toute une femme.

¶ Y a t-il autant de terres inconnuës *vers les poles*, que *dans le cœur feminin?*

¶ Les femmes les mieux trompées de leurs Amans, ſont celles qui croyent les tromper davantage. *Elles ſe prennent dans leurs propres filets.*

¶ Vous me voulez *diſcret*, Madame, ne me le demandez donc pas *indiſcrétement.*

¶ Toute belle qui craint, que je ne lui échape, ſe défie plus *d'elle* que *de moy*,

¶ Voulez-vous vous mettre en re-

pos ſur la crainte de mon inconſtance ? Faites-moy appréhender la vôtre. Mais ne me la laiſſez pas entrevoir.

¶ Voulez-vous vous faire aimer d'une femme délicate ? Apprenez-luy ſans fadeur à avoir bonne opinion d'elle *& de vous.*

¶ Une ſote n'eſt pas facilement la dupe d'un homme d'eſprit. C'eſt de celles-là *qu'on en attrape le moins.*

¶ Les femmes qui plaiſent le plus aux yeux, ne ſont pas toûjours celles qui plaiſent le plus à l'oreille. Le cœur n'en dit rien ; *mais l'eſprit s'en plaint.*

¶ Je ne ſçais pas pourquoy nous nous plaignons tant des femmes. Ce n'eſt pas leur cœur qui nous trahit, c'eſt leur foibleſſe. N'avons-nous pas nôtre revanche ? *A deux de jeu.*

¶ Les femmes haïſſent plus ceux qui les trouvent laides, que ceux qui ne les trouvent pas ſages. *Le motif l'emporte.*

¶ J'ai dit d'une femme, qu'elle coquetoit. J'ai eu ma grâce. J'ai dit d'une autre, qu'elle déplaiſoit. *Le cas n'eſt pas graciable.*

¶ Les femmes qui craignent le plus le mépris, ne ſont pas celles qui le méritent le moins.

¶ Les femmes ont plus de courage,

qu'on ne croit. Nous les rendons timides. *C'est un art.*

¶ Toute femme encore jeune, qui dit qu'elle ne s'ennuye jamais, est menteuse, idiote, ou joüeuse. *Choisissez.*

¶ Qu'est-ce qui coûte le plus aux femmes ? L'ennuy ou la curiosité.

¶ Il est plus mal aisé à une jolie femme mariée d'être sage pour elle que pour son mari. *Elle sçait ce qu'il ignore.*

¶ Une Coquete doit être appellée d'un autre nom, dés qu'elle ne se contente pas de plaire. *Je luy donne le sobriquet.*

¶ Une Coquete parle de sa vertu, comme un poltron de sa valeur.

¶ Les femmes qui ne veulent pas parler d'amour, ne sont pas celles qui le haïssent davantage.

¶ Toute femme qui plaît beaucoup à un Gascon bien né, a plus qu'il ne luy faut pour plaire à un Parisien difficile.

¶ Toute femme qui n'a pas goûté de l'amour d'un Gascon, n'a pas bien senti le plaisir d'être joliment aimée.

¶ Pendant que j'estime ce que j'ai aimé, je l'aime encore.

¶ Les femmes n'aiment guere moins dire *une médisance*, qu'écouter *une douceur.*

¶ Le teint des femmes ne dépend pas moins de leur santé ou de leur artifice

ce, que leur vertu de leur tempérament, ou de leur inclination.

¶ En galanterie, tout n'eſt pas vrai; mais tout eſt vrai-ſemblable.

¶ Les femmes de Paris ſe font de leurs défauts autant d'arts de plaire. Témoins celles *qui parlent gras*.

¶ Laide, donc ſage, ne conclut rien. Belle, donc coquette, conclut du plus au moins. *Rien n'eſt ſi voiſin de la fin, que les moyens.*

¶ Les femmes ſe ſouviennent bien qu'on les a aimées; mais elles oublient ſouvent à quel point elles ont aimé. Le ſoin de perſuader les perſuade; & *en crédulité* elles ſont *enfans à tout âge*.

¶ A Paris, le tempérament des femmes a moins de part que le luxe à leur déreglement.

¶ Les femmes ne ſont reconnoiſſantes des ſoins & des empreſſemens qu'on a eu pour elles, que lorſqu'elles n'y ont pas répondu.

¶ Une Bergere qui aura répondu à l'amour d'un Prince, ſe flatera toûjours d'avoir quelque autorité ſur luy.

¶ Les Vieilles qui ont eu de la beauté, ſe flatent toûjours d'en avoir encore. Elles ont, par malheur pour elles, l'eſprit jeune, & fort ſouvent le langage

badin. *Je crois entendre Polichinelle.*

¶ Un Amant qui quitte une Maîtresse qui n'en a pas mal usé, ne songe qu'à luy rendre service. Une femme qui quitte un Amant dont elle ne sçauroit se plaindre, cherche à luy nuire, pour se justifier. *Belle apologie.*

¶ Les femmes dans leurs ressentimens ont recours aux vengeances les plus outrées, pour se dédommager *à plein* de leur foiblesse.

¶ Les femmes n'abondent en détours & en artifices, que parce qu'elles sentent qu'elles ont moins de raison, & plus de finesse que nous.

¶ Le plus grand miracle de la raison, est de rendre une femme parfaitement raisonnable. Belle, ou laide, elle prendra souvent pour la raison la seule humeur. *Gare l'équivoque.*

¶ Je ne trouve rien de plus aimable, qu'une jeune femme, à qui tous ses Amans reprochent également trop de fierté.

¶ Peu d'honnêtes femmes sçavent l'être parfaitement.

¶ Les femmes qui donnent tous leurs soins à leurs inclinations, n'en ont guere de reste pour leurs devoirs.

¶ Les Joüeuses de profession aimeroient-elles autant le jeu, si tous les

Joüeurs étoient de leur ſexe ?

¶ Celles qui ne cherchent au jeu que la réputation de belles Joüeuſes, ne joüent-elles que pour joüer ?

¶ Une femme mariée qui perd au jeu, y peut-elle perdre autant que ſon mari qui ne joüe pas ?

¶ Le mari d'une Joüeuſe aime-t-il ſa femme, s'il n'en eſt pas un peu jaloux ?

¶ Il y a des femmes qui s'enivrent de joye, comme il y a des hommes qui s'enivrent d'amour.

¶ Le langage d'un homme eſt-il ſupportable dans la bouche d'une femme ?

¶ Un homme qui ſe marie par amour, doit-il préferer une ancienne inclination à une nouvelle ? L'un eſt plus agréable. L'autre eſt plus ſûr.

¶ Lequel des deux eſt le plus inſupportable pour un mari, d'être haï de ſa femme, & d'en être amoureux ; ou d'en être adoré, & de ne la pouvoir ſouffrir ? Le premier peut ſe flater d'un changement, le ſecond n'a rien à eſperer.

¶ Dans les femmes, la maniere de ſe conduire n'a guere moins de part à leur réputation, que leur conduite même.

¶ Les Vieilles, qui blâment tant les jeunes, n'ont-elles jamais été auſſi jeunes ?

¶ Une

¶ Une femme de quelque âge blâme-t-elle dans celles qui sont encore jeunes, beaucoup de choses, qu'on n'ait blâmé, ou pû blâmer en elle ?

¶ Les femmes qui ont été les plus sages dans leur jeunesse, sont-elles toûjours celles qui le sont le plus dans un âge avancé ?

¶ Il semble que les femmes doivent à l'Amour un tribut volontaire, ou forcé, dont elles payent du moins, vieilles, les arrerages de leur jeunesse.

¶ Les femmes sont plus differentes entre elles par leurs manieres, que par leurs sentimens.

¶ Les hommes qui disent le plus de mal des femmes, ne sont pas ceux qui s'en soucient le moins.

¶ Ceux qui se déchainent contre toutes les femmes en general, n'ont pas toûjours frequenté bonne compagnie.

¶ S'il n'y a point de femmes parfaites, y a-t-il des hommes parfaits ?

¶ Blâmer les femmes de certains défauts, c'est les blâmer d'être femmes.

¶ La plûpart des hommes qui se plaignent le plus des femmes, sont comme ces convalescens qui craignent une rechute, & qui ne font rien pour l'éviter.

¶ S'il n'y a point de femme qui n'ait

eu quelque inconſtance. Il y en a, du moins, qui n'ont jamais fait d'infidelité. Il eſt toûjours bon de le croire.

¶ Rien n'égaleroit le pouvoir d'une belle femme qui mériteroit plus d'eſtime que d'amour.

¶ Si les femmes étoient parfaites, les hommes ſeroient encore plus imparfaits qu'ils ne le ſont.

¶ La fréquentation de certaines gens n'a guere moins de part à la bonne ou mauvaiſe conduite d'une femme, que ſon propre tempérament.

¶ Les femmes qui inſpirent les plus grandes paſſions, ſeroient-elles ſi aimées, ſi elles n'avoient point de défauts?

¶ Le cœur & l'eſprit d'une femme ſont des chiffres, dont jamais homme n'a eu entierement la clef.

¶ Les manieres ſont les premieres, & les dernieres reſſources d'une femme.

¶ Eſt il libre à une jolie femme de dire toûjours vrai?

¶ Y a-t-il jamais eu femme qui ait connu ſon cœur dans tous ſes replis?

¶ L'humeur d'une femme eſt un labyrinthe où elle s'égare, & où les autres ſe perdent.

¶ La connoiſſance des femmes eſt un art où perſonne n'a jamais paſſé maître.

REFLEXIONS D'UN PHILOSOPHE GASCON.

LES belles maximes sont à l'homme de bien, ce que sont *les flambeaux* à qui marche dans les tenebres. *Art d'aller droit.*

¶ Tout bon principe est à l'honnête homme, ce qu'est à l'aveugle *son bâton.* Guide affidé.

¶ La verité est à l'esprit ce qu'est aux yeux la lumiere.

¶ Nous pensons à nos moindres interêts ; songeons-nous à nôtre plus grande affaire. *Tout est là.*

¶ Vous raisonnez, vous avez de l'esprit. Vous êtes sçavant, & vous ne sçavez pas vous conduire. *Vous ne sçavez rien.*

¶ Vous voulez être heureux, vous ne l'avez jamais été à vôtre gré, vous n'êtes plus jeune. *Vous n'y êtes plus à tems.*

¶ Vous êtes homme de naissance, *& puis c'est tout.* C'est un éloge de vos peres ; en est-ce un pour vous ? *C'est un problême.*

¶ Les grands noms sont *des masques transparens*, qui brillent, qui ornent & qui ne cachent rien. *Ce diaphane tient du verre.*

¶ Vous parlez de vôtre naissance ; & vos actions n'en disent rien. *Persuadez.*

¶ Vous ne me parlez que des Héros de vôtre race. Ils sont morts, & vous vivez. Je pense à eux, & je vous vois. Je vous regarde, & je compare. *Tant pis pour vous.*

¶ Vous êtes, dites-vous, homme de qualité, grand Seigneur, heritier du nom, du bien & des titres de vos peres. Je vous entens, je ne vois rien. *Faites ce que vous dites.*

¶ Les titres & les talens sont *des droits* qui ne valent que ce qu'on les fait valoir. *Ouvrier, on vous attend à l'œuvre.*

¶ Voulez-vous être bien reçu d'un grand Seigneur qui vous connoît ? Ne luy demandez rien, & ne le voyez guere.

¶ Vous êtes homme fait. Vous n'êtes ni riche ni jôüeur ; & vous voulez

vous jetter dans un grand monde. *Vous êtes bien hardi.*

¶ Le monde est un *bluteau*, qui préfere souvent *le son à la farine.*

¶ La verité n'est à la Cour, *qu'une étrangere*, qui n'y sçauroit être à la mode.

¶ Vous prétendez à l'estime, & vous vous livrez au mépris. *Vous marchez à grands pas hors du chemin.*

¶ Il y a des hommes qui apprennent de certaines femmes, à se mettre *au dessous de la médisance.*

¶ D'où vient que nous nous connoissons si peu nous-mêmes? C'est que nous ne nous voyons *que de trop près.*

¶ L'absence est *un fard*, qui radoucit, ou qui déguise les plus grands défauts.

¶ D'où vient que mary & femme ne s'aiment guère? C'est qu'ils voyent leurs défauts *de trop prés, & trop long-tems.*

¶ La vieillesse est une espece de cessation d'*être*, & une disposition prochaine *à n'être plus.* Le *cy-gît* n'en est pas loin.

¶ Y a-t-il une plus grande certitude d'avoir peu à vivre, que d'avoir déja beaucoup vécu. C'est encore *du cy-gît.*

¶ Un enfant est *un commencement* de ce qu'il doit être, & un vieillard *un reste* de ce qu'il a été; *voisin de rien.*

¶ Y a-t-il jamais eu de vieillard qui ait été aussi content du present, que du passé. Qui loüe l'un, blâme l'autre.

¶ Il n'y a point de vieillard qui ne compte d'avoir encore *un an à vivre.* Ciceron l'a dit, & ceux qui sont dans le cas *le repetent.*

¶ Y a-t-il un desir plus fort & plus enraciné, que celuy de vivre. La maladie *s'en inquiete*; la santé *n'y pense pas.*

¶ Nous comptons que ce n'est pas vivre, que de ne vivre pas heureux. *Nous ne vivons donc guere.*

¶ Qui est l'homme qui peut se flater, ayant déja quelque âge, d'avoir eu *tous les dix ans, dix jours* parfaitement heureux.

¶ Le bon-heur & le malheur sont des termes *arbitraires* des mieux inventez, *pour abreger la phrase.*

¶ Vous dites que ce *parvenu* a eu du bonheur, & que pour vous, le malheur vous en a voulu. *Je ne vous entens pas.* Dites qu'il s'est donné du mouvement & vous du repos. *Je vous entendray.*

¶ Nous ne devons guere *qu'à nous-mê-*

mes l'eſtime ou le mépris qu'on a pour nous. *Que d'exemples.*

¶ Le bonheur & l'amitié ne ſont pour l'ordinaire que deux jolis termes, qui ne diſent rien, & qui ſuppoſent mille bonnes choſes. *Ce laconiſme ne s'entend plus.*

¶ Vous dites que vous avez beaucoup d'amis utiles & deſintereſſez; bons à tout, à charge ſur rien. Vous le dites, vous parlez Gotique, *traduiſez-vous.*

¶ Je crois qu'un Medecin ſage & habile, qui s'intereſſe pour un homme, qui ſe porte bien, peut luy conſerver une ſanté d'elle-même aſſez bonne; mais pour guérir ou pour ſoulager toute ſorte de maladies, ne me demandez pas *s'il y a des Medecins.*

¶ Ceux qui croyent qu'il y a une certaine ſcience, appellée Aſtrologie, conviennent que perſonne ne la ſçait, & qu'il n'y a point d'Aſtrologue. D'où vient que ceux qui doutent que la Medecine ſoit une ſcience, ne doutent pas qu'il n'y ait quelque Medecin. N'eſt-ce pas *qu'ils ſont quelquefois malades?*

¶ J'étois malade dangereuſement; & qui pis eſt, d'une maladie vive, & d'une douleur âpre, longue, & point d'in-

terruption. On me donnoit des remedes, pour me soulager, disoit on, & ma douleur ingénieuse s'imaginoit que c'étoit pour l'aigrir. Elle étoit éloquente, elle me le persuadoit. Je m'en rapportois moins aux Medecins qu'à elle; & si, j'étois à Montpellier. Je souffrois terriblement, mais en Martyr; car j'avois le bon esprit de résignation. Plus on me tourmentoit, plus on me disoit qu'il falloit vivre. Comment ? répondis-je un jour, las de souffrir, si j'avois été condamné comme on le pratiquoit jadis chez les Romanis, à disputer ma vie contre des bêtes féroces, qu'elles m'eussent déja dévoré à moitié, me conseilleriez-vous de prier qu'on me rendît des forces pour y revenir le lendemain & pour être exposé aux mêmes dents & aux mêmes ongles. Je fermai la bouche à mes Consultans. Je ne pris plus de remedes, & je guéris. Combien de défunts seroient encore en vie, s'ils avoient pris de mes leçons ? Je renonce aux remedes, *quand ils sont plus dangereux que le mal.*

¶ La santé est un bien *qui demande de l'œconomie.* Qui la prodigue, en est bien-tôt ruiné. Je m'en sers; mais je

la

la ménage. La crainte de la misere me rend sobre sur ce que j'ai, & la frayeur de vivre malade me fait user de ma santé en homme qui s'en assure la durée. C'est-là, par préference, qu'il faut faire *vie qui dure.*

¶ Combien de gens prennent simplement, comme qui s'enrôlle pour gagner sa vie, un mêtier périlleux qui mene à la mort? Je n'aime pas les moyens qui s'opposent à la fin *par le diametre.*

¶ La mort viendra. Quand? Elle ne le sçait pas elle-même. Elle est bizarre. Fiez-vous-y. De peur de la craindre, *je l'attens.*

¶ Nôtre mort est une fonction de la Nature, nôtre vie en est un mystere, & nôtre santé un prodige. La nature fait toûjours son devoir; mais elle nous empêche souvent de faire le nôtre. *Il faut luy donner un frein.*

¶ Voulez-vous vous consoler de quitter en mourant ceux avec qui vous aimiez à vivre? Songez qu'ils seront bien-tôt consolez de vôtre mort. *Le tems & les plaisirs sont de grands consolateurs.*

¶ La lumiere de nôtre esprit doit imiter celle du Soleil. *C'est le symbole.*

Elle doit s'épandre ſans ſe perdre, & ſe jetter ſur les objets, ſans heurter ceux qui luy réſiſtent. Ils ne ſont pas tous obligez d'être diaphanes. Les rayons du Soleil ſe détachent de leur ſource ſans la perdre. Ils y tiennent toûjours par le bon bout. Nôtre eſprit en doit uſer de même, d'un côté à la raiſon, de l'autre, où beſoin ſera. *Mais toûjours principe tenant.*

¶ Qu'eſt-ce que le preſent ? un inſtant qui finit auſſi-tôt qu'il commence. Voulez-vous en joüir, lors même qu'il ne ſera plus ? *Employez-le à des œuvres de durée.*

¶ Quelque bien que tu poſſedes, ſonge que tout s'enfuit. Joüis-en tout doucement, & *par forme de proviſion.*

¶ Tout le tems de la vie n'eſt qu'un point. Il peut être regardé comme un centre, dont l'Eternité eſt la circonference. *Je ſonge au demi diametre.*

¶ Sçavez-vous à qui eſt bon *le préſent ?* A celuy qui fait de bonnes œuvres *pour l'avenir.*

¶ Nôtre eſprit n'eſt *qu'un ſouffle*, nôtre vie, *qu'une fleur* ; nôtre gloire, *qu'une fumée.* Autant en emporte le vent. A l'aſpect de l'orage, *je ſonge au Port.*

¶ La premiere qualité de l'homme, ſelon la Nature, eſt de ſervir à la societé; la ſeconde eſt de ne pas dégrader la raiſon en faveur des plaiſirs; la troiſiéme eſt d'éviter également d'être trompé, & de tromper les autres. Ces trois qualitez ne me coûtent rien. Je les ai *gratis*, & je les donne *au prix coûtant*.

¶ Les broüillons *ſont des chameaux*, qui ne boivent qu'en eau trouble.

¶ Vous ne direz pas aiſément vos ſecrets, ſi vous ſongez que qui ne peut pas vous y ſervir, vous y peut nuire. *Regle de ſilence & de précaution.*

¶ Je puis dire du mal de quelqu'un; mais ce quelqu'un peut m'en faire. J'évite l'un, de peur de l'autre. J'aime la précaution. Qui la blâme? *un étourdi.*

¶ Les hommes ne pardonnent guere à ceux qu'ils ont offenſé. Les femmes leur font grace. Je les imite. Il eſt bon de tenir d'elles quelquefois; *mais bride en main.*

¶ Une attaque d'apopléxie eſt un ajournement perſonnel à la mort. *Je m'exhorterois*, ſi j'en avois eu une.

¶ Craindre pour craindre *eſt baſſeſſe.* Craindre, de peur de déplaire, *c'eſt grandeur.*

¶ Ceux qui aiment trop la liberté, n'aiment-ils pas un peu le libertinage? *Païs voisin.*

¶ La vieillesse est le chemin battu de la mort. Qui y marche, n'est pas loin du terme. On luy dira bien-tôt : *Cy gît.*

¶ Qu'est-ce que la mort des gens de bien? C'est *la trompete* d'un Tournoy, qui appelle *à la couronne* ceux qui ont le mieux combattu. *J'y travaille.*

¶ Nous ne tenons la vie *qu'à emprunt* & *à loüage.* Il faut la bien payer, & puis la rendre, & déménager. Heureux qui ne perd pas au change. *On n'y revient pas.*

¶ Le tems n'est jamais court à qui en a assez pour acquerir du mérite ou de la gloire. Le tems, pour cela, ne m'a jamais manqué. Pour les occasions, *ce n'est pas ma faute.*

¶ Voulez-vous vous bien conduire? Tenez vos affections *sous bride*, & ne laissez jamais *cabrer sous vous* les devoirs.

¶ Je n'aime à desirer, que lorsque j'espere.

¶ Je ne vous demande pas ce que vous pensez de vous. Vous êtes riche. Les pauvres sont vos Juges. *Qu'en pensent-ils?*

¶ Pour faire monter la vertu *à cheval*, il n'y a qu'à faire *perdre les étriers* au vice.

¶ Peut-on tromper les autres, sans se tromper peu ou prou soy-même? Je suis curieux. *Je demande.*

¶ Nous craignons les jugemens des hommes, & nous méprisons souvent tels Juges. Le mépris n'est-il pas *l'antidote* de la colere & de la crainte?

¶ Nous sommes tous les fols les uns des autres. Je ne veux l'être que de moy, & de celle que j'aime, pendant qu'elle le méritera, *s'entend.*

¶ Sçavez-vous pourquoi je ne suis pas fou? C'est que je me souviens de l'avoir été, quand j'étois jeune. *Je me vieillis par réflexion.*

¶ Les richesses & les commoditez sont des biens populaires. *J'aime à être peuple quelquefois.*

¶ Tous les hommes sont *oiseaux de proye.* Ils ont bec & ongles. *Je ne me fais jamais gibier.*

¶ Tu ne sçaurois souffrir la malice des autres, & tu ne sçaurois l'empêcher. Tu peus empêcher la tienne, & tu la souffres. *Medecin, guéris-toy.*

¶ Quand je fais du bien, je n'en veux

de la reconnoissance *qu'en faveur de la réputation.*

¶ Mon bonheur est au dedans de moy. Je l'y trouve, quand je veux; *j'aime à vouloir.*

¶ Quand je veux me satisfaire, je me demande; Ne m'en repentirai-je point? La raison dit, oüy; la fantaisie, non. *Elle est hardie, celle-cy.*

¶ Je ne me crois jamais si libre, que lorsque je change d'avis. *C'est dommage* qu'on ne m'en donne d'utiles.

¶ Qui peut réussir aujourd'huy, & differe à demain, ne mérite pas la réussite. Le bonheur ne vient pas quand on l'appelle; mais quand il luy plaît. *Hardi qui le brusque*, & *niais*, qui ne va pas *au devant de luy.*

¶ Je ne veux pas craindre ce qui peut-être n'arrivera jamais. Je n'aime pas les terreurs. *Je les crois paniques.*

¶ Le tems present est à moy. Pour m'acquerir l'avenir, je seme, en attendant la récolte. *Mon grenier est prêt.*

¶ Ceux qui se méprisent ou se flatent, ou qui s'acharnent à se surpasser entre eux, se tiennent dans une trop grande dépendance les uns des autres. *Je n'aime pas ce reciproque.*

¶ Etes-vous trop choqué des défauts d'autruy ? Songez aux vôtres. *La comparaison vous tranquillisera.*

¶ Ceux qui ont peur d'être méprisez, sentent un peu qu'ils le méritent. *Je ne sçaurois avoir peur de mon ombre.*

¶ Combien de gens font des bassesses par orgueil ! C'est une vanité dont nous ne craignons pas le reproche.

¶ D'où vient qu'il nous coûte moins de loüer les morts, que les vivans ? C'est que les uns nous peuvent disputer quelque chose, les autres rien. *L'envie est ingenieuse.*

¶ Rien ne tient tant de gens en servitude, que l'amour des plaisirs & de la liberté. *C'est prendre le change.*

¶ Un artificieux qui va trop loin, s'égare. Je le prens pour un enfant. *Je le tiens par la lisiere.*

¶ Combien de choses a-t-on estimé, qu'on méprise ! & combien de joyes ont produit des afflictions ! *J'en suspens l'idée.*

¶ Je tolere les afflictions dans le cœur. Je les exclus dans l'ame, *ou je les proscris.*

¶ Tu veux souvent l'approbation d'un homme qui se repent peut-être de

tout ce qu'il fait. Veux-tu que son estime pour toy devienne un repentir pour luy? Je veux, moy, qu'il m'oublie, qu'il m'ignore. *Il ne s'en repentira pas.*

¶ Le Soleil ne se repent pas du bien qu'il fait, & il ne demande pas d'en être récompensé. *C'est mon symbole.*

¶ La méfiance est une timidité. *Je ne me plais pas à craindre.*

¶ J'aime mieux être quelquefois trompé, que de ne me fier jamais à personne. *J'y pers moins.*

¶ Les soupçons d'habitude sont des imbécillitez d'esprit. Si vous ne vous en corrigez, je vous declare ingrat, & je vous garantis injuste. *Prévoyez, & ne soupçonnez pas.*

¶ Je ne demande jamais si un torrent est guéable, & si une mauvaise compagnie fait honneur. *Qu'en croyez-vous?*

¶ Qui est le sot qui aime à risquer tout pour rien, ou pour tres peu de chose? *Triste commerce.*

¶ Soyez brave & humain, ferme & complaisant, doux & severe. Vous voila Héros. *Je vous en donne Lettres patentes.*

¶ Se rebuter dans les difficultez, &

refuser l'humanité à ses ennemis même, c'est pécher également contre la grandeur d'ame. Je n'aime rien de ce qui fait *trop petit.*

¶ Faire du bien à qui dit du mal de nous, & le sçavoir, ou l'entendre, est une vertu de Roy. *Je les aime Royales, les vertus.*

¶ La belle maniere de se venger de qui en use mal, est de ne luy ressembler en rien. *Differentiez-vous.*

¶ Je ne sçaurois vivre seul, ni avec qui ne me convient pas. J'y remedie. J'accommode de mon côté qui ne m'accommode pas *de l'autre. Certaine proportion s'y trouve.*

¶ Les hommes sont faits les uns pour les autres. Je me fais bon aux miens, & je les rends meilleurs, *ou je ne puis.*

¶ Avec quelles personnes est-il le plus insupportable de vivre? Avec ces femmes, je crois, qui ont été belles, & qui ne le sont plus. Ce sont à tout âge *enfans gâtez.*

¶ Une Beauté *défunte* ne sçauroit plus rappeller des privileges *trépassez.* Le neant n'inspire rien.

¶ Il est plus doux, *à la longue*, de vivre avec ce qu'on estime, qu'avec ce qu'on

aime. L'esprit voit plus clair que les yeux. *Avis aux gens à marier.*

¶ Loüer est coûtume, bienseance ou interêt. Je passe les deux, & je pardonne le troisiéme. L'usage est le tyran des langues *& des langages.*

¶ Les loüanges nous causent des *enflures.* Une dose de connoissance de nous-mêmes *nous déboussit.*

¶ Les objets nous troublent moins que les idées. *Je les réalise.*

¶ La fourmi ne travaille que pour avoir dequoy vivre. L'abeille travaille à la fois à s'enrichir & à embellir son domaine. J'opte. *Je suis abeille.*

¶ Voulez-vous vous corriger de trop parler? Mettez-vous à la place de ceux qui vous écoutent. *Le trop* vous y choquera, *tout au moins.*

¶ Nos passions sont autant *de Phœnix* qui renaissent de leurs cendres. La fin de l'une est le commencement d'une autre.

¶ Les passions les plus violentes sont celles qui résultent des penchans & des difficultez. *J'applanis, & je me tranquilise.*

¶ Nous nous plaignons souvent de ceux qui nous ont trompé, & jamais

de nous-mêmes. Quelqu'un s'est-il démenti *à nôtre égard* autant que nous ?

¶ Vous n'avez point de Patron, dites-vous ? *Soyez le vôtre*, ou méritez de *le devenir*.

¶ Cet homme là est toûjours de belle humeur. Il est heureux. Je l'en félicite, & ne m'en étonne pas. *Je l'attens à un revers*. J'en jugerai pour lors avec connoissance de cause.

¶ L'homme de la plus belle humeur c'est celuy qui n'en a aucune. *Où est-il ?*

¶ Voulez-vous vous lier étroitement avec gens qui puissent toûjours vous convenir ? Assortissez-les un peu plus à vos défauts qu'à vos vertus. Celles-cy peuvent devenir *traitables*.

¶ Rien ne prouve tant le mérite d'un homme, que l'estime que sont contraints de luy donner ceux mêmes qui ne l'aiment pas. L'estime n'est pas libre, & *aveugle encore moins*.

¶ Les Gascons ont l'art de forcer leurs propres ennemis à les estimer. *Ils le disent*, & tout honnête-homme, de quelque Nation qu'il soit, y doit prétendre. *N'y renoncez pas*.

¶ La Gascogne est *le païs des prétentions*. Et Paris est *le plus beau théâtre des Scenes Gasconnes*.

¶ Si un grand parleur ne parloit jamais de luy, parleroit-il tant ? Tous les autres ſujets d'entretien ne ſçauroient luy fournir tous enſemble autant de matiere. *Abondance nuit.*

¶ Il eſt bien mal aiſé de ne pas ennuyer quelquefois ceux qu'on tâche toûjours de divertir. *Ce ſoin eſt trop comique.* Etes-vous ſi bon Acteur ?

¶ Comment fait-on pour ſe fâcher contre quelqu'un qu'on mépriſe ? *Un Amant le ſçait. Un brave l'ignore.*

¶ On ne plaît guere dans la converſation, que par des ſujets agréables ou intereſſans. Ceux qui parlent trop d'eux-mêmes, comptent donc de l'être déja, ou de le devenir ſur l'heure. *Erreur de calcul.*

¶ Qu'un homme glorieux ſoit glorieux avec luy-même *incluſivement*, je luy en ſçais bon gré. Qu'il le ſoit avec d'autres. La gloire & luy y perdent *à frais communs.*

¶ Vous vous plaignez de quelqu'un. Ce quelqu'un peut-être ſe plaint de vous. Soyez Juge en vôtre propre cauſe. *Faites juſtice, & vous l'aurez.*

¶ Un tel, dites-vous, eſt un médiſant. *Eh! vous en êtes un vous-même, quand vous le dites.*

¶ Un tel, dites-vous, a fait une grande faute. N'en avez-vous jamais fait, vous qui condamnez? Etes-vous bien sûr de faire mieux en cas pareil? Les circonstances en decident, *En êtes-vous une?*

¶ Les gens les plus haïs sont souvent ceux qui s'aiment davantage eux-mêmes. *Il y a du mal entendu.* Il faudroit partager le differend.

¶ Vous reprochez aux gens certaines foiblesses. Reprochez-vous à un enfant de n'être pas bien fort, & à un Vieillard, de n'être pas alerte? *Comparez.*

¶ Je ne sçache rien de plus sot qu'un homme qui veut de l'esprit par tout. C'est vouloir que *le Soleil* brille même avec *la nuit.*

¶ Vous parlez avec esprit à un franc sot. Que ne montrez-vous un diamant *à un aveugle?*

¶ Dés que les sotises font rire, un sot peut divertir.

¶ Dés qu'on peut corriger les sotises, on peut corriger les foiblesses. *Tréve d'excuses.*

¶ Rien n'est plus rampant que les passions les plus dominantes. *Je m'en*

rapporte à l'Amour & à l'ambition.

¶ Les médisances ne me font juger de rien, les réputations publiques me font juger à fond des sentimens & des actions. *Peut-on s'y méprendre?*

¶ J'ai toûjours envie de dire à un médisant : *vous en avez menti.* Il y met du sien, sur ma parole.

¶ Il n'y a pas bien loin de dire ce qu'il faudroit taire, à dire ce qui n'est pas vrai. *L'un mene à l'autre.*

¶ Vous dites du mal de qui vous en a fait. Vous n'êtes pas vangé, *ou vous n'avez guere de cœur.*

¶ S'il n'y avoit pas dans l'usage du monde des défauts qui plaisent, & des vices qui ne déplaisent pas, *ne s'ennuieroit-on pas* avec ceux qui divertissent le plus ?

¶ Une femme vous a aimé. Elle est en colere contre vous. Elle vous dit des injures. *Elle vous aime encore.*

¶ La vertu seule ne corrige guere une jeune femme de toute sa coqueterie. *Ce chef-d'œuvre* est reservé *à l'amour.*

¶ Une jeune Beauté, malgré sa douceur, devient pour vous severe. Elle commence donc à vous aimer, ou à vous hair, *l'un des deux.*

¶ Peu de gens paroiſſent dignes des grands Emplois qu'ils ont ; & une infinité d'autres paroiſſent dignes de ceux qu'ils n'ont pas. Les diſproportions ne choquent *qu'aux approches.*

¶ Qui perd ſon bien, perd ſes amis. *L'un dépend de l'autre.*

¶ Je n'ai jamais trouvé *d'ami* plus utile & plus prompt dans mes beſoins, *que mon argent comptant.*

¶ Rien ne nous fait tant d'amis que l'idée que nous donnons du bien ou du plaiſir que nous pouvons faire. Tous ceux qui y prétendent ſont nos amis *de nom ou d'effet.*

¶ Un poltron peut faire des actions de valeur ; mais un brave n'en ſçauroit faire de poltronerie. Quand cela arrive, *je luy change le nom.*

¶ Le cœur met tout *à profit*, & l'amour propre ne paſſe rien *à pure perte.*

¶ Un homme en place ſe conduit bien. S'il n'eſt pas parfaitement ſage, *il eſt parfaitement habile.*

¶ Je diſpenſe un homme des vertus qu'il n'a pas, quand il a celles de ſon état, & celles *dont j'ai à faire.*

¶ Je ne me ſoucie guere que ma Maîtreſſe ſoit belle aux yeux des au-

tres, quand elle l'eſt *aux miens.*

¶ Vous avez de grandes qualitez; mais vous avez de grands défauts. Pour les faire ſupporter, *faites-vous un Alcibiade.*

¶ Le meilleur de tous les caracteres pour un honnête homme, eſt de l'être, & de n'en affecter aucun. *Je m'y tiens.*

¶ Le veritable homme du monde doit porter par tout l'homme d'honneur, & ne s'y porter que par là luy-même. L'eſprit, la raiſon & la politeſſe en couleront *comme de ſource.*

¶ *L'eſprit de ſocieté* conſiſte à dépendre & à ſe revêtir de celuy des autres.

¶ Eſt-ce loüer un honnête-homme, que de dire qu'il eſt *de belle humeur?* C'eſt toûjours *en avoir une*, & le parfait honnête homme n'en doit pas avoir.

¶ L'humeur eſt un joli mot, que les femmes ont inventé pour excuſer leurs travers & leurs bizareries.

¶ En diſant qu'une femme a l'humeur gaye, excuſe-t-on *ſes trop grandes gayetez?*

¶ Un homme, pour être ſincere & franc, eſt-il en droit d'être Miſantrope? Un défaut n'en doit pas excuſer un autre, & peut encore moins devenir une vertu. *Ce ſeroit métamorphoſe.*

¶ Si nous jugions de nous comme des autres, nôtre amour propre ne voleroit pas *à tire d'aile.*

¶ Le mérite n'est jamais si approuvé, que lorsque le bonheur le met en place.

¶ La trop grande impatience de ceux qui vont au bonheur, ne les y fait pas arriver plûtôt.

¶ Combien de femmes, en s'étudiant à faire de belles Lettres, mettent leur esprit à la gêne, pour mieux écrire *leur Arrêt de condamnation!*

¶ Vous écrivez ce que vous voulez qui ne soit vû que d'un seul homme, qui vous répond que mille autres ne le verront pas? Il y a des curieux *& des infidelles.*

¶ Combien de fois a-t-on lû en pleine Audience des Lettres tendres d'une Maîtresse à un Amant? *Songez au préjugé.*

¶ Une femme un peu raisonnable peut-elle se résoudre à écrire ce qu'elle ne devroit jamais avoir pensé?

¶ Une fille est-elle bien sensée, de porter chez l'époux qu'elle prend, les Lettres de l'Amant qu'elle quitte? Jamais marchandise fut-elle plus *de contrebande?*

¶ Le petit particulier des filles de Paris est un *chiffre*, dont personne n'a *la clef*.

¶ Se feroit-il beaucoup de mariages, si on se connoissoit à fond de part & d'autre ? *Les Lettres closes y ont grande part.*

¶ Un homme trouve mille expédiens à faire réussir ce qu'on luy propose. En voila assez pour être cru un esprit du premier rang. Il se perd dans ses idées. Il s'égare. Il multiplie les moyens de réussir. Il n'en faudroit qu'un. C'est celuy qu'il ne trouve pas. Les autres s'offrent à son imagination. Il n'a pas assez de lumiere pour en démêler le faux. Il les y croit propres. Je crois voir un Medecin, qui, pour guérir un mal, n'en sçachant pas le vrai remede, en compose plusieurs de toutes les drogues qu'il trouve sous sa main. *Je ne plains* à tout cela *que le malade*.

¶ Vous vous plaignez de la conduite de ceux avec qui vous avez à vivre. Ils se plaignent de la vôtre à leur tour. Vous souffrez d'eux. Ils souffrent de vous. Ils ont certains défauts. Vous en avez d'autres. Prenez la balance, vous verrez que du côté de l'homme vous n'êtes pas plus de poids qu'eux, & que du

côté des défauts & des travers, *vous trébuchez.*

¶ Les hommes du tems passé avoient à peu prés nos vertus & nos défauts. Ceux qui nous succederont les auront encore. L'homme ne sera jamais parfait. Vous ne sçauriez l'être, & vous trouvez mauvais que les autres ne le soient pas, Vous en murmurez, vous les critiquez. Dequoy vous plaignez-vous ? De ce qu'ils sont hommes ? Qu'êtes-vous de plus ? Injuste, ingrat, perfide, peut-être. Vous êtes homme. *Cela se peut.*

¶ Les Maîtres qui ont les plus grands vices, veulent des Valets qui ayent mille vertus. Si cela étoit, seroit-il juste qu'ils servissent de pareils Maîtres ? Mais peut-on reprocher un défaut d'éducation à qui n'a pû en avoir aucune ? Et peut-on pardonner à qui en a eu une excellente, de la démentir à chaque action, peut-être même *à chaque mot.*

¶ Il y a des hommes à la mode, comme des étoffes. Ils ont un tems, comme elles ; & comme d'elles, à l'user on se dégoûte d'eux. Quand la saison en est passée, personne ne s'avise d'en faire emplete une seconde fois. Ainsi passe

tout ce qui eſt à la mode, *juſqu'au mérite & à la beauté.*

¶ Les hommes, pour bien aimer une femme, la veulent jeune. Les femmes, pour s'en venger, n'aiment plus leurs Amans, dés qu'ils deviennent vieux. Elles ont raiſon, *& eux auſſi.*

¶ Qui eſt le ſot, qui, pour avoir été aimé jeune, ſe flate encore de plaire, quand il eſt vieux. L'âge en decide. *Je fais avec luy mes conventions.*

¶ De tous les défauts, le plus joli, & le moins incorrigible, eſt d'être trop jeune. Chaque inſtant le corrige, & chaque jour le diminuë. Combien de gens voudroient bien n'en être pas ſi corrigez! Je ne connois point de femme qui ne s'en attire le reproche auſſi long-tems qu'elle le peut. Je m'en rapporte *à la ſuppreſſion* de leur premiere *époque.*

¶ J'aimerois autant demander à un Vieillard, quel jour mourrez-vous? qu'à une jolie femme, point trop jeune, quel jour êtes-vous née?

¶ Je ne permets pas à un homme qui a été galant toute ſa vie, de ne l'être plus en rien, quand il eſt vieux; mais je luy permets encore moins d'en

avoir les ſentimens & les deſſeins. *Paſſe pour le langage.*

¶ J'aimerois autant voir danſer *avec ſes bequilles* un eſtropié, qui n'a que le tiers de ſes deux jambes, que de voir faire l'amour à un homme qui a déja vêcu autant que ceux qui meurent vieux.

¶ Un grand nom eſt un magnifique piedeſtal qui n'eſt pas fait pour une figure ni ordinaire ni commune. Si le vôtre l'eſt, placez-vous-y, *& repréſentez.* On vous regarde.

¶ D'où vient que nos défauts nous choquent dans les autres, même en petit, & qu'en nous ils ne nous choquent pas en grand? C'eſt qu'ils ſont partie de nous-mêmes, & que nous ne nous regardons que tous entiers, & de trop prés. Pour y remedier, *je fais mon anatomie.*

¶ Il y a peu d'hommes qui ne ſoient plus ſouvent les dupes d'eux-mêmes, que de ceux qui cherchent à les tromper. Nous nous fions trop à nous. Nous nous ſervons à faux, & nous nous nuiſons *à bout portant.*

¶ La plûpart de nos pertes ſont des effets de quelqu'une de nos pareſſes, ou

de quelqu'une de nos téméritez. La fortune ne cherche pas qui dort, ou qui la cherche aux nuës. Elle vole, *mais terre à terre.*

¶ On s'étonne de la difference qui se trouve dans les humeurs & dans les caracteres, & on n'est pas surpris de celle qui se voit dans les phisionomies, dans la voix, dans l'écriture, dans la démarche, & dans les manieres. Nous n'admirons pas tant le Soleil que les Etoiles. L'habitude supprime les réflexions. Ce que nous voyons sans cesse, ne nous laisse aucune envie d'y penser. *C'est dequoy s'apperçoit toute femme mariée.*

¶ L'esprit de réflexion n'est pas commun en France. Cependant tous les Parisiens l'ont sur l'interêt, & tous les Gascons sur la fortune. *Il mene à quelque chose, cet esprit-là.*

¶ Tout homme d'esprit hazarde quelque sotise; & tout bon Auteur, quelque tour nouveau. Le hazard sort des regles. S'il y rentre, *c'est par luy.*

¶ La fortune, le bonheur & le hazard sont le plus souvent de grands mots, *qui disent trop.*

¶ L'homme n'est pas aussi loüable par de grandes qualitez, que par un

vrai mérite. C'eſt un ouvrage de ſa façon. Tout le reſte eſt l'ouvrage du hazard, ou, tout au plus, de la Nature.

¶ Il n'y a perſonne qui n'ait aſſez d'eſprit pour faire ſon devoir, & perſonne qui n'en manque, dans certaines occaſions, pour bien s'en acquitter.

¶ Les devoirs ſont *des creanciers* qui exigent à toute heure *leur payement*, & tout le monde leur doit *les arrerages*.

¶ Ceux qui mettent tout leur plaiſir à faire leur devoir, ont interêt & raiſon *de ſe divertir ſans ceſſe*.

¶ Ceux qui ne veulent d'autre divertiſſement, que celuy de divertir les autres, ſe flatent bien, *s'ils ne s'ennuyent ſouvent*.

¶ Je n'aime rien tant dans un ſot, que *la pareſſe & le ſilence*.

¶ La précipitation n'eſt guere moins oppoſée au bon eſprit, que la ſotiſe. C'eſt entre ces deux extrémitez qu'il s'étend & qu'il ſe renferme. *C'eſt ſon domaine*.

¶ Il y a des occaſions où la valeur ne s'accommode pas plus *d'un téméraire*, que *d'un poltron*.

¶ Je veux qu'un Magiſtrat ſoit froid; mais je veux qu'un homme de Guerre ſoit vif. L'un & l'autre *au gré des occaſions*.

¶ L'Amour & la Guerre nous rendent hardis & entreprenans. La fortune seule nous rend réservez & timides. Elle nous en est obligée, & *elle n'est pas ingrate.*

¶ Un Gascon ne cherche que dans un succés la consolation d'une disgrace. Au lieu de s'en plaindre, il agit sur nouveaux frais. *C'est l'entendre.*

¶ L'homme du monde qui aura le moindre esprit, en aura toûjours plus qu'il ne luy en faut *pour se tourmenter.*

¶ Y a-t-il quelque chose à quoy les hommes se soient plus appliquez, *qu'à se rendre malheureux?*

¶ A t-il fallu autant d'esprit pour trouver les sciences les plus utiles, que pour inventer les plus pernicieuses erreurs?

¶ Vous avez de l'esprit, de la science & de la probité, & vous n'êtes ni souhaité, ni bien reçu dans certaines maisons. Ne vous en étonnez pas. Tout cela y est étranger, *& vous aussi.*

¶ Rien n'est plus à charge à ceux qui n'ont aucune probité, que la présence de ceux qui ont la réputation d'en avoir beaucoup.

¶ On est plus libre dans cette maison, lorsque vous n'y êtes pas, que lorsque

lorſque vous y êtes. On s'y divertit plus en vôtre abſence, que devant vous. On vous y eſtime trop, *on ne vous y aimera pas long-tems.*

¶ L'ingratitude eſt à l'amitié ce qu'eſt *la banqueroute* au commerce.

¶ La timidité n'eſt guere moins oppoſée *à l'air du monde*, qu'*à la valeur.*

¶ Le jeu entre dans l'uſage du beau monde, comme *les Lettres de change* dans le commerce des Marchands.

¶ On dit à Paris qu'un homme qui ne joue point, n'eſt bon à rien. Les femmes qui le diſent aiment-elles l'eſprit & le mérite? *J'en doute, tout au moins.*

¶ Le nom de joueur eſt le titre le moins conteſté pour entrer dans le plus grand monde. Le jeu en eſt *l'introducteur,* & l'argent comptant, *le paſſe-port.*

¶ Rien ne marque tant l'avidité de gagner, que l'empreſſement & la facilité d'attirer *au jeu quiconque a dequoy y perdre.*

¶ Peut-on jamais croire trop riche un honnête-homme, qui ſe ſert de ſon bien pour ſe faire un ami véritable & *aſſidu*, d'un homme d'eſprit & de mérite? *Eſt-ce mettre à fonds perdu?*

¶ Les grands diſeurs de rien *n'ont point d'oreilles.* Qu'en feroient-ils?

¶ N'y a-t-il pas des gens qui ne ſçau-

roient écouter *que ce qu'ils disent ?*

¶ La conduite est *un miroir* où chacun montre *son portrait.*

¶ *Les besoins* entrent dans la conduite réglée de bien des gens, comme *les poisons* dans la composition des remedes.

¶ Les caracteres différens des hommes *sont des visages* qui ne sçauroient se ressembler.

¶ Un sot qui raisonne sur une belle pensée, est *un aveugle* qui juge d'un beau tableau.

¶ Ceux qui entreprennent trop, sont *des Vers à soye* qui se font un tombeau de leur ouvrage.

¶ Les fanfarons font de leurs entreprises autant *de fusées*, dont *le bruit* n'est pas *un coup.*

¶ Combien de gens sacrifient la peur à la peur, & font *de leur honte* un masque *de valeur ?*

¶ Un General d'Armée *est une bonne tête*, qui met chaque membre en mouvement au profit de tout le corps.

¶ Je regarde un bon General dans une Action, comme *un Almanach* qui me prédit une Victoire.

¶ Ceux qui préferent les sots aux gens d'esprit, doivent moins admirer *le Soleil*, que *les Eclipses.*

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé *Vasconiana*, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait à Paris ce 19. Novembre 1707. Signé, FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Nôtre amé MICHEL BRUNET Libraire de nôtre bonne ville de Paris, Nous a tres-humblement fait remontrer qu'il luy a été mis és mains un Livre, intitulé *Vasconiana, ou Recueil des bons mots, des pensées les plus plaisantes & des rencontres les plus vives des Gascons*, qu'il desireroit faire imprimer, s'il Nous plaisoit luy vouloir accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Michel Brunet de faire imprimer ledit Livre, de le vendre & debiter dans tous les lieux de nôtre Royaume, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en telle marge, caractere, en autant de volumes, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le tems de cinq années consecutives, à compter du jour de la datte des presentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre en aucun lieu de nôtre Royaume & Païs de nôtre obéïssance, sans le consentement par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans ; dont un tiers à

Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces presentes seront regiſtrées tout au long és Regiſtres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois du jour de leur datte; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs; & ce en bon papier & en bons caracteres, conformement au Reglement de la Librairie; & qu'avant de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires en nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, à peine de nullité des preſentes; du contenu deſquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires foy y ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution des preſentes tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le dixiéme jour de Mars l'an de grace mil ſept cens huit, & de nôtre regne le ſoixante-cinq. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, MAILLARD.

Regiſtré ſur le Regiſtre Num. 2. de la Communauté des Libraires & imprimeurs de Paris, conformement aux Reglemens; & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. pag. 318 Num. 604. A Paris ce 19. Mars 1708. Signé, L. SEVESTRE, Syndic.

Reb'd J+D 7/1988

Beulah
7.12.67
[VOLT.]

